



Katheryne Roy

Le Berceau
de la Sève

la plume d'or

Contenu

Prologue.....	9
Chapitre 1	13
Chapitre 2	17
Chapitre 3	24
Chapitre 4	30
Chapitre 5	34
Chapitre 6	39
Chapitre 7	44
Chapitre 8	48
Chapitre 9	53
Chapitre 10	59
Chapitre 11	62
Chapitre 12	65
Chapitre 13	68
Chapitre 14	72
Chapitre 15	77
Chapitre 16	81
Chapitre 17	84
Chapitre 18	88
Chapitre 19	91
Chapitre 20	96
Chapitre 21	102
Chapitre 22	106
Chapitre 23	110
Chapitre 24	113
Chapitre 25	116
Chapitre 26	121
Chapitre 27	124
Chapitre 28	131

Chapitre 29	136
Chapitre 30	142
Chapitre 31	148
Chapitre 32	152
Chapitre 33	155
Chapitre 34	159
Chapitre 35	162
Chapitre 36	166
Chapitre 37	172
Chapitre 38	174
Chapitre 39	179
Chapitre 40	185
Chapitre 41	189
Chapitre 42	194
Chapitre 43	198
Chapitre 44	202
Chapitre 45	207
Chapitre 46	211
Chapitre 47	214
Chapitre 48	221
Chapitre 49	225
Chapitre 50	228
Chapitre 51	232
Chapitre 52	235
Chapitre 53	244
Chapitre 54	248
Épilogue	253
Remerciements de l’auteure	256

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, ave Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

Le Berceau de la Sève

Katheryne Roy



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Roy, Katheryne, 1979-

Le berceau de la sève

ISBN 978-2-924594-45-2

I. Titre.

PS8635.O911B47 2016 C843'.6 C2016-941331-4
PS9635.O911B47 2016

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités
d'édition.



Conception graphique de la couverture : Elen Kolev
Photo de la 4^e de couverture : Andréanne Gauthier, photographe
Correction d'épreuves : Audrey Faille
© Katheryne Roy, 2016

Dépôt légal – 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-92459-445-2
ISBN ePub : 978-2-92459-447-6
ISBN PDF : 978-2-92459-446-9

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un
extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada
1^{re} impression, janvier 2017

*À ma fille,
sans qui rien de tout cela
n'aurait été possible.*

*De ma mémoire de titan
Mémoire de 'tit enfant
Ça fait longtemps que je t'attends.*

RICHARD DESJARDINS

Prologue

— Ça n’aurait pas dû se passer comme ça.

La vieille femme s’agitait, visiblement troublée.

— Il aurait fallu que je sache, que je me prépare, que je planifie pour tout préparer comme il se devait... Au lieu de cela, nous avons frôlé la catastrophe... J’ai étudié tout ce que je devais faire ; j’aurais été prête, bien sûr ! Mais je ne savais pas, Grand Ami, j’ignorais totalement ce qui allait se passer.

— Naturellement, Ansil ; tu n’as rien à te reprocher, tu le sais bien. Dans les circonstances, tu as agi au meilleur de tes connaissances. Personne n’aurait pu mieux se débrouiller que toi. De plus, il n’y a eu aucun mal, finalement. Mais je t’en prie, raconte-moi tout depuis le début – depuis hier soir, je crois ?

— Bien sûr, Grand Ami, avec plaisir. C’était un couple d’un village situé à quatre jours de marche d’ici, un couple sans histoire comme il y en a tant d’autres... Lui travaille à la cuisine commune, et elle supervise les paratonnerres de la région Nord, entre Sous-Fourmis et Sèche-Terre. Je crois qu’ils étaient ensemble depuis quelques années. Ils ont fréquenté les Liseurs lorsqu’ils ont cherché une maison, avant de s’établir finalement chez un couple qui venait d’ouvrir la sienne. Leur famille est ici depuis toujours, leur histoire ne clochait pas... Ma collègue Mixi, qui suivait la femme dans son village, n’avait rien signalé de spécial dans son dossier...

Avec le recul, je vois des signes que je n’avais pas vus sur le coup ; mais tu comprends que personne ne m’avait prévenue, Grand Ami ! Mixi avait noté que la femme ne semblait pas très à l’aise, mais qu’elle ne se plaignait pas. Elle pâlisait au fil des semaines et n’avait pas l’air d’aller, mais on s’attend un peu à ces choses-là, tu le sais bien... Elle était venue ici pour visiter un cousin qui habite le Centre. Quand ce cousin est venu me quérir, la femme avait commencé depuis peu ; mais, déjà, on pouvait voir que ça n’allait pas. Elle était en sueur, elle se lacérait le ventre et les cuisses ; elle était paniquée, ce qui n’est pas le cas d’habitude. Elle pleurait et gémissait que ce n’était pas son temps. Elle avait raison, ce n’était pas du tout son temps, elle aurait dû attendre au moins deux lunes pleines avant de mettre au monde. Mais ça arrive, parfois, Grand Ami ; le Vert demande le retour du Sang plus tôt que nous le prévoyons... Au cours de ma longue carrière...

— Continue, Ansil, je t’en prie. Je suis vieux, et le vent m’appelle... Je veux savoir comment était la femme. Elle pleurait, dis-tu ? Les femmes ont parfois peur, le moment venu, mais elles savent tout de même à quoi s’attendre ; la nature est ainsi faite. Celle-ci devait savoir ce qui allait se produire en raison de ses actions passées. Mais si elle le savait, pourquoi l’a-t-elle fait ? Et, surtout, pourquoi n’a-t-elle rien dit ?... Et son homme, le savait-il ?

— Pardonne-moi de m'égarer, Grand Ami. Elle, elle le savait certainement, tu as raison. Je crois qu'elle paniquait parce qu'elle en était consciente, mais qu'elle n'avait probablement jamais voulu se l'admettre. Mais là, elle ne pouvait plus se bercer d'illusions... Forcément, elle le savait. Je ne comprends pas pourquoi elle l'a fait si elle ne le voulait pas, mais je pense que c'est bien ce qui s'est passé. En tout cas, elle regrettait son geste, c'est certain, parce qu'elle ne coopérait pas du tout... Mais lui, je ne pense pas qu'il le savait. Il semblait rempli d'espoir ; il ne ressemblait pas à un homme qui voit souffrir sa femme tout en sachant qu'il ne sera pas père...

— Alors il ne le savait pas ?

— Non, non, il ne le savait pas, j'en suis certaine... Quand le cœur d'eau s'est vidé et qu'il s'est écoulé vert, là, il l'a su. Je ne le regardais pas, bien sûr, Grand Ami, car j'étais concentrée sur la femme. Mais je l'ai entendu hurler au même moment où les poils de ma nuque se sont dressés. Il l'a su en même temps que moi – que nous toutes. Je crois qu'il serait allé la frapper, si mes assistantes ne l'avaient pas fait sortir. Cet homme avait beau être furieux, il n'avait pas le droit de venir troubler la naissance. De toute façon, à sa manière, il est responsable de la perte de son premier-né : il n'est certainement pas un bon compagnon s'il ne s'est jamais rendu compte que sa femme buvait la Sève !

— Ma chère Ansil, cet Ami est ici, maintenant ; c'est à cela qu'il faut penser, et non à juger les autres sur ce qu'ils ont fait ou pas dans le passé... Ces gens auront besoin de tout notre soutien, pas de nos reproches...

— Je suis désolée, Grand Ami, c'est plus fort que moi. J'ai toujours appris qu'il fallait se préparer au grand sacrifice, planifier la naissance et accueillir un Ami selon la tradition. Mais nous n'étions pas prêtes en raison de ces deux-là, qui n'ont pas suivi les règles. Et nous avons failli tout perdre à cause d'eux.

— Mais nous n'avons rien perdu, chère Ansil, grâce à toi. Reprends ton récit, je t'en prie. Quand tu as compris que l'enfant était un Ami, tu as tenté de suivre le rituel d'Accueil ?

— Autant que je le pouvais, Grand Ami. Comme je te l'ai dit, je n'étais pas préparée. C'était aussi la première fois pour moi, tu le sais... Néanmoins, j'ai gardé mon calme. J'ai envoyé l'une de mes assistantes chercher d'urgence une litière pour transporter la femme jusqu'ici et te prévenir du même coup, Grand Ami. J'ai retardé la délivrance autant que j'ai pu, ce qui fut assez pénible... L'enfant est né au pied de l'Arbre plutôt qu'en son Cœur – cela n'aurait pas dû se passer comme ça ! Mais, au moins, il a été sauvé.

Grand Ami sourit et se pencha pour observer son précieux petit fardeau. Le minuscule enfant baignait dans un grand bol d'écorce, totalement immergé dans la Sève translucide et luisante, comme s'il se trouvait dans le sein d'une mère végétale. Il suçait son pouce et dormait paisiblement, dans un état de contentement visible, sa peau marron

clair scintillant à la lumière des étoiles. Ansil ne put qu'être frappée par le contraste entre cet angelot endormi et le petit être grisâtre, tressautant et tordu de pleurs inhumains qu'elle avait accueilli au monde à peine une heure plus tôt. Tout le long de leur entretien, Grand Ami n'avait cessé de caresser doucement la joue de l'enfant de ses doigts démesurément longs et noueux.

— Le rituel d'Accueil des Amis n'est pas immuable, tu sais, Ansil. Il a été créé il y a de cela bien longtemps pour faciliter l'arrivée des Amis en notre monde et pour les aider à survivre à leur naissance – car comme tu l'as vu, ils périssent si on ne les reçoit pas comme il se doit après leur long séjour en des lieux inhospitaliers pour eux. Le rituel permet aussi de soutenir les porteuses dans leur séparation, de les aider à laisser aller ce qui ne leur appartient pas. À ce jour, j'ignore toujours la raison pour laquelle la femme a bu la Sève – c'est un grand tabou de le faire sans en avoir une bonne ; je devrai y réfléchir pour comprendre ce que cela signifie. Selon la réaction qu'elle a eue et que tu m'as décrite, je ne pense pas qu'elle voulait mettre au monde un Ami. Elle devra néanmoins se pardonner d'avoir mis un Ami en danger de mort et faire le deuil de l'enfant qu'elle désirait. Dans tout cela, elle aura surtout besoin d'amour et de soutien, car c'est une femme qui s'est crue mère et qui ne l'est pas. Quant à l'homme, il faudra aussi le suivre de près. J'aimerais que tu demandes aux Liseurs de leur village de prendre bien soin d'eux pour les aider à traverser cette épreuve. Quant à moi, je souhaiterais les rencontrer tous les deux, plus tard. Je voudrais mieux comprendre les raisons de cette naissance et, bien sûr, conseiller ces malheureux. Malgré tout, n'oublions pas la bonne nouvelle que constitue l'arrivée de cet Ami inattendu.

Grand Ami releva les yeux de l'enfant qu'il portait et regarda Ansil. Celle-ci frissonna dans ses vieux os, malgré la chaleur qui régnait au Cœur de l'Arbre, car elle avait l'impression que ce regard la transperçait pour voir jusqu'au fond de son âme. Elle ne ressentait aucune agressivité dans ces yeux immenses, de couleur châtaigne et parsemés de millions de paillettes émeraude ; seulement une grande douceur, une paix profonde, une certaine lassitude, peut-être... Ce n'était pas la première fois que la vieille Ansil se soumettait à un tel examen. Grand Ami était déjà vieux la première fois qu'elle l'avait rencontré, au tout début de sa longue carrière de sage-femme ; quel âge pouvait-il bien avoir maintenant ? Il est vrai que les Amis ne vieillissaient pas comme le commun des mortels... Quand Grand Ami cilla enfin et lui sourit, Ansil comprit qu'elle devait partir. Son devoir était accompli.

— Pluie et soleil, Grand Ami.

— Pluie et soleil, chère Ansil. Et merci, ma vieille amie. J'aurais souhaité que l'Accueil de ton premier Ami se déroule comme le veut le rituel... dans le calme, la paix et la sécurité. Je te félicite d'avoir agi comme tu l'as fait.

Ansil s'inclina respectueusement devant Grand Ami et sortit discrètement de l'immense salle qu'était le Cœur de l'Arbre, suivie par ses deux apprenties qui ne la quittaient pas d'une semelle. Autrée, la plus jeune, ouvrait de grands yeux émerveillés en regardant partout autour d'elle. Elle n'en revenait pas encore d'avoir assisté à l'arrivée d'un Ami et d'avoir pu pénétrer dans le Saint des Saints, là où peu d'humains pouvaient se vanter d'être entrés. Elle n'avait rien manqué de la conversation, même si elle n'avait pas réussi à en capter tout le sens. Derrière une Ansil perdue dans ses pensées, elle tenta de chuchoter des questions à sa compagne Mifa. Celle-ci la fit taire d'un regard réprobateur, lancé par ses yeux noirs cachés sous sa calotte de cheveux déjà gris – ce n'était pas le moment de briser la solennité de l'instant avec de sottes questions de fillette. Les trois femmes grimpèrent sur la plate-forme qui leur avait permis de monter à la cime de l'Arbre et descendirent lentement à son pied. Puis elles s'éloignèrent vers la maison des sages-femmes pour changer leurs vêtements couverts de la Sève de la naissance (laquelle serait évidemment récupérée et rendue à l'Arbre) et envoyer un message aux Liseurs du village voisin, afin de les inviter à aider le couple orphelin.

Chapitre 1

« Encore au moins deux jours », pesta intérieurement Vima en revenant s'asseoir au bureau qu'elle s'était aménagé dans la maison du Sang de son village. « Non, mais... quelle perte de temps, tout de même, alors que je pourrais être dehors pour recevoir les voyageurs ou parcourir la forêt... Au moins, pour cette fois, le pire est passé. » La jeune femme stoppa net ses pensées : c'était tabou de remettre en question le don du Sang. Replaçant ses cheveux courts derrière ses oreilles, elle se remit à lire un ouvrage détaillant les vertus médicinales d'une variété rare de lianes qu'elle n'avait encore jamais vue. Elle devait se pousser à prendre sa retraite forcée du bon côté : certes, si elle n'était pas femme, elle ne serait pas contrainte de venir donner le Sang chaque mois. Mais elle n'aurait pas le temps non plus d'approfondir ses connaissances de la flore de la forêt, si variée et fascinante. « Ce n'était pas pour rien que les plus grands chercheurs, philosophes et souverains étaient des femmes, pensa-t-elle. Elles seules ont le luxe de ce ressourcement mensuel... »

Et puis il fallait bien avouer qu'elle adorait le couple pour qui elle donnait le Sang, Gamlei et Luxay. Ceux-ci l'avaient accueillie chez eux il y avait de cela cinq ans, quand le Sang de Luxay avait commencé à se tarir. Il n'était pas tolérable de donner le Sang sans être apte à procréer ; plutôt que de se remettre à donner lui-même le Sang, ainsi qu'il l'avait fait avant de prendre femme, Gamlei avait donc consulté les Liseurs du village. Comme le voulait la coutume, il était temps pour le vieux couple de passer le flambeau du Sang à la génération suivante : les Liseurs les avaient aidés à trouver une jeune fille souhaitant vivre sous leur toit et donner le Sang pour eux trois, moyennant le gîte, le couvert et l'héritage de la maison. Passer par les Liseurs augmentait les chances que la cohabitation se passe bien, car leur capacité à « lire » les gens leur permettait de bien les assortir et favorisait les ménages heureux.

La maison de Gamlei et Luxay était neuve, selon les critères de la forêt. L'arbre dont elle était constituée avait été préparé pour devenir une maison alors qu'ils étaient encore tout jeunes, avant qu'ils partent pour passer pratiquement toute leur vie dans le Dehors ; elle avait lentement poussé durant leurs longues années d'absence avant de devenir habitable seulement quelques années auparavant, soit juste avant que Vima elle-même s'établisse à La Porte de la Prairie, à l'orée du sentier Sud. Pour une maison du Berceau, où les demeures multicentenaires – et multi-générationnelles – étaient la norme, elle était petite et récente ; cela la rendait aussi originale et intime, ce qui ne déplaisait pas non plus à Vima.

C'étaient les Amis qui avaient appris aux Centrés comment, en posant diverses contraintes aux embranchements, on pouvait guider une variété particulière d'arbres pour qu'ils se transforment en maison ; grâce à ce savoir inestimable, les habitants de la forêt du Berceau disposaient de maisons en grappes qui grandissaient en même temps que les

familles, abritant parfois jusqu'à quatre générations en même temps. Grâce à un ingénieux système de poulies et de plates-formes, ces maisons étaient parfaitement accessibles et agréables – beaucoup plus, en tout cas, que les maisons du Sang que l'on trouvait dans chaque village, car celles-ci étaient érigées à même le sol pour faciliter le don du Sang dans la terre, directement au Vert.

La question de savoir si le Vert appréciait vraiment tout ce Sang en était une que Vima n'aimait pas trop se poser. Les gens du Berceau croyaient à la divinité du Vert depuis la nuit de leur société, à l'aube de l'Après. Le Vert les avait sauvés quand tous les autres avaient péri, ainsi que le disaient les contes oraux transmis de génération en génération, puis transcrits par les premiers Amis. Le Vert les avait protégés pendant d'innombrables générations, avant que les lointains descendants des survivants de jadis se répandent à nouveau dans le Dehors, osant enfin sortir de la forêt salvatrice, du Berceau de la nouvelle humanité. Il valait mieux suivre les traditions et plaire au Vert, qui, de toute façon, ne réclamait rien de plus en Sang que ce que la nature faisait donner aux femmes. Vima savait par sa mère, fêrue d'histoire, que d'autres dieux avaient prospéré parmi les Anciens. Et si ses propres relations avec les gens du Dehors lui avaient appris que des coutumes différentes avaient cours ailleurs, elle trouvait préférable de continuer à se plier aux demandes du Vert, beaucoup plus accommodant et paisible que d'autres divinités présentes et passées. Comme la plupart des habitants du Berceau, Vima aimait se conformer aux règles de sa société.

Alors elle donnait le Sang chaque mois, comme toute femme nubile et non grosse. Ce faisant, elle en profitait pour poursuivre ses études et apporter sa contribution à la connaissance collective de la flore complexe et variée de la forêt ; d'ailleurs, son métier de garde-frontière et botaniste lui rendait ce temps d'étude nécessaire. Bien qu'elle se soit toujours sentie un peu à l'étroit dans les minuscules chambres des maisons du Sang – Vima était grande, surtout parmi les petits habitants de la forêt –, elle tentait de tirer le meilleur parti de son isolement forcé en approfondissant les connaissances botaniques théoriques qu'elle mettrait en pratique une fois sortie de sa réclusion mensuelle.

Vima fut interrompue dans sa lecture par l'arrivée d'un tourbillon aux cheveux pâles : Roctiv, le garçon de quatre ans de son amie et collègue. Muna venait donc elle aussi d'entrer à la maison du Sang ; ce n'était pas surprenant, car les deux femmes avaient généralement à peu près le même rythme.

— Tante Vima, tante Vima ®® Tu sais ce que j'ai vu avec maman à la frontière, ce matin ?

Il était de coutume que les enfants prépubères puissent aller et venir librement dans la maison du Sang, et même y vivre quelques jours à la fois, question de ne pas être séparés de leur mère trop longtemps. Les hommes adultes n'avaient cependant pas ce

privilège ; ils étaient confinés au pavillon des hommes, et encore, ne pouvaient y aller que lorsqu'ils donnaient le Sang.

— Non, mon chéri, je ne sais pas, répondit Vima, toujours heureuse de voir le gamin. Dis-moi, je t'en prie !

— Un groupe complet de barbares du Dehors qui voulaient parler au roi. Ils portaient de grandes branches vertes, pleines de petites épines, pour se faire de l'ombre. Ils avaient les cheveux rouges ; ils étaient vraiment laids, je te jure ! Aussi, ils étaient drôlement habillés ; c'était tout brun et luisant...

— C'était probablement du cuir, mon chéri ; c'est la peau d'un animal, qu'on gratte et qu'on assèche. Les gens du Dehors s'en servent souvent pour se faire des vêtements, car ils n'ont pas la chance d'avoir des arbres à fil et des vers à soie comme nous. Et tu ne devrais pas dire *barbare*, ce n'est pas très poli...

— Excuse-moi, tante Vima...

— Il n'y a pas de problème, mon grand. C'est très intéressant ce que tu me racontes là... Une délégation du Dehors qui souhaitait parler au roi ; pourtant, ce n'était pas prévu... Ces gens voulaient probablement lui réclamer plus de Sève.

— Ils veulent nous voler la Sève, tu crois, tante Vima ? Ils me faisaient peur, avec leurs drôles de têtes... Ils étaient bizarres et effrayants.

— Il ne faut pas avoir peur des gens simplement parce qu'ils sont différents, tu sais. Et nous n'avons pas à craindre de nous faire *voler* la Sève ; nous l'avons toujours partagée, pourvu qu'elle soit bien utilisée. Les autres peuples nous respectent parce qu'ils savent que nous sommes sages et guidés par les Amis, que nous veillons sur la Sève depuis l'Après. Et, puisque la Sève ne se trouve que dans l'Arbre, personne n'oserait nous attaquer ; personne n'aurait même de raison de le faire, car nous ne demandons rien à quiconque, nous ne faisons que donner. Les gens du Dehors n'ont pas le choix de respecter notre peuple s'ils veulent que leurs Liseurs puissent boire la Sève de l'Arbre.

— Est-ce que nous serons toujours en sécurité dans la forêt ?

— Je l'espère, mon beau garçon. Maintenant, file ! Tu diras à ta maman que je vous invite à souper avec moi ce soir, d'accord ? J'ai quelques provisions que j'aimerais partager avec un beau prince comme toi, plutôt que de manger le festin qu'on sert ici !

— Pluie et soleil, tante Vima !

— À toi aussi, mon chéri !

Le tourbillon aux cheveux pâles repartit comme il était venu, laissant Vima à ses réflexions. Oui, les gens du Berceau étaient bien civilisés, mais on ne pouvait vraiment pas en dire autant de certains peuples du Dehors. Elle n'avait pas menti à Roctiv ; les gens de la forêt étaient bien protégés par la peur que les autres avaient de perdre l'accès à la précieuse Sève. Cependant, certains parmi ces étrangers – c'étaient vraiment des *barbares*, peu importe ce qu'il fallait enseigner aux enfants ! – avaient des coutumes

inacceptables et des comportements conquérants. Les étrangers aux grandes branches épineuses étaient probablement venus des forêts rabougries de l'extrême Sud, car les arbres portant de telles branches ne poussaient pas ici ; ils étaient un peu rustres – Vima n'aimait pas la façon dont ils regardaient les femmes, comme s'ils étaient affamés –, mais ils savaient se tenir et ne faisaient de mal à personne. Vima se montrait accueillante avec tous les peuples du Dehors – sauf avec les Touks. C'étaient les pires de tous, des incultes sans scrupules qui multipliaient les conquêtes territoriales autour de la forêt.

Il était difficile de croire que, comme toutes les peuplades de l'Après, celle des Touks avait elle aussi été fondée par un Ami ayant jadis quitté la forêt avec quelques Centrés aventureux. Parmi les anciens alliés du Berceau, peu avaient su résister longtemps à leur poussée irrésistible. On disait des Touks qu'ils n'étaient pas si méchants, une fois leur conquête accomplie ; ils encourageaient le métissage des peuples, respectaient la plupart des coutumes locales et réservaient une place de choix aux populations conquises dans les organismes de gouvernance. Mais leur volonté de s'ingérer partout et de tout superviser les rendait antipathiques. Par-dessus tout, ils cherchaient toujours à contrôler la Sève, allant même jusqu'à la confisquer – les visiteurs venus des peuples conquis en avaient souvent parlé aux gardes-frontières. Vima avait vu des Touks alors qu'elle était enfant et elle espérait bien ne jamais en revoir de son vivant. Heureusement qu'ils ne s'aventuraient plus près du Berceau ! Qu'ils restent pour toujours dans leurs lointaines contrées barbares ! Et s'ils revenaient un jour aux abords de la forêt, qu'une pluie de fruits-de-feu leur tombe dessus et les transperce jusqu'aux os !

Chapitre 2

Comme chaque fois qu'il entrait dans le Cœur de l'Arbre, Fado ressentait un léger serrement de cœur ; pas de l'appréhension, non, plutôt une sorte de nervosité respectueuse à se retrouver dans cet espace si grand, et pourtant si confiné, sans aucune surface plane à laquelle raccrocher son regard. Ses yeux étaient toujours irrésistiblement attirés vers le ciel bleu, si bleu, qu'on voyait là-haut entre les branches et les feuilles de l'Arbre. Les habitants du Berceau ne voyaient pas souvent le bleu du ciel – surtout ceux du Centre, où les arbres étaient les plus vieux, les plus hauts et les plus denses. Ici, rares étaient ceux qui pouvaient monter à la cime de l'Arbre, dont le faîte dépassait celui de tous les autres de la voûte sylvestre et même, parfois, la barrière des nuages. Une fois ses yeux habitués à l'obscurité du Cœur contrastant avec la clarté du ciel, Fado put contempler le décor sinueux, simulacre d'habitation dont les « meubles » créés par l'Arbre lui-même étaient de toutes tailles, certains pouvant accueillir un enfant et d'autres, un géant. C'étaient ces derniers meubles qui étaient d'ailleurs les plus utilisés depuis les dernières décennies – les derniers siècles ? –, car Grand Ami, n'ayant jamais cessé de grandir, avait acquis avec le temps une taille remarquable. Il préférait pour cette raison recevoir ses visiteurs assis, question de ne pas les intimider en raison de son extraordinaire hauteur.

En se mettant en marche, prenant soin d'éviter les mares de Sève réparties partout en flaques dans le Cœur de l'Arbre, Fado prit la main de Hoywe, sa fidèle compagne. Hoywe était toujours belle ; avec l'âge, les fines ridules du coin de ses yeux s'étaient approfondies, et son corps s'était un peu relâché ; même ses joues jadis si roses et rebondies s'étaient aplanies et collées aux os, donnant à son visage un aspect plus sévère – les soucis de ses longues années de règne avaient laissé leurs marques sur son visage. Mais il suffisait qu'elle sourie pour qu'on voie que ses rides avaient aussi été dessinées par des années de joie. C'est d'ailleurs avec un sourire qu'elle regarda son homme, tout en lui pressant la main entre ses doigts ; elle savait l'effet qu'avait sur lui cette visite au Cœur de l'Arbre. D'autant plus que l'événement était solennel : Grand Ami avait accueilli un nouvel Ami, une surprise que personne n'attendait. Le roi et la reine se devaient d'aller faire sa connaissance.

Hoywe connaissait bien l'histoire des Amis, qui était en fait l'histoire de l'humanité, aux temps de l'Après. Ces temps si lointains où quelques humains avaient survécu à la pluie de feu, puis à la nuit froide et éternelle qui l'avait suivie, en se terrant dans la forêt – laquelle les avait protégés avant de se mettre à changer et à grandir immensément, pour finalement devenir le Berceau que chérissaient tant les Centrés.

Grâce au Sang donné par elle pendant de nombreuses années, Hoywe avait pu étudier longuement l'histoire du premier Ami – du premier Ami vivant, en fait. Car les premiers humains de l'Après ne valaient guère mieux que des bêtes sauvages, ayant tout perdu et ne sachant comment tout réapprendre. S'ils avaient trouvé refuge près de l'Arbre, ils en ignoraient alors les pouvoirs. Un sorcier de ce temps lointain ayant un jour grimpé à l'Arbre et découvert les mares de Sève se mit à en boire ; rapidement, il vit sa pensée s'affiner et s'éclaircir : il pouvait « lire » les gens en les regardant dans les yeux ou simplement en les touchant. Les gens des villages vinrent lui demander conseil sur tous les sujets, et sa sagesse devint connue à des lieues à la ronde : on s'en remit à lui pour rendre justice, car personne ne pouvait lui mentir. En même temps qu'il gagnait en sagesse, son corps se nouait peu à peu, sa peau pâle prenait une couleur de plus en plus foncée alors que ses cheveux drus et bruns devenaient toujours plus fins et décolorés. Il se désintéressa totalement des désirs de la chair, préférant contempler le ciel ou sentir le vent jouer sur sa peau – privilège rare dont on ne pouvait vraiment profiter qu'au sommet de l'Arbre.

Le vieux Liseur n'avait aucun moyen de protéger la Sève ; quand des hommes vinrent en réclamer pour eux-mêmes, il ne put les empêcher de se servir. D'autre part, pourquoi l'aurait-il fait ? Il fut d'ailleurs découvert que la Sève jaillissait spontanément à un embranchement de racines, juste au pied de l'Arbre ; les humains purent donc s'y abreuver sans avoir à gravir l'Arbre jusqu'à son sommet. La plupart des hommes, cependant, cessèrent rapidement d'en boire, car ils refusaient de perdre le désir de leurs femmes ; sans compter qu'ils trouvaient peu pratique l'état contemplatif que provoquait la Sève. Il leur vint toutefois à l'idée de servir de la Sève aux femmes grosses, pour que l'enfant en leur sein naisse brillant comme une étoile, jouissant d'une longévité exceptionnelle – comme le vieux Liseur de l'Arbre, dont le nombre des années excédait déjà de beaucoup l'espérance de vie de l'époque. Les enfants ainsi nourris dans la matrice semblèrent friands de la Sève, car les mères qui les portaient en avaient une Envie irrépressible qui devait être souvent comblée.

La première naissance fut toutefois catastrophique. L'enfant vint avant son terme. Le cœur d'eau s'écoula vert, et le bébé naquit minuscule, gris et rabougri, se tortillant comme un ver et hurlant avec la voix d'un homme mûr. Pire encore, il n'arborait aucun appareil génital ou excrétoire et semblait subir de grandes souffrances. Les sages-femmes ne purent évidemment pas sauver l'enfant difforme, qui se mit à vomir en grands jets quand, pour le calmer, elles tentèrent de le mettre au sein de la femme qui l'avait porté. Il mourut en moins d'une heure, sans qu'on parvienne à le sauver.

On crut à un accident de la nature ; en ces lointains premiers temps de l'Après, il n'était pas rare que les enfants naissent monstrueusement déformés. Mais la catastrophe se répéta deux, trois, puis quatre fois : les femmes qui avaient bu la Sève étant grosses ne semblaient pas pouvoir échapper à cet horrible dénouement. Or il fut un couple qui

attendait ce funeste jour, la femme ayant bu la Sève. L'homme, voyant que sa femme entraînait elle aussi en douleurs avant son terme, la prit sur lui et la mena au sommet de l'Arbre, chez le Liseur. Il exigea de celui-ci qu'il sauvât l'enfant – l'homme savait que, comme les autres, ce bébé naîtrait sans sexe et mourrait peu après. Malheureusement, le Liseur ne connaissait rien aux choses de la naissance et aux Amis – personne, d'ailleurs, ne savait rien au sujet des Amis. Mais, cette fois, la femme entra en agonie de même que l'enfant. En expulsant le petit corps gris, elle se mit à perdre beaucoup trop de Sang, qui s'écoula d'elle en cascades tandis que le fil ténu de sa vie s'étirait lentement jusqu'à se rompre. Dans sa colère contre le vieux Liseur, l'homme le fit chuter jusqu'au pied de l'Arbre, mettant ainsi fin à sa longue vie. Quant à l'enfant gris et sans sexe, qu'il savait condamné de toute façon, l'homme le lança le plus loin possible dans l'Arbre, car il le tenait responsable de la mort de sa femme – laquelle venait de rendre son dernier souffle dans ses bras. Fou de douleur, l'homme descendit de l'Arbre et s'enferma chez lui pendant plusieurs lunes.

Lorsqu'il sortit de son isolement, ce fut pour convaincre les hommes du village dont les femmes grosses avaient bu la Sève de l'accompagner pour abattre l'Arbre maudit, cause de tant de malheurs. Les hommes dont les femmes portaient toujours hésitèrent un peu, car ils avaient du mal à croire que la calamité s'abattrait aussi sur eux... mais ils finirent par céder. Tous marchèrent jusqu'à l'Arbre, au cœur d'une région déjà ancienne, désormais maudite et abandonnée. Ils tentèrent de scier l'Arbre déjà immense – un travail difficile, car ils ne possédaient plus d'outils de métal depuis des générations – tout en le maudissant de toutes les façons qu'ils connaissaient. Leur travail ne semblait causer aucun dommage, l'écorce se ne laissant pas entamer. Ils finirent donc par tenter de mettre le feu à l'Arbre ; telle une pluie, ses feuilles se mirent à tomber doucement sur les hommes pendant que le feu s'éteignait sans cesse, soufflé comme la flamme d'une chandelle. C'est alors que les hommes entendirent une voix aussi claire que le soleil dire le mot « Amis ! » Étonnés, ils levèrent les yeux pour voir un bambin âgé de quelques mois seulement, la peau marron et brillante, une belle touffe de cheveux pâles couronnant son petit crâne. Se tenant sur l'une des deux plates-formes érigées par le vieux Liseur, l'enfant leur souriait tout en leur faisant signe de monter.

Saisis d'une profonde terreur mystique, les hommes eurent d'abord le réflexe de s'enfuir – mais aucun n'aurait voulu avoir à admettre qu'un nourrisson l'avait à ce point terrifié. Ils montèrent donc, l'homme ayant perdu femme et enfant le premier, car il lui semblait reconnaître sa défunte femme dans le petit nez et la bouche du bébé. Une fois arrivés en haut, les hommes purent constater que l'enfant, flambant nu, n'avait pas d'organes génitaux ni défécatoires, et qu'il vivait au sommet de l'Arbre – on pouvait même voir un petit berceau empli de Sève et tout couvert de douce mousse. Le meuble semblait fait de la matière même de l'Arbre, comme s'il y avait poussé en même temps que l'enfant. Celui-ci rampa péniblement dans le Cœur de l'Arbre et se glissa dans la

Sève que contenait son petit lit, où il ferma les yeux quelques instants, comme pour se reposer d'un grand effort. Puis il écarquilla les yeux et posa sur ses visiteurs un regard doux et paisible, empreint d'amour. Il ouvrit même la bouche pour calmer le cœur de ces hommes éperdus à l'aide de paroles remplies de sens et de vérité. Tous s'assirent à même le sol pour écouter l'Ami leur expliquer la magie de sa survie, l'aide qu'il leur apporterait désormais en toute chose et la façon de sauver les autres Amis que portaient les femmes ayant bu la Sève.

Il naquit ainsi six autres Amis, les six enfants portés qui n'étaient pas encore nés. Pour assurer leur survie, les femmes en douleur furent installées dans une mare de Sève où chacune donna le jour à un enfant sans sexe. Chaque fois, l'enfant gris mais calme fut laissé au fond de la mare pour y dormir, se remettre de l'épreuve et poursuivre sa croissance. Chaque fois, ceux qui s'étaient pensés parents repartaient les mains vides, laissant ce petit qui ne leur appartenait pas à l'Arbre dont il faisait partie. Ces enfants grandirent plus lentement que les enfants humains, mais leur croissance était sans limites, et leur longévité ne semblait pas non plus se mesurer à l'aune de celle de l'humanité.

On parla longtemps de ce grand sacrifice relié à la naissance des premiers Amis ; les femmes qui souhaitaient être mères s'abstinrent donc désormais de boire la Sève, et la plupart des hommes firent de même, car ils ressentirent toute l'étrangeté de l'Arbre et ne souhaitèrent pas en être contaminés. Seuls ceux qui désiraient devenir Liseurs et consacrer leur vie à la méditation et à la contemplation continuèrent de boire la Sève. Les Liseurs et les Amis, qui, eux, n'absorbaient aucun autre breuvage ou nourriture.

Les Amis se révélèrent indispensables au retour à la civilisation de ces premiers humains de l'Après. Grâce à leurs sereins conseils et à leur capacité de lire tout être et tout objet pour en acquérir une connaissance parfaite, une nouvelle société émergea, plus juste et harmonieuse que la précédente. Les Amis absorbèrent le peu de connaissances que ces presque bêtes avaient conservées de la gloire du passé. Ils enseignèrent au peuple du Berceau à faire pousser des maisons, à conserver la nourriture dans la forêt, à cueillir les plantes médicinales et nutritives, à s'établir en divers lieux tout en évitant les dangers des bois, à déjouer la foudre et à éviter le feu en toutes circonstances. Ils expliquèrent également ce qui pouvait être tiré de chaque plante, de chaque animal ou de chaque objet – ils n'avaient besoin que de contempler la chose en question pour tout savoir à son sujet. Après de nombreuses générations humaines, la société du Berceau prospérait tellement que les gens commençaient à se sentir à l'étroit – d'autant plus qu'il était hors de question de coloniser les zones de la forêt que les Amis avaient sagement laissées aux grandes bêtes et aux plantes dangereuses. Les Amis jugèrent que la terre du Dehors s'était assez reposée et qu'elle pouvait à nouveau accueillir l'humanité ; les six Amis du Grand Ami, accompagnés des plus aventureux et des plus courageux habitants de la forêt, partirent donc de par le monde pour fonder de nouveaux hameaux.

Ces Amis se faisaient régulièrement approvisionner en Sève et vécurent encore de nombreuses générations d'hommes, mais ils finirent par dépérir à petit feu et par succomber, même s'ils ne le souhaitaient pas. D'autres Amis naquirent pour les remplacer, presque toujours à la demande du Grand Ami. De nouveaux Grands Amis succédèrent même au premier, lorsque son désir de vent et de calme devint trop fort et qu'il choisit de mourir lui aussi ; chacun d'entre eux hérita de la mémoire que son prédécesseur lui avait laissée en se fondant au Cœur de l'Arbre. En revanche, la plupart des Amis choisissaient de finir leur vie dans le Dehors, pour y guider les hommes. Ils vivaient moins longtemps que ceux qui restaient dans l'Arbre et finissaient par mourir d'éloignement, plutôt que par choix, mais ils apportaient une aide essentielle aux nouveaux peuples du Dehors. Aujourd'hui, cependant, il y avait très longtemps qu'un Ami s'était ainsi exilé loin de l'Arbre. Il y avait même des siècles qu'un autre Ami que Grand Ami avait habité l'Arbre ! Cet Ami-ci, que Hoywe et Fado devaient rencontrer, était le premier depuis des lustres dont la naissance n'avait pas été planifiée.

Justement, Fado et Hoywe arrivèrent devant Grand Ami, qui les salua d'un doux sourire, comme à son habitude. Il portait toujours sur ses genoux le bol d'écorce dans lequel, savait le couple royal, un nouveau-né reposait. D'un signe du menton, Grand Ami leur indiqua de s'approcher. Le petit être était gros comme le poing fermé d'un homme ; il dormait enroulé sur lui-même, tétant son pouce. Levant les yeux vers Grand Ami, Fado vit que celui-ci couvait le minuscule enfant d'un regard bienveillant et... triste ?

— Il y a longtemps que tu n'avais pas tenu un petit des Amis, n'est-ce pas ? hasarda Fado, s'expliquant mal la mélancolie qui semblait cohabiter avec le bonheur de Grand Ami.

— Oui, c'est vrai... Tu vois, ce petit être me fait beaucoup réfléchir... Ce matin, j'ai parlé à deux Liseurs qui s'occupent de la femme qui l'a porté. Elle est démolie. Elle a du mal à accepter – à croire – que l'enfant sorti de son sein n'est pas sien. Elle a bu la Sève par soif de connaissance et de sagesse ; elle voulait comprendre pourquoi elle ne réussissait pas à concevoir l'enfant qu'elle désirait... Et elle l'a conçu ainsi, mais il n'était pas sien ! Les vieux tabous ne l'ont pas empêchée de boire la Sève. Le monde a changé... Il y a des générations que le Berceau n'avait connu de naissance d'Ami. Le peuple est en train d'oublier. Il y a si longtemps – des générations ! – que je ne me suis promené parmi les villages, loin de l'Arbre ; les gens commencent à me prendre pour une légende. Je n'ai pas traversé le Berceau depuis l'invasion avortée des Touks, et encore je m'y suis rendu en litière... Je suis devenu beaucoup trop grand et vieux pour me mouvoir comme avant ; je ne sors presque plus du Cœur – encore moins du Centre. Je me transforme lentement en un vieux meuble, une vieille histoire pour les enfants. Je n'avais pas vu cela. Je me rends compte que je ne suis plus assez attentif aux destinées de mes amis humains... Je n'avais pas senti la naissance de l'enfant. Je n'étais attentif qu'au vent, qui me semblait souffler un peu plus vivement dans les branches de mon Arbre, et qu'au soleil, qui

semblait me caresser un peu plus doucement. Je pense beaucoup au vent et au soleil, ces derniers temps. Je comprends maintenant que j'y pense trop...

Si Fado resta sans mots, déconcerté par la réponse de Grand Ami, Hoywe crut reconnaître la lassitude du géant multicentenaire qui se tenait assis devant elle. Elle avança d'un pas et posa la main sur sa joue immense, rugueuse et crevassée, et pourtant si belle. Grand Ami plongea les yeux dans ceux de la reine, et tous deux se regardèrent ainsi pendant une longue minute, au terme de laquelle une larme se glissa silencieusement au coin de la paupière de Hoywe, qui murmura :

— Mon ami, tu ne peux pas nous quitter comme ça...

Grand Ami leva les yeux vers le ciel bleu, puis les abaissa vers le petit être sur ses genoux. Devant le regard apeuré de Fado, il dit posément :

— Il y a très longtemps que j'ai regardé ton arrière-grand-mère dans les yeux, Fado, et pourtant, pour moi, c'était hier. J'ai sondé son âme ici même. J'avais déjà vu passer deux dynasties complètes de couples royaux du Centre quand j'ai choisi ton arrière-grand-mère, une simple fille de cuisine, pour succéder avec son compagnon au vieux roi dont la femme venait de mourir. Je l'ai choisie plutôt que le propre fils aîné du couple royal, que tous voyaient déjà comme successeur.

— Oui, Grand Ami ; ma famille a toujours été reconnaissante du privilège que tu lui avais accordé... répondit poliment Fado.

— Accorder ce privilège n'était pas une faveur, Fado ; j'ai tenté de faire le meilleur choix pour la paix, pour l'harmonie, pour le bonheur de mes amis humains. C'est ce que nous, les Grands Amis, avons toujours fait, depuis le jour où nous avons commencé à survivre.

— Bien sûr, Grand Ami, c'est pourquoi Hoywe et moi-même avons toujours tenté d'être dignes de ton choix. Heureusement, être fils ou fille du couple royal ne garantit pas la couronne en héritage... Maintenant, vous serez deux pour faire ces choix, c'est une bénédiction !

— Oui, cette naissance est une bénédiction, tu as raison. Mais c'est aussi un signe que j'attendais depuis longtemps... Je n'ai pas vu venir cet enfant. Je suis seul dans l'Arbre depuis si longtemps ; j'entends l'appel du vent et du soleil devenir de plus en plus fort. Le petit être que je tiens ici n'est pas le prochain Grand Ami, car il n'est pas né comme il se doit – mais il est fort, il est nouveau, et il sera le compagnon du prochain Grand Ami. Les temps changent, et moi, je ne change plus ; il est temps que je me repose. Le temps est venu, pour moi.

Fado demeura bouche bée. Jamais homme vivant n'avait vu de Grand Ami se retirer – jamais homme vivant n'avait connu d'autre Grand Ami que celui-là. Fado savait

qu'il y en avait eu d'autres, dans le passé, mais il n'imaginait pas qu'un changement aussi majeur puisse avoir lieu pendant sa vie. Totalement pris au dépourvu, il se tourna vers Hoywe qui, il le savait, possédait davantage de connaissances à ce sujet. Celle-ci, contaminée par la mélancolie de Grand Ami, lui demanda doucement d'une voix blanche:

— Et le prochain Grand Ami sera porté selon la tradition ?

— Tu le sais bien, Hoywe, car les « privilèges » se paient aussi de sacrifices...

Hoywe pâlit et saisit la main de Fado, qui comprit comme elle que leur prochain petit-enfant ne serait pas le leur.

Chapitre 3

Outre le droit de se promener seule en forêt, et cela, quand bon lui semblait, ce que Vima aimait le plus de son travail de garde-frontière, c'était de parler avec les membres des délégations et les visiteurs avant leur entrée dans la forêt. Il n'y avait pas vraiment de « frontière » à surveiller, à proprement parler, car la forêt se gardait toute seule... Personne n'aurait osé y pénétrer ailleurs que par les sentiers d'entrée, et encore moins quitter ces sentiers – la forêt était pleine de tant de périls que seuls certains habitants du Berceau les connaissaient tous et savaient les éviter. Selon Vima, la meilleure défense de son peuple était l'accueil et l'amitié. Pourquoi aurait-on envie d'attaquer les gens du Berceau, s'ils se montraient si bienveillants ? Alors Vima allait discuter avec des membres des délégations, prodiguant des conseils sur la façon d'utiliser les oiseaux d'alarme et de circuler sur les sentiers, sur les endroits où faire étape si on ne pouvait atteindre le village suivant avant la nuit, sur les choses intéressantes à observer en forêt, etc. Surtout, elle avertissait les visiteurs de bien écouter les consignes de leur guide. Cela garantissait un périple sans soucis ! Puis elle se régala de toutes les histoires qu'on pouvait lui raconter sur les mondes du Dehors. Elle était particulièrement friande des histoires du peuple de l'eau, qui se vantait de pouvoir naviguer pendant une semaine sans toucher terre. Elle avait du mal à imaginer une telle quantité d'eau...

— C'est comme la prairie, là-bas, tu vois ? Mais au lieu d'être de l'herbe, c'est de l'eau.

— Et c'est de quelle couleur ? Est-ce qu'on voit le ciel dedans ?

— Ça dépend des jours ; parfois l'eau est bleue et calme comme les yeux d'un bébé, et d'autres fois elle est démontée et furieuse ! Ces jours-là, on ne sort pas les bateaux ; on reste bien au sec dans les maisons de la falaise.

— Mais alors, que mangez-vous quand vous ne pouvez pas sortir ? Je crois que vous mangez surtout du poisson et des algues, non ?

— Tu as une vision un peu traditionaliste de notre peuple, ma pauvre Vima !

Hauti, une vénérable dame âgée et nouvelle amie de Vima, riait gentiment de la naïveté de son hôtesse de la forêt. Toutes deux étaient assises à la lisière de la forêt, près du village de La Porte, en vue de l'immense plaine qui s'étendait devant le sentier Sud.

— On cultive, nous aussi. On ne mange probablement pas les mêmes plantes que vous autres dans la forêt, mais on peut faire pousser toutes sortes de choses au sommet des falaises. Et on peut aussi sécher le poisson ou le fumer, donc pas besoin de sortir pêcher tous les jours... Tiens, goûte !

Hauti tendit à Vima une lanière grisâtre et sèche, après en avoir elle-même croqué un morceau.

— C'est un peu salé, tu verras, mais c'est très bon.

En effet, c'était salé. Vima ne pouvait pas dire qu'elle trouvait ça *bon* – les goûts de la forêt étaient beaucoup moins francs que ce goût-là, et beaucoup plus acides – mais, en même temps, ça goûtait quelque chose de vraiment nouveau, de lointain et d'étranger. En fait, ce goût lui rappelait un peu l'odeur qui se dégageait des tentes en peau de bêtes marines apportées par le groupe dont Hauti faisait partie. Vima souhaitait lui poser des questions sur la provenance de cette odeur, mais elle fut interrompue par l'arrivée d'un homme grand et châtain, au front bas et à la tignasse ébouriffée. Son visage portait de nombreuses marques de Sang, dont certaines étaient plutôt anciennes : ces cicatrices révélaient que celui qui les arborait avait quitté ses parents depuis un bon bout de temps, sans pour autant s'établir avec une compagne.

— C'est de la morblu, Vima, dit l'homme d'un ton de connaisseur. Elle est grise comme ça parce qu'elle est fumée. D'ailleurs, son goût caractéristique provient de l'algue michlen que l'on brûle pour la fumer. On utilise toujours cette algue, car elle est pleine d'eau et brûle longtemps, ce qui permet une cuisson lente et une bonne conservation. L'eau qui s'en dégage en s'évaporant laisse un parfum subtil de sel. Cette algue est très importante pour les gens de la mer ; ils s'en servent aussi, une fois séchée, comme fibre pour fabriquer du fil ou de la corde !

— Vima, ton compagnon semble en savoir long sur nos coutumes ! s'étonna Hauti.

La vieille femme de la mer semblait surprise de voir que ce garçon un peu velu était bien au fait des particularités du fumage de la morblu et du tissage de la michlen. Vima, quant à elle, avait du mal à cacher qu'elle était plus embêtée qu'impressionnée.

— Hauti, dit-elle, je te présente Nozu ; il travaille avec moi à la frontière.

— Oui, j'ai la chance inouïe d'être le collègue préféré de cette belle dame, reprit Nozu avec enthousiasme. Et nous sommes aussi de vieux amis, pas vrai, Vima ? De grands amis d'enfance, inséparables depuis toujours...

« Pourquoi m'est-il devenu si insupportable ? » se demanda Vima en se forçant à rendre son sourire à Nozu de l'air le plus naturel possible.

— Pluie et soleil, Nozu, articula-t-elle. Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— Rien, rien... je suis passé par hasard et je t'ai vue, alors je me suis dit que tu aimerais peut-être que je me joigne à vous.

L'idée d'une conversation monopolisée par un Nozu débordant de verve et de culture pour tenter de l'impressionner parut insupportable à Vima, qui ne put que trouver un prétexte pour y mettre fin :

— Oh, excusez-moi, il va falloir que je parte ! Nozu, tu m’as fait penser au travail... J’avais oublié que je devais finir mon rapport sur le déplacement de la colonie de fleurs pourpres à la suite de l’éclair qui a frappé le paratonnerre du village de Grand Tronc. Tu me connais : je dois finir mon travail, sinon ça me préoccupe tout le temps... Désolée, Hauti, je me suis laissée emporter par la conversation et j’ai oublié mon devoir... Mais Nozu peut me remplacer, n’est-ce pas, Nozu ?

— À vrai dire, il faut que je rentre, moi aussi ; je te raccompagne, répondit Nozu. Comme ça, on pourra discuter en chemin.

— Super... marmonna Vima. On se revoit demain, d’accord Hauti ? Je t’apporterai du jus de noix... Tu verras, c’est délicieux !

Hauti, d’un air narquois, jeta un petit coup d’œil à Nozu avant de faire un clin d’œil complice à Vima.

— Pas de problème, ma belle. Je te comprends, je suis pareille. À demain !

Vima se leva et marcha vers la forêt, Nozu sur les talons. Il commençait déjà à lui raconter qu’il avait maintenant un nouvel oiseau, éclos depuis peu, et qui chantait divinement bien. Ça lui avait pris des années de croisement entre ses meilleurs chanteurs pour en arriver à ce...

— Nozu, je t’en prie, arrête... l’interrompt Vima.

— Mais je croyais que tu aimais les oiseaux ?

— Oui, bien sûr que j’aime les oiseaux, Nozu, comme tous les habitants de la forêt. Mais ce n’est pas moi que tu devrais inviter à venir voir ton nouveau spécimen, tu le sais bien. Je suis sûre qu’il y a plein de filles qui seraient enchantées de passer la soirée avec toi. Tu es tellement gentil et intelligent, tu es une très bonne personne, tu es mon ami et je t’aime... mais je ne peux pas passer toutes mes soirées avec toi comme si nous étions amoureux.

— Je le sais, Vima... Nous avons déjà eu cette conversation ; je ne suis pas idiot... Mais rien ne t’empêche de venir quand même. On peut s’amuser comme deux amis, non ? Je sais que tu ne m’aimes pas de la même façon que je t’aime, mais je veux tout de même passer tout mon temps avec toi !

— Mais ce n’est pas bon pour toi ! Pendant que tu es avec moi, tu ne vois personne d’autre ! Comment pourras-tu tomber amoureux d’une autre fille si tu me tournes toujours autour ? Ça me dérange vraiment que tu te fasses du mal comme ça. Pourquoi ne retournerais-tu pas au Centre ? Avec tes connaissances sur le Dehors, tu ferais un excellent professeur. Et tu rencontrerais plein d’autres jeunes !

— Tu veux que je parte, c’est ça ? Je te tape sur les nerfs, peut-être ? Tu ne peux pas comprendre ce que je ressens. Tu te crois tellement supérieure quand tu prétends savoir ce qui est le mieux pour moi... Si je suis ici depuis cinq ans, c’est pour tes beaux

yeux, tu penses ? J'aime mon travail, moi aussi, et ma vie est ici, maintenant : je ne vais pas tout quitter simplement pour te faire plaisir. Alors bonne soirée, Vima. Amuse-toi bien toute seule !

— Nozu, je...

Mais Nozu s'éloignait déjà à grandes enjambées. « Ça y est, je l'ai blessé. Si seulement j'étais capable de l'aimer vraiment, de le désirer... Je ne peux pas m'amuser avec lui sans penser qu'il se crée des attentes. Il veut tant me plaire qu'il finit par m'énervier ! Ça serait tellement plus facile si je pouvais juste décider de le prendre comme compagnon... » À cette pensée, les poils se dressèrent sur ses bras. Nozu n'était pas laid à proprement parler, mais il la laissait de glace. Une fois, elle l'avait laissé lui mettre le bras autour des épaules alors qu'ils écoutaient chanter l'un de ses oiseaux, justement. La sensation l'avait horripilée.

Enfin arrivée chez elle, Vima grimpa dans sa chambre sans prendre la peine d'actionner la plate-forme de son petit arbre maison surplombant la plaine à l'orée de la forêt. Voir cette étendue herbeuse et l'immense pan de ciel, parfois bleu et parfois constellé d'étoiles, qui la surplombait ne manquait jamais de lui donner le vertige. C'était une sensation effrayante, mais aussi excitante ; c'était l'une des raisons pour lesquelles Vima avait quitté sa vie confortable du Centre pour venir vivre ici, dans un anonymat presque complet. Après avoir passé son enfance dans la forêt dense et enchevêtrée du Centre, sans presque apercevoir le ciel, sans jamais voir plus loin que quelques mètres devant elle, Vima était grisée par le vent, le ciel et les étoiles. Bien sûr, elle avait perdu la blancheur d'albâtre qui faisait la beauté des filles du Berceau ; à fréquenter la prairie aux abords de La Porte, sa peau avait pris une teinte dorée, et ses cheveux courts, du blond cendré respectable de la forêt, s'étaient éclaircis de mèches si blondes qu'elles en étaient presque blanches. L'effet produit était très exotique. « Je suis sûre que mon frère appréciera, quand il me verra la prochaine fois », pensa-t-elle avec un sourire en coin.

Au souvenir d'Adax, une inquiétude passa dans son cœur. Ce trouble lui était familier depuis ce jour de sa lointaine enfance où elle avait accompagné son frère ainsi que leurs parents et Grand Ami jusqu'à ce lieu même, à l'entrée du sentier Sud, pour rencontrer le chef touk et son armée sur le pied de guerre. C'était la première fois que Vima sortait de la forêt. Elle était grimpée dans un abri – beaucoup plus petit que la chambre qu'elle occupait en ce moment – pour jeter son premier coup d'œil sur le Dehors, accompagnée de son grand frère. La plaine, qui était maintenant si belle, ondulante sous le soleil couchant, était alors couverte à perte de vue d'hommes vêtus de cuir et décorés de métal brillant, certains menant des bêtes plus grandes qu'eux, d'autres transportant de lourdes haches, des lances et des boules hérissées de piques... Presque tous portaient des torches allumées. C'était une vision de cauchemar : une horde de

barbares venus envahir l'ancienne et pacifique société du Berceau, l'origine de la civilisation de l'Après...

Vima et Adax, terrifiés, s'étaient serrés l'un contre l'autre en tremblant pour eux-mêmes et pour leurs chers parents, tandis que ceux-ci s'avançaient courageusement, aux côtés de Grand Ami qui se tenait sur sa litière. Arrivés devant le chef touk, les porteurs avaient déposé la litière avant de se retirer, et Grand Ami s'était levé. Ce dernier était déjà très vieux et faisait au moins trois fois la taille du chef touk. Après avoir salué le barbare, il s'était assis, fidèle à son habitude de ne parler avec les humains que dans cette position. Vima ignorait ce que Grand Ami avait dit au chef touk – mais celui-ci semblait s'être mis à réfléchir. Il avait regardé toute son armée derrière lui, puis la forêt devant lui, puis, encore une fois, Grand Ami. Il avait serré et desserré les poings, et Grand Ami lui avait encore parlé. Puis le chef touk avait fait demi-tour. Il avait parlé à ses généraux, était monté sur le dos de l'une des bêtes effrayantes et était reparti d'où il était venu, sous le regard ébahi de ses milliers d'hommes. Ceux-ci, en bons soldats bien entraînés, avaient docilement viré de bord eux aussi quand leurs chefs leur en avaient donné l'ordre. Devant Grand Ami, assis dans sa litière et regardant le ciel, et Fado et Hoywe, toujours debout sous le soleil de plomb, la grande armée touk avait levé le camp.

Vima avait des frissons dans le dos juste à ressasser ce souvenir. Personne ne savait ce que Grand Ami avait dit au chef touk. Même Fado, qui d'ordinaire ne pouvait rien refuser à sa fille, n'avait pu lui révéler la teneur des propos de Grand Ami : quand celui-ci ne souhaitait pas être entendu, aucune oreille humaine ne pouvait surprendre ses paroles. Tout ce qu'il leur révéla à propos de cet épisode fut qu'il « n'était pas temps »... ce qui n'avait rien de rassurant pour Vima. Qu'il n'était pas temps ? Et quand serait-il temps ?

Personne n'avait vraiment été surpris quand Vima, une fois nubile, avait décidé de partir vivre à La Porte, à l'orée du sentier Sud, et de surveiller la frontière. Sa mère avait tenté de la convaincre de rester au Centre, mais avait cédé devant son entêtement. Finalement, personne ne s'était formellement opposé à son départ, qui s'était pourtant effectué dans les larmes et les embrassades ; Vima adorait ses parents et son frère, et le départ vers sa nouvelle vie était douloureux. Elle avait même été heureuse d'apprendre que, pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas encore, son vieux copain Nozu avait décidé de l'accompagner. Il était devenu son seul lien avec son ancienne vie. Elle était bien jeune et naïve, à l'époque...

— Vima ?

Interrompant sa rêverie, Vima se retourna et vit le visage de Luxay, un petit sourire en coin.

— Je ne voulais pas te déranger, reprit Luxay, mais Gamlei a fini de préparer le souper. Il a encore raté ses racines de boloch farcies aux épices. C'est purement

immangeable, une vraie perte. Avant que je jette tout par la fenêtre pour nourrir les mille-pattes, tu en veux quelques-unes ? Il y en a une montagne ! Je me demande bien comment je fais pour endurer un tel incapable depuis tant d'années. Je vais encore avoir mal au ventre toute la nuit !

Vima sourit ; les racines de boloch farcies étaient l'un de ses plats préférés, et une spécialité de Gamlei, qui les réussissait toujours à la perfection. Alors que les Centrés les consommaient le plus souvent sous la forme de friandises, Gamlei avait trouvé une façon de les apprêter pour en faire un plat salé – c'était une recette innovatrice inspirée par de nombreux voyages dans le Dehors. Ce vieux couple n'avait de cesse de tout prendre à rebrousse-poil ; peut-être était-ce là le secret de leur longue complicité...

— Hum, je crois bien que je vais me sacrifier pour t'aider ; en tant que botaniste, un tel gaspillage de nourriture me ferait mal au cœur... dit Vima en souriant. Quoique je doive te dire que le souper de la cuisine commune me tentait vraiment : ils ont encore des larves marinées ce soir, tu sais. Ce que je ne ferais pas par amour pour vous deux, mes petits vieux...

Luxay se mit à pouffer, puis à rire franchement en levant son visage hilare vers Vima, qui s'esclaffa elle aussi. Luxay et Gamlei aimaient bien se moquer de tout, surtout des conventions et du décorum – ce qui n'était pas commun parmi les graves gens du Berceau. Leur légèreté enchantait Vima, qui y voyait un bon remède à ses peurs et au vague à l'âme qu'elle éprouvait parfois en pensant à sa famille, si loin. Le piquant qu'ils ajoutaient à sa vie lui rappelait en outre sa meilleure amie, restée au Centre elle aussi.

— Allez, grande mauvaise herbe de femme, viens donc nous distraire un peu de nos discussions de vieux ! rigola Luxay. Nous vivrons plus longtemps si tu nous amuses ; comme ça, tu nous auras sur le dos pendant encore de nombreuses années, et ce sera bien fait pour toi !

Et Vima se joignit à eux de bon cœur, comme toujours. Mais elle devrait vraiment finir par écrire ce rapport...

Chapitre 4

Même si elle avait dû s'adapter à de nombreux changements depuis son arrivée dans la forêt, c'était à la nourriture que Meïamali avait encore du mal à se faire. Le manque de soleil passait encore ; son pays natal connaissait lui aussi la chaleur humide, en plus de moussons régulières – alors les nuages et la pluie, elle connaissait : la touffeur et la demi-lumière du Centre ne la dérangaient pas. Mais le goût acidulé qui imprégnait presque tous les aliments du Berceau, ça, c'était autrement plus dérangent. Elle avait beau y ajouter des épices venues de sa terre natale, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sa cuisine gardait toujours ce petit arrière-goût vinaigré. Chaque fois qu'une caravane du Dehors visitait le Centre, en plus des épices qu'elle troquait pour son père, Meïamali faisait provision de poisson fumé et de viande séchée au soleil. Ces denrées ne remplaçaient pas les délicieuses grillades de viandes, de poissons et de fruits de mer qu'elle avait mangées dans sa première jeunesse, mais au moins elles la distrayaient des innombrables marinades de la forêt. En effet, partout dans le Berceau, l'usage du feu sous toutes ses formes était interdit pour des raisons de sécurité qui n'étaient pas si évidentes pour elle – la forêt n'était-elle pas très humide ? Alors les Centrés utilisaient le jus du fruit de l'arbre rose, très commun d'un bout à l'autre de la forêt, pour préparer tous les aliments qui nécessitaient une « cuisson ». Le résultat n'était pas mauvais ; les légumes gagnaient en couleur et en saveur, le poisson devenait tendre et fondant, même les insectes étaient plus appétissants. Mais le goût, le petit arrière-goût, restait toujours le même... Et pour la texture, on repassera ! « Sauf si on n'a pas de dents », raillait souvent Meïamali. On se lassait vite de cette cuisine – du moins quand, comme Meïamali, on avait connu une plus grande diversité de saveurs et de textures.

Enfin, elle allait bientôt pouvoir se gâter un peu. Comme elle le faisait un an sur deux, elle se préparait à entreprendre un périple de plus d'un mois pour se rendre, par le sentier Sud, jusqu'à l'orée de la forêt, afin de participer au grand rassemblement des troqueurs de son peuple. Elle ne verrait pas le ciel de la prairie très longtemps – deux semaines tout au plus –, mais, au moins, elle pourrait prendre un peu de soleil et, surtout, manger enfin des grillades de viande et une gamme de légumes non marinés, s'il vous plaît ! Le tout serait cuit à la chaleur concentrée du soleil plutôt qu'à la flamme directe, mais c'était mieux que rien... En effet, personne ne se serait permis de faire du feu en vue de la forêt. Si son homme la suivait toujours un peu à reculons – ce que les gens du Berceau étaient ancrés dans leurs vieilles habitudes ! –, ses deux enfants se faisaient toujours un plaisir de partir ainsi à l'aventure et de mettre le nez « dehors ».

À la pensée de ses gamins, Meïamali sourit. Tous deux étaient de véritables petites merveilles. Ils avaient les grands yeux noirs de leur mère ainsi que sa peau couleur miel de sarrasin, parsemée de grains de beauté. Parmi les enfants pâles du Centre, ils ressortaient du lot avec leur tignasse abondante et brillante comme de l'ébène. S'ils

n'avaient rien hérité du blond foncé de leur père et de ses yeux bleus, ils semblaient pourtant posséder sa grande taille et sa concentration. Et sa sagesse, peut-être... Alors que Meïamali s'enflammait souvent et pour diverses raisons, graves ou futiles, Adax restait toujours calme et posé, cherchant des solutions sans se laisser émouvoir. Cazi et Mana semblaient avoir obtenu ce trait de leur père, eux qui surprenaient souvent leur mère par leur circonspection lorsque la situation commandait le calme et la réflexion. Meïamali se revoyait enfant, pleurant à chaudes larmes et hurlant sa peine quand son lézard préféré s'était égaré sur le long chemin pour venir au Berceau... Quel contraste avec Cazi et Mana, se tenant gravement par la main pour faire un dernier adieu au petit singe apprivoisé qui était leur compagnon depuis leur naissance, expliquant posément à leur mère dépassée par leur réaction que la mort faisait aussi partie de la vie...

— Papa, n'oublie pas d'apporter les bols de grand-mère, d'accord ? dit Meïamali. J'aimerais bien faire goûter le doux manger grillé aux enfants ; ils ne connaissent pas encore cela...

— Bien sûr, Meïamali chérie. Je pourrai leur raconter la fois où leur mère avait décidé d'en cuisiner toute seule, à leur âge... Ça les fera beaucoup rire...

— Ne leur donne pas des idées, papa !

Dans la bouche de son père, qui le prononçait en un seul souffle, son prénom sonnait comme le bruit d'une vague. Meïamali adorait s'entendre appeler ainsi ; la musicalité de son père était vraiment différente de la prononciation nette et presque hachurée des gens de la forêt. Elle regrettait presque d'avoir laissé son accent fleuri s'effacer avec les années... La dualité de sa personne était pour elle une drôle de sensation. Meïamali se reconnaissait dans son père, tout en le sentant étranger. Elle appartenait vraiment au Berceau, maintenant ; c'était sa vie et son pays. Mais elle avait aussi un pied dans une autre culture, dans une autre vie. « Peut-être cela fait-il de moi un arbre encore plus solide, comme le dit Adax ! » pensa-t-elle.

— Mes petits-enfants sont les plus beaux du monde, je ne les changerais en rien ! reprit le vieil homme du pays des épices. D'ailleurs, tu sais bien que je ne pourrais pas les transformer en petites Meïamali, même si je le voulais. Tu es trop impossible... Je ne sais pas ce que ton géant d'homme fait de toi !

— Arrête de ricaner, tu sais bien que je suis ton portrait craché...

Meïamali contemplait son père avec amour ; ses yeux pétillaient de malice dans son visage plissé et foncé, et sa bouche souriait tout le temps. Il était déjà très âgé quand il était devenu père, mais il semblait compenser sa paternité tardive par une longévité remarquable pour un homme qui ne buvait pas la Sève. Il aimait dire que les épices de son pays et la compagnie de sa fille au caractère brûlant l'avaient gardé jeune.

— D’ailleurs le voilà, ton géant, reprit le vieil homme. Je me demande bien ce qu’il vient faire à cette heure-ci ; ces fils de roi prétendent gouverner le Berceau avec leurs parents, mais on se demande bien à quoi ils passent leurs journées !

— Sûrement pas à trier tous les jours les mêmes épices avec un vieux radoteur, hein, papa ?

— Hé, hé, sûrement pas ; ça le rendrait peut-être sage comme moi, ton homme pâlot !

Pendant que la fille et le père pouffaient en échangeant un regard complice, Adax entra dans la petite maison colorée où il avait un jour aperçu pour la première fois celle dont il savait déjà qu’elle deviendrait sa femme. Bâtie à la mode du peuple des épices, c’était l’une des rares maisons du Centre qui n’était pas un arbre. Le père de Meïamali la partageait avec une petite orpheline venue avec une caravane d’épices et qui, une fois nubile, avait décidé de rester donner le Sang pour le vieil homme l’ayant prise sous son aile.

— Meïa ?

La peau de Meïamali fut parcourue d’un agréable frisson au son de la voix profonde de son amour. Même s’il lui plaisait de le taquiner régulièrement sur l’usage de ce petit surnom – les gens du Berceau sont incapables de concevoir un prénom de plus de deux syllabes ; vraiment, c’est à se demander comment ils ont eu l’imagination de sortir un jour de leur forêt ! –, elle aimait l’entendre l’appeler ainsi.

— Encore une journée si occupée, mon amour, que tu t’enfuis de ton devoir pour venir me voir ? C’est dur, la vie des royaux. Mais je dois te concéder que je suis franchement irrésistible...

Meïamali embrassa son homme, qui l’enlaça pour la serrer contre lui : le géant pâle serrant un menu bout de femme à la longue chevelure d’ébène enroulée dans une torsade d’ambre doré. Mais Adax relâcha l’étreinte plus rapidement qu’à son habitude.

— J’ai reçu un message de maman, elle est avec Grand Ami, dit-il. Ça fait des jours et des jours qu’elle monte le voir tout le temps, d’ailleurs ; depuis la naissance, en fait... Cette fois, elle est avec papa et ils souhaiteraient que nous montions les voir.

— C’est vrai, il me semble que je ne les ai pas croisés souvent dans la maison, depuis quelques jours... Tu crois que Grand Ami a besoin d’aide pour changer des couches ? lança Meïamali, l’air taquin. Allez, viens sentir ces épices. Notre bonne vieille branche pourra bien patienter un peu ; Grand Ami n’est pas un adepte de la vitesse !

Mais Adax ne semblait pas vouloir jouer, aujourd’hui. Il semblait un peu mal à l’aise avec son sourire forcé, à lancer des coups d’œil vers la porte.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Meïamali, intriguée. Tu ne me dis pas tout, mon amour. Que se passe-t-il ?

— Rien, rien... Excuse-moi, ma belle. Je me sens un peu nerveux, c'est tout ; j'ignore pourquoi. C'est probablement juste parce que nous allons voir un bébé Ami... Tu sais qu'aucun être humain vivant ne peut se vanter d'en avoir vu un ? La dernière naissance remonte à plusieurs générations.

— Je comprends ; tu dois me trouver insensible de prendre cet événement un peu à la légère... Tu sais que la gravité n'est pas dans ma nature. Et c'est pour ça que tu m'aimes, n'est-ce pas ?

Plantant un baiser sur la bouche d'Adax, Meïamali finit par lui arracher un sourire.

— Alors allons-y, d'accord ? reprit la jeune femme. Plus vite on y sera, plus vite tu pourras te relaxer un peu. Un bébé, c'est un bébé, peu importe l'espèce.

Puis elle ajouta à l'intention de son père :

— Papa ? Tu peux continuer sans moi, je t'en prie ? Je serai de retour bientôt. Je ramènerai les petits de l'école en même temps. Pluie et soleil !

Saluant son beau-père, Adax passa son bras sur les épaules de sa compagne, où plutôt, il l'y déposa, vu la grande différence de taille entre les deux. Ils sortirent de la maison pour rejoindre le sentier qui menait à l'Arbre, à quelques minutes de marche.

Chapitre 5

« Mais comment font-ils pour avoir une telle tête d'enterrement ? On ne doit pas nécessairement avoir le visage si long pour être solennel... », se disait Meïamali en s'avançant vers Grand Ami, assis comme d'habitude et portant sur ses genoux le bol d'écorce. Adax marchait près d'elle, lui serrant la main d'une étreinte moite dont elle n'avait pas l'habitude.

— Bonjour, vieille branche ! s'exclama Meïamali. Ma foi, la paternité te rajeunit d'un siècle ou deux !

Grand Ami ouvrit les yeux et baissa la tête, qu'il tenait auparavant levée vers le soleil, pour regarder Meïamali. Ce faisant, il laissa fuser un doux rire, comme une pluie de feuilles dorées.

— Pluie et soleil, Meïamali, et toi aussi, mon cher Adax. Il est vrai que je ne m'attendais pas à avoir le privilège de tenir un si jeune Ami avant encore longtemps. J'aurais dû y penser, probablement, mais je suis en train de devenir un vieil arbre, tu vois; je suis devenu si ancien...

— Tu n'es pas si âgé, voyons, vieille branche ! reprit gaiement la jeune femme. Tu n'as pas pris une ride depuis que je te connais. Moi, en revanche...

Meïamali s'interrompit en sentant sur son bras la main de Hoywe, sa belle-maman. Celle-ci la couvrait d'un regard affectueux, comme à son habitude – Hoywe aimait beaucoup sa belle-fille, qui le lui rendait bien –, mais dans ses yeux se lisait aussi une grande tristesse. Tournant son regard vers Fado, elle vit qu'il regardait le sol, les lèvres serrées. « Il se passe vraiment quelque chose ici », pensa-t-elle en se retournant vers son homme, qui regardait lui aussi partout autour d'un air de plus en plus nerveux. Dans la touffeur sombre du Cœur de l'Arbre percée par le rayon de soleil dans lequel baignait Grand Ami, on n'entendait que l'enfant clapoter dans sa coque de Sève. Seul Grand Ami semblait serein, souriant comme toujours.

— Je crois que Meïa et moi aimerions beaucoup savoir ce qui se passe ici, articula Adax d'une voix profonde, en regardant Grand Ami.

— Bien sûr, Adax, répondit l'Ami. Mais je ne veux pas influencer ta pensée ; il serait préférable que Meïamali et toi parliez à Fado et Hoywe.

Hoywe, qui tenait toujours tendrement le bras de Meïamali, regarda son fils en laissant couler une larme sur sa joue.

— Il est temps, Adax. Il est temps pour Grand Ami. Et il est temps pour notre famille de faire le sacrifice. Cela signifie qu'il est aussi temps pour toi, mon amour. Et pour toi, Meïamali.

Adax chercha Grand Ami des yeux, le trouva et soutint longuement son regard ; il finit par baisser la tête, bredouillant un « bien sûr » presque inaudible, et se mit lui aussi en quête du bras de Meïamali. Celle-ci, en revanche, ne semblait ni grave ni paisible. Elle sentait une grande frayeur et une vive colère monter en elle. Elle ne savait pas trop de quoi parlaient ces gens qu'elle aimait de tout son cœur et qui semblaient soudain redevenir des inconnus aux coutumes étrangères, mais elle sentait bien qu'elle était au cœur du problème – et cela ne faisait pas du tout son affaire.

— Mais de quoi parlez-vous tous ? lança-t-elle, de plus en plus inquiète. Il est temps pour quoi ? De quel sacrifice est-il donc question ?

— Notre Grand Ami se fait vieux, répondit Hoywe d'une voix douce et rassurante. Il a décidé de nous quitter pour redevenir Arbre. Tu sais qu'il y a très longtemps que Grand Ami est parmi notre peuple... Nous aurons donc besoin d'un nouveau Grand Ami. Il naîtra bientôt, et Grand Ami lui transmettra toute sa mémoire en s'amalgamant à l'Arbre.

— Attends... balbutia Meïamali. Adax, ce n'est pas cette coutume ancienne et horrible que tu m'as racontée il y a longtemps, au sujet de la famille royale qui a le devoir de fournir un nouveau Grand Ami ? Je croyais que c'était une vieille histoire de grand-mère ; ça ne peut pas être ce dont vous parlez ?

Devant le silence qui lui répondit, Meïamali se débattit pour se déprendre de l'étreinte de sa belle-famille et s'avança en tempête devant Grand Ami.

— Personne ne me prendra mes enfants, personne ! rugit-elle. Personne de né ou de pas encore né, pas même un vieil arbre comme toi ; personne n'y touchera jamais ! Adax, comment oses-tu même songer à donner un de nos enfants pour satisfaire une vieille coutume dégénérée ? Je n'arrive pas à croire que...

— Calme-toi, Meïa, je t'en prie... l'interrompit Adax d'une voix douce et voilée de tristesse. Tu sais bien que je ne permettrais jamais qu'on touche à Cazi et Mana. Ils sont nôtres et humains, ils sont notre trésor ; ils n'ont rien à voir avec les Amis. Ressaisis-toi, s'il te plaît... Écoute plutôt ce que mes parents ont à dire, puis tu pourras prendre ta décision, d'accord ? Personne ici – ni nulle part, d'ailleurs – ne peut te forcer à faire quoi que ce soit contre ta volonté.

Meïamali se força à respirer un grand coup et se tut, disposée à écouter, mais le corps bandé d'une énergie agressive qui ne demandait qu'à trouver sa cible. Ce fut Hoywe qui commença.

— À la mort de l'un ou l'autre membre du couple royal, le peuple se réunit par village et choisit les personnes qu'il juge les plus dignes de le diriger. Grand Ami rencontre toutes les personnes choisies et sonde leur cœur, puis détermine celle qui sera le nouveau roi ou la nouvelle reine, avec son compagnon ou sa compagne.

— Je sais tout ça, Hoywe, répondit la jeune femme. Mais je ne vois pas le lien avec mes enfants. Ils ne seront pas nécessairement roi ou reine ; Adax et moi non plus, d'ailleurs.

— La royauté donne des privilèges temporaires à la famille choisie, Meïamali, reprit la reine. Même si nous vivons simplement, comme des Centrés ordinaires, nous avons l'honneur de diriger le royaume. Et les membres de la famille royale n'ont pas à travailler de leurs mains tous les jours pour gagner leur place dans la collectivité, comme le reste du peuple du Berceau : leur travail est d'assurer la paix et le bon fonctionnement de la forêt. Ils ont aussi la chance de fréquenter les Amis et le Cœur de l'Arbre beaucoup plus souvent que tout le monde... Notre vie est privilégiée – mais elle a aussi une contrepartie.

— C'est-à-dire que nous avons de grands devoirs, intervint Fado. La famille royale gère le royaume, éclairée par les lumières de Grand Ami. Mais elle doit aussi redonner un Grand Ami au peuple du Berceau quand le Grand Ami devient trop vieux et qu'il choisit de retourner à l'Arbre. Je regrette amèrement que cette responsabilité t'incombe maintenant, Meïamali. C'est un fardeau que j'aurais dû porter avec Hoywe, mais nous sommes maintenant trop vieux. Tu sais qu'il y a bien des années que tu donnes le Sang pour nous tous...

— Mais je ne suis même pas de votre lignée ! se révolta Meïamali. Et je m'en fiche bien, de ces histoires de devoir royal. Pourquoi vous ne demandez pas à Vima ?

L'air vibrait de la colère de la petite femme, qui observa quelques instants de silence, les yeux fermés. Tous respectèrent son besoin de répit et attendirent qu'elle se reprenne.

— Excusez-moi, je ne veux pas mêler Vima à tout ça, finit-elle par dire d'une voix sourde. Elle n'a pas de compagnon et elle a choisi de partir du Centre de toute façon. Elle ne serait sûrement pas plus heureuse que moi d'être mêlée à vos histoires tordues. Qu'est-ce que vous espérez de moi, au juste ? Je veux savoir précisément ce que je compte bien refuser...

— L'enfant est à l'Arbre, Meïamali, l'enfant naît de l'Arbre, expliqua Hoywe d'une voix douce. L'homme et la femme en allument l'étincelle, mais ils doivent ensuite la laisser s'épanouir. Ils conçoivent l'enfant après que la femme a bu la Sève, beaucoup de Sève pour assurer la naissance d'un Grand Ami. La femme porte l'Ami aussi longtemps qu'elle le peut, en continuant de boire la Sève – mais cela ne dure jamais plus de quelques lunes, six tout au plus, car le ventre de l'humaine est toxique pour l'Ami. Au commencement des douleurs, elle s'installe dans une flaque de Sève, au Cœur de l'Arbre, et donne le jour à l'enfant Ami. Puis elle l'y laisse avec Grand Ami pour seul gardien. Le nouveau-né et Grand Ami sont laissés seuls, le temps que Grand Ami redevienne arbre et que l'enfant devienne Grand Ami. Selon les anciens récits, cela peut prendre quelques

mois, ou même des années... Quand l'enfant nous appelle enfin, nous l'accueillons comme notre Grand Ami.

— Tu veux dire que vous voulez que je vous fasse un enfant et que je vienne l'abandonner ici, dans une flaque, en repartant ensuite comme si de rien n'était ?

Meïamali dévisagea tour à tour ses beaux-parents, graves et tristes, puis Adax, qui, les yeux baissés, semblait torturé intérieurement, et finalement Grand Ami, qui avait refermé les yeux et levé de nouveau son visage vers le rayon de soleil.

— Je te propose de rester réfléchir ici, Meïamali. Je ne te dérangerai pas, je me ferai vent et soleil, proposa doucement Grand Ami sans même ouvrir les yeux.

— D'accord, murmura rageusement Meïamali.

Puis elle se retourna vers les autres et leur lança :

— Fichez-moi le camp ! Je veux être seule. Adax, tu t'occupes des enfants : je ne sais pas quand je vais rentrer. Et ne t'avise pas de me les larguer dans une flaque en chemin...

Fado et Hoywe enlacèrent leur géant de fils et sortirent en silence, comme si le poids des siècles s'était soudain mis à peser sur leurs épaules.

— Et toi, tu as décidé que tu en avais fini de nous tous et que tu me mettais ta grande sortie sur le dos ? trépigna Meïamali. Tu n'es même pas capable de te justifier toi-même... Il faut que tu passes par tes pauvres serviteurs !

— Je comprends ta colère, répondit doucement Grand Ami en ouvrant les yeux et en souriant tristement. Je ne veux pas fléchir ton esprit. Tu sais la vérité de ce que tu viens d'entendre, mais cela te fait mal de l'admettre.

« Assez de paternalisme de vieil arbre », ragea Meïamali en allant s'asseoir dans un genre de siège de dimensions humaines. Elle se mit à pester intérieurement en silence, puis à voir défiler des images de Cazi et de Mana. La naissance de Cazi, six ans auparavant : elle avait souffert pendant un jour entier avant de donner naissance à une petite boule rose et chauve, qui pleurait tout le temps. Et celle de Mana, trois ans plut tôt : cette fois, le chemin de la naissance avait été intense et de courte durée, et Meïamali s'était retrouvée avec une petite araignée tout enduite de crème blanche dans les bras, paisiblement endormie et lui tétouillant le sein. Cazi à deux ans, se lançant dans de grandes explications, son visage enfantin adorablement sérieux. Mana à un an, barbouillée de pâte d'épice, engouffrant de grandes poignées de racines de minioc. Sans s'en rendre compte, Meïamali se mit à moduler les souvenirs de ses enfants adorés au rythme d'un bruit régulier et doux qui résonnait dans le silence du Cœur de l'Arbre.

Prenant soudain conscience de ce petit clapotement, elle se laissa bercer quelques instants, oubliant volontairement les pensées qui la troublaient, comme consolée par ce rythme délicat. Puis elle se leva pour trouver la source du bruit.

Grand Ami était toujours assis, les yeux fermés et le visage levé vers le ciel, d'où le soleil avait pourtant disparu depuis un bon moment déjà. « C'est vrai qu'il se fait vieux, même pour un arbre », pensa Meïamali, dont la colère ne parvenait pas à effacer la sympathie qu'elle ressentait pour l'ancien Ami. Le bruit provenait du bol d'écorce sur les genoux du géant nouveau. La jeune femme s'avança doucement vers le petit contenant, comme on s'approche du berceau d'un enfant endormi. En regardant à l'intérieur, elle vit le poupon assis, les mains déposées l'une sur l'autre, dans une position inhabituelle pour un enfant de son âge. « C'est parce que ce n'est pas un enfant de son âge », réfléchit-elle. Il était beau, mais d'une beauté étrange ; sa peau brune semblait luire dans la Sève, ses cheveux pâles et flottants semblaient dotés d'une vie qui leur était propre, pulsant dans le liquide, dispersés comme un réseau de racines. L'Ami produisait le clapotement en levant sa main droite pour caresser la surface de la Sève selon un rythme régulier, comme s'il voulait goûter l'air du bout des doigts. On voyait bien sa peau encore lisse et neuve là où auraient dû se trouver ses organes génitaux. « Ce n'est pas humain », songea Meïamali, sans toutefois ressentir de répulsion pour ce petit être.

Soudain, l'enfant ouvrit les yeux et la regarda. Meïamali ne pouvait détourner le regard de ces iris noisette pailletés de vert émeraude. Le regard du petit être était si expressif, si intelligent, qu'il semblait capable de parler à la place de sa bouche encore trop jeune pour former des mots. « Jamais l'un de mes enfants ne m'a regardée comme ça à cet âge-là... Ce petit vient de naître, pourtant il est déjà si vieux... » Le poids de son petit corps soutenu par la Sève, l'enfant se redressa et sortit la tête du liquide qui l'abritait. Il tendit une petite menotte vers Meïamali, qui, se surprenant elle-même, n'hésita pas une seconde avant d'y glisser un doigt. Elle se pencha vers le bébé et lui embrassa tendrement le dos de la main, tandis qu'une larme glissait silencieusement sur sa joue. Voyant le petit être l'envelopper d'un regard plein d'amour, elle sut que ce qu'on lui demandait était bon, que le sacrifice était porté par la force de la vie dont elle-même faisait partie. « Je suis sa mère, mais je suis son enfant ; nous sommes tous ses parents, et l'Arbre est notre berceau... »

Quand le minuscule Ami glissa de nouveau dans la Sève pour retomber dans le sommeil, Meïamali leva les yeux vers Grand Ami, qui la regardait gentiment en lui souriant.

— Je le ferai, vieille branche... Tu savais que je le ferais ; c'est un mauvais tour que tu m'as joué là.

Chapitre 6

Vima remplissait son sac à dos à toute vitesse, en faisant mentalement le décompte de ce qu'il devait contenir. Elle espérait n'avoir rien oublié. Son poste avait été visité par un oiseau d'alarme ; il y avait donc un problème dans la forêt. Comme son équipe était la plus proche et qu'elle était de garde, c'est elle qui devait intervenir.

Les oiseaux d'alarme n'avaient pas souvent à revenir à leur port d'attache. En général, les voyageurs obéissaient aux recommandations données par les gardes-frontières et observaient scrupuleusement les consignes des guides qui menaient les groupes au travers de la forêt, s'arrêtant pour la nuit à chacun des trente-six villages longeant le sentier Sud – un pour chaque jour de marche jusqu'au Centre. Les gens du Dehors n'étaient pas si nombreux à vouloir s'aventurer dans les profondeurs de cette forêt si dense et immense ; les départs avaient donc lieu une fois par semaine. Pour la plupart, les visiteurs étaient des hommes ou des personnes âgées qui venaient chercher la Sève pour les Liseurs de leur propre village, accomplissant du même coup une forme de pèlerinage vers leurs origines... Quiconque souhaitait se rendre au Centre ou à l'un des nombreux villages forestiers devait se joindre au groupe formé cette semaine-là. Le volatile qui venait d'arriver au poste de Vima avait probablement été lancé par le groupe des gens de la mer, car celui-ci venait de partir : on lui avait en effet fourni des oiseaux d'alarme à son départ de La Porte. Au fur et à mesure que les groupes progressaient vers le Centre, on leur fournissait, dans chaque village relais, de nouveaux oiseaux d'alarme attachés à l'équipe de secours la plus proche.

Rejoignant Nozu et Muna à l'entrée du sentier Sud, Vima attacha son harnais à un singe coureur, s'y installa et lança sa bête sur le chemin cahoteux et encombré de végétation. Les singes coureurs étaient très rapides ; ils progressaient à toute vitesse sur le sentier en dépit des nombreuses racines, souches, lianes et autres obstacles qui l'obstruaient. Ils surpassaient n'importe quel être humain à la course, se mouvant avec aisance et naturel dans la forêt. Cependant, ils se fatiguaient très rapidement et ne pouvaient porter beaucoup plus de poids que celui d'un adulte pas trop costaud ; aussi les gens du Berceau ne les montaient habituellement qu'en cas d'urgence. Ces singes très intelligents avaient depuis longtemps été apprivoisés par les habitants de la forêt ; sachant qu'ils se mériteraient un copieux festin de leurs fruits préférés en échange de leurs services, ils se montraient la plupart du temps disposés à jouer les montures, surtout les jeunes mâles. Ils devenaient toutefois agressifs si on abusait de leurs forces. Un singe coureur qui s'était trop fatigué à porter un humain devenait par la suite réticent à rendre de nouveau ce service ; aussi les Centrés avaient compris qu'il valait mieux ne pas se fier à ces primates pour assurer les transports ordinaires dans la forêt. Pour cette raison, tout était porté à dos d'homme, et la plupart des voyages se faisaient à pied – la route était en effet beaucoup trop cahoteuse et encombrée pour permettre aux chars d'y circuler. Le

Vert tolérait les êtres humains en son sein et Il les avait toujours protégés ; les êtres humains devaient donc respecter le Vert et le modifier le moins possible – ce qui ne manquait pas de surprendre les visiteurs du Dehors, pour lesquels il aurait été préférable d'élargir les sentiers et de les paver afin de faciliter la circulation.

« L'impénétrabilité de la forêt assure aussi notre sécurité », pensa Vima alors que sa monture filait comme le vent entre les fougères géantes de la clairière où passait alors le sentier Sud. « Bien sûr, nous attirerions plus de troc et de visiteurs si notre société était plus accessible. Mais le Vert nous a sauvés jadis, Il nous a permis de reconquérir le Dehors... qui sait s'Il ne nous sauvera pas une fois de plus, un jour ? »

Soudain, elle vit le signe de la main que lui faisait Muna, juste devant. Elle s'arrêta net, suivie de Nozu.

— Je suis désolée, mais mon singe est déjà fatigué... dit Muna. Il commence à rouler des épaules. Je ne veux pas prendre le risque qu'il se fâche et qu'il me jette par terre.

— Tu as bien fait d'arrêter, Muna, répondit Nozu. On ne serait pas plus avancés s'il fallait te compter parmi les blessés, non ? Ces jeunes ne sont pas tellement résistants, mais ce sont les seuls que j'aie pu trouver si rapidement. On a quand même parcouru beaucoup de chemin ; le groupe ne doit plus être très loin d'ici. Vima et moi allons aussi libérer nos singes, et je vais sortir les fruits de mon sac.

— D'accord, approuva Muna. Vima, viens donc prendre une fronde. Comme le guide n'a pas accroché de message à son oiseau, nous ne savons pas ce qui nous attend ici... Peut-être a-t-il agi ainsi en raison de l'urgence de la menace. Mieux vaut prendre nos précautions.

Mettant pied à terre, Vima se dirigea vers la guerrière, qui s'était mise à fouiller dans ses affaires. Tandis que Nozu caressait les trois singes et les régala de tout le contenu de son sac, Muna répandait par terre les différentes armes qu'elle avait apportées dans le sien. Elle y découvrit aussi un petit singe rembourré, bien caché sous une machette en os dans son étui.

— Roctiv... fit-elle. Je ne sais pas combien de fois je devrai lui répéter qu'il est dangereux de jouer dans mes affaires... Avec toutes les armes que j'ai à la maison, il va bien finir par se blesser un jour ! Je voudrais tellement qu'il s'intéresse aux livres de Lina plutôt qu'à mon arsenal...

— Il sait s'y prendre, Muna, la rassura Vima ; il te regarde tout le temps faire quand tu t'entraînes. Je pense qu'il veut devenir un grand guerrier, comme sa maman ! Tu ne peux pas lui en vouloir ; je suis sûre qu'il aurait voulu se glisser lui-même dans ton sac à la place de son petit singe.

— Ah ! Tu es plus patiente que moi, tu sais, Vima. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi tu ne nous en as pas encore fait un, petit mouflet.

Muna vit que Nozu s'était mis à regarder Vima avec insistance, pendant que celle-ci gardait obstinément les yeux rivés au sol, soudainement très absorbée par son examen des divers modèles de frondes ; la guerrière se reprit et bafoua :

— Oui... bon... Tu es si jeune que tu as bien le temps, n'est-ce pas, Vima ?

— Comme tu le dis, Muna.

— Bon, je suis prête ! lança la guerrière. Nozu, tu as fini avec les singes ? Il faudra courir un peu, mais pas trop vite : je veux que nous ne perdions jamais le souffle, question d'avoir tous nos moyens au cas où il faudrait intervenir physiquement quand nous atteindrons le groupe.

Sur ce, Muna, Nozu et Vima se mirent en route, progressant agilement sur le sentier encombré, à une vitesse que leur conférait l'habitude. Ils n'eurent pas à courir longtemps pour repérer le groupe : un genre de cri étouffé signala sa présence. Muna consulta Vima du regard pour savoir si la végétation en bordure de ce segment-ci du sentier pouvait être dangereuse ; devant le signe de tête négatif de cette dernière, la guerrière désigna du doigt les positions qu'elle souhaitait attribuer à ses deux collègues, lesquels prirent place en silence.

Muna s'avança la première, toujours à couvert, suivie de Nozu et Vima, qui la couvraient de leur fronde. Elle vit les membres du groupe assis tous ensemble en silence, tout près les uns des autres, observant un vieillard qui, debout devant eux, semblait trépigner. « Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » se demanda la guerrière, cherchant des yeux un agresseur potentiel avant de quitter la protection de la végétation. Puis l'un des gens de la mer cria un nom et tous se mirent à rire très fort, d'un seul coup. Décontenancée, Muna s'avança en présentant un visage sévère et impénétrable.

— Qui est le guide, ici ? siffla-t-elle.

— C'est moi ! dit un homme entre deux âges en se levant, ses cheveux bruns bouclés coupés aux oreilles et ses marques de Sang anciennes et pâles. Vous avez été rapides !

— Je ne t'avais pas vu, Touma. Pourquoi as-tu lancé l'oiseau ? Vous n'avez pas l'air en grand péril, ici, à vous adonner à des jeux d'écoliers.

— Je te dois des excuses, Muna... Nous avons vraiment un problème, mais j'aurais dû m'assurer que le message était attaché à l'oiseau... C'est ma faute, j'ai laissé le petit-fils de Hauti donner l'alarme. Ça lui faisait tellement plaisir de le faire, mais il n'a pas joint le message, comme je le lui avais dit...

— Viens-en au fait, s'il te plaît. Pourquoi avais-tu besoin de notre aide ?

— Nous avons avec nous une dame assez âgée, originaire du Centre, mais qui a passé une partie de sa vie avec les gens de la mer. Elle se rend en visite chez sa fille à Lac-en-Fougère. Elle m'a affirmé qu'elle voulait aller cueillir des fleurs d'argent, qu'elle savait qu'il en poussait tout près d'ici et qu'elle n'en aurait que pour une demi-heure tout

au plus... Elle m'a juré qu'elle le faisait chaque fois qu'elle venait au Centre. Elle avait l'air de connaître son affaire, alors je l'ai laissée partir – mais ça fait deux heures qu'elle est partie et elle n'est toujours pas revenue. Tu sais que je ne peux pas laisser le groupe pour aller à sa recherche... alors je vous ai envoyé l'oiseau.

— Il m'est avis que tu devrais cesser d'essayer de faire plaisir à tout le monde et plutôt tenter de faire ton travail, Touma, gronda Muna. Considère cela comme un avertissement. Ne t'arrange pas pour que tes premiers groupes soient aussi les derniers.

Devant le regard dur de Muna, Touma baissa la tête – il ne trouvait pas facile de se convertir en guide après avoir été traceur de cartes... Mais il apprendrait. Il savait que la guerrière avait raison.

Cette dernière et Nozu partirent à la recherche de la vieille dame, sur les traces de Vima, qui repérait son chemin en observant les modifications à la végétation du sol qu'avaient laissées les pieds de la fugitive.

— Regarde ces fougères naines, Muna, indiqua Vima. Elles n'étaient pas dans cette région la dernière fois que je suis passée par ici, il y a deux ans. Elles se sont déplacées de l'ouest. Ça peut signifier que d'autres espèces ont aussi migré – je pense surtout aux arbres-lianes, qui poussent souvent tout près des fougères naines. Ce sont des espèces symbiotiques, si tu veux... Observe bien le sol à la recherche d'un genre d'amalgame de lianes grand comme deux hommes ; peut-être la dame s'est-elle empêtrée dans les pièges que forment ces plantes...

Les trois secouristes découvrirent un creux sur le bord d'une crête couverte d'arbres, dans lequel poussait une mer de fleurs d'argent. Et tout près des fleurs poussait aussi un arbre-liane, au pied duquel ils trouvèrent la vieille dame enserrée dans une nasse végétale. En les entendant arriver, la femme se mit à crier, puis à pleurer. Si les fleurs étaient exactement au même endroit que dans son souvenir, cet arbre maudit ne devait pas s'y trouver... Elle en était quitte pour une bonne frousse.

Pendant que Nozu murmurait des mots apaisants à la voyageuse et la prenait gentiment dans ses bras pour la ramener au groupe, Vima cueillit deux gros bouquets de fleurs d'argent.

— Je vais donner celui-ci à la vieille dame ; elle aura au moins ses fleurs, dit-elle. Et celui-là, c'est pour Lina. Tu le lui donneras, d'accord ? Ça lui fera plaisir.

— Merci, Vima. Tu as raison, elle sera contente...

À la pensée de sa compagne des dix dernières années, le visage de Muna s'adoucissait. C'est ainsi que Vima aimait voir son amie ; elle savait que Muna était une guerrière et une chef d'équipe expérimentée, mais elle préférait la voir au naturel, sans sa froideur militaire. Muna, Lina et Roctiv ; Gamlei et Luxay ; et même Nozu... tous étaient

sa famille d'adoption à l'autre bout du monde du Berceau. Elle repoussa la nostalgie qu'elle ressentit soudain pour sa famille du Centre en se disant qu'elle reverrait bientôt Adax, Meïamali et leurs enfants, quand ils viendraient au rassemblement des troqueurs d'épices.

Muna, Nozu et Vima retrouvèrent un Touma reconnaissant et repentant, qui se fit un devoir d'attacher lui-même à l'oiseau d'alarme le message disant que le sauvetage s'était bien déroulé et que l'équipe de secours rebrousserait chemin dans quelques heures. Une fois la missive partie, les trois gardes-frontières aidèrent le guide à ériger des abris sécuritaires pour la nuit, car la journée était maintenant trop avancée pour que le groupe espère atteindre à temps le prochain village. Ce n'était pas chose facile que de loger tout le monde, car il fallait trouver un bon nombre d'arbres assez dégagés et suffisamment forts pour soutenir les hamacs et les toiles antimoustiques, tout en évitant les fourmis rouges et autres petites bêtes qui pouvaient sérieusement nuire à la sécurité des dormeurs. Heureusement, Touma savait facilement reconnaître les endroits propices, car il avait souvent parcouru la forêt au cours de son ancienne vie de traceur de cartes. Après une collation de fruits-pains sauvages partagée avec le groupe – le Vert pourvoit toujours bien aux besoins de son peuple –, les trois gardes-frontières prirent à pied le sentier du retour.

Chapitre 7

Le vent jouait dans ses cheveux. Le soleil couchant chauffait agréablement sa peau. Sa vie se déroulait comme elle le devait, elle-même était exactement là où elle voulait être. En restant parfaitement immobile, elle parvenait presque à sentir le mouvement de toute chose, la douce rotation de la Terre sur son axe ; elle y arrivait presque, la sensation était juste au coin de sa perception...

— Maman ?

Meïamali ouvrit les yeux et vit le petit minois sérieux de Cazi, qui s'était agenouillé près d'elle et la regardait.

— Maman, réveille-toi. Tu es venue rendre visite à Grand Ami et tu t'es endormie, on dirait. Tu as vu ? J'ai pris la plate-forme tout seul pour venir te chercher.

La jeune femme se ressaisit et s'assit au creux de la grosse branche où elle s'était lovée, à côté de la plate-forme qui servait à monter dans l'Arbre et à en redescendre.

— Cazi ? Mais pourquoi es-tu seul ? Où sont ton père et ta sœur ?

— Ils sont en bas, ils nous attendent. Papa a dit que je pouvais monter te chercher. Il nous a expliqué que tu es fatiguée et que tu as besoin de beaucoup de temps pour réfléchir et dormir. Est-ce que tu es malade ?

— Non, mon chéri... Papa a raison ; je réfléchis et je dors beaucoup depuis quelques semaines. Mais c'est juste pour un petit moment. Après, je vais redevenir comme avant, je te le promets. J'ai quelque chose à faire, tu vois ? Il faut que je rende un grand service à tous les habitants du Berceau.

— D'accord, mais ne reste pas à dormir trop longtemps, tu peux faire ça la nuit, tu sais ! C'est le soir, maintenant, et Mana et moi on aimerait bien que tu viennes à la maison chanter pour nous avant qu'on se couche.

Meïamali embrassa tendrement le front de son aîné, se sentant subitement coupable d'avoir cédé à l'envie de s'étendre là, après être venue boire la Sève au Cœur de l'Arbre, pour sentir le vent souffler.

— Je t'aime plus grand que l'infini, tu le sais, Cazi ?

— Oui, je le sais. Je t'aime aussi, maman.

— Alors, allons rejoindre ta sœur et ton père, d'accord ?

Pendant qu'elle entamait la longue descente de l'Arbre avec son fils, Meïamali contemplait son homme et sa fille, tout en bas. Ce faisant, un doux sourire se dessina sur

ses lèvres ; ils étaient beaux, ils étaient bien, ils étaient siens ; tout était là où il devait être, et cela était bon...

Ils marchèrent lentement jusqu'à leur maison, située à mi-hauteur d'un arbre géant – pas aussi gros que l'Arbre, bien sûr, mais tout de même d'une taille imposante ; seul le Centre en comportait de si grands. Meïamali avançait en laissant ses doigts jouer dans la douce tignasse de ses deux rejetons, sentant leur force vitale pulser sous ses caresses. Elle les mit au lit avec nombre câlins et baisers, puis chanta doucement à chacun son air préféré.

— Maman ?

— Oui, Mana, ma chérie ?

— Pourquoi tu souris tout le temps quand tu nous regardes ?

— Parce que je t'aime et que j'aime beaucoup ton frère ; et ton papa aussi. Et j'aime aussi le Berceau et tous les gens qui l'habitent...

— C'est parce que maman rêve beaucoup, ces temps-ci, expliqua Cazi d'un ton docte. Je pense qu'elle rêve même quand elle est réveillée, parfois. C'est vrai, maman ?

— Oui, Cazi, c'est une bonne façon de voir les choses... Je rêve un peu tout le temps, maintenant, mais je vais me réveiller bientôt, d'accord ? En attendant, sachez que je vous aime tous les deux plus grand que l'infini.

— Moi, maman, je t'aime plus grand que l'Arbre ! lança fièrement Mana.

— L'infini, c'est plus grand que l'Arbre, bébé... reprit Cazi d'un ton sérieux de grand frère.

— C'est plus grand que tout, mes amours. Allez... Dormez bien, maintenant. Pluie et soleil, poussez bien et on se revoit demain !

Meïamali savait bien que ses deux petits allaient profiter de son départ pour poursuivre leur conversation, mais cela ne l'incommodait pas ; ils finiraient par s'endormir une fois que leurs petites têtes auraient fait le tour des questions qui les intéressaient en ce moment, à savoir la fabrication de bocaux à lucioles pour Cazi et les expérimentations à base de teintures d'épices pour Mana – la jeune femme arborait d'ailleurs fièrement les créations bariolées de sa fille, ce qui la rendait encore plus exotique aux yeux des pâles et sages habitants du Centre. Il faut dire que les Centrés les plus aventureux n'y restaient pas et se déplaçaient souvent vers l'orée de la forêt – c'était justement ce qu'avait fait Vima.

Mais Meïamali ne se préoccupait aucunement d'être un oiseau rare au Centre ; elle ne s'en était même jamais soucié, ce qui faisait certainement partie de son charme. Alors que les Centrés, comme on les appelait dans le Dehors, étaient souvent sérieux, répétant les mêmes gestes que leurs ancêtres depuis des temps reculés, Meïamali préférait expérimenter et s'aventurer hors des sentiers battus. C'était seulement maintenant, sous l'influence de la Sève qu'elle buvait désormais tous les jours en prévision de la

conception du prochain Grand Ami, qu'elle se sentait vraiment adaptée au rythme lent et étrange de la forêt – et des gens qui l'habitaient depuis l'aube de l'Après. La langueur provoquée par la chaleur humide, elle la connaissait depuis toujours ; mais la vie au cœur d'un mystère vivant était nouvelle pour elle. Pour la première fois, elle sentait la vitalité tout autour d'elle – le Vert – dans ses vêtements, ses aliments et tous les objets qu'elle manipulait, tous tirés de la vie du Berceau, et dans les murs mêmes de l'arbre qui était sa maison. Elle percevait les liens unissant tout ce qui existait, les fils de Sang et de Sève qui tissaient la vaste toile de l'humanité en forêt, et elle se demandait bien si ce tissu pulsant se poursuivait jusque dans le Dehors...

— Ils n'ont pas trop résisté au coucher ? demanda Hoywe, assise à lire des rapports à la lumière de lucioles en boîte dans la salle commune de la maison qu'ils partageaient.

— Non, pas du tout, répondit Meïamali en s'asseyant par terre près de sa belle-mère. Je pense qu'ils sentent bien que je ne suis pas tout à fait là, alors ils me ménagent un peu...

— Tu es toute là ; tu es juste ailleurs en même temps. Ce que tu vis en ce moment, tout habitant du Berceau le ressent un peu instinctivement – à un degré certainement moindre, mais... C'est peut-être l'air de la forêt qui nous rend ainsi. Tu retrouveras toute ta flamme quand... quand ce sera fini...

Meïamali voyait bien le malaise de Hoywe ; celle-ci était mère, elle aussi, et connaissait bien l'importance du sacrifice qui avait été demandé à sa belle-fille. C'est pourquoi elle lui prit la main et la regarda droit dans les yeux, en toute sincérité, pour lui dire doucement :

— Je comprends, Hoywe. Je comprends de mieux en mieux, maintenant. Je sais ce que je dois faire ; notre grande famille du Berceau va s'agrandir d'un nouvel être merveilleux, un nouveau petit frère-sœur. C'est ce qui doit arriver, comme tu le sais.

— Oui, je le sais. Et ton homme aussi, fit Hoywe en désignant du menton la grande silhouette d'Adax, assis seul sur le balcon vivant de la maison. Mais je pense que, cette fois, il a du mal à accepter avec sagesse ce qui doit être fait.

— C'est dur, pour l'homme, de voir la femme qu'il aime souffrir tout en restant impuissant. Je le sais, Adax a beaucoup pâti à la naissance de Cazi et à celle de Mana. J'emprunterai à nouveau ce chemin ; je risquerai ma vie une fois de plus, mais nous repartirons de l'Arbre les mains vides. Bien honnêtement, j'ignore encore si j'arriverai à abandonner mon enfant, tout Ami fût-il... Adax s'en veut de m'imposer cela ; il se sent coupable parce qu'il est Centré et fils du couple royal. Et il est triste, aussi, pour l'enfant qu'il n'aura pas... J'en ai pleinement conscience, et cela me le rend encore plus cher.

— Je t'aime beaucoup, ma fille, murmura Hoywe en ravalant ses larmes. Ma deuxième fille venue du lointain Dehors pour nous rendre tous si heureux...

Meïamali se sentait enveloppée de l'amour que lui portait sa belle-mère ; elle se sentait sereine, douce, en paix avec le monde entier – et triste, aussi. Elle avait envie de remonter à la cime de l'Arbre pour tenter de sentir un peu de vent. « Je suis devenue une vraie Centrée... »

— Le temps approche, pour moi, reprit la jeune femme comme dans un rêve. Je pense que demain sera le meilleur moment pour concevoir. Ce sera... je ne sais pas trop comment ce sera... Alors si ça ne te dérange pas trop...

— Bien sûr, bien sûr ! s'empressa de répondre Hoywe. J'emmènerai Cazi et Mana dormir ailleurs. Tiens... je pourrais les emmener chez le frère de Fado, qui habite à un jour d'ici ! Ça fait longtemps qu'on y est allés, et les enfants seraient enchantés. Fado doit justement partir pour visiter les villages du sentier Ouest, il pourra donc faire un bout de chemin avec nous. Adax et toi aurez tout le temps – et toute la paix ! – dont vous aurez besoin.

— Merci, ma belle petite maman...

Meïamali se leva lestement pour aller s'asseoir près de son homme, qui scrutait d'un air sombre la nuit résonnant du son de milliers d'insectes. Il la prit immédiatement sur lui, au creux de ses bras, et elle s'y sentit comme toujours en sécurité. Quand il chercha ses yeux pour les contempler, elle y lut sa tristesse et son sentiment de culpabilité; elle lui répondit du regard en lui communiquant le calme, la paix et l'amour. Elle vit que son message avait bien été reçu et qu'Adax se détendait tout autant qu'il comprenait. « Je suis devenue une vieille branche, moi aussi, je suis maintenant capable de faire le coup du regard comme Grand Ami », pensa la Meïamali malicieuse qui continuait encore à pétiller sous la Sève. Puis elle se laissa aller à sentir la chaleur qui émanait du grand corps de son homme, les fines gouttelettes d'humidité nocturne qui se déposaient sur sa peau, la pesanteur de l'air immobile, car tout vent était empêché par l'enchevêtrement des arbres, et la Terre qui tournait et tournait...

Chapitre 8

Vima marchait depuis quelques heures déjà. Elle avançait lentement, en raison du lourd sac qu'elle portait : quelques vivres et vêtements, ainsi qu'un hamac et une toile, ce qui lui permettrait de tenir pendant les quelques jours tout au plus qu'elle comptait passer dans la forêt, hors sentier. Mais c'étaient surtout les livres de botanique, les cartes de la région et le papier vierge qu'elle transportait qui alourdissaient son sac. Elle s'était délibérément encombrée de cette paperasse, sachant que celle-ci lui serait bien plus utile pour faire sa petite enquête qu'une grande quantité de nourriture – laquelle était tout à fait superflue pour qui savait, comme la botaniste, trouver les trésors cachés de la forêt.

L'épisode des fougères naines et des arbres-lianes avait troublé Vima. Dans ses livres, elle avait appris que, par le passé, des types de plantes avaient souvent migré dans la forêt, se retrouvant tout à coup là où on ne les attendait pas. Cela pouvait devenir un problème, toutefois, car les sentiers avaient été tracés pour éviter le danger que constituaient certains de ces végétaux. Ce n'était pas pour rien que ces chemins serpentaient dans la forêt plutôt que de passer d'un point à l'autre en ligne droite ; les voyageurs et les habitants du Berceau devaient être en mesure de circuler de la façon la plus sécuritaire possible, sans risquer de se prendre dans un arbre-liane ou de se faire brûler par le jus d'un fruit-de-feu. Ainsi, les sentiers tracés par le peuple de Vima contournaient scrupuleusement une grande partie de la forêt nord, pour ne pas s'approcher de la grande cité des fourmis. Éviter les zones d'arbres-de-feu était plus facile, car ces derniers laissaient autour d'eux une telle désolation qu'on ne pouvait s'en approcher par mégarde – à moins d'être complètement idiot. De plus, ils poussaient lentement, ce qui permettait d'éviter les mauvaises surprises telles celle de l'arbre-liane. Vima voulait faire du repérage dans le secteur pour découvrir où, exactement, avaient migré les arbres-lianes ; s'il fallait déplacer le sentier – ou même un village, cela s'était déjà vu ! –, elle aurait besoin de données précises.

Fourbue, elle s'assit quelques instants et déposa son sac à ses pieds. Elle était partie du point du sentier où elle avait rencontré le groupe de Touma pour retrouver les fleurs d'argent et le premier arbre-liane, puis avait poursuivi son chemin en ligne droite afin de voir s'il y en avait d'autres spécimens. Il y en avait plusieurs, en effet ; Vima tentait de trouver la limite de leur nouveau territoire pour commencer à en noter les frontières. Oui, mais pas avant de s'être un peu rafraîchie ! Elle coupa un bout de jonc-des-bois et le porta à sa bouche ; elle en savoura le goût sucré et légèrement acidulé, alors qu'elle en extrayait le jus à petites gorgées. Puis elle entreprit de piler avec les doigts quelques feuilles grasses de clochetière, avant de s'enduire le cou et les bras de cette mixture incolore ; les moustiques redevenaient un peu trop insistants à son goût.

C'est alors que Vima vit que quelqu'un l'avait précédée sur ce territoire ; à quelques pas devant elle, le sol de la forêt avait été fraîchement foulé par des pieds

humains. C'était vraiment très étonnant, car personne ne s'aventurait aussi loin des sentiers sans avoir une bonne raison. De plus, ces traces ne révélèrent le passage que d'une seule personne ; encore plus rares étaient ceux qui, comme la garde-frontière, connaissaient suffisamment la flore du Berceau pour y circuler seuls. C'était probablement un traceur de cartes...

Vima se leva pour tenter de distinguer où menaient ces traces. C'était difficile à voir en raison de la végétation luxuriante... Sa curiosité prit le dessus, et elle fit quelques pas sur la piste ; après tout, cette direction était aussi bonne qu'une autre pour trouver la frontière du nouveau territoire des arbres-lianes. Celle-ci n'était d'ailleurs plus très éloignée, et Vima la trouva bientôt. Heureusement, les arbres-lianes n'étaient pas trop proches d'un sentier ou d'un village, du moins pas de ce côté. La jeune femme allait maintenant faire le tour de la zone pour en noter le contour.

En marquant sur sa carte de la région la nouvelle frontière du territoire des arbres-lianes, elle se rendit compte qu'un autre danger bien plus menaçant existait tout près ; on avait recensé un bosquet d'arbres-de-feu pas très loin de sa position, tout droit, dans la direction que suivaient encore les traces. Elle s'expliquait mal qu'on puisse aller dans cette direction ; mais peut-être le traceur avait-il perdu sa carte ? Auquel cas Vima devrait se hâter de le rattraper pour le mettre en garde ; elle continua donc à suivre la piste, accélérant le pas.

Elle arriva bientôt à une clairière dénudée au sol mort, qui annonçait hors de tout doute la présence d'arbres-de-feu ; les hauts piliers dorés aux grandes feuilles pourpres et aux fruits verts étaient clairement visibles au centre de l'éclaircie, avec les énormes pales roses qui couvraient le sol à leur pied. Dès leur plus jeune âge, les enfants du Berceau savaient reconnaître – et éviter ! – ces dangereux végétaux ; c'était une vision que l'on ne contemplait pas, si on pouvait l'éviter. Mais les traces se poursuivaient dans cette direction, sur le sol devenu argileux et stérile. Cette fois, Vima sut que ce n'était pas un traceur égaré qui était passé par là. Seul un fou pouvait se diriger droit vers les arbres-de-feu ! Un fou... ou un étranger. Dans un cas comme dans l'autre, elle n'avait pas le choix d'agir. En tant que garde-frontière, il était de son devoir d'en avoir le cœur net, de sauver le fou ou l'étranger, puis de le ramener à l'entrée du sentier ou à un village, pour qu'il soit questionné. Elle ne tenait pas non plus à ce que son inaction lui mette une mort d'homme sur la conscience...

Vima déposa son lourd sac à dos et le dissimula dans un repli végétal, à l'orée de la zone désolée. Elle en sortit une fronde, l'arma de l'un des cailloux polis qu'elle portait dans une petite bourse attachée à sa ceinture et s'avança doucement vers les arbres-de-feu, tous les sens en alerte, épiant à la fois le moindre mouvement trahissant la chute possible de l'un des fruits et la présence de l'intrus qui s'était si bêtement placé en situation périlleuse. Comme il lui était impossible de se cacher dans cette clairière ouverte, elle ne pouvait qu'espérer que cet étourdi n'ait pas d'intentions belliqueuses. Si

ce devait être le cas, elle pourrait toujours lancer son projectile sur un fruit-de-feu, puis courir plus vite qu'elle ne l'avait jamais fait ; l'agresseur potentiel ne pourrait jamais s'en tirer.

— Sors de ta cachette, je sais que tu es là ! lança-t-elle d'une voix forte en continuant de s'approcher beaucoup trop près du centre de l'éclaircie. Je suis garde-frontière et je ne te veux pas de mal. Mais tu dois quitter cette clairière le plus vite possible si tu tiens à la vie !

Après quelques secondes, elle vit la silhouette d'un homme se détacher de l'ombre de l'un des arbres-de-feu les plus gros. L'individu s'avança vers elle lentement, les mains ouvertes en signe de paix. Vêtu de vert, il portait des bottes et un sac convenant parfaitement au voyage en forêt. La fronde toujours prête, Vima lui signifia d'un mouvement de la tête de s'approcher ; elle était vraiment dangereusement proche des arbres-de-feu, dont on ne peut jamais prévoir quand un fruit va...

— Attention ! cria-t-elle en lâchant sa fronde et en courant pour attraper la main de l'homme. L'un des fruits va tomber, il faut se mettre à l'abri ! Suis-moi... Vite !

Sans même prendre le temps de réfléchir à ce qu'elle faisait, Vima plongea dans une anfractuosité à peine visible au travers des pales de l'arbre-de-feu le plus proche, sous ses énormes racines ; elle entraîna l'inconnu à sa suite. À peine étaient-ils blottis dans la cavité qu'ils entendirent un bruit sourd et mat, suivi d'un tremblement ; quelques gouttes d'un liquide pourpre se matérialisèrent autour du trou par lequel ils s'étaient glissés quelques secondes auparavant, sans pour autant couler à l'intérieur.

— Si tu touches à cette substance, tu peux dire adieu à tes doigts... murmura Vima.

Soulagée, celle-ci quitta des yeux les gouttes horriblement corrosives et porta son regard sur l'étranger dont elle venait de sauver la vie. Il avait de grands yeux noirs, disposés dans un visage assez long au nez légèrement proéminent. Ses cheveux noirs coupés court ne descendaient pas sur ses joues rasées de près – lesquelles ne portaient aucune marque de Sang. Pourtant, l'homme semblait avoir le début de la trentaine... «C'est bien ma chance, pensa Vima, c'est un barbare de Touk...»

Elle regretta sa fronde, qu'elle avait laissée tomber pendant sa fuite. Soutenant son regard, l'homme lui souriait pourtant aimablement. Il semblait avoir perçu le désarroi, puis l'animosité sur le visage de la garde-frontière, car il lui dit :

— Hum... je crois que vous n'aimez pas tellement les Touks dans la région, c'est bien ça ? Je te rassure, tu n'as rien à craindre de moi. J'ai l'air méchant comme ça, mais je ne mords pas... D'ailleurs, tu viens de me sauver la vie. Nous avons quand même un peu d'honneur, nous les barbares de Touks...

Vima n'aimait pas son ton suffisant, son petit air d'homme qui ne se laisse pas émouvoir même s'il a frôlé la catastrophe. En plus, c'était un Touk ; cette seule raison suffisait à le lui rendre absolument antipathique. Mais elle allait devoir endurer sa présence – dans une telle proximité ! – pendant au moins quelques heures, le temps que le jus du fruit-de-feu pénètre la terre stérile et qu'ils puissent quitter sans danger cette clairière maudite.

La jeune femme s'efforça de durcir son visage, comme elle avait tant de fois vu Muna le faire. Autant mettre les choses au clair avec cet idiot de Touk !

— Je ne sais pas ce que tu fabriques ici, Touk ; toi et moi savons que tu n'avais rien à y faire. Écoute-moi bien : nous allons attendre quelques heures ici, parce que sortir maintenant serait la mort assurée. Je vais ensuite te conduire à l'entrée du sentier Sud, où je suis certaine que mes collègues auront des questions à te poser. Tu as une objection ?

— Bien sûr que non ; à vrai dire, je me suis un peu perdu et je serais enchanté de retrouver mes amis... Ils doivent être retournés à l'entrée Sud, depuis le temps... Ton plan me semble bon, jolie femme de la forêt...

Non, Vima n'aimait vraiment pas cet homme, avec sa familiarité et sa façon de la dévisager sans aucune gêne... Elle leva le visage vers le trou, observa la plaine devant elle et constata avec désespoir que le soleil descendait déjà dans le ciel – tout en surveillant les faits et gestes de l'homme du coin de l'œil, de peur de croiser son regard.

— La journée est déjà bien avancée, tu sais, dit-il d'une voix douce, comme pour la rassurer. Si tu veux mon avis, on va passer la nuit ici. Je ne pense pas qu'il soit prudent de sortir dans le noir, sans aucun moyen de savoir si l'une de ces bombes va nous tomber sur la tête. Personne ne viendra nous attaquer ici ; tu peux te relaxer et dormir un peu.

Vima se retourna pour lancer au Touk un regard qu'elle voulait le plus froid et dur possible. Il était hors de question qu'il sache qu'elle avait peur.

— Alors c'est moi que tu considères comme un danger, c'est ça ? s'enquit l'homme, une étincelle de malice dans le regard.

Toujours ce petit sourire insupportable, toujours cette façon impertinente de la dévisager. Vima avait l'impression que l'étranger ne bougerait pas tant qu'elle soutiendrait son regard ; aussi ne le quitta-t-elle pas des yeux alors qu'elle se déplaçait doucement, étirant son corps au-dessus du sien pour lui prendre son sac, puis se rasseoir à sa place. L'homme n'avait pas bougé, sinon pour tourner son visage vers elle et la suivre des yeux d'une façon insistante qui la mettait mal à l'aise. La jeune femme trouva un bon couteau dans le sac du Touk : une lame de métal, comme seul ce peuple barbare savait en fabriquer. Elle s'en saisit et se prépara à passer une longue nuit de veille.

— Tu me touches et je te tue, chuchota-t-elle.

— On dirait que notre longue histoire d'amitié commence mal, non ? répondit l'étranger d'un ton complice. Je te rassure, ce n'est pas mon genre de sauter sur les petites bêtes sauvages comme toi. On sait tous les deux que je suis plus fort que toi, et ça ne m'amuse pas du tout de te le prouver... Ni que tu me tranches la gorge avec mon propre couteau pendant mon sommeil, pour te venger. Je vais rester sagement ici. Alors passe une bonne nuit blanche si tu veux, mais moi, je vais me reposer un peu. Tu me donnes mon chandail, pour que je m'en fasse un oreiller ? Il est dans mon sac, sur tes genoux... Je te prête ma couverture, si tu veux t'en faire un aussi ; elle est dans le sac. Tu vois comme je suis gentil ?

Vima l'aurait giflé, si elle n'avait eu une peur bleue de ce qu'elle pourrait déclencher dans un espace si restreint. Elle prit une grande inspiration, remit à l'homme le chandail qu'il réclamait – en prenant bien soin de ne pas lui frôler les doigts – et tenta de se trouver une position confortable parmi les racines qui lui meurtrissaient déjà le dos et les fesses. Elle finit par s'adosser dans un coin, face au Touk – qui faisait déjà mine de dormir paisiblement –, la lame serrée dans sa main droite. Maintenant, il fallait attendre... et surtout ne pas fermer l'œil.

Chapitre 9

Quand Vima s'éveilla, l'aurore pointait le bout de son nez au travers des minces interstices des racines. Dans un instant de panique, elle se vit face à un sale Touk qui la regardait d'un air narquois. Puis elle se souvint de ce qui s'était passé la veille ; cette fois, ce furent des sueurs froides qui lui baignèrent la nuque. L'homme n'avait pas bougé depuis qu'elle s'était malencontreusement endormie, mais l'espace était si limité qu'ils étaient beaucoup trop près l'un de l'autre à son goût. La lame qu'elle lui avait «empruntée» gisait, inutile, à côté d'elle ; elle la reprit d'un geste qu'elle voulait vif et décidé, mais que l'étranger sembla trouver très drôle, car il émit un petit rire attendri.

— Tu vois bien que tu n'as rien à craindre de moi ? Tu n'aimes pas les Touks, c'est assez clair. Mais nous devons faire un peu de route ensemble, je crois. Ça serait plus agréable si tu n'étais pas toujours sur le point de me sauter à la gorge... On pourrait devenir amis, tu sais...

— On se comprend presque, alors, répondit la jeune femme d'un ton dur. Garde tes distances, je garderai les miennes, et tout ira bien. Mais ne t'imagines pas qu'on puisse devenir amis. Je ne pourrai jamais faire confiance à un sale Touk.

Vima s'étira vers l'ouverture par laquelle elle était entrée la veille. Elle piqua la pointe du couteau dans la terre argileuse en prenant bien soin de ne pas toucher les contours du trou, tout en toisant son compagnon d'un air sévère. La lame s'enfonça dans le sol et s'y dissolut... Vima se rassit, complètement déconfite. Puis elle se ressaisit – elle ne voulait surtout pas se montrer faible devant cet homme – et se mit à réfléchir à toute vitesse, les sourcils froncés.

Le Touk, qui semblait un peu moins sûr de lui, la regardait d'un air interrogatif. Prise d'une inspiration soudaine – et soulagée d'avoir trouvé une piste de solution –, Vima se mit à tâtonner les parois de la cavité tout autour d'elle.

— Il doit y avoir un passage vers une autre poche souterraine... murmura-t-elle. Nous sommes trop près du point de chute...

— Tu veux dire qu'il y a d'autres trous comme celui-ci ?

— Oui, probablement... Les arbres-de-feu au-dessus de nous sont assez proches les uns des autres, et même celui sous lequel nous sommes possède certainement un plus grand réseau de racines. Il faut trouver le moyen de s'approcher le plus possible de l'orée de la clairière.

L'étranger trouva rapidement une petite ouverture, située derrière une grosse pierre. Il s'agissait d'un prolongement du terrier aride où ils étaient coincés, mais en beaucoup plus étroit. Il était impossible de voir où il menait.

— Je ne sais pas si je peux passer par là... fit le Touk, qui ne semblait guère enchanté à l'idée de s'y faufiler.

— On n'a pas le choix... J'ai vu que tu n'as presque plus d'eau, dans ton sac. On en aurait pour un jour ou deux, pas plus – et encore, en se rationnant... D'après ce que j'ai vu dehors, le jus du fruit-de-feu mettra plus de temps que cela à pénétrer complètement la terre. Elle est beaucoup trop argileuse...

— Oui... Bon... J'étais arrivé au bout de mes réserves d'eau et je cherchais une source...

— Il ne fallait pas venir seul dans la forêt, si tu n'étais pas fichu de t'y débrouiller.

Décochant à son interlocuteur un regard sévère, Vima se faufila près de lui en passant littéralement par-dessus ses jambes et pénétra dans le minuscule conduit. Elle ressentait l'horreur d'avancer ainsi dans le noir, sans savoir si elle arriverait quelque part ou si elle allait rester coincée pour toujours, avec de la terre dans la bouche et les mains...

Mais elle déboucha rapidement dans une autre cavité, un peu plus grande que leur terrier initial. Elle appela le Touk par le tunnel pour lui demander de venir la rejoindre ; l'homme ne tarda pas à faire son apparition, couvert de terre de la tête aux pieds.

— Tiens, tu as meilleure mine... osa dire Vima sur une lancée d'optimisme, s'étonnant elle-même de sa propre hardiesse.

C'est que de ce trou-ci partait un autre conduit, qui allait dans la bonne direction : loin du point de chute. Si la botaniste avait raison, ils pourraient passer d'un réseau de racines à l'autre afin de s'éloigner suffisamment du fruit éclaté pour sortir à l'air libre et gagner enfin la forêt protectrice.

Personne n'avait jamais découvert l'existence de ces poches souterraines ; personne n'avait été assez fou pour s'approcher autant des arbres-de-feu ! Elle pourrait écrire un livre à ce sujet et...

— Tu n'es pas mal non plus, rit le Touk.

Sans qu'elle s'en aperçoive, il s'était beaucoup trop approché d'elle – il avait même osé interrompre sa rêverie en lui caressant la joue de façon totalement impudente. Vima bondit aussi loin derrière que le lui permettait l'espace restreint et ressortit la lame amputée de la pointe, qu'elle avait rangée dans son pantalon pour plus de commodité.

— Tu as la mémoire courte, Touk ! Je pensais que j'avais été claire, tout à l'heure. Je ne t'aime pas et je ne veux jamais – jamais ! – sentir tes sales pattes sur moi.

— On dirait que je te fais beaucoup d'effet ! Je voulais juste te nettoyer un peu...

Même dans une situation potentiellement dramatique, cet idiot ne pouvait s'empêcher de se livrer à de petits jeux imbéciles. La jeune femme soupira, rangea le couteau et, après avoir lancé à l'étranger le regard le plus noir de son répertoire, s'engagea dans le nouveau tunnel.

Ils cheminèrent ainsi pendant une partie de la journée, s'arrêtant quelques instants pour dévorer une partie des pauvres provisions du Touk – des galettes dures et toutes émiettées, de la viande et des fruits séchés, et quelques gorgées d'une eau saumâtre. Ils avançaient lentement, car chaque traversée constituait une épreuve dont ils devaient prendre le temps de se remettre ; particulièrement dans le cas des tunnels les plus longs. Le manque d'air et l'oppression étaient pénibles. Chaque fois que Vima débouchait enfin dans une cavité plus large, elle éprouvait une véritable euphorie à se sentir libérée de ce carcan de terre.

Il arriva finalement qu'un conduit ne débouche nulle part. Prise de panique à l'idée que ce trou devienne sa tombe, la jeune femme tenta d'appeler à l'aide ; elle se mit à gigoter et à se tortiller dans l'espoir de reculer, mais elle n'avait pas assez de place. La panique montait en elle – elle ne pouvait rien imaginer de pire que de périr ainsi, sous terre, elle qui grimpait aux arbres et qui aimait le vent et qui...

Après ces instants de pur désespoir, Vima sentit une poigne ferme sur ses chevilles ; quelqu'un la tirait doucement vers l'issue du tunnel. Elle ferma les yeux et se détendit autant qu'elle le pouvait pour faciliter le travail au Touk, qui la sortait maintenant de ce mauvais pas. Elle se demanda comment il arrivait à la dégager tout en sortant lui-même du passage – c'était une prouesse qu'elle se savait incapable d'accomplir. Quand elle revit enfin la lumière du jour filtrer par les interstices des racines, elle s'efforça de se calmer avant de lever les yeux vers l'homme qui, pour une fois, avait abandonné son petit air narquois.

— Merci... dit-elle un peu à contrecœur.

— Tout le plaisir est pour moi, ma belle.

— On doit être arrivés au bout du réseau... S'il est possible de sortir, c'est ici.

Vima chercha la plus grande des ouvertures vers l'extérieur et s'en approcha en prenant garde à sa bordure. Encouragée, elle vit que son compagnon et elle avaient en effet atteint le bord du bosquet d'arbres-de-feu ; la forêt n'était plus tellement loin. Encore une fois, elle toucha la terre du bout de la lame ; encore une fois, la lame perdit un peu de sa longueur en se dissolvant au contact du jus de fruit-de-feu. La terre n'avait rien bu du tout, rien absorbé de toute la journée. À ce rythme, il leur faudrait attendre des semaines avant de pouvoir fouler le sol sans y perdre les pieds... Et il était impossible de courir jusqu'à la forêt sur des moignons en train de fondre...

Cette fois, c'en était trop. Sur une image horrible d'elle-même en train de se dissoudre dans la boue, Vima sentit le découragement la submerger. Elle s'assit dans un

coin et y demeura immobile pour trouver une solution, mais ses pensées tournaient en rond et revenaient sans cesse au calcul du temps qu'elle mettrait à mourir de soif dans ce trou. Échouer si près, si près... Personne ne viendrait jamais la trouver là. Personne n'aurait l'idée de s'approcher autant des arbres-de-feu ! Dire que Nozu avait voulu l'accompagner dans la forêt, mais qu'elle lui avait menti pour éviter sa présence : elle lui avait dit qu'elle partirait deux semaines, sachant très bien qu'il ne pouvait pas rater la rencontre des animaliers, trois jours plus tard... Si son ami était venu avec elle, que ce serait-il passé ? Et même s'il s'inquiétait de son absence et qu'il venait la chercher ici dans deux semaines, elle serait déjà morte de soif, surtout par une telle chaleur...

Malgré ses efforts surhumains pour se maîtriser, elle ne put empêcher les larmes de couler sur ses joues, produisant sans doute des traces absolument ridicules sur son visage bruni par la poussière et la terre...

— Ça ne va pas comme tu veux, je pense ? murmura le Touk, qui semblait lui aussi déstabilisé, alors qu'il s'approchait doucement. Et si tu m'expliquais un peu ?

Devant le silence de Vima, il reprit :

— Les Centrés comme toi, vous n'aimez pas les Touks. Mais avec vos secrets et vos mystères, vous n'êtes pas très sympathiques non plus, tu sais. Tu ne veux pas me faire part de tes connaissances sur ces arbres parce que tu as peur que mon peuple s'en serve contre le tien, pas vrai ? Tu vas garder tes secrets jusque dans la tombe ? Comment veux-tu que je t'aide à trouver une solution si tu ne me dis rien ?

— Il n'y a pas de secret... Tout le monde connaît les arbres-de-feu. Tout le monde sait qu'on ne doit jamais s'en approcher !

— Tout le monde dans la forêt, peut-être. Mais à l'extérieur de ta bande de mystiques, cette histoire ressemble plus à un conte pour effrayer les enfants – ou, du moins, pour garder les étrangers dans les sentiers !

— Mais tout le monde sait que les arbres-de-feu sont apparus au lendemain de l'Après, qu'ils ont récupéré et concentré la mort qui tombait du ciel pour protéger le Berceau ! Que ces matières toxiques s'accumulent dans leurs fruits, qui tombent de temps en temps et dont il faut à tout prix s'éloigner !

— Alors explique-moi pourquoi vos fichus arbres continuent à faire pleuvoir la désolation autour d'eux, même si la mort ne tombe plus du ciel depuis belle lurette et que le Dehors est redevenu habitable depuis des générations !

— Je ne sais pas... Personne ne le sait... On ne connaît pas grand-chose au sujet des arbres-de-feu, car on les évite, généralement... Il y a bien quelques études qui en traitent, mais je me rends maintenant compte qu'elles ne sont pas très fiables... On aurait dû pouvoir quitter les environs de l'arbre-de-feu quelques heures après la chute du fruit. D'habitude, la terre boit rapidement le jus ; j'en ai déjà moi-même été témoin. Mais, ici, le jus est encore très concentré, comme si le fruit venait à peine de tomber ; et pourtant,

nous sommes maintenant le plus loin possible du point de chute... J'imagine que le sol argileux est la cause de ce phénomène... Ou alors, c'est qu'on a toujours mesuré l'absorption du jus à l'orée de la clairière et non au pied des arbres – ce qui serait vraiment logique, parce qu'on ne s'approche jamais des arbres...

— Combien de temps ? Combien de temps devons-nous attendre avant de sortir d'ici ?

— Je ne sais pas, c'est impossible de le déterminer avec certitude... Mais je crois que ça prendra plusieurs semaines – au moins deux, voire plus.

— Sans eau, on ne vivra pas jusque-là.

— Je sais... avoua Vima dans un murmure en s'entourant les genoux de ses bras – ses sanglots menaçaient de revenir.

— Il y a forcément une solution, affirma le Touk en regardant autour de lui. On est en sécurité, ici. Qu'est-ce qui nous protège, au juste ? Pourquoi ne sommes-nous pas encore dissouts ?

— On cherche depuis longtemps la raison pour laquelle les arbres ne sont pas brûlés par leurs propres fruits ; l'une des hypothèses qui circulent est généralement acceptée. Tu te rappelles des larges pales roses, à la surface ? Celles qui surplombent la base des arbres et s'étendent à leur pied ? On a toujours pensé que cette matière devait être à l'épreuve du jus. C'est pour cette raison que je nous ai entraînés ici, à l'abri des pales ; nous étions trop loin de la forêt pour l'atteindre avant d'être brûlés. Notre survie fait en quelque sorte la preuve de cette hypothèse... Par contre, je ne savais pas que ces cavités se trouvaient sous ces dernières. Maintenant que tu m'y fais penser, ces pales semblent très efficaces pour se protéger de l'acide... On pourrait probablement s'en recouvrir les pieds pour sortir d'ici...

L'idée était à la fois complètement folle et parfaitement sensée. Vima cessa de sangloter et regarda le Touk comme si elle le voyait pour la première fois ; les yeux de l'homme étaient vifs et intelligents, son corps tendu et prêt à l'action. Cet être-là ne se laissait pas arrêter.

— Oui, tu as raison, Touk : il y a une façon de se sortir d'ici. On va se sauver ou mourir, mais on ne va pas agoniser lentement dans ce trou.

— Alors, si on va peut-être mourir, tu vas bien me laisser t'embrasser avant de partir ?

Vima ouvrit la bouche pour lancer au Touk une réponse assassine, mais se mit plutôt à rire nerveusement en voyant son sourire en coin. Elle lui fut même reconnaissante d'avoir réussi à la faire sortir de son état de fièvre nerveuse pour lui permettre de redevenir elle-même. Si la façon qu'avait l'homme de détendre

l'atmosphère n'était pas du goût de la jeune femme, elle n'en avait pas moins été efficace cette fois.

— Dans tes rêves, sale Touk !

Chapitre 10

Vima et le Touk avaient passé tout le reste de l'après-midi à creuser verticalement au-dessus de leur tête, élargissant les interstices des racines pour accéder aux couches inférieures des pales roses poussant au pied de l'arbre-de-feu sous lequel ils étaient terrés. Avec bien des précautions, ils avaient utilisé le bout de lame qui restait pour couper de longues sections de ce tissu végétal souple et rose. La botaniste avait d'abord redouté que la matière des pales elle-même ne soit corrosive, mais, fort heureusement pour elle, ses craintes s'étaient révélées vaines. Les extrémités coupées des pales sécrétaient un sirop mielleux qui dégageait une douce odeur sucrée – une vraie torture pour les deux affamés pris au piège dans le trou –, mais il était bien entendu hors de question d'y goûter.

Divers objets s'étaient trouvés enveloppés dans un bout de pale, puis soumis à l'épreuve du jus de fruit-de-feu ; d'abord le couteau, puis le chandail-oreiller du Touk, puis même son sac en entier, car c'était l'objet le plus lourd dont ils disposaient. Les résultats furent encourageants : la pale rose semblait tenir ses promesses.

Après quelques essais de confection de chausses et de moufles à l'épreuve du jus, les compagnons d'infortune remarquèrent que la substance des pales roses se dégradait très rapidement ; en quelques heures à peine, les chausses péniblement constituées commençaient à sécher et à se déliter. D'un commun accord, ils décidèrent de cesser leurs expériences pour éviter de gaspiller leur réserve de pales ; ils se fabriqueraient de nouvelles chausses le lendemain matin – ce seraient les dernières et, espéraient-ils, les bonnes.

Préférant garder leurs dernières provisions pour le déjeuner, ils n'avaient plus grand-chose à faire avant le coucher du soleil. Sentant que le Touk s'était remis à la détailler sans la moindre gêne et de façon insistante, Vima se tourna vers lui, agacée.

— Pourquoi tu me regardes tout le temps comme ça ? lança-t-elle.

— Tu m'intéresses... De plus en plus, d'ailleurs. Ça te dérange que je te regarde ?

— Beaucoup, oui. C'est impoli, tu te montres beaucoup trop familier avec moi.

D'autant plus que je ne sais rien de toi et de tes intentions.

— Tu n'as qu'à demander, tu sais !

— Pour que tu me répondes n'importe quoi ?

— Tu as une très mauvaise opinion de moi, alors que j'ai toujours été si gentil...

Je vais te proposer quelque chose ; si tu me fais la même promesse, je jure de ne jamais te mentir. Je répondrai honnêtement à toutes tes questions. Tu pourras te mettre à avoir confiance en moi. Qu'en dis-tu ?

Vima réfléchit à la proposition. En effet, il avait toujours été plutôt aimable avec elle, malgré son manque total de respect pour les convenances ; même lorsqu'elle l'insultait, il ne se fâchait pas. Il lui avait même sauvé la vie ! Il avait l'air sincère ;

d'ailleurs, il semblait habitué à dire carrément ce qu'il pensait. Qu'avait-elle à perdre ? Elle n'était pas obligée de lui faire vraiment confiance, mais elle en saurait peut-être un peu plus sur ses véritables intentions. Par contre, il n'était pas question que cet intrus apprenne qu'il était seul dans les bois avec la fille du couple royal...

— Je ne te dirai pas mon nom, répondit-elle. Mais...

— Et pourquoi donc ? l'interrompit l'étranger.

— Je ne veux pas t'encourager à penser que nous pourrions devenir amis ; tu te montres déjà beaucoup trop familier avec moi, improvisa la jeune femme, se permettant ce petit mensonge avant de donner sa parole.

Devant les sourcils levés de l'homme, elle poursuivit :

— Je ne te dirai pas mon nom, donc ; mais pour le reste, je jure de ne jamais te mentir.

— Si tu veux... alors je ne te dirai pas mon nom, moi non plus, concéda le Touk. Et je jure aussi de ne jamais te mentir. Je ne suis pas certain, cependant, que tu aimeras toutes mes réponses...

Ils gardèrent le silence quelques instants ; le Touk souriait malicieusement en regardant Vima, et celle-ci, mal à l'aise, cherchait par où commencer son attaque.

— Alors, tu peux me dire ce que tu fichais dans la forêt ? le questionna-t-elle agressivement.

— Oui, et je vais même te répondre franchement. J'étais venu voir par moi-même si les dangers rapportés par les Centrés comme toi étaient bien réels. Je voulais vérifier s'il était possible de réaliser une invasion armée par la forêt elle-même, ou s'il était préférable de passer par les sentiers.

La jeune femme ouvrit la bouche, puis la referma, abasourdie. Elle ne s'était pas attendue à tant de sincérité – et, malgré ses soupçons et son antipathie naturelle envers les Touks, elle n'était pas non plus préparée à entendre une réponse de cette ampleur. Elle reprit la lame en main et regarda désormais droit devant elle, en tentant de maîtriser sa colère, sa peur – et sa respiration.

— Je t'avais dit que tu n'aimerais pas toutes mes réponses... reprit doucement le Touk. Tu n'as rien à craindre de moi, d'accord ? Je t'aime bien, je t'aime plus que bien, même, et j'aurais très envie de te prendre dans mes bras et de te faire l'amour avant qu'on risque nos vies demain.

Vima crispa la main sur le manche du couteau, se disant que la meilleure solution était peut-être de tuer cet ennemi, après tout...

— On dirait que tu n'aimes pas tellement ma franchise, hein ? ajouta l'homme. Relaxe, voyons ! Tu n'as pas à avoir peur ; je vois bien que tu ne veux pas de moi – pas

encore, peut-être. Je ne te forcerai jamais, je ne suis pas de ce genre-là. Alors tu peux lâcher cette arme... Je te dis la vérité, tu te souviens ?

— Pourquoi m'as-tu proposé de ne jamais me mentir ? Tu savais quelle serait ma réaction si tu me parlais d'invasion. Tu es stupide ou quoi ?

— Tu aurais préféré que je t'invente une histoire abracadabrante pour justifier ma présence ici ? Tu ne m'aurais pas cru. Et ce n'est pas mon genre non plus, je n'ai pas assez d'imagination – je vis dans la réalité et dans l'action, moi. De toute façon, je ne t'ai pas dit que nous allions vous envahir demain matin, je t'ai juste confié que j'étais venu chercher de l'information. Il en faut pour prendre une décision, tu sais.

— Alors que vas-tu dire à ceux qui t'ont envoyé ? Que vas-tu transmettre comme information ?

— Je vais leur expliquer que la forêt est certainement aussi dangereuse que les Centrés le prétendent. Que la seule possibilité de mener une invasion consiste à passer par les sentiers, mais que la solution pacifique me semble de loin la meilleure.

— La solution à quoi, au juste ? Nous ne demandons rien à personne ! Vous, les Touks, vous êtes toujours en train de faire des conquêtes. Vous ne pouvez pas juste oublier qu'on existe et nous laisser vivre en paix ?

— Ça, c'est un débat politique qui nous dépasse tous les deux... On n'a pas le même point de vue sur la question, c'est certain. On aura le temps d'en parler plus tard, je crois... Pour le moment, je voudrais juste faire la paix avec toi. On sait maintenant où on en est, non ? Je n'ai aucune mauvaise intention envers toi, aucune. Ni envers ton peuple, tu sais...

Vima garda le silence pendant quelques minutes, puis serra la main tendue de l'étranger. « Il a le mérite d'être honnête ; on ne peut pas en dire autant de tout le monde... »

— On fait la paix, sale Touk. Je te crois quand tu dis que je n'ai rien à craindre de toi.

Pour garder leurs forces, ils se couchèrent très tôt, en même temps que le soleil. De toute façon, le ventre vide et gargouillant, la meilleure chose à faire était de dormir... Le Touk avait bien offert à Vima de l'accueillir au creux de ses bras, mais celle-ci avait évidemment refusé.

Chapitre 11

Meïamali acheva de brosser lentement ses longs cheveux noirs avec une brosse de fibres. Elle entreprit ensuite de s'appliquer minutieusement sur tout le corps un doux onguent à base de beurre végétal et de fruits. Elle massait sa peau couleur miel foncé en tentant d'exciter ses sens et de faire naître du désir ; or tout ce qu'elle réussissait à faire était d'acquérir une connaissance intime de la texture fine de sa peau et du battement du sang qui circulait juste en dessous, selon un rythme en deux temps, doux et régulier, comme pulsait la sève dans un arbre quand elle y posait la main, comme...

Ça ne marchait vraiment pas. Meïamali ne parvenait pas à ressentir quelque désir que ce soit. D'habitude, la pensée même de son homme la faisait frémir par anticipation. Le son de sa voix, l'image de ses épaules se découpant sur le vert ambiant, la sensation de sa main chaude posée sur sa taille l'emplissait de l'envie de jouir de son compagnon ; elle avait toujours beaucoup apprécié les hommes, mais elle aimait Adax en particulier. Elle était friande de plaisirs – à la table et en bonne compagnie, mais surtout dans l'intimité avec l'amant de son choix. Pourtant, sachant qu'elle devait concevoir ce soir, elle était incapable de s'imaginer faire l'amour ; la Sève l'avait privée de toute sa flamme. Il était hors de question qu'Adax tente de la prendre ainsi ; elle refusait qu'il la sente froide et sèche à son approche. L'idée de ne pas être l'amante de son amant la révoltait.

Elle se rappela d'innombrables ébats avec son compagnon, l'exploration gourmande de leurs corps, le regard émerveillé et amoureux de son partenaire alors qu'elle l'initiait aux nombreux plaisirs qu'un homme et une femme peuvent se donner et ressentir ensemble. Elle se souvint aussi, attendrie, de son visage de tout jeune homme arborant quelques marques de Sang encore récentes... Il en avait rêvé longtemps, de sa belle étrangère, avant que celle-ci ne daigne le remarquer comme il souhaitait l'être.

Pourtant, ils se connaissaient depuis qu'elle s'était installée au Centre avec son père, à l'âge de quinze ans. Les habitants du Berceau étaient bienveillants envers les gens du Dehors, malgré leurs manières un peu empesées et solennelles ; Meïamali, en tout cas, ne se sentait pas très à l'aise. Mais elle avait vite été adoptée par une gamine effrontée de cinq ans qui, malgré les dix années qui les séparaient, avait décidé que la belle étrangère serait sa grande sœur. À l'époque, si Meïamali était tout aussi menue qu'elle l'était encore aujourd'hui, Vima, elle, était déjà grande pour son âge. Les improbables copines étaient peu à peu devenues de grandes amies ; la voyageuse racontait le monde et ses merveilles à sa cadette, lui faisant découvrir des saveurs inconnues d'elle jusque-là ; la petite exploratrice enseignait les secrets des plantes de la forêt à son aînée, l'initiant à toutes les subtilités de la vie du Berceau à mesure qu'elle les découvrait elle-même.

Vima et Meïamali étaient inséparables, sauf sur un aspect : la belle étrangère avait des besoins que l'enfant ne pouvait pas comprendre. L'aînée profitait du fait que sa

complice se couchait plus tôt qu'elle pour prendre quelques amants occasionnels, généralement des voyageurs, car les gens du Berceau avaient une fâcheuse tendance à vouloir s'accoupler pour la vie. Fréquenter des gens de passage lui évitait aussi de susciter des ragots ; les femmes de la forêt étaient libres de faire ce qui leur plaisait, mais elles ne butinaient pas beaucoup – Meïamali leur trouvait l'air éthéré et se demandait bien comment elles faisaient pour rester si tranquilles. Quant à eux, les hommes du Berceau possédaient une gravité que la jeune femme ne trouvait pas très stimulante. Elle-même était active depuis l'âge de quatorze ans et ne comptait pas s'arrêter de sitôt...

À l'époque, elle ne prêtait pas grande attention à Adax, le grand frère dégingandé de sa petite grande amie. Le garçon sérieux vaquait à ses occupations autour des deux filles, semblant parfois vaguement ennuyé par leurs éclats de rire et leurs conversations décousues. Il décida de quitter la maison familiale à l'âge de dix-sept ans, mais continua de tourner autour de sa sœur – et surtout de l'amie de celle-ci. Les conversations des filles ne semblaient alors plus l'importuner comme auparavant ; au contraire, il semblait boire les paroles de Meïamali, attiré par elle comme par un aimant.

Un jour, la belle étrangère avait demandé à Vima pourquoi son grand frère se trouvait souvent dans les parages. Du haut de ses treize ans, l'adolescente lui avait alors répondu qu'Adax était fou amoureux d'elle et qu'il ne cessait de lui casser les oreilles à son sujet. Meïamali en avait éprouvé une réelle surprise. Amoureux ? Lui qui ne lui parlait presque pas, qui ne la complimentait pas, qui n'avait jamais tenté de la toucher ni même de la frôler de quelque façon que ce soit ? C'était bien ainsi que les hommes montraient leur intérêt ! Sa jeune complice lui avait alors appris que non, pas dans le Berceau. Adax attendait simplement qu'elle, Meïamali, s'intéresse à lui et l'invite à se joindre à elle.

Du coup, Meïamali s'était mise à regarder Adax d'un autre œil. Le gamin maladroît et trop grand était devenu un jeune homme costaud, de belle figure, posé. Ses marques de Sang toutes neuves le vieillissaient et lui donnaient l'air plus viril. La jeune femme avait commencé à discuter avec lui régulièrement et s'étonnait de son intelligence et de sa grande maturité. Elle éprouvait un plaisir grandissant en sa compagnie et se trouvait agréablement émoustillée lorsqu'elle l'entendait lui tenir des propos très civilisés et cérébraux, alors que ses yeux hurlaient son désir pour elle. Adax était si différent des autres hommes qu'elle avait connus ; après quelques mois, elle en était tombée complètement amoureuse, sans même qu'il la touchât ou qu'il lui parlât d'amour. Quand elle l'invita chez elle, Meïamali trépignait d'un désir brûlant trop longtemps contenu. Elle savait que cet homme était le sien et qu'elle ne voudrait plus jamais en connaître d'autres.

Au souvenir de leur première nuit passée ensemble, la jeune femme se prit à sourire avec tendresse – pas avec passion, malheureusement. Elle se voyait comme de l'extérieur d'elle-même, témoin de son émoi et de son ardeur passés, mais incapable de ressusciter ces émotions. « Pourtant, je l'aime plus que jamais... »

Elle le sentit arriver sans le voir ni l'entendre ; le silence musical de la nuit de la forêt avait changé de qualité. Il s'assit tout contre elle, son grand bras passé autour du corps fin dont la nudité était satinée par l'onguent. Il nicha sa tête tout contre celle de sa compagne, enfouissant son visage dans son cou.

— Mon amour, ma chérie...

Il savait que la Sève tuait le désir. Lui qui avait toujours répondu à la flamme des appels charnels de sa femme ignorait comment s'y prendre, ce soir. Il en éprouvait de la crainte, tout autant que de la gêne ; Meïamali le percevait clairement au contact du corps de son amant. Elle y lisait son amour et son désir pour elle ; elle voyait en lui qu'il mettrait l'univers à ses pieds, pourvu qu'elle lui sourie. Elle sentit qu'elle avait trouvé la réponse ; elle se donnerait à lui comme la terre se donne à l'arbre.

Elle glissa la main entre les jambes de son homme pour y trouver son sexe et le sentit durcir sous ses doigts. Cette fois, elle n'était pas avide de caresses ; elle voulait s'unir à son amoureux tout en se laissant flotter là où son esprit dérivait, tout en sentant la Terre tourner. Adax la pénétra délicatement et elle sentit que, malgré l'absence de désir, son corps répondait seul à la présence familière. Elle ferma les yeux et se laissa aller au doux va-et-vient de son amant sur elle, en elle, alors qu'elle sentait dans chaque fibre de son être le balancement des feuilles dans le vent au sommet de l'Arbre si proche, le murmure de la maison qui poussait tout autour d'eux, le sang qui battait dans le corps de l'homme, jusque dans son sexe à lui et dans son sexe à elle...

Tout doucement, Adax vint en elle, puis se coucha à ses côtés. Il la regarda avec amour et inquiétude ; il avait l'impression d'avoir fait l'amour à sa femme endormie et ne voulait surtout pas lui avoir fait de mal. Meïamali savait tout cela et lui sourit paisiblement, tout en caressant son visage aimé :

— Je t'aime. Je sens la Terre tourner, tu sais, et je comprends tellement de choses, maintenant... Et je sais que je t'aime.

Meïamali ne souhaitait plus rien d'autre que dormir dans les bras de son amour, après un chaste baiser, pendant qu'en son ventre, un nouvel être apparaissait à la vie.

Chapitre 12

Ce matin-là, Vima s'éveilla d'abord. Pour la première fois, elle eut le loisir d'observer le visage de son compagnon d'infortune sans se sentir dévisagée par ses yeux toujours moqueurs. Dans le sommeil, son visage était sérieux et plus long que lorsqu'il était éveillé. Sa bouche était large et ses lèvres, bien dessinées, mais pas trop charnues. Son nez proéminent n'était pas dépourvu de caractère. Il était bien bâti – pas si musclé, mais costaud, avec de grandes mains aux ongles courts et encrassés de terre, et...

— Tu devrais t'avouer que je te plais.

Vima rougit sans le vouloir et interrompit son examen pour rencontrer les yeux du Touk, qui avait repris dès l'éveil son sourire en coin. Encore une fois, elle ne put soutenir longtemps son regard, qui la rendait si mal à l'aise. Elle s'affaira plutôt à fouiller dans le sac qu'elle lui avait dérobé.

— Avant que tu me proposes de me lécher la poussière que j'ai dans le cou, sale Touk, ça te dirait qu'on finisse ton festin ?

— Tu commences à connaître mes goûts, à ce que je vois, répondit l'homme, qui paraissait sincèrement amusé. Un dernier repas en si agréable compagnie...

Ils mangèrent les reliefs de la minable collation de la veille et burent les dernières gouttes d'eau, brisant le silence pour s'envoyer de temps en temps quelques remarques ironiques, elle sur la qualité de la cuisine touk, lui sur le confort des logements de la forêt. Puis, sans échanger une parole, ils entreprirent de couper de nouvelles lisières de pales roses et d'en recouvrir leurs pieds et leurs mains le plus parfaitement possible ; l'expérience acquise le jour précédent donnait à leurs gestes le naturel de l'habitude, mais ils ne pouvaient se défaire d'une certaine lourdeur en raison de l'issue probable de l'action qu'ils allaient tenter. Ils surent sans devoir le dire qu'il était temps de partir ; ils étaient prêts. Assis en tailleur devant Vima, le Touk lui prit les pieds, l'un après l'autre, et les palpa doucement de ses grandes mains avec la plus grande concentration. Quand il eut fini son examen, il leva les yeux vers sa compagne et la regarda intensément. Celle-ci crut qu'il allait l'embrasser quand il avança son visage vers le sien – un grand frisson lui parcourut le corps en entier –, mais il se pencha plutôt à son oreille pour y murmurer, ses lèvres frôlant presque son lobe :

— Bonne chance...

Il se recula à peine pour contempler Vima ; il en était si près qu'elle sentait la chaleur de son souffle.

— Bonne chance à toi aussi, sale Touk, murmura-t-elle en baissant les yeux. J'espère qu'on se retrouvera tous les deux de l'autre côté.

— Bien sûr, qu'on s'y retrouvera. Je sais que tu ne peux déjà plus te passer de moi...

Vima changea rapidement de position pour briser l'intimité de cet instant. Au moment de sortir, elle toucha soudain la main de son compagnon, mais la retira immédiatement, comme si elle s'y était brûlée :

— Attends ! souffla-t-elle.

— ...

— Il faut que je te dise... Il y a un antidote.

— Un antidote ?

— C'est du doumil et c'est la seule chose qui peut faire cesser la brûlure du jus de fruit-de-feu. C'est la plante vert foncé qui pousse tout autour de la clairière brûlée, qui en délimite la frontière. Ça te dit quelque chose ?

— Oui, je crois ; je m'étais demandé pourquoi cette plante suivait si exactement le contour d'une zone aride...

— Elle l'empêche de s'étendre ; c'est son contrepoison, en quelque sorte. Si tu te brûles en te rendant à la forêt et que je ne suis plus là pour t'aider... tu coupes la plante vert foncé et tu appliques le jus sur tes brûlures. Aussi souvent que nécessaire : tu le fais jusqu'à ce que la douleur cesse. Compris ?

— Compris ; mais je n'aurai jamais à le faire sans toi.

Vima se sentit reconnaissante de l'attitude du Touk envers elle ; il lui donnait confiance en leur sortie, même si l'expérience était complètement folle. Malgré son terrible aveu, il lui devenait sympathique, elle devait bien se l'avouer... Mais il est vrai qu'elle ne s'était encore jamais trouvée dans une situation aussi périlleuse. L'étranger profitait sans doute de ces circonstances pour gagner son amitié...

Sortir du trou sans toucher les parois de l'ouverture ni le sol n'était pas une mince tâche. Le Touk finit de creuser verticalement afin de dégager une brèche suffisamment large pour permettre leur passage, débouchant juste en dessous de l'arbre-de-feu dont ils occupaient les racines ; ce fut la fin de la lame, qui acheva de se désagréger au contact du jus couvrant la couche supérieure de pale rose. À partir de ce moment, il fallait faire vite : si un autre fruit tombait, ils ne s'en sortiraient pas vivants. Enfilant ses moufles de pale rose, Vima s'approcha de son compagnon, qui lui fit la courte échelle afin qu'elle sorte à l'air libre sans toucher les parois du trou. Quant à lui, l'homme dut utiliser toute sa force pour se hisser à l'extérieur à l'aide de ses bras, sans que son corps touche aux bords de l'ouverture, les mains agrippées à une corde que la jeune femme avait enroulée autour d'une branche par un habile lancer. Une fois côte à côte, ils se lancèrent un dernier regard avant de s'élancer vers la forêt.

— Ça glisse ! Ne va pas trop vite ! cria Vima sans regarder derrière elle, de peur de tomber.

La forêt était tout près, juste devant. Vima y était presque... Mais elle se demanda pourquoi le Touk n'était pas près d'elle ; il était plus grand et certainement plus rapide, alors que faisait-il ? Elle eut alors la mauvaise idée de tourner la tête pour jeter un coup d'œil derrière elle, ce qui lui fit perdre l'équilibre sur la terre argileuse couverte de liquide visqueux. Voyant que le Touk se trouvait juste derrière, elle regretta sa sottise et sa maladresse. Elle se contractait déjà en anticipant l'horrible contact de l'acide qui, dans une fraction de seconde, dévorerait tout un côté de son corps, puis son être en entier...

Mais elle sentit plutôt des bras forts qui la saisirent et la propulsèrent sur la terre de la forêt, juste dans la lisière de doumil qui délimitait la zone de désolation. Elle ne comprit pas trop comment le Touk s'y était pris pour la sauver ainsi, mais elle vit qu'il avait agi au péril de sa propre sécurité ; il avait lui aussi perdu l'équilibre et tentait un dernier mouvement pour atterrir hors de la zone dangereuse – en soulevant ce faisant une gerbe de boue corrosive qui lui zébra la cuisse.

Avant même qu'il ne se mette à hurler de douleur – ce qu'il fit presque instantanément –, Vima avait arraché ses moufles et s'était précipitée à ses côtés, broyant de ses mains une poignée de doumil tout en déversant le liquide qu'il contenait sur la chair sanguinolente de son compagnon. Peu à peu, alors qu'elle pressait sans relâche les larges tiges vert foncé pour en verser le suc dans la plaie qui se creusait encore, les cris de l'homme diminuèrent d'intensité, jusqu'à cesser complètement. Elle vit que la blessure était large et profonde, mais qu'elle n'avait pas atteint l'os. Le Touk avait les yeux fermés et le front couvert de sueur.

— Tu vivras, tu vas même remarquer... murmura Vima. Ta plaie ne devrait pas s'infecter, parce que le jus de fruit-de-feu a tout brûlé, tout désinfecté. Je vais nettoyer ta cuisse et te faire un cataplasme pour accélérer la cicatrisation. Et toi, tu vas te reposer et guérir, tu m'entends ? On aura du secours dans quelques jours. Je m'occupe de tout.

Pour toute réponse, le Touk, les yeux toujours fermés, ne put que produire un pâle sourire et serrer la main que sa compagne lui avait offerte. Voyant qu'il était épuisé par la douleur et que la seule façon de le protéger du soleil brûlant des abords de la clairière était de lui servir de parasol, Vima décida de rester près de lui le temps qu'il se repose un peu. Elle se prit même à lui caresser les cheveux alors qu'elle détaillait mentalement la liste des plantes qu'il lui faudrait trouver pour le sauver – car ennemi ou pas, il lui avait deux fois sauvé la vie et il n'était pas question qu'elle le laisse mourir.

Chapitre 13

Meïamali se sentait lasse. Elle n'avait pas besoin d'attendre le retard de son Sang pour savoir qu'elle portait ; elle le percevait dans son corps entier, mais surtout dans un petit point précis de son bas ventre qui pulsait très fort et qui avait soif, tellement soif... Elle avait l'impression qu'elle pourrait passer ses journées complètes au sommet de l'Arbre, dans un rayon du soleil qui se faisait si clairsemé ailleurs dans la forêt, à boire de la Sève à grandes lampées. C'était très particulier, comme sensation, cette soif inextinguible, cette Envie immodérée de Sève. Meïamali avait été malade quand elle portait Cazi, surtout les premiers mois ; alors tout la révoltait et lui coupait l'appétit, même ses précieuses épices. Pour Mana, au contraire, elle s'était senti un appétit impossible à combler et avait engouffré des fruits de jour comme de nuit, elle qui n'était pourtant pas habituée aux rages de sucre. Cette fois, pourtant, c'était vraiment différent. Elle avait vaguement la nausée en tout temps, sauf quand elle était dans l'Arbre à boire la Sève. Et pour cause ; ce petit être qui flottait en elle n'était pas humain... Plus elle boirait de Sève et plus son petit visiteur en voudrait, elle le savait ; mais c'était ainsi que cela devait être.

Meïamali ressentait chaque pas qui séparait sa maison de l'Arbre, puis l'interminable montée dans la plate-forme qui la mènerait au sommet, et, enfin, l'entrée au Cœur de l'Arbre par cette haute fente, un genre de nœud géant dont on ne pourrait jamais, du premier coup d'œil, deviner qu'il s'agissait en fait d'une porte débouchant dans un vaste espace intérieur dont les murs vivants s'élevaient pour toucher le ciel. Cette fois, le Cœur était éclairé d'une lumière aveuglante, car il baignait en plein midi ; pour un rare instant, aucune zone d'obscurité ne venait dissimuler son étonnante disposition, avec ses excroissances fabuleuses – et pourtant toutes utilitaires – et ses flaques de Sève répandues un peu partout, de diverses profondeurs, miroitant d'une gaie lueur verte. On voyait très aisément les zones que l'Arbre faisait pousser, car elles étaient d'un vert tendre contrastant avec le brun immémorial des autres parties du Cœur.

D'ailleurs, l'Arbre poussait en ce moment même autour d'une flaque de Sève aussi longue et large qu'une hauteur d'homme ; sa profondeur permettait de s'y tenir confortablement assis avec de la Sève aux épaules. L'Arbre faisait croître dans cette cavité des renflements qui serviraient de bancs et de lit, savait Meïamali sans l'avoir demandé à quiconque ; bien sûr, l'Arbre avait su qu'elle portait dès que l'être avait été créé. Quand le temps serait venu, la jeune femme viendrait ici même, dans cette flaque, pour donner le jour à un nouveau Grand Ami qui guiderait avec bienveillance la destinée du Berceau et de ses habitants. Ce jour-là, l'aménagement de la flaque serait d'ores et déjà terminé pour assurer son confort.

Meïamali se demanda si c'était par hasard que l'Arbre avait choisi cette flaque-ci pour l'aménager ; c'était celle qu'elle préférait. Elle s'asseyait toujours tout près pour

boire la Sève depuis qu'elle avait accepté de concevoir un nouveau Grand Ami. On y trouvait un petit coin plus enfoncé, dans lequel on pouvait confortablement s'installer sur une douce mousse d'un vert enjoué. Et on y avait une vue privilégiée sur la flaque qu'avait choisie le petit Ami tout récemment né et où il dormait encore la plupart du temps, quand Grand Ami ne le prenait pas sur ses genoux. Ce dernier n'avait pas d'endroit préféré dans le Cœur ; il suivait généralement le soleil, se déplaçant lentement d'un côté à l'autre, le visage levé vers le ciel et les yeux fermés. Sentant la vie de l'Arbre vibrer sous elle alors qu'elle prenait place sur son siège de mousse, Meïamali conclut que ce n'était certainement pas un hasard si son endroit préféré allait accueillir son accouchement ; elle était maintenant connectée à l'Arbre.

Elle se servit un grand bol de Sève et but longuement le liquide étonnamment frais, au goût cristallin et légèrement boisé. Elle qui avait d'abord goûté cette substance avec réticence ne pouvait maintenant rien imaginer de plus délicieux. Elle se laissa glisser sur son siège pour sentir enfin sa soif s'apaiser, alors qu'une vague de calme parcourait son corps détendu, de sa gorge au bout de ses pieds. Plus la jeune femme s'apaisait et plus la sensation de pulsation augmentait ; elle provenait de son bas ventre, du reste de son corps, de l'Arbre et du petit être endormi tout près d'elle, et elle se conjugait à la sensation du soleil, qui massait sa peau, et de la Terre qui tournait. Elle n'avait maintenant plus le cœur à rien faire d'autre que de réfléchir à toute vitesse et dans toutes les directions, alors que son corps, délivré de toute envie et de tout besoin, gisait calmement dans une torpeur proche du sommeil. Elle avait besoin de ces instants de paix pour apprivoiser l'idée que le petit être qu'elle portait n'était pas sien, qu'il était à l'Arbre.

Elle buvait parfois la Sève dans la maison commune du village, auprès de Hoywe et Adax ; cependant, elle ne ressentait alors aucun soulagement à son état vaguement nauséeux. Mais, comme Grand Ami ne sortait plus du tout depuis la naissance du nouvel Ami, elle devait de temps en temps le remplacer auprès du couple royal et venir donner des conseils. Le liquide vert lui permettait alors de « lire » les gens, un peu comme le faisaient les Amis ; elle aidait ainsi Hoywe à trouver les réponses les plus sages aux problèmes les plus difficiles à résoudre. Car si son corps ne voulait plus rien, son esprit voyait clair en tout. Aujourd'hui, pourtant, elle avait vraiment eu besoin de se rendre à l'Arbre ; elle ressentait la fatigue toute naturelle du début de la grossesse, doublée de la mélancolie provoquée par l'Envie de Sève.

Après plusieurs longues minutes, se sentant enfin un peu reposée, Meïamali termina son bol de Sève et entreprit de trouver Grand Ami. Sans ouvrir les yeux, elle chercha ses vibrations particulières et le découvrit immergé au centre du Cœur, baigné de soleil. Elle s'étonnait toujours de la facilité avec laquelle elle voyait maintenant sans regarder. Toutefois, ses sens aiguisés lui disaient que les pulsations de Grand Ami devenaient de moins en moins perceptibles, comme si elles se mêlaient à celles de

l'Arbre pour s'y amalgamer. Elle sentait bien qu'elle ne devait pas avoir peur de ce phénomène, mais il ne lui plaisait pas non plus... La présence si rassurante de sa vieille branche lui était nécessaire pour arriver à accepter son destin. Elle avait l'impression que les changements qui s'opéraient autour d'elle et en elle étaient trop nombreux, mais elle n'arrivait pas à déterminer si ce sentiment était seulement causé par la nouveauté étourdissante de la Sève dans son corps et par le sacrifice qu'elle allait accomplir. Elle se leva donc et alla s'asseoir près de Grand Ami.

— Pluie et soleil, vieille branche. Sors un peu de là, tu vas finir par prendre racine...

Le géant rit doucement en silence, toujours immergé, puis se redressa et fit émerger sa grande tête, à laquelle des plaques de cheveux pâles étaient collées. Il posa ses yeux pailletés d'émeraude sur la jeune humaine et la couva d'un regard bienveillant.

— Pluie et soleil, Meřamali. Je suis très content de te voir, comme d'habitude. Il semble que tu te portes bien, et notre petit Grand Ami aussi.

— Oui, je vais plutôt bien, mais je suis lasse... Et je ne me sens pas moi-même non plus, tu sais. Toute cette Sève me fait connaître et voir bien des choses que j'ignorais avant, mais j'ai hâte de redevenir la femme que j'étais.

— Ta vie est dans l'action, et tu es toujours vive malgré la Sève, mon amie. Ne t'inquiète pas, tu redeviendras totalement toi-même après la naissance. Ton Envie te quittera comme elle est venue, car seuls les Amis ont vraiment besoin de la Sève.

— Oui, je sais maintenant que c'est la vérité. Mais j'ai aussi l'impression que tu diminues, ma vieille branche. Tu pulses exactement au même rythme que l'Arbre ; ce n'est pas le cas du bébé Ami. Tu es tout le temps dans la Sève, maintenant ; tu ne sors plus du tout du Cœur, alors que tu le faisais encore récemment. Je sens que tu nous quittes déjà, Grand Ami. Mais il n'est pas encore temps !

— Tu as raison, je prends vraiment racine, dit Grand Ami en riant doucement. Ne t'inquiète pas pour moi, Meřamali. Je suis en train d'amorcer ma transformation, c'est tout. Je me détache peu à peu de ce monde que j'ai connu et tant aimé... Mes pensées vagabondent maintenant trop loin dans le vent et le soleil pour que je réussisse à me concentrer sur les affaires humaines. Les temps vont changer, tu le sais déjà... Moi, je suis trop vieux pour tout cela, maintenant.

— Mais Grand Ami, comment deux bébés pourront-ils nous guider comme tu le fais ? Il y a bien les Liseurs, mais maintenant que je lis aussi, je sais que les humains ne remplaceront jamais les Amis, peu importe la quantité de Sève qu'ils ingurgitent. La Sève qui coule en moi me dit d'avoir confiance, mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter... Moi aussi, je ressens le changement qui arrive. Quelque chose bouge autour du Berceau, je ne sais pas ce qui s'en vient. Je pense à mes enfants, à mon homme, à mes aimés ; je me sens si seule en te sentant partir...

Meïamali s'interrompit en entendant son nom prononcé par une petite voix toute claire, qui résonnait dans le Cœur de l'Arbre. Elle tourna la tête pour voir que le bébé s'était assis dans sa flaque et la regardait en souriant, dégoulinant de Sève :

— Pluie et soleil, Meïamali.

La jeune femme ne sut que répondre, émerveillée de voir que des paroles sortaient déjà de la bouche de cet être si petit, âgé d'à peine un mois et demi.

— Tu ne dois pas t'inquiéter, Meïamali, reprit le poupon. Mon petit frère-sœur et moi, nous serons avec vous pour bien des générations humaines...

Comme chaque fois qu'elle interagissait avec l'enfant Ami, Meïamali se sentit remplie d'un amour qui la mettait au bord des larmes.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ? demanda-t-elle dans un murmure.

— J'ai décidé de m'appeler La-Pousse, pour marquer le début de notre temps nouveau.

Alors la jeune mère mit une main sur son ventre et pleura longtemps en pensant à ce petit être qu'elle portait, qu'elle aimait déjà de tout son cœur et dont elle ne pouvait accepter qu'il ne serait jamais sien.

Chapitre 14

Vima n'avait pas laissé le Touk sortir d'une agréable somnolence. Miracle, il ne disait plus un mot. Les breuvages qu'elle lui avait administrés l'avaient laissé dans un état de demi-sommeil paisible, dont il n'émergeait un peu que pour faire ses besoins – seul, car la botaniste prenait alors soin de s'éloigner. Elle avait beau s'en occuper du mieux qu'elle le pouvait, jamais elle n'aurait voulu franchir la frontière invisible de la véritable intimité. Elle le lavait sans jamais outrepasser les convenances des Centrés, s'attardant parfois à l'étonnante cicatrice blanchie par le temps, mais énorme, qu'il arborait sur la poitrine – elle ne pouvait alors s'empêcher de ressentir de la compassion pour le tout jeune homme qui avait dû subir cette blessure il y a plusieurs années... Se sachant à l'abri des yeux moqueurs de l'homme, elle allait même parfois jusqu'à caresser cette marque ancienne, s'imaginant procurer un peu de réconfort à l'enfant qu'avait été l'étranger... Mais si le Touk ne pouvait arborer son sourire narquois quand il était ainsi drogué, Vima savait qu'il reprendrait ses vieilles habitudes dès qu'elle cesserait de lui donner de la plante-nuage. Elle venait d'ailleurs de commencer à diminuer ses doses, car il cicatrisait de façon encourageante – la douleur c'était certainement apaisée en même temps que la blessure guérissait. Dans l'un des livres qu'elle avait récupérés dans son sac, elle avait pu vérifier que la couleur de la plaie ne laissait présager aucune infection. Le blessé était maintenant plus calme que jamais et dormait comme un bébé ; Vima se dit que même la démangeaison insupportable causée par la guérison de la brûlure au jus de fruit-de-feu devait avoir beaucoup diminué.

La soigneuse en herbe jeta autour d'elle un regard satisfait. Elle qui avait toujours construit des abris dans les arbres, comme toute personne sensée le faisait, avait dû improviser une cabane au ras du sol ; elle n'avait pas la force nécessaire pour hisser un homme grand et bâti comme le Touk à la seule puissance de ses bras, et elle ne disposait pas du temps requis pour se fabriquer un système de poulies. S'inspirant de la petite maison du père de Meïamali, elle avait donc posé sur le sol un treillis végétal de sa conception, juste assez haut pour isoler de la terre les occupants de l'abri, les gardant bien au sec pendant les ondées fréquentes de la forêt. Des palmes cueillies sur place et les filets que contenait son sac achevaient de compléter le refuge, qui était fort acceptable et rendu douillet par les amas de fougères fraîches et odorantes. Le Touk, en tout cas, ne semblait pas se plaindre de son hôpital forestier depuis qu'elle l'y avait traîné sur un traîneau de palmes géantes ; pendant ses périodes de demi-éveil, il buvait et mangeait tout ce qu'elle lui servait, la contemplant d'un regard endormi, mais tendre. Il avait semblé apprécier chaque cataplasme, chaque compresse mouillée posée sur son front trempé de sueur par la souffrance, chaque chanson – oui, les premiers jours, Vima avait même fredonné doucement pour lui en laissant ses doigts glisser délicatement dans ses cheveux, quand la douleur était si forte que même la plante-nuage n'en venait pas

complètement à bout... Mais il n'en garderait probablement aucun souvenir, se rassurait-elle.

Elle termina d'éplucher ses mangues fraîchement cueillies ; elles feraient une agréable collation, tout à l'heure. Elle se lava soigneusement les mains dans le bol d'eau de pluie qu'elle gardait tout près, puis sortit de son sac son pot de baume. Depuis quelques jours, elle avait entrepris de masser doucement la cuisse blessée de son patient, y faisant pénétrer la préparation apaisante pour accélérer la guérison de la plaie et favoriser la circulation. Elle nota qu'elle allait bientôt manquer de baume ; elle commença à noter mentalement les plantes dont elle aurait besoin pour en refaire... mais c'était bien inutile ; bientôt, le Touk serait suffisamment remis pour qu'elle le laisse seul une pleine journée, le temps d'aller laisser un message dans le sentier et de revenir à l'abri attendre de l'aide. Comme elle avait annoncé une absence de deux semaines, personne ne s'inquiétait encore pour elle ; mais d'ici un jour ou deux, ses amis commenceraient à se demander pourquoi elle n'était pas revenue... Il devenait d'autant plus urgent qu'elle rentre qu'elle ne voulait pas donner le Sang directement dans la forêt.

La peau de son blessé était étonnamment douce sous ses doigts. Vima sentait les muscles de l'homme jouer sous son épiderme ; ils étaient fermes et puissants. De toute évidence, l'étranger avait l'habitude d'être actif. Elle était heureuse de la réponse du tissu cicatriciel, qui avait lui aussi acquis une belle élasticité avec le massage et le baume ; elle se disait que cette si horrible blessure n'empêcherait probablement pas son porteur de retrouver toutes ses capacités. Elle souriait donc de la qualité de son travail en étirant doucement le quadriceps de son patient, le lissant gentiment vers le haut, quand elle sursauta :

— Tu sais que si tu continues plus haut, tu me rendras très heureux ?

Vima retira aussitôt ses mains, ne sachant trop où les mettre, comme si elle avait été prise en faute. Elle décida de s'affairer à ranger ses pots et ses onguents tout en jetant à l'homme étendu près d'elle un regard qu'elle voulait très sérieux. Son compagnon s'était déjà réveillé et la toisait de son air narquois habituel – il était sorti de sa torpeur bien plus vite que ce à quoi elle s'était attendue. Cet homme-là la prenait toujours au dépourvu...

— Il aurait fallu que je t'ampute la jambe plutôt que de te la guérir, pour t'enlever ces idées-là de la tête ? répondit-elle d'un ton sévère. Même sur ton lit de mort, tu me dirais des grossièretés, sale Touk. C'est à se demander comment tu as été élevé. Tu ne fais rien pour changer mon opinion sur les tiens, tu sais. Vous êtes tous des barbares, et toi le premier.

— Je ne m'en excuse pas, désolé... D'abord, quand je te vois penchée sur moi, tes deux mains qui me caressent pendant que tu me souris amoureuxment, je ne peux pas m'empêcher de te vouloir immédiatement... Tu es très belle, tu sais, surtout débarrassée

de cette poussière, avec tes petits cheveux qui te jouent dans le cou... Ça me donne envie de t'embrasser juste là...

Vima évita lestement la main que son compagnon tendait vers sa nuque et soupira bruyamment sans daigner lui répondre : elle souhaitait que son silence glacial soit sa seule réplique.

— Mais c'est surtout que je sais combien tu adores m'entendre dire ce que je pense de toi, reprit-il. Tu aimes avoir la preuve que tu m'obsèdes – tu aimes savoir que je te veux et que je ne pense qu'à t'avoir au plus près de moi.

— Mais pour qui te prends-tu, toi ? s'exclama Vima, cette fois outrée pour de bon. Qu'est-ce que tu en sais ? Je pourrais te vouloir beaucoup de mal en raison de ton peuple et de ce que tu es venu faire ici ; mais non, je te prends en pitié, je t'aide, je te soigne – et toi, tu me dis des bêtises pareilles ?

— Tu es belle même quand tu es fâchée, ma chérie, dit le Touk en riant malicieusement. Mais calme-toi, je t'en prie. Tu ne peux pas m'en vouloir d'être franc... D'ailleurs, je pense aussi que tu es une formidable guérisseuse, pas juste une tentation qui me torture tout le corps. Je n'aurais jamais survécu sans toi. Je te serai éternellement reconnaissant de ton aide – et de ta sollicitude, ajouta-t-il plus sérieusement en prenant la main de sa bienfaitrice.

— Ça va, ça va... Tu m'as sauvé la vie, toi aussi ; je ne l'oublierai jamais. Mais tu peux essayer d'être plus civilisé avec moi ? Toutes tes âneries me mettent très mal à l'aise...

— Mes paroles t'embarrassent parce que tu ne veux pas t'avouer que tu me désires autant que je te désire...

Mais le Touk fut interrompu par un morceau de mangue reçu en pleine figure. Sans s'en offusquer, il fit un clin d'œil complice à Vima et entreprit de déguster le fruit juteux le plus naturellement du monde, comme s'il n'avait pas le visage barbouillé de liquide orangé.

— Tu es un vrai barbare, sale Touk.

— J'aime que tu m'appelles *sale Touk*. Sortant de tes lèvres, ma chérie, ce petit nom sonne comme un mot d'amour...

Levant les yeux au ciel – vraiment, elle n'arriverait jamais à rien avec cet imbécile –, la jeune femme se servit elle aussi une tranche de mangue. « Autant rester calme et ne pas s'emporter ; peut-être arrêtera-t-il de me dire des bêtises si celles-ci ne produisent aucun effet... »

Le Touk avait achevé son morceau de mangue et s'était débarbouillé le visage ; il enfilait les tranches de fruit l'une après l'autre. Le voyant si affamé – ce qui était

parfaitement normal puisqu'il s'éveillait de plusieurs jours de demi-sommeil –, Vima lui offrit le plat qu'elle avait cuisiné pour leur repas du midi : quelques petits poissons pêchés dans un ruisseau voisin, évidés mais entiers, couchés sur un lit de racines et de fleurs. Le tout avait cuit en reposant dans du jus du fruit de l'arbre rose, comme toute la nourriture des Centrés : la chair des poissons se défaisait toute seule, de même que leur peau et leurs arêtes. Quant aux végétaux, attendris eux aussi, mais toujours fermes, ils avaient pris des teintes plus vives que lors de leur cueillette. Le Touk ne fit qu'une bouchée de cette offrande, puis s'essuya les lèvres du dos de la main avant de soupirer de satisfaction.

— Je ne pensais jamais dire cela d'un plat ne contenant aucune vraie viande, mais c'était l'une des meilleures choses que j'ai mangées dans ma vie, confessa le Touk en souriant à Vima. Merci.

— Je t'en prie, c'est la moindre des choses...

— Tu es vraiment spéciale, tu sais, ma petite Centrée. Guérisseuse, bâtisseuse, botaniste, cuisinière... et moi qui croyais que tu étais garde-frontière ? Quels autres talents cachés as-tu ? Tu es sûrement aussi une amante extraordinaire...

— Je suis garde-frontière, c'est tout, répondit Vima d'un ton las, ignorant volontairement les remarques déplacées de son hôte. Nous, les Centrés, nous étudions beaucoup le savoir transmis par les Amis – surtout les femmes, en fait. Vous, les Touks, seriez peut-être moins bêtes si vous donniez aussi le Sang au Vert, comme toute personne civilisée ; vous auriez le temps de lire et de vous instruire. Vous auriez sûrement moins envie d'aller envahir vos voisins...

La jeune femme pensait avoir piqué son compagnon au vif avec ses remarques, mais il la surprit en lui répondant par un grand éclat de rire :

— Ma chérie, tu parles de personnes civilisées, alors que vous, les Centrés, êtes tellement sclérosés et en retard... Le Dehors a continué de se développer et d'avancer, tu sais, pendant que les tiens se figeaient dans le temps, terrés dans leur forêt pour jouer tranquillement à verser du sang par terre et à manger des insectes... Personne d'autre que vous n'est si attaché à ces vieux rites.

— Mais tu dis n'importe quoi ! J'ai vu des visiteurs venus de presque partout. Tous les hommes adultes portent les marques de Sang, sauf vous, les barbares de Touks, qui ne respectez rien.

— Es-tu seulement sortie Dehors ? Si les femmes passent une heure par mois à la maison du Sang, c'est beau – les gens pratiquent toujours ce rite par habitude, mais personne n'y accorde d'importance. C'est devenu un moment de répit qui leur permet de cancaner un peu ; voilà la seule raison de leur respect de la tradition. Les jeunes filles sont nombreuses à ne pas s'en soucier du tout ! D'ailleurs, la plupart des jeunes ne vivent plus avec leurs aînés, lorsqu'ils quittent le toit familial ; qui veut se compliquer la vie en

déménageant chez quelqu'un d'autre ? Tu parles aussi des hommes des autres peuples ? Ils donnent le Sang pour marquer leur passage à l'âge adulte parce qu'ils trouvent que les cicatrices leur donnent un air viril... Mais nous, les Touks, n'aimons pas prendre part à ces jeux anciens et faire les hypocrites. Et nous n'avons pas besoin de marques de Sang pour montrer que nous sommes de vrais hommes !

— Mais c'est ridicule ! Le Vert nous a sauvés ! On donne le Sang au Vert depuis l'Après, quand l'humanité s'est réfugiée dans la forêt !

— Les temps changent, ma belle, affirma le Touk en observant Vima. Tu ne penses pas qu'il est temps que nous soyons amis ?

— Que nos peuples soient amis ?

— Nos peuples, de même que toi et moi... reprit-il en déplaçant le haut de son corps pour se rapprocher de la jeune femme.

— Je ne sais pas, souffla celle-ci en se levant pour éviter de se retrouver trop près de son compagnon. Mais tu auras bientôt l'occasion de faire davantage connaissance avec les miens, de toute façon. Demain matin, je partirai vers le sentier pour y laisser un message ; le temps de m'y rendre et de revenir, je devrais en avoir pour une bonne partie de la journée. Je pense que tu es assez rétabli pour rester un peu seul, maintenant. Comme il n'y a pas de bêtes dangereuses dans cette région, tu n'auras qu'à m'attendre sagement ici. L'aide devrait arriver rapidement... lorsque le prochain groupe passera sur le sentier, en fait.

— C'est d'accord, répondit le Touk après un instant, l'air un peu pensif. Mais où vas-tu, maintenant ?

— Je vais cueillir des fruits et des racines, et ensuite j'irai pêcher du poisson. Quelqu'un a mangé mon dîner... expliqua la botaniste, adoucie par la réaction de son compagnon – regrettait-il de ne bientôt plus être seul avec elle ? – et se permettant même un sourire en coin.

— Essaie de te reposer encore un peu, d'accord ? ajouta-t-elle. Tu es en convalescence, ne l'oublie pas. Ne bouge surtout pas pendant mon absence ; je ne serai pas partie longtemps.

— D'accord, je vais rêver à toi... Ne te gêne pas pour venir t'étendre avec moi, à ton retour. Ou sur moi, si tu préfères...

— Tu es vraiment un sale Touk ! lâcha Vima.

L'homme lui lança un regard satisfait en entendant les deux derniers mots qu'elle venait de prononcer, alors que la jeune femme rougissait en comprenant qu'elle venait de lui faire plaisir malgré elle. Vexée, elle tourna les talons et s'éloigna de son air le plus digne.

Chapitre 15

Vima s'éveilla au doux crépitement de la pluie sur les palmes de son abri de fortune. Il avait plu toute la nuit, et le matin était sombre. Elle chercha le Touk du regard, comme à son habitude ; elle avait toujours peur qu'il se soit rapproché d'elle pendant la nuit. Mais il n'avait pas bougé depuis la veille et la regardait intensément. Ses yeux étaient moins rieurs que d'ordinaire, et son visage qu'envahissait peu à peu la barbe avait même un air grave. Avait-il dormi, cette nuit ?

La garde-frontière avait l'impression d'être coupée de la réalité extérieure, d'être seule au monde dans cet abri, avec ce Touk pour seul compagnon. La pluie qui tambourinait alentour créait un cocon autour d'eux, ce qui renforçait une intimité que Vima ressentait presque physiquement et à laquelle elle ne cessait de résister. Elle n'en devenait que plus sensible aux humeurs de son patient, toujours immobile, mais qui semblait pourtant tout entier tendu vers elle. La jeune femme lui offrit un bol de pépins sucrés, qu'il grignota distraitement, sans la quitter des yeux. Elle fit de même pour se donner une contenance, mais en évitant le plus possible de croiser son regard.

— J'ai beaucoup réfléchi, commença-t-il posément.

Contrairement à son habitude, aucune trace de malice ne teintait sa voix. Il semblait sérieux et ému tout à la fois.

— Je sais que, bientôt, nous ne serons plus seuls tous les deux, reprit-il. Alors je veux te donner quelque chose, pour que tu penses à moi.

— Je n'ai pas besoin de cadeau pour me souvenir de toi, pas après tout ce que nous avons vécu... répondit Vima, plus touchée qu'elle ne l'aurait voulu.

Le Touk plongea la main sous sa tunique, ouvrit une pochette qui y était dissimulée et en retira une fine cordelette d'un noir lustré, nouée de façon à former un long collier ; une petite goutte de métal fondu, brillante et parfaitement lisse, y pendait, alors que sa partie supérieure formait une boucle délicatement repliée. L'homme fit signe à Vima de s'approcher de lui ; pour une fois, elle obtempéra et le laissa lui passer le fin bijou autour du cou. Il le lui mit lentement, doucement, en la regardant gravement, ses doigts frôlant au passage la courbe de ses joues, de son cou, de ses épaules. La jeune femme se sentit toute remuée à l'intérieur ; elle réagit donc comme à l'accoutumée, en retournant vivement s'asseoir à sa place dès que la gouttelette toucha sa peau.

Après avoir établi une distance sécuritaire entre l'étranger et elle, Vima prit le collier dans sa main et l'examina ; la cordelette était d'un cuir d'excellente qualité, parfaitement assoupli pour avoir été porté très longtemps. La petite larve de métal, quant à elle, était une vraie merveille ; même dans l'obscurité de l'abri, elle reflétait chaque

parcelle de lumière en l'enjolivant de reflets irisés au gré de sa courbure régulière. L'ensemble était à la fois rustique et absolument délicat.

— C'est magnifique... avoua la jeune femme en levant les yeux vers son compagnon, qui n'avait jamais détourné le regard.

— Mon père a donné ce collier à ma mère quand il lui a demandé d'être sa femme, expliqua-t-il. Avant lui, mon grand-père l'avait offert à ma grand-mère. Ce pendentif est dans ma famille depuis des générations et il a toujours été transmis ainsi. C'est pourquoi je te le remets aujourd'hui, petite Centrée. Je voudrais que tu sois ma femme.

Vima était estomaquée. Elle avait l'impression que les murs de son abri venaient de s'écrouler autour d'elle et qu'elle était subitement exposée à la fureur des éléments, sans savoir à quoi se raccrocher. Le tourbillon qu'était devenue sa tête ne savait plus réfléchir. Elle sentait une tempête se déchaîner dans son corps, sans savoir ce que signifiait ce torrent d'émotions.

— Et je voudrais aussi que tu me dises ton nom, éventuellement... ajouta le Touk sur ce ton malicieux qui lui ressemblait davantage.

— Je... je ne peux pas accepter ce cadeau, bredouilla la jeune femme en portant la main à la goutte de métal fondu.

— Il est donné et tu l'as pris ; il est à toi, maintenant, quoi qu'il arrive. Ça ne veut pas dire que tu es obligée de me prendre pour compagnon ; je sais que ce n'est pas gagné d'avance... Mais je ferai tout pour que tu sois mienne.

Vima ouvrit la bouche pour répondre quelque chose, mais les mots ne venaient pas ; elle se mit donc à caresser la petite larme en regardant par terre, devant elle, le jeu des petites rigoles d'eau de pluie qui filaient sous le treillis. Le silence était assourdissant ; elle entendait presque le regard du Touk qui pesait sur tout son corps.

— C'est impossible, tu le sais, finit-elle par murmurer pour épargner la sensibilité de celui qui la dévorait des yeux. Jamais je ne serai à toi, et jamais tu ne seras à moi. Tu ne devrais pas jouer à cela, ce n'est pas drôle du tout...

— Je ne joue pas, ma chérie. Rien ne me contraindra à te remplacer par une autre, absolument rien. Je me fiche bien de ce que les gens diront. Je n'ai pas pris de compagne parce qu'aucune femme ne m'émouvait suffisamment – et je suis tombé sur celle que je voulais dans la forêt, sans même la chercher. Rien ni personne ne m'empêchera de t'avoir. Personne, sauf toi, si tu ne me veux pas.

Le Touk laissa sa réponse faire son effet, puis tendit le bras pour toucher la main de Vima du bout des doigts et, ainsi, la forcer à lui rendre son regard.

— Alors la question n'est pas de savoir ce qui est possible ou pas, poursuivit-il sans hâte. C'est de savoir si toi, petite Centrée, tu me veux aussi. La vérité, je t'en prie... on ne se ment pas, toi et moi, tu t'en souviens ?

— Je... je... je ne sais pas... balbutia la botaniste, totalement déboussolée – elle se savait du moins incapable de jurer que cet homme ne lui faisait aucun effet.

— On n'a qu'à faire un test, tu vois ? poursuivit son compagnon sur le ton le plus raisonnable qu'il pouvait adopter dans les circonstances. Comme ça, tu seras fixée – et moi aussi. Si tu ne m'aimes pas, je te jure de ne plus jamais faire le genre de remarques qui te dérangent. Je te laisserai tranquille et je tâcherai de tomber amoureux d'une autre femme. C'est ta chance de te débarrasser de moi. C'est une bonne idée, non ?

— Heu... oui, je pense... hésita la jeune femme, qui se sentait perdre tous ses moyens – comment refuser que le Touk accepte enfin de cesser de l'ennuyer avec ses bêtises ?

— Quel test ? se ressaisit-elle après un instant.

En prenant soin de remuer le moins possible sa jambe blessée, le Touk s'approcha lentement d'elle. « Il ne veut pas m'effrayer ; il peut se déplacer plus vite que ça », pensa la botaniste... ce qui ne fit rien pour réduire sa nervosité. La jeune femme était tellement à fleur de peau qu'elle sentait chaque parcelle du tissu qu'elle portait lui peser sur la peau.

— On n'a qu'à s'embrasser, tout simplement, murmura le Touk. Tu verras bien ce que tu éprouves pour moi... Je te promets que ce sera très clair, pour nous deux.

Vima se détourna pour être bien certaine que le Touk ne profiterait pas de sa proximité pour passer à l'action sans attendre sa réponse. Elle réfléchissait à toute vitesse, cherchant une bonne raison de refuser ce baiser dont la perspective la terrifiait. Bien sûr, qu'elle n'aimerait pas cela ; c'était absolument impossible – contre nature, même ! – que cet espion ennemi puisse lui plaire !

Elle revit les baisers peu nombreux qu'elle avait partagés durant sa vie ; il n'y avait rien de glorieux ni d'agréable dans ces quelques scènes ridicules, alors qu'elle s'était senti le nez écrabouillé contre une joue étrangère, la bouche contaminée par une salive qui n'était pas la sienne, le corps serré contre un autre corps dont elle n'avait jamais souhaité la proximité... Elle avait tenté quelques fois l'expérience pour faire comme les autres, parce qu'il le fallait bien un jour, mais elle n'avait jamais aimé cela. Elle s'était sentie salie. C'était ridicule. Le Touk trouverait certainement qu'elle ne savait pas embrasser – et il aurait raison. Oh, il ne pouvait pas trouver qu'elle ne savait pas embrasser ! À son âge, c'était vraiment risible ; Vima le savait et elle en avait honte. Elle finit par prendre le parti de s'affirmer ainsi.

— Je ne veux pas t’embrasser parce que je n’ai jamais aimé ça, finit-elle par répondre sans oser regarder l’homme dont elle sentait la présence irradier à ses côtés. Tu te trompes à mon sujet. Je ne sais même pas embrasser.

— Tu aimes danser ? demanda doucement le Touk, sans se laisser démonter.

— Oui, mais...

— Alors danse avec moi, souffla l’autre en retournant du bout des doigts le visage de sa compagne vers lui. Suis-moi, danse avec moi... ferme les yeux.

Et sans savoir ni comment ni pourquoi, Vima obéit. Elle sentit d’abord les lèvres de son compagnon se poser légèrement sur les siennes, sans les écraser – elles étaient douces et humides, elles semblaient demander la permission de poursuivre leur caresse. Puis elle perçut la langue du Touk, qui venait délicatement goûter ses lèvres, les incitant à s’entrouvrir pour continuer la danse. Et la jeune femme ouvrit les lèvres sans réfléchir, allant même jusqu’à toucher la langue de l’homme de sa propre langue, et répondit avec délice à chacun de ses mouvements – c’était doux, c’était bon, c’était tout ce qui existait au monde... Elle ne se raidit pas quand l’une des mains de son compagnon se posa sur sa nuque alors que, de son autre main, il lui recouvrait le bas du dos et les fesses pour l’attirer plus étroitement à lui ; au contraire, elle ne put que se laisser aller à enrouler ses bras autour de celui dont elle ne désirait rien de plus, à présent, que ce qu’il poursuivait son étreinte à jamais. Alors que le baiser se faisait toujours plus profond et langoureux, elle sentit confusément qu’elle s’était imprudemment avancée dans une rivière dont le débit augmentait sans cesse et dans laquelle elle ne garderait pas pied longtemps... Mais la prudence occupait une place mineure dans son esprit, alors.

Lorsque son compagnon la saisit par la taille et l’assit à califourchon sur lui, Vima vit en un éclair ce qu’elle était en train de faire – ce qu’elle s’apprêtait à faire. Elle ne pouvait pas se donner à un Touk, non, surtout pas, et encore moins à ce Touk-là, oh non...

— Arrête... arrête... souffla-t-elle, la respiration hachurée, tentant de se déprendre des grandes mains qui la tenaient tout entière.

Le Touk fronça les sourcils et sembla mobiliser toute sa volonté pour déposer ses mains sur les cuisses de la jeune femme, le regard assombri par le désir. Il ne la retint pas quand elle se leva d’un bond et s’enfuit en courant, attrapant son sac au passage, pour s’enfoncer sous la pluie battante dans la forêt obscure. Mais elle l’entendit distinctement crier, une seule fois, alors que le sol de la forêt défilait à toute vitesse sous ses pieds et que ses oreilles bourdonnaient :

— Reviens !

Chapitre 16

Vima ignorait depuis combien de temps elle courait ; elle était à bout de souffle et elle avait mal aux jambes, son sac lui meurtrissait constamment le dos – mais elle devait continuer de courir parce que c'était la seule chose qu'elle pouvait tenter pour s'empêcher de penser. Elle ne voulait surtout pas réfléchir à l'homme resté dans l'abri et à la signification de ce baiser renversant qui avait failli faire s'écrouler tout son monde... Mais son monde s'était déjà écroulé ! Comment pourrait-elle faire semblant d'ignorer son ennemi maintenant qu'elle savait qu'elle ne voudrait jamais personne d'autre que lui ? En ce cas, pourquoi n'était-elle pas restée pour qu'il soit sien et qu'elle soit sienne, quitte à ne plus jamais le revoir une fois qu'il quitterait le Berceau ?

Étourdie par un tourbillon de pensées contradictoires, essoufflée et affamée, Vima en oubliait la plus élémentaire prudence. C'est un arbre-liane qui la ramena à la raison ; elle sentit avec horreur l'étreinte rugueuse d'une excroissance végétale qui s'enroulait autour de sa cheville, avant de remonter vivement sa jambe et sa cuisse. Seuls les réflexes aiguisés issus d'une vie passée dans la forêt lui permirent de saisir l'un de ses couteaux à lame d'os, dans une poche de son sac, de couper d'un geste chirurgical la liane qui cherchait à l'attirer dans un enchevêtrement végétal et de se jeter par terre, dans une zone où elle serait hors de danger.

Assise dans la boue, le cœur battant la chamade, elle mit quelques instants à retrouver ses esprits. Il était insensé de courir ainsi dans la forêt, sous un rideau de pluie. La visibilité était mauvaise, le sol était glissant, et il était impossible de prévoir les dangers à éviter – comme elle venait d'en avoir la preuve de façon lamentable. Elle devait se ressaisir. Il n'y avait là rien de grave, après tout. Personne ne saurait ce qui s'était passé ; c'était sa parole à lui contre la sienne, s'il s'avisait de parler... mais pourquoi le ferait-il ? Les secours arriveraient rapidement, et Vima pourrait mettre toute cette histoire derrière elle. Elle ne reverrait jamais le Touk ; il repartirait dire ses bêtises à des femmes aussi barbares que lui. Elle penserait sûrement encore à lui, mais elle en guérirait certainement. Pourquoi avait-il voulu la torturer ainsi ? Il savait bien qu'ils ne pourraient jamais être ensemble... Tiens, elle devrait attendre les secours dans le sentier ; comme ça, elle ne serait plus jamais seule avec lui...

Mais elle se rappela soudain qu'elle était partie si vite qu'elle n'avait même pas examiné la plaie de son compagnon. Elle ne l'avait pas nettoyée ni massée, elle n'y avait pas mis de baume... Elle n'avait absolument pas pris soin de son patient avant de s'enfuir comme une folle dans la forêt. Décidément, elle n'avait pas toute sa tête, aujourd'hui... Et pourquoi donc avait-elle accepté de l'embrasser ?

D'un bond, elle fut debout. Elle en avait vraiment assez de ses pensées, qui revenaient toujours aux mêmes idées, aux mêmes images... aux mêmes sensations qui l'effrayaient. Elle ne voulait pas sentir cette vague intense de chaleur qui montait de son

bas-ventre pour s'étendre dans tout son corps quand elle pensait au Touk, à ses mains, à sa bouche, à ses yeux foncés et lourds de désir, à...

« Un, deux, trois, quatre... » Vima entreprit de compter ses pas. Cela, au moins, lui occuperait l'esprit le temps de se rendre au sentier. Elle se concentra à repérer tous les dangers potentiels dans la forêt devant elle ; et ce n'était pas en vain, car elle était arrivée dans une zone où les arbres-lianes poussaient de façon compacte. Le péril de cette partie du parcours lui permit de prendre un peu de recul par rapport au tourbillon qui se déchaînait dans sa tête et dans son corps.

Une fois arrivée au sentier, elle se permit de se reposer un peu. Bien sûr, elle n'avait pris avec elle aucune provision ; son sac ne contenait que ses livres, un véritable poids mort dans les circonstances. Elle avait laissé tous ses vêtements de rechange et ses outils dans l'abri, avec le Touk. Et lui, que faisait-il en ce moment ? Avait-il faim ? Avait-elle laissé à manger dans l'abri ? Non, elle refusait de continuer d'y penser ; c'était un homme fait, il trouverait bien à se débrouiller. D'ailleurs, ne s'était-il pas aventuré seul dans une forêt inconnue, comme un idiot ? Pour le moment, c'était elle qui devait penser à manger un peu.

Vima n'avait pas le temps de cuire un repas au jus du fruit de l'arbre rose ; elle grimpa donc à un arbre pour cueillir quelques poignées de noix, qu'elle écala pensivement à l'aide d'une grande pierre, comme une barbare – elle était partie sans même son casse-noix. Une fois l'estomac calé de cette modeste pitance, elle fouilla dans son sac jusqu'à y pêcher, dans l'une des nombreuses poches, une feuille de papier-de-mousse et un petit stylet.

« J'ai eu un problème dans la forêt ; appelez le poste de La Porte pour qu'il m'envoie une équipe de secours. Je vais bien, mais j'ai un blessé avec moi. Nous aurons besoin d'une litière pour le transporter. Ma position ci-dessous. Vima »

La garde-frontière souhaitait que le Touk quitte au plus vite le Berceau ; elle préférait donc qu'il reparte vers la prairie avec une équipe de La Porte plutôt que de se rendre au prochain village relais, qui était pourtant plus près. Elle relut son message ; c'était clair, mais il y manquait quelque chose... Elle devait vraiment prendre des précautions. Elle ne voulait pas que l'espion sache qu'elle était la fille du couple royal. Elle ajouta donc :

« P. S. : Le blessé est un Touk. Il ne doit pas savoir mon nom ! »

Satisfaite, elle attacha le message à une branche d'arbre basse qui surplombait le sentier. La blessure qu'avait laissée le stylet dans la feuille commençait déjà à changer de couleur ; on verrait sa missive de loin, d'un orange vif sur fond brun. Pour plus de sûreté, elle bloqua le sentier d'une pyramide de branches mortes, liées solidement et pointant le papier-de-mousse ; quiconque passerait par là le verrait obligatoirement.

La pluie commençait à diminuer d'intensité lorsque Vima entreprit de regagner l'abri. La jeune femme accueillit ce changement de temps avec reconnaissance ; au moins la marche serait-elle moins pénible. Comme à l'aller, elle se concentra sur sa route et sur les plantes rencontrées, dont certaines étaient très dangereuses ; il ne lui était pas facile d'empêcher son esprit de tourbillonner. Elle ne voulait pas s'imaginer des scénarios avant de retrouver le Touk ; elle était mécontente d'avoir tant de mal à empêcher ses pensées de se tourner sans cesse vers lui. Elle marcha donc de façon mécanique, refusant de songer à ce qu'elle dirait ou ferait une fois arrivée, se faisant mentalement des listes des ingrédients composant diverses préparations de plantes, se chantant à elle-même les airs appris dans son enfance, comptant ses pas à la centaine, puis recommençant...

C'était dommage, quand même... Elle qui s'était déjà demandé, un jour, si elle ne préférerait pas les femmes, comme son amie Muna, tant les hommes qu'elle connaissait la laissaient froide... Il fallait donc que celui qu'elle désirait contre sa propre volonté soit un homme mal élevé et vulgaire, un ennemi, un sale Touk ! Oui, c'était vraiment un ennemi, un envahisseur potentiel ; elle ne devait surtout pas l'oublier quand elle se trouverait devant lui et que...

Elle sentit qu'elle arrivait à l'abri avant même de le distinguer. C'était une odeur très particulière, qu'elle ne connaissait que très peu... Qu'était donc cette senteur ? Elle la vit avant de pouvoir l'identifier par ses autres sens : de la fumée ! De la fumée dans la forêt... Mais que s'était-il passé ici ? Elle se mit à courir comme si la mort était à ses trousses. Le feu était tabou dans le Berceau. Le feu était interdit, il était mortel ! Et la fumée montait de l'emplacement de l'abri...

Chapitre 17

Vima trouva le Touk assis près des restes fumants d'un petit feu, abrité sous un auvent sommaire de palmes géantes. Il s'appliquait à disposer quelques grillades de viande – du tatou, d'après la carapace évidée posée près de lui – dans deux des petits bols d'écorce de la botaniste, lesquels contenaient déjà un assortiment de fruits et de baies poussant près du sol, autour de l'abri. Vima sentit diverses émotions la traverser ; un fort émoi – la chaleur montait dans son corps juste à le regarder –, mais aussi de la colère – un feu dans la forêt ! – et de l'inquiétude – mais comment avait-il pu faire tout cela seul, dans son état, avec son énorme plaie à la cuisse ? Ne sachant que dire, elle s'assit directement par terre devant lui, de l'autre côté des braises.

— Tu as déjà eu meilleure mine, tu sais, commença-t-il en la détaillant du regard.

Il avait tenté d'adopter son petit ton sarcastique habituel, mais Vima sentit que, cette fois, le cœur n'y était pas. Néanmoins, elle eut conscience d'être absolument ridicule devant lui, couverte de boue de la tête aux pieds, trempée jusqu'aux os, probablement échevelée... « Que va-t-il penser de moi ? Il va croire que je suis complètement détraquée... » Elle en ignorait la raison, mais cette dernière pensée lui sembla insupportable.

— Je m'excuse, murmura-t-elle en retirant le petit collier à la goutte fondue pour le rendre à son compagnon. Je m'excuse pour ce matin. Je n'aurais jamais dû accepter de t'embrasser. Je suis partie comme une vraie folle, sans même regarder ta plaie ou te laisser quelque chose à manger ; c'était vraiment minable de ma part. Je ne comprends pas l'effet que ton baiser a eu sur moi, mais maintenant il est clair que je dois vraiment rester loin de toi... Tu comprends ? ajouta-t-elle d'une petite voix en levant les yeux vers l'homme. Je te remercie de m'avoir laissée partir... Et je dois te rendre ton présent...

— Il est à toi, je ne veux jamais le revoir si ce n'est autour de ton cou, répondit sérieusement le Touk sans faire un geste pour reprendre le bijou. Et pour ce matin... Je me suis trouvé bien bête de t'avoir laissée filer, en fait. Tu peux remercier ma jambe blessée de m'avoir empêché de te rattraper...

Il soupira, puis ajouta après un instant :

— Je me console en me disant qu'après tout, je ne pourrais pas espérer que tu choisisses de rester avec moi pour toujours si je ne te laissais pas la possibilité de partir, non ?

Vima opina timidement, et son compagnon reprit en la regardant droit dans les yeux :

— Mais la prochaine fois, je te garderai près de moi.

— C'est pour ça qu'il ne doit pas y avoir de prochaine fois, affirma la jeune femme de la voix la plus ferme et raisonnable qu'elle pouvait employer. Je vais m'installer un hamac dans l'arbre au-dessus de l'abri. Ce sera plus simple ainsi, pour nous deux. Ensuite, les secours arriveront, et tout rentrera dans l'ordre.

— Non, je ne veux pas. Je veux profiter de tous les instants qui me restent, seul avec toi. Je n'ai pas dit que j'allais te sauter dessus ; tu ne dois pas avoir peur de moi... Mais la prochaine fois que tu te donneras à moi, je ne te laisserai pas changer d'idée. Je trouverai bien une façon de pousser ta tête à obéir à ton corps...

— Tu es certain, alors, que tu n'essaieras pas de... de continuer, si je reste ? s'enquit Vima, soulagée pour une raison qu'elle ne souhaitait pas s'avouer. Tu me promets que tu ne tenteras rien ? On pourrait devenir des amis, juste des amis...

Le Touk réfléchit pendant un petit moment ; il sembla trouver son compte à la proposition de la jeune femme, puisqu'il répondit :

— C'est d'accord. Tant que nous serons seuls ici, je ne tenterai rien. Mais si toi, tu tentes quelque chose, je ne réponds pas de moi. Et quand nous aurons quitté cet abri, je ferai absolument tout pour te convaincre d'être à moi.

— D'accord, souffla Vima sans parvenir à s'empêcher de sourire ; elle n'aimait pas y penser, mais la perspective de ne pas avoir à se priver de ses derniers moments avec cet étranger la rendait heureuse.

Elle repassa autour de son cou le collier que le Touk lui avait offert. « Juste pour ne pas le perdre, je trouverai le moyen de le lui rendre quand les secours arriveront... » Puis son compagon lui fit signe de venir s'asseoir près de lui ; après quelques secondes d'hésitation, elle accepta. Lorsqu'elle s'exécuta, il lui servit un bol, et ils mangèrent en silence pendant de longues minutes, assis côte à côte.

— Tu sais que je suis vraiment furieuse contre toi ? dit Vima, ses paroles contredites par la douceur de sa voix. Faire du feu dans la forêt, c'est absolument interdit. Tu ne dois jamais recommencer...

— Mais tu aimes bien mes grillades ? répliqua le Touk en retrouvant peu à peu son air habituel.

— Elles sont délicieuses. Vraiment. Mais j'espère bien ne plus en manger dans la forêt !

Le Touk se retourna vers la jeune femme, l'air d'essayer de comprendre quelque chose.

— Tu veux être avec moi, même si ta tête a du mal à s'en convaincre, dit-il pensivement. Un interdit trop fort t'en empêche ; du moins, c'est ce dont tu es persuadée. Et pourtant, tu acceptes de manger des grillades, alors que tu sais que je les ai fait cuire

ici, ce qui est interdit. Quelque chose m'échappe... Je sais que tu ne me mens pas, mais tu ne me dis pas tout. Il me manque des éléments pour trouver une solution à notre problème. Moi aussi, d'ailleurs, je pourrais t'en dire plus. Alors si on ouvrait le jeu ?

Oui, pourquoi ne pas tout se dire ? Les secours arrivaient, et il était probablement trop tard pour que le Touk puisse tenter quoi que ce soit contre elle en apprenant son identité. En outre, il était blessé... Et, de toute façon, elle était convaincue qu'il ne lui ferait jamais le moindre mal. Si elle lui expliquait sa situation, il comprendrait certainement l'impossibilité de leur histoire... Ce serait tellement plus facile ainsi...

Elle posa son bol et se recueillit quelques instants ; elle gardait son secret bec et ongles depuis tant de jours qu'il lui semblait soudain étrange de le dévoiler. Mais alors qu'elle allait enfin se soulager de ce fardeau, elle sentit une crampe sourde lui contracter le ventre. « Oh non, pas maintenant... » Elle grimaça et posa une main sur la source de la douleur. Instantanément, le Touk fut devant elle, à ses genoux, pour lui prendre sa main libre.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il. Ce ne sont pas mes grillades qui... ?

— Non, non, fit Vima en se relaxant un peu. Ce n'est rien du tout, je vais juste donner le Sang... Je suis en avance, je ne m'y attendais pas avant mon retour à la maison, mais ce n'est rien de grave... La course, les émotions... ça ira... le rassura-t-elle en grimaçant de nouveau.

— Le Sang ? Mais pourquoi as-tu mal ? Tu n'es pas bien du tout ! Qu'est-ce que je peux faire ?

— Rien, rien... J'en ai seulement pour quelques heures. Ça ira de pire en pire, puis ça s'améliorera. Je devrais me sentir mieux au début de la nuit, expliqua la jeune femme en levant les yeux vers les rayons du soleil couchant, qui commençaient à filtrer au travers du couvert des arbres.

Elle se leva et rentra dans l'abri, où elle trouva le petit récipient qui allait servir à recueillir le Sang. Elle en ressortit pour le poser comme il se devait, cachée derrière un arbre, puis retourna dans la hutte en faisant signe au Touk de l'y suivre. Celui-ci, l'air grave, lui emboîta le pas du mieux qu'il pouvait, en boitillant.

La botaniste lui indiqua de la main de s'asseoir près d'elle, ce qu'il fit. En silence, elle entreprit ensuite d'examiner sa plaie, de la nettoyer et d'y appliquer du baume. Elle sentait la torsion dans son ventre s'intensifier au fil de l'examen ; quand elle eut enfin fini, elle n'avait plus la force de faire autre chose que de se coucher en boule dans le lit de fougères pour attendre la délivrance qu'apporterait le passage du temps.

— Attends, je vais te donner la plante que tu me préparais pour atténuer la douleur, se proposa le Touk en commençant tant bien que mal à se diriger vers les réserves de remèdes.

— Non ! Je ne peux rien prendre, ce n'est pas ainsi qu'on fait ! Il faut juste que tu me laisses me reposer, d'accord ? Je suis habituée... Ça fait mal, mais ça passe... Et tu ne dois pas me parler non plus ; pendant que je donne le Sang, je ne peux pas avoir de contact avec les adultes qui ne donnent pas le Sang en même temps que moi...

— Alors tu me laisseras au moins te réconforter, annonça son compagnon en se glissant près d'elle.

Il se coucha tout contre le dos de Vima, son visage enfoui dans le cou de sa compagne, et glissa sa main sous celle qu'elle tenait sur son ventre. La chaleur de cette grande main apaisait un peu la douleur qui irradiait maintenant vers la plante des pieds de la jeune femme.

— Non, murmura celle-ci, contractée par la souffrance ; tu ne peux pas me toucher pendant que je donne le Sang... Va-t'en...

— Si tu savais ce que je m'en fiche, de ces traditions... Je vais partir uniquement si je ne te fais pas de bien.

Vima ne dit plus rien, car elle était en effet beaucoup mieux ainsi, avec le ventre réconfortant du Touk calé tout contre son dos et sa large main brune étouffant sa douleur... Elle traversa ainsi la tempête qui s'agitait au-dessous de son nombril et finit par s'endormir, épuisée, sans avoir trouvé le courage de se libérer des bras de son compagnon. C'est ainsi qu'ils dormirent, et c'est ainsi qu'ils furent découverts le lendemain matin, par un Nozu rouge d'indignation.

Chapitre 18

Meïamali ne se sentait vraiment pas bien ; chaque jour qui passait détériorait son état. Ce n'était pas tant l'Envie de la Sève qui la perturbait ; elle avait l'habitude des désirs impérieux et pouvait vivre avec celui-ci, qui avait remplacé tous les autres. Ce qui la minait, c'est qu'elle n'était plus elle-même et qu'elle avait l'impression d'observer sa vie de l'extérieur. La Sève lui avait fait le don de lire en quiconque osait soutenir son regard ; elle se pénétrait de l'amour inconditionnel et de l'inquiétude des yeux d'Adax, de l'incompréhension des yeux de son propre père, du respect, de l'amour et de la tristesse de ceux de Hoywe, mais aussi de la distance grandissante de ceux de ses propres enfants. Cazi et Mana ne la reconnaissaient plus et se sentaient abandonnés. La jeune femme le savait – le sentait –, mais ne pouvait rien faire d'autre que de s'enfoncer dans une mélancolie croissante. Malgré sa profonde certitude quant à la nécessité de ce qu'elle faisait, elle payait déjà une partie du prix de son sacrifice : elle avait ôté à ses propres enfants une mère joyeuse et impétueuse, qui chantait, qui riait aux éclats, qui parlait fort et qui les serrait à les étouffer d'amour... Maintenant, elle les contemplait pensivement et les caressait du bout des doigts ; elle était devenue un fantôme dans leur vie, et ils se détachaient d'elle, lentement mais sûrement...

Elle devait absolument se rendre à l'Arbre, et elle devait le faire maintenant. À cet endroit seulement tout semblait reprendre un sens. La Sève apaisait son corps, et la quiétude du lieu nourrissait son cœur de l'espoir d'un avenir meilleur pour sa famille et elle. D'ailleurs, le rituel d'Accueil voulait que les porteuses d'Amis fréquentent le plus possible le Cœur de l'Arbre et les Amis ; Meïamali ne pouvait s'imaginer comment il pouvait en être autrement. Elle se souvenait avoir pris la nouvelle de la naissance de La-Pousse, que personne n'attendait, un peu à la légère ; aujourd'hui son cœur débordait de compassion pour la femme qui avait dû affronter seule toutes ces difficultés, en silence, luttant même contre l'existence du changement qui s'était opéré en elle.

La-Pousse, justement, elle devait voir La-Pousse. Elle en avait assez de discuter avec Grand Ami. Il flottait déjà trop haut dans le vent, et elle le sentait trop éloigné de sa douleur à elle, bien réelle et humaine. Alors que La-Pousse, lui, était si jeune et si neuf, comme sa peine à elle ; le réconfort et l'espoir ne l'atteignaient plus qu'en sa présence. Le bambin dormait encore dans la Sève pendant la plus grande partie du jour et de la nuit; après tout, il n'était âgé que de quelques semaines. Pourtant, il suffisait que Meïamali se sente triste et seule pour qu'il s'éveille presque instantanément et qu'il la regarde gentiment, l'enveloppant de tout l'amour du monde. La jeune mère pleurait alors, mais ses larmes la nettoyaient de la suie qui salissait son cœur.

Récemment, La-Pousse s'était même mis à ramper hors de sa flaque de Sève pour venir la rejoindre sur son siège de mousse ; elle le posait alors sur son ventre encore plat comme sur un coussin, et il s'y enroulait avec bonheur, suçant son pouce. Meïamali le

sentait pulser à l'unisson avec la petite crevette qui s'agitait en elle ; ces deux frères-sœurs, qui passeraient ensemble leur longue vie, se connaissaient déjà. Alors elle pleurait encore plus fort, secouant l'enfant de ses sanglots, mais elle se sentait ensuite libérée.

Elle arriva enfin à la plate-forme qui lui permettrait de se hisser jusqu'au Cœur de l'Arbre. Elle allait déjà mieux lorsqu'elle s'y coucha de tout son long, indifférente aux regards des passants et des visiteurs faisant la file pour obtenir de la Sève, au pied de l'Arbre. Elle n'avait plus l'énergie de se soucier de ce que les gens penseraient d'elle – d'ailleurs, elle ne s'en était jamais vraiment inquiétée. Elle avait l'impression d'avoir dormi quand elle arriva enfin à la cime. Pénétrer au Cœur de l'Arbre produisit son effet habituel de paix et de calme, mais ne suffit pas à effacer la sourde mélancolie qui avait remplacé la colère dans son cœur jadis si prompt.

Cette fois était pire que les précédentes. Mana, sentant l'étrangeté grandissante de sa mère, lui avait demandé : « Qui es-tu ? » Avant que Meïamali ait pu formuler une réponse, Cazi avait affirmé qu'elle était un rêve venu remplacer leur mère. La petite fille avait alors demandé à son grand frère si c'était un bon ou un mauvais rêve, et Cazi lui avait dit qu'il ne le savait pas, mais que c'était un rêve étrange qui venait de loin. « Mes propres enfants me voient maintenant comme une étrangère... Moi qui ai toujours été étrangère, je le suis désormais au sein de ma propre famille... Et pourquoi ? J'ai tout perdu pour la grande famille du Berceau, qui n'est même pas vraiment la mienne... »

Le grand bol de Sève qu'elle se servit, une fois assise à son endroit préféré, ne parvint pas non plus à lever le voile de tristesse qui obscurcissait tout son être. Elle se sentit mieux, certes : elle percevait l'amour émanant de son bas-ventre et de l'Arbre en entier, et la place du Berceau dans l'univers – mais elle avait l'impression de n'être qu'une poussière portée par le vent... Une poussière qui joue son rôle dans le cours de la vie, mais dont l'existence en soi – ou dont le bonheur ! – n'a aucune importance.

Les yeux fermés, elle sentit que La-Pousse avait perçu son désarroi et qu'il rampait vers elle. Elle ne bougea donc pas et attendit que la présence désormais familière s'enroule sur elle, dans sa position préférée. Mais La-Pousse resta plutôt contre elle, sa tête encore un peu trop lourde pour son petit cou reposant sur le ventre qui abritait son frère-sœur. Son regard était empreint de tant de bonté et de gratitude que Meïamali pleura.

— Ils t'aiment toujours, tu sais, dit-il de sa petite voix cristalline.

— Ils m'aiment encore par habitude, parce qu'ils n'ont pas oublié de m'aimer... murmura la jeune femme entre deux sanglots.

— Tu sais que ce n'est pas vrai. Ils t'aiment et ils t'attendent ; ils sont de la forêt. Mais tu voudrais qu'ils soient avec toi, pas en retrait.

— Oui, je ne sais pas comment l'expliquer... Ils ont toujours été ce que j'avais de plus précieux ; je ne peux pas devenir une étrangère à leurs yeux. J'ai l'impression de les perdre... comme si je n'allais jamais pouvoir reprendre ce qui est passé.

— Alors tu dois les faire rêver avec toi ! conseilla l’Ami avec un sourire enfantin et enjoué.

Meïamali n’y comprenait plus rien, malgré la Sève. Jamais on ne donnait de Sève aux enfants humains ; cela nuirait irrémédiablement à leur développement. Était-ce cela que La-Pousse voulait dire ? Elle pouvait lire en lui qu’il était sincère et sérieux, mais elle ignorait ce que ses paroles signifiaient vraiment.

— Je ne comprends pas, dit-elle, consternée.

— Tu sais des choses parce que tu rêves. Et les enfants aiment rêver ; ils adorent entendre des histoires et voyager dans leur tête. Emmène-les dans tes rêves en les leur racontant, Meïamali.

— Je sais lire les gens, mais je ne suis pas un Ami comme toi, La-Pousse. Toi, tu vois dans les gens, mais aussi les objets, les plantes, les animaux... Tu as des tonnes de choses à raconter sur chaque élément de l’univers que tu peux observer. Je ne peux pas faire ça... Mais si je le pouvais... réfléchit la jeune femme à voix haute, de plus en plus songeuse alors que l’idée faisait son chemin.

— Alors lisons ensemble, Meïamali. Je n’ai pas la mémoire de Grand Ami ! J’ai tellement à apprendre et je suis si jeune encore. Ma vie sera infiniment longue, je le sais, mais j’ai tant à découvrir et je suis impatient de commencer ! Exploreras-tu la vie avec moi ? Alors, tu raconteras tes voyages dans les rêves à Cazi et Mana, et ils t’écouteront et rêveront avec toi.

Meïamali comprit alors qu’elle pourrait en effet faire participer ses enfants adorés à son rêve éveillé de Sève. Pleine d’une joie soudaine qui se déversa en son cœur comme un torrent dans un lit asséché, elle tira de sa poche un petit objet cylindrique et bariolé : son porte-bonheur, une sculpture réalisée par Cazi et teinte en couleurs vives par Mana. Tous deux avaient collaboré pour lui offrir cet unique présent d’anniversaire quelques mois plus tôt – il y a une éternité ! Gardant la précieuse petite œuvre au creux de sa main, elle la montra à La-Pousse, qui la toucha du bout d’un doigt dodu et couleur de châtaigne. Il se mit à sourire en racontant :

— Cet arbre-là n’était pas très content de se voir amputé d’un bout de branche, car il poussait depuis plus de soixante-dix ans et n’avait jamais été ennuyé, auparavant...

S’emplissant les oreilles et la mémoire du récit de La-Pousse, la jeune mère sut qu’elle pourrait maintenant rêver avec ses enfants chéris. Comme pour partager sa joie, le petit être qui était en elle se mit à pulser plus fort. Et elle se laissa tourner en même temps que la Terre.

Chapitre 19

— Vima !

Vima émergeait lentement de sa chaude torpeur au son d'une voix d'homme en colère.

— VIMA !

Une voix qui venait de loin, mais qu'elle connaissait bien... la voix de Nozu ! Cette fois, le réveil fut total et brutal. Abasourdie, elle s'assit pour constater que le Touk s'était lui aussi réveillé et qu'il s'était un peu redressé en s'accoudant, toujours étendu sur le côté – toujours collé à elle.

— Vima... dit doucement ce dernier, comme s'il savourait chaque syllabe prononcée. J'aime beaucoup ton nom, ma petite Centrée. Moi, c'est Dam, ajouta-t-il d'un air complice en lui serrant la main. Désolé, c'est un peu moins original...

— Vima, tu peux m'expliquer ce qui se passe ici ? gronda Nozu, la fronde à la main, dressé dans l'entrée de l'abri.

La jeune femme avait du mal à remettre de l'ordre dans ses pensées. En effet, que se passait-il ici, au juste ? Elle ne le savait pas exactement. Par contre, ce qui était clair, pour elle, c'est qu'elle n'avait pas de comptes à rendre à Nozu. Surtout pas quand il employait ce ton impérieux avec elle.

— Tu n'as pas lu mon message, Nozu ? gronda-t-elle, heureuse de laisser la colère filtrer dans sa voix – au moins, cela lui donnait une contenance plus assurée. C'était tout écrit : j'ai eu un problème dans la forêt, je suis avec un blessé, le blessé est un Touk... Et je ne veux PAS qu'il sache mon nom ! Je te remercie pour ta discrétion, c'est bien joué !

— Oui, j'ai bien lu ton message, Vima, répondit sourdement Nozu. Je l'ai lu dès que nous avons reçu l'oiseau du groupe qui se rendait au village relais. C'est pour ça que je suis allé réveiller Muna en pleine nuit et que nous sommes partis sur-le-champ !

— En pleine nuit ? C'est pour ça que tu es arrivé si vite... Mais voyons, Nozu, je n'ai pas écrit que c'était urgent ! Tu sais combien il est dangereux de voyager dans l'obscurité, surtout quand je ne suis pas là pour identifier les plantes ! Tu aurais pu laisser une autre équipe venir – une équipe complète, avec un botaniste... Tu n'avais aucune raison de courir un risque aussi insensé – et de le faire courir à Muna !

— Ne te donne pas trop d'importance – j'aurais pu suivre tes traces les yeux fermés, on aurait dit un troupeau de singes adolescents ! Mais je comprends bien que tu

aurais voulu rester plus longtemps dans la forêt avec ton barbare hideux... Je crois d'ailleurs que je vous interromps... siffla l'animalier.

— Excuse-moi... Nozu, c'est ça ? intervint le Touk, qui semblait prendre la dispute avec un certain amusement. Il n'y a aucune raison de se fâcher, vraiment. Vima et moi sommes ravis de te voir ; comme tu peux le constater, on était un peu à l'étroit dans cet abri...

« Si seulement il pouvait se débarrasser de son petit sourire narquois... Nozu va lui sauter à la gorge... », pensa la jeune femme, dépassée par la tournure que prenaient les événements.

— Quant à ce que Vima a fait ou pas, poursuivit l'étranger, je dirais que ça ne concerne qu'elle ; tu n'es pas son compagnon, alors qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Et qu'est-ce qui te permet de penser que je ne suis pas son compagnon ? Qu'est-ce que tu en sais, barbare ? aboya Nozu avant que la botaniste ne puisse intervenir.

— J'en sais que quiconque n'est pas aveugle voit bien qu'elle ne t'aime pas. Ce n'est donc pas toi la raison pour laquelle elle s'est toujours refusée à moi.

Pendant quelques instants, Nozu digéra la réponse de l'étranger en silence ; Vima eut enfin le loisir de faire de même – et de se dégager un peu plus de l'étreinte du Touk (Dam, il s'appelait Dam), lequel avait évidemment pris la peine de rester en contact avec elle sur la plus grande partie de son corps.

— Je donne le Sang, Nozu, se justifia Vima avant que celui-ci ne se ressaisisse. C'est arrivé plus tôt que prévu. Je dois aller à la maison du Sang le plus rapidement possible. Tu comprendras donc qu'il m'est impossible de te parler avant quelques jours ; j'ai déjà assez dérogé à la règle.

L'animalier resta muet ; sa colère était contenue, mais elle vibrait autour de lui comme un nuage d'orage. Quant au Touk, il n'avait d'yeux que pour Vima, qui ramassait maintenant ses affaires. Celle-ci se sentit d'ailleurs soulagée quand elle vit Muna, qui se tenait en retrait, juste à côté de l'ouverture de l'abri ; forcément, elle avait tout vu et tout entendu. La botaniste avait hâte que le Sang de sa collègue se déclenche aussi pour qu'elle vienne la rejoindre à la maison du Sang ; d'habitude, elles avaient pratiquement le même rythme...

Vima revint près du Touk, invitant de la main Muna à l'accompagner. Elle découvrit doucement la cuisse de l'étranger pour montrer la plaie à son amie. Puis elle entreprit de la laver et d'y appliquer du baume – pas question de faire un massage maintenant ; les deux hommes en viendraient certainement aux mains. Elle sentait le regard de Dam sur elle, et la chaleur maintenant familière qui émanait de son corps ;

malgré tout, elle gardait les yeux obstinément baissés sur la blessure – pas question de se permettre de familiarités devant ses amis. En fait, plus question de se laisser aller à un quelconque rapprochement avec cet homme ! Elle s'était déjà bien trop compromise avec lui ; elle en paierait le prix d'une façon ou d'une autre. Levant les yeux pour les plonger dans ceux de Muna, elle vit que cette dernière avait bien compris la façon de traiter la plaie – qui, heureusement, guérissait à merveille. Elle trouva du réconfort dans le regard apaisant de la guerrière, qui avait probablement compris plusieurs autres choses.

Les deux femmes entreprirent de démonter l'abri, pendant que Nozu fixait la litière à deux singes coureurs qu'il avait emmenés avec lui. En quelques minutes, ils furent prêts à partir ; le Touk était bien harnaché à la litière que menaient Muna et Nozu, lequel veillait à ce que les singes n'avancent pas trop vite. Vima ouvrait la voie. Il lui convenait bien de se concentrer à repérer des dangers : elle ne pouvait pas supporter de se mêler aux autres en ce moment, d'autant plus qu'elle ne pouvait pas parler. Et elle avait peur de sa propre réaction si elle devait se trouver face au Touk.

— Je veux bien qu'elle donne le Sang, mais il avait la main sur elle, sous ses vêtements ! vociférait Nozu. Tu l'as vu comme moi, Muna !

— Écoute, ce ne sont pas tes oignons, répondit la guerrière du tac au tac. Et de toute façon, si ça peut te rassurer, ça ne veut rien dire du tout. Vima fait partie de ces femmes pour qui donner le Sang est très douloureux, surtout durant les premières heures. J'en sais quelque chose ; jusqu'à la naissance de Roctiv, j'étais comme ça, moi aussi. Ça la soulageait probablement d'avoir la chaleur d'une main sur le ventre.

— Quoi ? Tu dis qu'il essayait de l'aider en se collant à elle comme une sangsue des marais et en mettant ses sales pattes sur elle ?

— Nozu, on utilise souvent la chaleur pour enlever les maux de ventre. Tu le saurais bien si tu étais une femme. D'ailleurs, moi-même, j'ai souvent réchauffé le ventre de Vima avec ma main pour la soulager dans les premières heures du Sang. Es-tu furieux contre moi à cause de cela ?

— Ce n'est pas pareil, Muna. Toi, tu es une femme.

— Nozu... *j'aime* les femmes, tu t'en souviens ?

Vima fut reconnaissante à son amie d'avoir menti pour faire taire Nozu : jamais celle-ci ne l'avait ainsi soulagée pendant le Sang, car la botaniste s'était toujours isolée dans sa douleur. Et, comme la plupart des hommes du Berceau, Nozu se sentait vaguement mal à l'aise à l'idée que deux femmes puissent se choisir comme compagnes et délaisser l'amour des hommes – il ne pousserait pas la conversation plus loin. Vraiment, Muna lui avait doublement cloué le bec... Vima avait hâte de parler seule à seule avec elle, tout comme de revoir enfin Meïamali, qui passerait par La Porte sur sa route pour la réunion des troqueurs d'épices... Tout ce qui pourrait la distraire de l'homme qui avançait juste derrière elle, dans la litière, serait le bienvenu.

Ils avancèrent à un bon rythme, grignotant des provisions apportées par Muna sans prendre le temps de s'arrêter ; Vima devait se rendre au plus vite à la maison du Sang. Une fois arrivée au sentier, la guerrière souhaita faire une pause pour permettre à Nozu de libérer et de récompenser les singes coureurs, avant d'aller en chercher d'autres. Mais celui-ci fit valoir que ses singes étaient encore capables de faire un bout de chemin ; après tout, il ne les avait jamais fait courir, et ils étaient deux pour porter un seul homme. Vima ne fut pas longue à comprendre pourquoi l'animalier ne voulait pas s'arrêter quand il annonça tout bonnement :

— Alors, Vima, on se retrouve dans quelques jours à La Porte, je crois ?

Devant le regard interrogateur de la jeune femme, il ajouta, d'un ton plein de rancune :

— La maison du Sang la plus proche est au village relais de Chenille-Montante. C'est là que tu dois aller, si tu veux respecter les règles... Tu ne peux pas faire la route avec nous jusqu'au bout du sentier, tu le sais bien. Ne t'inquiète pas pour ton barbare pouilleux, je vais en prendre bien soin.

Vima en avait perdu le souffle ; Nozu avait raison, bien sûr. Elle n'avait pas voulu réfléchir au moment de la séparation ; elle avait pensé qu'elle pourrait dire au revoir au Touk d'une façon ou d'une autre, une fois rendus à l'orée de la forêt, ou même ici, en arrivant au sentier... Ainsi, les adieux, c'était maintenant, pour toujours ? Ravalant les larmes qui lui montaient aux yeux, presque étouffée par la boule qui lui serrait la gorge, elle vint embrasser Muna, qui lui caressa la joue d'un geste plein de tendresse. Puis elle fit mine de jeter un dernier coup d'œil à la blessure de Dam, qui lui souffla à l'oreille, tout en la regardant une dernière fois de la tête aux pieds : « À bientôt, Vima... » Lançant un regard qu'elle souhaitait glacial à Nozu, elle entendit ce dernier murmurer entre ses dents :

— Si tu pensais que j'allais te laisser parler de cet homme pendant des jours avec Muna dans la maison du Sang, tu te trompais, Vima...

Alors la botaniste s'assit sur le sentier pendant que l'improbable trio s'éloignait lentement, puis se leva et marcha vers le village relais. En route, il lui vint vite à l'esprit qu'elle n'avait dit à personne que Dam était venu pour évaluer la possibilité d'envahir le Berceau ; l'avait-elle protégé sans l'avoir voulu, au détriment de la sécurité de son propre peuple ? Finalement, elle se dit que jamais le Touk ne leur ferait de mal, puisqu'il l'aimait. Elle sentit alors le poids du petit pendentif qu'elle portait toujours entre ses seins ; elle avait oublié de le lui rendre, et maintenant, elle n'oserait plus l'ôter, de peur de le perdre... Comment ferait-elle pour cesser de penser à lui ? Laissant pour une fois ses

larmes couler librement, elle entreprit de compter ses pas jusqu'au village pour se débarrasser de toute pensée.

Chapitre 20

Hoywe cherchait la façon de prévenir Vima. Le petit Grand Ami vivait depuis un mois plein, déjà – Meïamali lui avait assuré qu’il était vigoureux et bien portant. Vima avait probablement déjà entendu parler de la naissance de La-Pousse par des voyageurs venant du Centre ; selon la tradition, ce genre de nouvelle ne s’écrivait pas, il se confiait comme un secret. Elle serait forcément étonnée, comme tout le monde, mais elle ne viendrait pas au Centre pour autant ; en outre, elle attendait sa belle-sœur, son frère et ses neveux dans quelques mois, quand ils passeraient par La Porte pour se rendre au rendez-vous des troqueurs d’épices – Vima ne savait pas que ce périple avait été annulé. Pourtant, il fallait bien qu’elle vienne... Elle devait être là pour l’événement d’une importance capitale que constituerait la naissance d’un Grand Ami, la première du genre depuis des siècles.

La reine avait le fort sentiment qu’il ne fallait pas que sa fille tarde trop à rejoindre le reste de sa famille. Elle savait, pour l’avoir souvent lu, que les grossesses produisant des Amis se terminaient toujours avant le terme des gestations humaines. Dans le cas d’un Grand Ami, des exemples très anciens racontaient que la délivrance pouvait venir encore plus rapidement... Il n’y avait pas de temps à perdre ; Vima devait revenir plus tôt que tard.

Pourtant, Hoywe hésitait sur la façon de demander à la jeune femme de rentrer au Centre. Pour lui envoyer un message codé expliquant la vérité, elle devrait forcément passer par ses délégués postés à l’orée du sentier Sud... La presque totalité d’entre eux ignoraient la filiation de Vima, et celle-ci n’apprécierait pas que sa mère ébruie sa réelle identité dans sa nouvelle vie de garde-frontière. Quant aux émissaires qui savaient que la jeune femme était la fille du couple royal, la reine était réticente à l’idée de les forcer à révéler les liens qui les unissaient à elle... D’un autre côté, il lui était impossible d’écrire la vérité directement à Vima, puisque les informations de ce type ne pouvaient pas risquer de se retrouver entre de mauvaises mains ou de trop circuler... Seize ans plus tôt, Grand Ami avait à lui seul réussi à faire rebrousser chemin à l’armée touk, venue pour prendre possession de la forêt. Il était alors immense, sage et vénérable, connu et respecté de plusieurs générations humaines – et même des Touks. Que ferait un Grand Ami enfant pour repousser une autre invasion, s’il devait y en avoir une ? Cet enfant posséderait la mémoire de tous les Grands Amis, oui, mais ce ne serait tout de même qu’un enfant... Non, la reine ne pouvait pas risquer que la nouvelle du transfert se répande déjà. Le secret devrait être maintenu le plus longtemps possible ; l’avenir même du Berceau était en jeu...

À la pensée d’une possible attaque, Hoywe sentit les poils de ses bras se hérissier, malgré la chaleur pesante qui régnait dans sa maison. Jamais elle ne voulait revivre une telle angoisse. Et pourtant, les choses ne s’étaient guère arrangées depuis ce cauchemar,

bien au contraire... Les Touks avaient poursuivi leurs annexions tout autour de la forêt, récupérant probablement pour eux la Sève qu'ils ne venaient plus se procurer directement. La reine savait bien qu'ils auraient pu continuer d'envoyer des groupes en chercher ; les Centrés leur en auraient fourni, comme ils le faisaient pour tous les peuples qui le leur demandaient. Mais les Touks s'étaient simplement retirés et avaient cessé toute relation avec le Berceau. Cela n'augurait rien de bon...

Depuis toutes ces années, les raisons qui avaient à l'origine poussé les Touks à désirer la forêt n'avaient pas changé. Ces barbares voulaient contrôler la région en prétextant assurer la paix et la protection de tous. Hoywe se doutait bien qu'ils cherchaient ainsi à faire main basse sur la Sève et à en tirer profit... D'ailleurs, les rapports qu'elle lisait quotidiennement mentionnaient fréquemment la volonté touk de gérer la distribution de la Sève – ce qui déplaisait aux Liseurs et aux visiteurs venus s'approvisionner au Centre. Le Dehors n'allait pas si bien, songea-t-elle tristement. Ces comptes rendus faisaient aussi état d'un réel manque de sérieux dans le don du Sang, de l'abandon des maisons intergénérationnelles, de l'usage de devises, de la valorisation des combats, et même de l'esclavage ! La reine comprenait bien qu'on puisse abandonner l'interdit concernant le feu, dans le Dehors – les gens n'avaient là ni Arbre ni Amis à protéger. Mais tomber dans la barbarie et abandonner tous les enseignements des Amis, c'était inacceptable. Pourtant, les Centrés ne pouvaient rien faire à ce sujet... Ils avaient toujours privilégié la prêche par l'exemple ; ils accueillaient donc les visiteurs, leur donnaient la Sève si leurs intentions étaient bonnes, troquaient leurs ressources avec eux, vivaient au rythme des coutumes et de la forêt... Ils n'avaient pour seule force qu'une influence morale – c'est-à-dire qu'ils n'avaient aucune répercussion réelle sur le Dehors. Au moins, les Touks ne toléraient pas les pires des barbaries dans les territoires conquis – c'était déjà ça de gagné ! Et ils étaient suffisamment forts et organisés pour imposer le respect de leurs propres lois...

Mais si ces barbares parvenaient à leurs fins dans le Berceau, les Centrés pourraient dire adieu à leur mode de vie ancestral – lequel avait jadis sauvé l'humanité, avant de permettre le repeuplement de toute la région... Les habitants de la forêt se faisaient une fierté d'être absolument libres et autonomes, et ce, depuis l'aube de l'Après. Ils accueillaient les voyageurs et les étrangers à bras ouverts, oui, mais ils n'acceptaient pas pour autant de se faire dicter leur conduite autrement que par le savoir que leur avaient transmis les Amis. Une invasion serait catastrophique pour eux, mais aussi pour les Amis, pour l'Arbre et pour tout l'équilibre durement maintenu pendant des générations et des générations...

Pourtant, au Berceau, la situation n'était pas idéale non plus ; Hoywe était bien placée pour le savoir. Ici aussi, les traditions se perdaient peu à peu, sous l'effet conjugué de l'usure du temps et des pressions grandissantes du monde extérieur, toujours plus peuplé et exigeant en Sève. Même au Centre, les gens abandonnaient peu à peu les

croyances et les savoirs qui étaient censés constituer leur essence même. La naissance de La-Pousse le prouvait, si une telle preuve était nécessaire.

« Grand Ami dit que les temps changent... », pensa la reine. C'était vrai ; depuis sa naissance, elle-même avait été témoin de nombreux changements. Il fut une époque où Grand Ami, même s'il était déjà excessivement vieux, passait le plus clair de son temps à parcourir les villages et la forêt en trimballant sur son dos un grand réservoir de Sève : les gens le connaissaient et l'aimaient. Il était alors depuis longtemps le seul des Amis, car il refusait de demander le sacrifice pour se pourvoir de compagnons : les Amis de sa lointaine enfance s'étaient depuis longtemps exilés dans le Dehors pour y guider les hommes. Et ils y étaient morts après de longues années, car nul Ami ne pouvait vivre pour toujours loin de l'Arbre. Depuis, Grand Ami perpétuait seul les connaissances de son espèce et enseignait à tous l'harmonie avec la forêt. Mais ces voyages étaient loin, maintenant, et le géant n'était pas sorti du Centre depuis longtemps... après la naissance de La-Pousse, il n'avait même plus quitté le Cœur. Il faudrait d'ailleurs attendre des années avant que le nouveau Grand Ami, une fois né, puisse s'éloigner du Cœur...

Non ! Hoywe ne voulait surtout pas penser à cela. Aucun Ami ne sortait de l'Arbre avant que sa porteuse ne quitte ce monde ; la reine refusait de songer à la mort de sa belle-fille, laquelle tragédie était pourtant nécessaire pour que le nouveau Grand Ami parcoure enfin le Berceau. Cette pauvre Meïamali, dont la vivacité s'était muée en un mélange de sagesse et de tristesse, et qui pâlisait à vue d'œil, prenant peu à peu un teint légèrement verdâtre... cette petite braise venue de si loin était en train de s'éteindre sans bruit sous ses yeux. Et pourtant, s'éteindre sans bruit ne ressemblait tellement pas à la compagne d'Adax !

La reine ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour sa belle-fille, qu'elle aimait tendrement. Même si tout son savoir la rassurait quant à la normalité du déroulement des événements, elle se sentait mal à l'aise entre la jeune femme possédée par des forces qui la dépassaient, son fils rongé par l'inquiétude et la culpabilité, et sa forêt qui perdait son identité – et qu'elle, Hoywe, se savait bien incapable de protéger encore longtemps...

Car si la forêt s'était toujours protégée seule, la reine savait qu'un peuple du Dehors – les barbares de Touks, probablement... – finirait inévitablement par décider de mettre à l'épreuve cette résistance toute théorique, pétrie de peurs ancestrales. Les Centrés n'avaient aucune armée ; leur mode de vie et leur philosophie s'y opposaient. Chaque village était pourvu d'un protocole d'autodéfense efficace pour contrer d'éventuels pillards aventuriers, mais cette protection ne tiendrait pas longtemps contre une armée bien organisée et entraînée à la bataille en forêt. Hoywe ne voulait même pas penser à l'armée touk, munie de métal et de feu... Les habitants du Berceau se battaient très peu ; ils le faisaient uniquement pour se défendre contre des dangers ponctuels et les grosses bêtes de la forêt – celles-ci étaient toutefois peu nombreuses et vivaient dans les vastes zones où les Centrés leur avaient respectueusement laissé toute souveraineté. En

effet, quand la forêt avait changé pour devenir le Berceau, aux temps de l'Après, la faune qui s'y trouvait s'était modifiée en même temps que sa flore, et aucune nouvelle espèce dangereuse n'avait pu voir le jour dans les territoires occupés par les humains. Cette cohabitation pacifique avait permis aux Centrés de créer une société autarcique comme nulle autre auparavant, laquelle avait survécu au passage des siècles. Mais le Dehors, lui, avait changé... Et la forêt n'avait aucune force vive pour se défendre.

Tous les peuples – ou presque ! – étaient amis du Berceau, mais aucun ne risquerait ses forces pour venir défendre les Centrés. La forêt était bien trop vaste pour qu'on tente de la protéger de l'extérieur, et elle n'avait pas les ressources pour nourrir une armée amie qui déciderait d'en protéger une zone de l'intérieur. Son économie rudimentaire reposait uniquement sur le troc ; l'usage de devises étant tabou, chaque échange était complexe. Il devenait donc impensable de payer des mercenaires – les coutumes de la forêt ne le permettraient pas, de toute façon. Juste à penser à la quantité de Liseurs nécessaires pour déterminer la juste rétribution de chaque soldat, Hoywe en avait mal à la tête...

« Les Liseurs... voilà bien un autre problème », pensa la reine en soupirant. Ils étaient nécessaires à de nombreux aspects de la vie du Berceau : ils appariaient les jeunes cherchant une maison et les personnes plus âgées souhaitant qu'on donne le Sang pour eux, ils décidaient des valeurs d'échange des troqueurs lorsque les deux parties ne s'entendaient pas, ils lisaient les voyageurs avant leur entrée en forêt et au moment de leur remettre de la Sève... Ils faisaient beaucoup trop de choses, regrettait Hoywe. Elle savait qu'ils étaient de plus en plus nombreux à fuir les responsabilités sociales qui accompagnaient l'usage de la Sève, pour s'enfoncer dans la forêt et y vivre en ermites, trouvant enfin la vie contemplative à laquelle ils aspiraient.

Mais la reine ne voyait pas la façon de changer cette situation, vu l'augmentation des visiteurs. Car s'ils n'étaient pas réellement si nombreux, ceux-ci étaient tout de même plus présents que jamais – leur nombre croissait en même temps que le Dehors se développait. Il fallait bien les recevoir, ces groupes toujours plus populeux venus chercher la Sève ! Les voyageurs étaient aussi présents de plus en plus longtemps, car l'Arbre fournissait à peine à la demande et l'attente était parfois longue de plusieurs jours... Les maisons des Centrés étaient lentes à pousser, trop pour répondre à la demande ; certains villages centraux se trouvaient donc surpeuplés, encombrés d'abris temporaires qui se bâtissaient dans les arbres et causaient des querelles de voisinage – dans lesquelles, encore une fois, les Liseurs devaient intervenir. Et il y avait évidemment le problème de la nourriture ; le couple royal avait été contraint d'autoriser des élevages d'insectes pour rassasier tout ce monde, même si la tradition voulait que les Centrés se contentent de ce que donnait naturellement la forêt.

Les visiteurs étrangers n'étaient aucunement obligés de donner quoi que ce soit en échange de la Sève ; l'hospitalité traditionnelle du Berceau devait pourvoir à tous leurs

besoins. Dans les faits, cependant, les voyageurs n'arrivaient que rarement les mains vides. Mais s'ils apportaient généralement de la nourriture, c'était surtout pour éviter de devoir consommer certaines spécialités locales dont la – mauvaise, semblait-il – réputation avait traversé les frontières du Berceau ; ces vivres ne suffisaient pas à combler tous leurs besoins. Et les quelques présents qu'ils offraient à leurs hôtes préférés étaient toujours appréciés, mais ne suffisaient pas à soutenir la logistique complexe de leur passage constant au Centre. La plupart venaient en forêt, mangeaient le plus souvent la nourriture des villages, dormaient dans leurs maisons, puis repartaient avec la Sève sans laisser de contribution réelle par laquelle compenser leur passage. Rares étaient les originaux qui, comme le père de Meïamali, quittaient tout pour venir s'établir au Centre de façon permanente. Si en plus il devait y avoir une invasion...

Les pensées d'Hoywe revinrent à sa fille. Vima, si loin de son cœur de mère... Vima, si près du danger potentiel qui devenait subitement plus menaçant, avec la disparition prochaine de Grand Ami. Cela n'avait pas semblé une si mauvaise idée, à l'époque, d'autoriser la jeune fille à partir si loin du Centre. Mais maintenant, la reine aurait voulu que sa fille soit avec elle pour l'aider à faire face aux changements qui s'annonçaient inéluctablement, et dont le plus évident était que le Berceau perdrait son protecteur pour de nombreuses années. Au moins, Vima était entre de bonnes mains à l'entrée Sud, à La Porte... mais elle était trop près du danger. Peut-être, après tout, le plus simple serait-il d'envoyer un message codé à ses propres amis au village ? Ils savaient déjà qui était la jeune femme... Mais Hoywe revint à son idée de départ : elle devrait en dire beaucoup plus long que l'information officielle qu'elle avait pu communiquer jusqu'à présent, et Vima serait peut-être choquée d'apprendre qu'elle partageait des amis avec sa mère ...

La reine cherchait encore la façon de faire comprendre directement à sa fille qu'elle devait revenir au sein de sa famille, sans rien dire qui puisse tomber entre de mauvaises mains et sans non plus inquiéter la jeune femme outre mesure.

Adax rentra alors de sa tournée des villages du Centre. Il vint s'asseoir contre sa mère chérie et l'écouta longuement se vider le cœur.

— Comment lui faire comprendre qu'elle doit vite revenir sans donner de détails qui pourraient tomber entre de mauvaises mains ? se tracassait-elle.

— Écris-lui simplement « Reviens vite », c'est tout, dit Adax, toujours pragmatique. Et envoie-lui le message par porteur à pied et non par oiseau, alors elle comprendra que ce n'est pas si urgent et elle ne s'inquiétera pas...

La reine se tourna vers son fils et le remercia d'un sourire affectueux, fruit d'une longue complicité. En l'absence de Fado, son compagnon et ami de toujours, son roc, Adax lui était devenu indispensable ; le fils et le père avaient en commun une sereine sagesse. Comme toujours, le jeune homme avait les bons réflexes et l'esprit pratique

quand elle, sa mère, se laissait aller au drame et à l'émotion... Alors elle écrivit les mots, et le messenger partit avec le groupe du lendemain.

Chapitre 21

Vima n'avait jamais été friande de larves, principalement en raison de leur texture: le jus du fruit de l'arbre rose les rendait mollasseuses, plutôt que friables comme le poisson ; elles devenaient alors pâteuses comme de la boue... La jeune garde-frontière n'avait pourtant pas le dégoût des insectes ; comme tous les Centrés, elle en consommait souvent, car ils constituaient la meilleure source de protéines de la forêt. Dans le Berceau, manger des petites bêtes était la façon la plus intelligente de se nourrir, comme les Amis l'avaient enseigné. Cependant, elle préférait le croustillant des petits grillons qu'on faisait sécher à la cime des arbres. Enfin, elle n'avait pas tellement le choix de manger son assiettée de larves aux feuilles rouges, car c'était ce qu'avait préparé ce midi la cuisine commune du village de Chenille-Montante. Et comme elle était – encore ! – dans la maison du Sang, elle ne pouvait pas sortir pour attraper un poisson ou cueillir des noix.

Les gros vers n'étaient pas mauvais, après tout, si on faisait abstraction de leur consistance... Le jus du fruit de l'arbre rose améliorait vraiment le goût de tout ce qu'on y plongeait. Mais Vima se demandait bien pourquoi les villageois d'ici avaient choisi d'élever des larves, quand ils avaient été autorisés à créer un élevage afin de nourrir leur population et le flot grandissant des visiteurs. Ils auraient pu opter pour un autre type d'insecte... quoique les larves étaient tellement faciles à produire et à récolter...

Il lui revint en bouche le goût des grillades que le Touk lui avait préparées. Il avait osé faire du feu en pleine forêt, tout en sachant certainement que c'était interdit ! Elle lui en voulait d'avoir transgressé les interdictions du Berceau, de s'être montré si idiot et d'avoir mis sa vie en danger. Et d'avoir outrepassé toutes les limites avec elle. Et d'avoir réussi à l'embobiner pour qu'elle l'embrasse. Et d'avoir chamboulé sa vie. Et d'occuper tout son esprit à l'éveil – et ses rêves la nuit... Non, elle refusait de penser à ses rêves maintenant, car elle avait honte de ce qu'elle y faisait avec cet homme...

Pour une fois, elle ne prenait aucun intérêt aux livres sur la flore qui encombraient son sac. Elle avait consacré la première journée de son séjour dans la maison du Sang à rédiger de la façon la plus technique et neutre possible le rapport de ses quelques jours passés avec le Touk – elle ressentirait une telle honte si quelqu'un devait se douter de ce qui s'était réellement passé ! Puis, elle n'avait pu que regarder les murs en attendant que le temps s'écoule, s'isolant des autres chambreuses et fuyant leurs conversations ; cela n'avait pas été très difficile, puisqu'elle ne les connaissait pas. Elle avait toutefois fini par emprunter une aiguille d'os et du fil à sa plus proche voisine et s'était mise à reprendre un à un tous les vêtements qu'elle avait emportés avec elle – tâche qu'elle reportait invariablement à plus tard, quand elle était dans son état normal...

Ainsi il s'appelait Dam. À vrai dire, elle préférait pratiquement l'appeler *sale Touk*... « Mais ça lui ferait trop plaisir », se dit-elle alors que ses joues s'enflammaient. Ce prénom ne lui plaisait pas du tout ; c'était celui du chef touk qui était venu avec son

armée pour prendre le Berceau, alors qu'elle était enfant. D'ailleurs, elle connaissait plusieurs autres Dam : un Touk que Gamlei et Luxay avaient fréquenté durant leurs voyages ; un troqueur touk que Nozu avait connu dans une exposition d'oiseaux de la prairie ; le nouveau chef touk, fils du précédent ; et aussi, probablement, des centaines de Touks petits et grands, mais tous plus idiots et impolis les uns que les autres. Ces barbares manquaient vraiment d'imagination.

Alors comment ce Touk-là avait-il réussi à prendre toute la place dans son imagination à elle ? Vima soupira. Délaissant ses larves, elle se mit à reprendre une couverture comme si sa vie en dépendait. Elle appréhendait le moment où elle n'aurait plus rien à faire de ses mains, car cet instant se rapprochait inexorablement ; les vêtements qu'elle transportait dans son sac étaient forcément en assez bon état et n'avaient pas besoin de beaucoup de raccommodage. Si au moins elle avait pu sortir un peu pour marcher dans la forêt, elle aurait eu quelque chose pour s'occuper !

Alors qu'elle évoquait la possibilité d'orner sa tunique préférée d'un motif de feuilles – une frivolité qu'elle avait toujours considérée comme une perte de temps –, Vima fut enfin distraite par l'irruption d'une visiteuse qu'elle connaissait un peu, pour l'avoir croisée dans ce village chaque fois qu'elle était retournée au Centre. C'était une toute jeune fille, pâle de peau et brune de cheveu, une petite boule d'énergie juvénile. « Mais ce n'est plus une enfant, pensa la botaniste, puisqu'elle semble être venue donner le Sang... » La jeune femme ne s'en sentit que plus vieille et désabusée.

— Il paraît que tu viens de sortir de la forêt, tu ne connais donc pas la grande nouvelle ? Un bébé Ami est né ! claironna la fille d'une voix flûtée.

— Quoi, qui a eu un bébé ? demanda Vima en émergeant de ses pensées.

— Un Ami est né au Centre, ça doit faire deux mois, maintenant... Mon oncle Bina me l'a appris il y a quelques semaines, quand il est venu nous visiter avec sa femme et leurs enfants. Tu l'ignores, n'est-ce pas ? Je suis la première à te l'annoncer ! Mais j'ai aussi d'autres nouvelles à transmettre aux autres, alors pluie et soleil !

— Attends un peu... Que dis-tu ? Un Ami est né au Centre ? Mais comment... Que sais-tu de plus ?

— C'est mon oncle Bina qui me l'a dit ; et en plus, il m'a tout expliqué en détail. Parce qu'il était là, tu vois ? Il habite au Centre, tout près de l'Arbre. Et comme il troque des rafraîchissements et des collations, il se promène souvent et il observe tout... Il a vu les sages-femmes arriver en litière avec une patiente en travail, qui criait beaucoup. L'Ami est né dans la litière, au pied de l'Arbre, parce que la vieille sage-femme n'avait pas eu le temps de faire monter la porteuse ! Il était tout gigotant et gluant, en plus d'être gris comme un ver. Il paraît qu'il hurlait, aussi... Il ne criait pas comme un bébé humain, ça c'est sûr, mon oncle Bina me l'a raconté... D'ailleurs, il m'a aussi confié qu'il entend parfois ce hurlement la nuit, dans ses rêves !

— Alors le bébé, l’Ami, il a survécu ?

— Mon oncle pense que oui ! Il a vu la sage-femme et ses assistantes monter dans l’Arbre avec le bébé – il a fallu qu’elle se dépêche pour l’attraper, parce que la femme qui l’avait porté voulait le lui arracher des mains, tu imagines ? Si l’Ami était resté avec sa porteuse, alors il serait mort pour sûr ! Il se serait mis à vomir partout, et...

Cette histoire d’enfant enlevé ou mourant n’enthousiasmait pas du tout Vima, mais elle brûlait d’en connaître le dénouement...

— Oh, je t’en prie... murmura-t-elle d’un air douloureux.

— Excuse-moi, je m’emballe ! reprit joyeusement la jeune fille. Alors les sages-femmes sont montées avec le bébé et elles sont redescendues sans lui, quelques heures plus tard. La vieille semblait très sérieuse, mais selon mon oncle, elle est tout le temps comme ça. Il a tout de même réussi à parler à la plus jeune des assistantes : c’est elle qui lui a affirmé que l’Ami vivait, qu’il allait même très bien, et que Grand Ami s’en occupait dans le Cœur de l’Arbre. Depuis ce temps-là, il paraît qu’il y a eu plusieurs visites au Cœur, surtout de la part de la famille et du couple royal ! Ils en ont de la chance, la reine et le roi, et leur fils et la belle étrangère qui est sa compagne... Ma cousine dit que le fils de la famille royale est très beau, tu sais ; grand et fort, et...

Devant les sourcils levés de Vima – qui ne trouvait aucun intérêt à entendre décrire son propre frère comme un prince charmant –, la jeune fille sembla se rappeler qu’elle ne s’adressait pas à une autre adolescente ; elle salua donc son interlocutrice et s’envola pour étourdir de nouvelles oreilles avec son bavardage.

Vima appréciait beaucoup son anonymat ; dans les villages près de l’orée de la forêt, personne ne savait qu’elle était membre de la famille royale. Elle y était donc traitée comme tout le monde. Les gens de la périphérie ne se rendaient pas souvent au Centre et ils avaient de fréquents contacts avec des visiteurs issus de sociétés autrement plus hiérarchisées ; ils avaient parfois tendance à oublier que leur couple royal était davantage occupé à la saine gestion de la société du Berceau qu’aux mondanités ou aux divers jeux de pouvoir propres aux dirigeants moins terre-à-terre... La vie suivait paisiblement son cours, comme elle l’avait toujours fait depuis le premier Ami ; il n’y avait rien à révolutionner, mais tout à conserver. Le couple royal formait davantage une paire d’administrateurs que de monarques... Vima était heureuse de ne pas avoir à le rappeler constamment à tous ses compatriotes, qui l’auraient certainement regardée différemment s’ils avaient su sa filiation. Heureusement, les Centrés ne s’intéressaient pas tellement à la généalogie ; chacun devait faire ses propres preuves – même la succession royale ne suivait pas nécessairement les liens familiaux. Dans le cas de ses parents, leur dignité serait transmise soit à Adax et Meïamali, soit à un autre couple ; Vima ne s’était jamais préparée à la possibilité d’hériter de ces énormes responsabilités et

n'en voulait pas de toute façon. D'autant plus que le couple royal aurait un jour ou l'autre à traiter avec les Touks...

À cette pensée, elle se leva, déterminée à emprunter du fil à broder vert à sa voisine de chambre pour orner sa tunique préférée du plus complexe – et du plus inutile ! – motif de feuillage qui serait jamais créé.

Chapitre 22

Le soleil se levait à peine quand Vima sortit enfin de la maison du Sang. Elle se sentait plutôt sereine, dans les circonstances ; sa retraite forcée lui avait permis de calmer le tourbillon d'émotions qui l'habitait et de prendre les choses avec un peu de recul. Oui, elle avait été très attirée par un ennemi ; elle devait se l'avouer à elle-même. Il arrivait à tout le monde, ou presque, de se briser le cœur un jour ou l'autre. Aussi l'acceptait-elle, se disant qu'elle ferait comme tous les autres : elle y survivrait. Elle remettrait son rapport détaillé au chef des gardes-frontières et elle déposerait le collier à la goutte de métal dans sa chambre, chez Gamlei et Luxay – chez elle. Puis elle ferait tout pour oublier cet homme qu'elle ne reverrait plus jamais. Elle attendrait que le temps passe et lui change les idées, et elle regarderait autour d'elle pour trouver un Centré ou un visiteur – tout sauf un Touk ! – qui lui ferait le même effet que Dam.

Dans quelques semaines, elle raconterait tout à Meïamali. Sa grande amie commencerait par rire d'elle, de sa pudeur et de sa retenue toute centrée, puis l'aiderait à remarquer les hommes qui lui tournaient autour – sa belle-sœur s'était toujours étonnée de l'ignorance de la botaniste quant aux passions qu'elle suscitait... Et puis la vie continuerait ! Pour le moment, Vima n'aspirait qu'à un peu de calme. En tant que garde-frontière, elle avait le privilège de pouvoir emprunter seule le sentier, sans attendre de se joindre à un groupe y circulant ; elle avait bien l'intention de se prévaloir de ce droit pour se rendre seule à La Porte, près de l'entrée du sentier Sud.

Elle ne fut donc pas enchantée de reconnaître une silhouette familière, grande et chevelue, adossée à une fougère-parasol au centre du village. Elle pensa un instant faire demi-tour et reprendre le sentier plus loin, en coupant par la forêt – peut-être Nozu ne l'avait-il pas encore aperçue ? Mais elle savait bien que, si son collègue se trouvait là, c'était forcément parce qu'il l'attendait. Elle n'avait pas envie de déclarer la guerre à son vieil ami, même s'il lui était devenu insupportable et qu'elle lui en voulait encore à cause de son attitude possessive. Si elle cherchait à l'éviter, Nozu le saurait, et la situation empirerait encore. Alors autant aller au-devant des ennuis !

— Pluie et soleil, Nozu... dit-elle.

Nozu releva le nez du jus de noix qu'il sirotait, et un grand sourire fendit son visage. Quand il prenait un tel air réjoui, il paraissait plus jeune ; par contre, son front bas semblait encore plus court, ce qui attristait Vima – si seulement il avait pu lui plaire...

— Pluie et soleil, Vima ! répondit gaiement le jeune homme. Je savais que tu serais matinale ; tu dis toujours que tu n'aimes pas perdre ton temps... Je te connais comme si je t'avais faite, hein, ma vieille amie ?

— Depuis le temps, on est pratiquement frère et sœur, concéda la jeune femme en se forçant à conserver un ton amical et dégagé. Alors, tu avais à faire dans le village ?

— Tu sais bien que non. Je voulais juste te voir, toi. Je me demandais si tu étais encore fâchée contre moi, à cause de l'autre jour...

— Selon mes souvenirs, tu étais le plus contrarié de nous deux, Nozu. Mais je ne peux pas dire que ton attitude m'ait plu...

En guise de réponse, Nozu garda le silence – Vima sentait que la colère de son vieil ami était encore proche, mais qu'il tâchait de ne pas la laisser remonter. Et pourtant, cela ne lui ressemblait tellement pas, de s'emporter ainsi ! Pour faire baisser la tension, la jeune femme se mit à marcher vers le sentier. Son compagnon lui emboîta le pas, et tous deux cheminèrent sans dire un mot.

— Écoute, Nozu, finit par dire Vima en continuant de marcher, le regard fixé droit devant elle. Je sais que tu as éprouvé certains sentiments pour moi, dans le passé, et que je n'y ai pas répondu. Je t'aimais, mais pas de cette façon-là... Pour moi, tu es comme un membre de ma famille. Je me doute bien que tu as dû avoir de la peine. L'autre jour, de me voir avec un ennemi, un Touk, cela t'a probablement viré complètement à l'envers... Je peux le comprendre. Mais tu dois accepter le fait que je n'ai pas de comptes à te rendre. Je suis libre, je peux aimer qui je veux – et tu n'as rien à dire là-dessus. Tu comprends ?

— Oui, je comprends, fit pensivement le jeune homme en s'arrêtant de marcher. Je comprends parfaitement, et c'est pourquoi je te présente mes excuses, Vima. De toute façon, le Touk m'a dit que tu n'avais rien voulu savoir de lui, alors je me suis senti ridicule d'avoir douté de toi...

Vima sursauta : douter d'elle ? « Mais de quel droit... ? »

— Je veux que tu saches... reprit l'animalier avant que son amie ait eu le temps d'émettre un son. Il faut que je te dise que je t'aime encore, que je t'aimerai toujours, et que c'est pour ça que je te laisse libre d'aimer qui tu veux – pour que tu sois heureuse. Choisis n'importe quel homme, et je serai content pour toi, c'est promis. Mais pas un Touk, d'accord ?

Vima ne pouvait accepter que Nozu la « laisse libre » – quel droit pensait-il avoir sur elle ? Mais elle sentait bien tous les efforts que cet aveu, que cette bénédiction d'aller voir ailleurs, avaient coûtés au jeune homme. Elle jugea donc plus sage, pour le moment, de ne pas relever le fait qu'elle n'avait aucunement besoin de sa permission. Pour toute réponse, elle se contenta donc de soupirer. Nozu semblait attendre désespérément son assentiment, car il parut interpréter ce bruit comme un acquiescement. Il se remit à marcher d'un pas plus léger, dissertant sur les traces animales qu'ils apercevaient dans le sentier – Nozu n'aimait pas le silence.

Vima se mordait les lèvres pour ne pas lui poser de questions sur le Touk – que lui était-il arrivé ? Avait-il été interrogé, détenu ? Avait-il avoué ce qu’il lui avait dit à elle, à propos du but de sa visite en forêt ? Était-il reparti chez lui ? Elle savait bien que, derrière son bavardage superficiel, le jeune homme épiait ses réactions pour se rassurer un peu plus ; si elle s’enquêrait de Dam, Nozu saurait qu’elle pensait à lui. Elle prit le parti de faire comme si rien du tout ne s’était passé.

La marche, longue de plusieurs heures, fut pour elle une véritable torture ; car s’il aimait beaucoup et longuement parler, Nozu exigeait aussi des réponses de son auditoire. Quand il se mettait à disserter, son ton invariablement monotone et bas demandait une bonne concentration au malheureux auditeur ainsi pris en otage – car il était impossible de placer un mot dans une telle conversation. Vima avait souvent tenté le coup, insérant une remarque ou glissant une phrase quand l’animalier reprenait son souffle ; mais, chaque fois, le cours de la discussion avait inexorablement repris sa place là où Nozu l’avait laissé. C’est pourquoi la jeune femme le lança sur l’un de ses sujets préférés, les oiseaux chanteurs. Comme elle connaissait par cœur ses opinions sur la question, elle savait qu’elle pourrait l’écouter d’une oreille distraite en plaçant ses « bien sûr ! » et ses « tout à fait, Nozu » aux bons endroits, pendant que son esprit vagabonderait et émettrait des hypothèses sur le destin de l’homme qui occupait toutes ses pensées et qui, même après une semaine, faisait encore vibrer son corps.

Heureusement, son compagnon de route avait lui aussi l’habitude de la marche en forêt. Tous deux connaissaient en outre cette section du sentier comme le fond de leur poche, puisqu’il s’agissait de leur zone d’intervention en cas de problème chez des voyageurs. Ils avançaient donc à un rythme soutenu, beaucoup plus rapidement que les groupes dont l’allure lente, qui s’expliquait par la présence de marcheurs ne possédant pas l’expérience de ce type de sol inégal ou n’ayant simplement pas l’âge de marcher d’un bon pas, était encore réduite par les innombrables arrêts requis pour manger une collation, réparer une chaussure brisée, se reposer un peu, etc.

Vima refusa de s’arrêter pour dîner, alléguant avec raison qu’elle n’avait pas du tout faim et que, de toute façon, ils arriveraient à destination dans moins de deux heures. Elle se sentit secrètement satisfaite de la déconfiture de Nozu, qui avait visiblement attendu ce moment avec impatience puisqu’il se renfroga. « Juste retour des choses ; c’est toi qui n’avais pas voulu t’arrêter la dernière fois... » pensa la jeune femme. Elle savoura chaque instant du long silence qui s’ensuivit, avant que son compagnon décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur et entreprenne de lui exposer les avantages des nouveaux harnais en fibres exotiques.

Ils arrivèrent enfin à La Porte alors que le soleil brillait très haut dans le ciel, au-dessus de la prairie. À la vue de sa petite maison arbre, juste à la lisière de la forêt, Vima sentit ses yeux se mouiller de gratitude ; elle salua sommairement Nozu et s’enfuit à

toutes jambes vers son refuge pour s'y retrouver seule, enfin débarrassée du poids de la larve de métal.

Chapitre 23

Hoywe attendait le retour de Fado avec impatience. Il commençait à se faire vieux, trop pour passer son temps à parcourir la forêt de long en large, dans toutes les directions, afin de visiter chacun des villages pour vérifier si tout y allait rondement. Cela faisait partie de son travail de roi, bien sûr, mais personne de son âge ne pouvait continuer indéfiniment de traverser le pays... Bien entendu, Fado avait des délégués pour chaque axe du Berceau ; mais le roi devait tout de même voir en personne l'état de chacun des villages, et ce, au moins une fois tous les quatre ans. Adax l'avait aidé dans son évaluation ; le père et le fils s'étaient partagé le travail, s'assurant que l'un verrait la fois suivante les villages que l'autre avait visités cette fois. Mais maintenant que Meïamali portait un Grand Ami, Adax ne pouvait plus s'éloigner du Centre – personne n'aurait d'ailleurs songé à le lui demander, pour des raisons évidentes ; on n'avait aucune idée du moment où la quantité de Sève qu'ingurgitait la jeune femme ne suffirait plus à protéger le bébé de la toxicité d'un ventre de femme et où l'Ami devrait naître pour survivre.

Hoywe soupira. Elle savait que son compagnon reviendrait bientôt, car il était parti depuis un peu plus de deux mois. Il lui enverrait un oiseau du dernier village avant le Centre pour lui signifier son retour. Elle ne pouvait s'empêcher de guetter constamment la tour de la volière centrale en attendant de voir un petit volatile s'y poser ; les chances étaient bien minces pour qu'elle saisisse cet instant précis, mais elle avait l'habitude de s'adonner à ce petit jeu pour tromper son attente. Car elle avait guetté si longtemps la venue de Fado, un nombre incalculable de fois...

Quand ils furent tous deux choisis par Grand Ami pour devenir le couple royal, ils étaient encore de jeunes adultes. Quelques semaines plus tôt, le père de Fado s'était imprudemment aventuré loin du groupe avec lequel il cheminait ; il avait quitté le sentier pour se lancer à la poursuite d'une espèce peu commune de papillon, laquelle était friande d'une plante encore plus rare qu'il avait espoir de découvrir. Il s'était bêtement cassé le cou en passant au travers d'un réseau de racines dissimulé sous un tapis de mousse. Sa fascination pour la flore du Berceau avait fini par causer sa perte – Hoywe espérait toujours secrètement que cette passion, que Vima partageait avec son grand-père, n'entraînerait jamais sa fille à commettre, elle aussi, de telles imprudences. Pourtant, elle savait très bien que la jeune femme ne se gênait pas pour parcourir la forêt sans être accompagnée.

Heureusement, Fado n'avait pas hérité de l'amour de son père pour l'exploration et l'aventure en forêt. C'était plutôt un homme pratique et efficace, vaillant comme pas un, qui mettait tout son cœur à remplir son rôle de roi. S'il avait choisi de parcourir le Berceau, comme le roi son père l'avait fait avant lui, ce n'était pas tant pour suivre l'exemple paternel ou pour respecter une quelconque tradition de rôles sexués au sein du

couple royal ; c'était uniquement par esprit pratique. Parce qu'il avait une compagne, Fado avait en effet été dispensé de l'obligation de donner le Sang ; son amante le faisait pour lui, pendant ses quelques jours de retraite mensuelle dans une maison du Sang. Il avait donc pu parcourir beaucoup plus de chemin, visiter davantage de villages... et être à la maison plus souvent que ne l'aurait été Hoywe, si la reine s'était acquittée de cette tâche.

Comme Hoywe aimait l'étude et la lecture, elle avait évidemment profité de la longue plage de temps qu'elle passait chaque mois dans la maison du Sang pour s'adonner à ces deux grands intérêts. Il était donc tout naturel qu'elle reçoive, lise et résume tous les rapports provenant du Dehors, qu'elle gère les relations extérieures du Centre, qu'elle soit la mémoire et le centre de commande du Berceau... Il n'en était pas toujours ainsi au sein des couples royaux ; ceux qui étaient formés de deux hommes ou de deux femmes, par exemple, avaient parfois opté pour un partage complet et égal des visites de villages. Plusieurs reines avaient aussi été de grandes marcheuses ; on disait qu'elles avaient tissé des liens plus étroits avec les villageois en fréquentant diverses maisons du Sang le long de leurs périples.

Maintenant que Hoywe ne donnait plus le Sang, le roi et la reine avaient conservé leur arrangement, car il était devenu pour eux une seconde nature. Fado avait acquis le goût de la marche et s'était attaché fraternellement à de nombreux chefs de villages partout en forêt, tandis que sa compagne avait noué de grandes amitiés épistolaires avec les Centrés voyageurs qui parcouraient le Dehors. Et quand le couple royal se réunissait enfin, Fado et Hoywe pouvaient discuter longuement de ce qu'ils avaient vu et lu en dehors comme en dedans, et trouver des solutions aux problèmes que l'un ou l'autre avaient affrontés.

En cet instant, Hoywe aurait eu besoin du calme et de l'esprit pratique de Fado, alors qu'elle relisait pour la énième fois la pile de rapports tous semblables qu'elle avait reçus au cours du dernier mois. On signalait du mouvement d'un côté du Berceau. Du côté Sud, précisément. Le côté Sud, qui avait vu l'invasion avortée de l'armée touk plusieurs années plus tôt. Le côté Sud, où était Vima – laquelle, selon un autre rapport, avait elle-même trouvé un Touk rôdant dans une zone non fréquentée de la forêt ! Vima, qui était tellement loin, trop loin du Centre... Aurait-elle déjà reçu le message ? Serait-elle déjà en route ? « Par le Vert, que Vima soit déjà en route... » murmura Hoywe pour elle-même.

Les rapports n'étaient pas tellement précis quant à la nature exacte du mouvement ; les Centrés ayant quitté la forêt – et les habitants du Dehors en général – se tenaient le plus loin possible des armées, quand il y en avait. Hors du Berceau, l'espace était si vaste, si peu densément peuplé, qu'on pouvait facilement éviter ce genre de danger. Mais toute l'information concordait sur un point : c'était un mouvement de troupes, celui d'un grand détachement. Il y avait bien là quelques centaines d'hommes

munis de bêtes, d'après les estimations qu'avait reçues Hoywe. Ils avaient surgi comme de nulle part ; probablement avaient-ils établi un campement de l'autre côté des montagnes que les Centrés ne franchissaient jamais, car elles constituaient les limites des pays amis et connus. Si c'était le cas, les hommes armés n'avaient eu qu'à traverser les cols de ces montagnes – qui n'avaient rien d'infranchissable, selon divers les rapports soumis à la reine – et à se matérialiser tout près de la forêt, dans la plaine Sud. Leur apparition soudaine s'expliquerait ainsi ; et leur identité ne ferait que peu de doutes... Forcément, c'étaient des Touks.

Hoywe frémit. Des Touks, encore... Que pouvaient-ils bien vouloir, ce coup-ci ? La reine sentit la panique lui serrer le cœur lorsqu'elle se rappela que, cette fois, Grand Ami ne sortirait pas de l'Arbre pour aller à leur rencontre ; il ne pouvait pas rater la naissance de son successeur. Il faudrait nécessairement discuter avec eux, trouver à les satisfaire pour éviter l'invasion – et gagner du temps, le plus de temps possible... Pouvait-on gagner des années ? Bien sûr que non ! Mais quand donc Fado arriverait-il ?

Hoywe s'efforçait de lutter contre la peur sourde qui l'envahissait à la pensée de la menace potentielle qui pesait sur sa patrie – et sur sa propre fille. Peut-être les hommes armés ne se dirigeaient-ils pas vers le Berceau ? « Mais où vont-ils, alors ? Où pourraient-ils aller ? » murmurait une petite voix angoissée dans la tête de la reine. Et s'ils n'étaient pas des Touks, après tout ? « Mais alors, qui sont-ils ? Ils pourraient être pires que des Touks... » Il était tout de même possible qu'ils ne veuillent rien d'autre qu'un peu de Sève, comme tout le monde... « Mais pourquoi enverraient-ils des centaines d'hommes armés en chercher ? » Il faut que Vima soit déjà en route pour le Centre !

Incapable de s'empêcher de penser à la menace touk et à sa fille, Hoywe prit le parti de faire comme Vima : sortir marcher dans la forêt. Usant de ses privilèges de reine, elle alla quérir un membre de l'équipe de secours du Centre pour lui demander de l'accompagner dans le sentier Ouest, d'où arriverait Fado. Au moins, marcher au-devant de son homme lui permettrait de se vider l'esprit.

Chapitre 24

Vima n'avait pas envie de sortir. Elle venait de terminer son séjour dans la maison du Sang de La Porte et elle n'avait absolument pas le goût de quitter sa maison douillette – surtout pas pour se joindre à la petite compagnie réunie par Nozu pour fêter son propre anniversaire. Elle avait perdu le désir de discuter avec les voyageurs – d'ailleurs, ceux-ci ne venaient pratiquement plus depuis son retour de Chenille-Montante, comme s'ils sentaient qu'elle n'avait plus le cœur à les recevoir... Même les guides étaient plutôt solitaires, ces jours-ci ; en l'absence de visiteurs, ils partaient seuls vers le Centre, attendant que leur groupe, formé de Centrés en voyage ou de retardataires de groupes précédents, se constitue en cours de route.

Vima préférait à toute autre la compagnie des murs vivants de sa maison ou des arbres de la forêt ; aussi avait-elle demandé à être remplacée au sein de son équipe de gardes-frontières pour se consacrer au traçage de cartes et à la cartographie de la flore changeante du Berceau. La nouvelle carrière de guide embrassée par Touma ayant laissé une place de traceur vacante, la jeune femme avait bon espoir de ne fréquenter que des arbres et des plantes d'ici quelques semaines.

Il ne fallait pas être injuste, toutefois. Vima tolérait bien la présence de Gamlei et Luxay – en fait, plus que de l'endurer, elle l'appréciait. Bien sûr, elle ne leur avait pas tout raconté au sujet de ses déboires dans la forêt, mais ses deux vieux amis avaient été assez vifs d'esprit pour comprendre qu'il s'y était passé plus de choses que ce que la jeune femme leur en avait rapporté. Ils avaient eu la délicatesse de lui parler longuement des Touks et de leurs coutumes, sous le couvert d'innocentes anecdotes de voyage. Vima avait senti le poids du pendentif en apprenant que les Touks, malgré certaines de leurs coutumes qui pouvaient sembler barbares aux Centrés, avaient un grand sens de l'honneur et de la famille, qu'ils mettaient le courage et l'audace au sommet des qualités, qu'ils étaient fidèles en amour et qu'ils cherchaient à s'apparier pour la vie...

La jeune femme n'avait pas réussi à se débarrasser de l'infâme bijou qui la torturait jour et nuit en lui rappelant celui qui l'avait porté pendant des années contre son cœur, puis qui le lui avait donné en lui demandant d'être sienne.

Si seulement elle pouvait se résoudre à laisser ce collier dans sa chambre, elle serait libérée – elle voulait le croire, du moins, ne serait-ce que pour s'accrocher à un espoir de guérison.

Désormais, elle évitait même sa grande amie Muna ; le spectacle de la guerrière et de sa compagne, si différentes mais si complices – et si amoureuses –, était un véritable crève-cœur pour elle. Muna l'avait compris sans que Vima ait eu à l'expliquer ; elle avait enlacé son amie et lui avait glissé à l'oreille qu'elle l'attendrait le temps qu'il faudrait. Par la même occasion, elle avait pris soin de lui dire, en toute confidentialité, que le Touk avait été conduit au chef des gardes-frontières, lequel lui avait fait rencontrer un Liseur

de La Porte. Ce dernier avait seulement pu dire que l'étranger éprouvait un vif intérêt pour le Berceau, mais qu'il ne portait pas de violence en lui – les Liseurs n'étaient pas devins... Le botaniste d'une autre équipe de gardes-frontières avait poursuivi les traitements amorcés par Vima ; la plaie du blessé était toujours très belle et cicatrisait de façon très encourageante.

Mais le lendemain de son sauvetage, le Touk avait disparu. Vima n'osait pas se représenter comment il avait fait pour quitter l'abri des visiteurs de La Porte. Il n'était pas prisonnier – la situation devait être grave pour que les Centrés traitaient si peu aimablement un visiteur, quel qu'il soit –, mais il fallait quand même faire preuve d'une adresse remarquable pour filer ni vu ni connu et disparaître dans la prairie... Qui plus est avec une cuisse dans cet état ! Vima ne pouvait que l'imaginer mort, quelque part dans les herbes hautes ; elle guettait souvent l'horizon en craignant d'y voir apparaître une nuée révélatrice de vautours.

Quant à Nozu, elle le fuyait comme la peste : il lui était devenu absolument insupportable. Chaque parole qu'il prononçait lui rappelait son attitude possessive envers elle et envenimait la répulsion qu'il lui inspirait désormais. Elle avait l'impression que ses sentiments déçus se cristallisaient maintenant autour de sa rancœur contre son vieil ami. Elle se demandait parfois si elle souhaitait vraiment devenir si amère... La réponse était non, bien sûr. Elle voulait retrouver sa gaieté, se passionner à nouveau pour la flore de la forêt, rire et danser, commencer une nouvelle vie ; et que son ami redevienne son ami, comme avant... Pour toutes ces raisons, elle lui avait dit qu'elle irait à sa fête d'anniversaire – mais elle le regrettait, maintenant qu'il était temps de partir.

En soupirant, elle se leva de son lit de fougères – quelle idée de se faire un lit de fougères ; vraiment, elle se torturait elle-même avec ses souvenirs... – et fouilla dans sa malle de vêtements. Pour faire bonne figure lors de la fête, sa première sortie « sociale » depuis son retour de Chenille-Montante un mois plus tôt, la jeune femme choisit une petite robe noire en fil de l'arbre à fil, qu'elle portait rarement. Pour se promener en forêt et rencontrer les visiteurs, la botaniste privilégiait la plupart du temps les cuissards, les tuniques courtes serrées à la taille et les sandales enveloppantes ; dans le choix de ses atours, la liberté de mouvement et l'aspect utilitaire l'emportaient sur l'élégance. Cette petite robe était bien jolie, mais peu pratique ; en la portant, Vima ne pouvait se pencher pour examiner une jeune pousse, par exemple, sans craindre de révéler un peu trop de sa personne.

La robe exposait aussi une trop grande quantité de peau au goût de la jeune femme, qui préférait ne pas avoir à se frotter tout le corps de feuilles de clochetière ; la plante offrait une protection essentielle, mais un peu trop collante. Au moins n'en aurait-elle pas besoin ce soir, car elle ne s'enfoncerait pas dans la forêt. Toutefois, elle devait s'avouer que la robe lui allait bien ; elle mettait en valeur les courbes harmonieuses de sa silhouette élancée. Vima se jeta un regard dans le grand miroir d'eau de sa chambre ; elle

replaça vivement le petit collier à l'intérieur de son bustier, non sans camoufler la cordelette dans les larges bretelles de la robe ; pas question que quelqu'un l'interroge sur ce bijou. Pour s'assurer que la fine corde de cuir ne soit pas trop visible, si d'aventure elle quittait sa place, la jeune femme poussa la coquetterie jusqu'à attacher une fleur d'un bleu intense dans ses cheveux coupés court ; elle savait que la couleur profonde des pétales reflétait celle de ses yeux – c'était probablement tout ce qu'on remarquerait d'elle.

En descendant vers le sol du sous-bois où était sise sa maison, Vima passa devant les quartiers de Gamlei et Luxay ; comme le voulait la tradition, ils en occupaient la section inférieure. Elle les surprit tendrement enlacés, regardant les étoiles par l'ouverture de leur salle de relaxation ; la jeune femme savait qu'ils avaient souhaité revenir au Berceau après une vie passée à voyager, mais qu'ils ne pourraient jamais se passer des étoiles et du ciel – d'où leur présence ici, à l'orée de la forêt. Gamlei lui souhaita une bonne soirée alors que Luxay se contenta d'un petit sifflement admiratif – Vima ne put s'empêcher de rire de la touche d'humour grinçant de sa vieille amie, car seuls les Touks étaient assez mal élevés pour siffler les femmes...

« Il vaut mieux en rire qu'en pleurer ! » se dit-elle en poursuivant sa descente dans la plate-forme. « Allez, ma vieille et prude Vima, la vie continue ! Le passé est derrière, vivons le présent ! » Et elle se dirigea d'un pas qu'elle souhaitait vigoureux et joyeux vers le large groupe rassemblé un peu plus loin sous les fougères géantes du sous-bois, illuminé par des dizaines de lanternes à lucioles.

Chapitre 25

Nozu était vraiment très doué pour prendre soin des animaux. Sa voix basse et monotone ne les dérangeait pas du tout, au contraire ; elle semblait même les rassurer... Il avait vraiment bien choisi sa voie en devenant l'animalier d'une équipe de gardes-frontières. Vima ne l'imaginait pas occuper son poste à elle, botaniste, ou celui de Muna, guerrière. Mais le jeune homme avait plus d'un talent ; il était aussi très fort pour organiser de belles fêtes. Celle-ci en était la preuve : avant même de s'être jointe aux nombreux jeunes qu'elle voyait s'égayer sous les fougères géantes, à la lumière colorée des lanternes à lucioles, Vima entendit leurs rires et la musique joyeuse qui incitait à la danse. Nozu semblait très affairé à circuler parmi ses invités, offrant une tige de jonc-des-bois par-ci, des grillons séchés par-là ; il se démenait et s'assurait qu'aucun invité ne regrette d'être venu à sa petite célébration.

Dès qu'il aperçut Vima, il changea de visage : son air concentré fit place à un sourire euphorique, mais douloureux pour la jeune femme – « Mais qu'est-ce qu'il me trouve donc ? »

— Pluie et soleil, Nozu, dit-elle d'un ton neutre en se forçant tout de même à sourire un peu.

— Vima, tu es venue ! triompha-t-il. Je commençais à en douter, tu vois ; je me demandais si je devais passer chez toi ou...

— Mais non, voyons, tu sais bien que je ne raterais pas ta fête d'anniversaire... D'ailleurs, je souhaite que la prochaine année te voie trouver l'amour qui ensoleillera ta vie.

Vima se sentit un peu embarrassée d'offrir ce vœu à son ami ; c'était le souhait traditionnel qu'on formulait à l'intention des jeunes hommes sans compagne. Elle aurait vraiment pu faire l'effort de trouver mieux que cette phrase mille fois prononcée, mais elle n'était malheureusement pas très imaginative ce soir-là. Nozu garda le silence quelques longues secondes, cherchant le regard de la jeune femme ; mais celle-ci avait bien entendu pris soin de détourner la tête. Il se reprit bientôt, en ranimant sa bonne humeur :

— Viens, je veux te montrer quelque chose. Ou plutôt te présenter quelqu'un ! Je sais que tu aimes danser, alors j'ai pensé inviter un vieil ami à moi, du temps de l'école de soins animaux. Il s'appelle Luba. C'est lui qui joue du pipeau, tu l'entends ? Avoue que c'est magnifique !

« Mon pauvre Nozu, si tu savais ce que j'ai fait la dernière fois que j'ai accepté de danser », ne put s'empêcher de ressasser Vima en arborant néanmoins son plus beau sourire. « Par le Vert, je ne veux pas qu'il me force à danser, pas ce soir... » Résignée, la

botaniste emboîta le pas à son hôte en saluant au passage les nombreux visages familiers qu'elle croisait en chemin. Nozu la mena dans un coin vivement éclairé, où un homme assez grand et très mince jouait du pipeau, debout sous une lanterne particulièrement belle. Apercevant l'animalier, l'homme se mit à jouer avec une vigueur renouvelée ; son copain lui lança un regard entendu et s'éclipsa pour retourner prendre soin de ses invités.

Vima se sentit reconnaissante ; cette fois, Nozu avait vraiment bien lu en elle. En effet, tout ce qu'elle désirait, c'était de profiter de cette douce soirée, assise sur un matelas de feuilles séchées et odorantes, à écouter de la musique et à contempler les lanternes. Ce qu'elle entreprit immédiatement de faire, s'emparant d'une large fronde de fougère pour se couvrir les jambes – ces robes-là n'étaient vraiment pas faites pour qu'on s'assoie confortablement ! –, ce qui lui permit de se reposer sans trop se dévoiler.

Elle fut surprise que Nozu ne profite pas du premier instant propice pour s'emparer de sa main et l'entraîner dans la danse ; il le faisait toujours, d'habitude. Et elle le suivait généralement de bonne grâce, car c'était un bon partenaire et elle adorait danser – mais pas ce soir ; elle n'avait pas la tête à ça. « Encore un bon point pour Nozu, pensa-t-elle. Serait-il enfin devenu raisonnable ? » La jeune femme put donc se détendre à son aise. Elle se mit à observer les danseurs et les lanternes, tout en tentant d'apercevoir une étoile au travers de la voûte végétale créée par les feuilles...

Alors Luba décida qu'il avait assez joué pour le moment. Il s'assit donc pour se reposer un peu. Pendant qu'une joueuse de tambour prenait la relève, le musicien sourit largement à Vima, qui lui rendit la politesse ; le nouveau venu lui semblait bien sympathique – du moins, il jouait formidablement du pipeau. Il avait un visage assez gamin, malgré ses nombreuses marques de Sang, dont certaines étaient toutes récentes. Comme Nozu, il était donc sans compagne. Malheureusement, l'harmonie de ses traits somme toute assez agréables était gâchée par ses yeux, un peu trop rapprochés. Voyant qu'il semblait attendre qu'elle lui adresse la parole, la jeune femme se lança :

— Pluie et soleil, je m'appelle Vima.

— Et moi, je suis Luba. Je sais qui tu es, Nozu m'a tellement parlé de toi !

« Ça commence bien... », regretta la botaniste, craignant ce que son ami avait bien pu raconter à son sujet.

— Il t'a dit du bien de moi, j'espère ? blagua-t-elle à moitié tout en s'efforçant de garder un ton léger et de se comporter en parfaite hôtesse de la forêt.

— Oh oui, beaucoup de bien. Il m'a raconté que vous travaillez ensemble, au sein de l'équipe de gardes-frontières. C'est vraiment formidable ! Tu sais que le commun des Centrés ignore même votre existence ? Les gens connaissent les groupes de volontaires des villages relais, mais ils ne savent pas qu'il y a aussi des équipes spéciales, aux frontières du Berceau. Nozu m'a beaucoup parlé de ses animaux, mais il ne m'en a pas dit beaucoup sur le rôle des autres membres de l'équipe...

— Nozu est un vrai spécialiste des soins aux animaux, alors le sujet le passionne... On ne pourrait pas se passer de lui, Muna et moi.

— Muna, c'est le nom du troisième membre de votre équipe, c'est bien ça ?

— Oui, c'est ça. Toutes les équipes de gardes-frontières comptent trois membres, comme les équipes de secours des villages relais. Mais nous ne sommes pas des volontaires ; c'est notre travail à temps plein ! Alors il y a Nozu, que tu connais, qui s'occupe des animaux. Moi, je suis la botaniste et Muna, c'est la guerrière. Comme les secours ne prennent évidemment pas tout notre temps, nous avons d'autres tâches pour nous occuper, comme accueillir les voyageurs ou former les volontaires des villages... Nous couvrons le sentier Sud, de Chenille-Montante à Argile-Rouge. Et nous faisons autre chose, aussi, chacun selon sa spécialité... Rien que des histoires de plantes et de cartes, dans mon cas ; ça ne t'intéresserait pas ! Mais toi, Luba, comment peux-tu si bien jouer du pipeau alors que tu étudiais les soins avec Nozu ? Tu as changé de vocation ?

Luba partit d'un grand éclat de rire et se mit à raconter une histoire abracadabrante de singe chanteur et de pipeau volé. Bien qu'elle ne crût pas un mot de ce récit, la jeune femme s'en régala et se surprit à rire à gorge déployée – ce qu'elle n'avait pas fait depuis plus d'un mois. Puis son bon sens lui revint ; elle se dit qu'après avoir tant joué du pipeau et narré une si palpitante histoire, Luba devait être mort de soif. Elle s'excusa donc pour aller lui chercher une tige de jonc-des-bois ou un jus de noix.

Chemin faisant, elle aperçut Nozu, tapi dans l'ombre d'une zone dépourvue de lanterne. Il la vit aussi et s'avança vers elle, alors qu'elle ressentait un malaise grandissant. « Nous a-t-il espionnés d'ici tout le temps que nous parlions, Luba et moi ? » Mais ses craintes s'évanouirent quand elle remarqua le grand sourire du jeune homme ; et la bonne humeur de celui-ci s'accrut lorsqu'elle lui demanda où trouver un rafraîchissement pour Luba.

— Je savais bien qu'il te plairait, lui dit-il d'un air plein de sous-entendus.

— Qui ça, Luba ? C'est un très gentil garçon ; oui, je l'aime bien. Il est de très bonne compagnie. Tu devrais d'ailleurs venir te joindre à nous ! lança Vima, un peu déboussolée par l'attitude de son ami.

— Allez, Vima, tu n'as pas besoin de te gêner avec moi, rétorqua Nozu du ton de l'homme qui en a vu d'autres. Je ne suis pas jaloux, pas avec mon bon ami Luba... Je vous laisse tous les deux, c'est bien mieux. Je savais bien que ça cliquerait entre vous.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que tu insinues là, fit la jeune femme, de plus en plus sur ses gardes. J'aime bien Luba, je le trouve sympathique et bon musicien, mais ça s'arrête là pour moi ! Tu as bu trop de jus de noix fermenté ou quoi ?

— Arrête ton cirque, reprit l'animalier, plus sérieusement. Je t'ai vue rire avec lui – comme avec ce musicien du peuple des épices, qui est passé il y a de cela six mois : tu t'esclaffais aussi en écoutant ses histoires, et je sais bien qu'il te plaisait. Tu aimes les

musiciens... et les hommes plutôt grands et minces, comme ce voyageur centré qu'on a rencontré à La Porte deux ans plus tôt ; celui-là, tu le dévorais des yeux ! Luba est grand, mince et musicien ; c'est ton type ! D'ailleurs, je sais qu'il te trouve jolie. Il accepterait même de venir vivre ici, si tu ne voulais pas retourner au Centre avec lui, et...

— Nozu !

Vima avait du mal à reprendre son souffle tant elle était estomaquée ; durant un moment, l'incrédulité et la colère se disputèrent la préséance en elle... et la colère l'emporta.

— Nozu... chuchota-t-elle d'une voix vibrante de courroux contenu. Tu es en train de me dire non seulement que tu me surveilles depuis des années pour guetter les hommes qui pourraient me plaire, mais que Luba et toi êtes de mèche, que vous vous êtes entendus pour qu'il me prenne comme compagne ?

— Écoute, Vima... fit Nozu, qui prenait subitement conscience de ce que son plan parfait ne fonctionnait pas tout à fait comme prévu. Tu sais que je t'aime et que j'ai de la peine quand je t'imagine avec un autre... Mais puisque Luba est mon ami, je l'accepterais mieux, si tu étais avec lui... Et comme il te plaît, où est le problème ?

Le problème ? En ce moment, le problème se résumait pour Vima à se retenir de sauter à la gorge de Nozu. Elle avait passé des jours avec un sale Touk qui lui avait rempli les oreilles de propos inconvenants, et ce barbare s'était pourtant montré plus respectueux que ce Centré-ci, de surcroît son vieil ami, qui s'imaginait avoir des droits sur elle ! La jeune femme n'en revenait pas. Devant le regard triste qu'était en train de se composer Nozu, elle frissonna de la tête aux pieds et décida que c'en était assez.

— J'ignore si je te le pardonnerai un jour, lui asséna-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna de la fête sans se retourner, laissant Nozu planté là. Elle marcha pendant quelques minutes, mais ne put se résoudre à rentrer tout de suite chez elle. Gamlei et Luxay seraient encore debout, et elle n'avait surtout pas envie de leur raconter ses nouveaux déboires. Autant faire ce qui lui faisait le plus de bien quand elle voulait se ressaisir : s'isoler en compagnie végétale. Mais comme il était imprudent de s'enfoncer plus avant dans la forêt pendant la nuit et que cette zone du sous-bois était parcourue par de nombreux Centrés venus profiter de la soirée, elle opta pour l'isolement vertical.

Elle grimpa donc à un arbre massif et très élevé, dont les branches parfaitement espacées constituaient une invitation irrésistible. Elle y monta aussi haut qu'elle le pouvait, se concentrant sur ses prises pour vider son esprit de ses tracasseries. Tant pis si elle portait une robe ; celle-ci ne la gênait pas dans ses mouvements, et quiconque regarderait

en l'air à ce moment précis serait bien récompensé ! Après de longues minutes, elle parvint à la cime de l'arbre, et ses efforts furent couronnés par la douce brise du soir qui soufflait au-dessus de la canopée. Elle ferma les yeux et respira profondément cet air plus léger que celui de la forêt, puis les écarquilla autant qu'elle le put, comme pour y faire entrer le plus d'étoiles possible – la nuit sans lune était illuminée par un merveilleux tapis brillant.

Vima commençait enfin à se sentir mieux et à se remettre de la trahison de son ami. Tant pis s'il était tombé sur la tête ; il perdrait son amitié. C'était dommage, mais c'était la vie. Peut-être reviendrait-il un jour à la raison ? La jeune femme laissa son regard errer sur la vaste plaine qui s'étendait au sud du Berceau. Comme à son habitude, elle regarda le plus loin possible ; c'était une routine apaisante, pour elle, que de vérifier que tout était en ordre dans la prairie, qu'il n'y avait pas de danger...

Sauf que, cette fois, Vima vit quelque chose. C'était une petite lueur au bout de la plaine, à l'endroit le plus éloigné où pouvait se porter son regard. Un point brillant... puis un autre, tout près... puis encore un autre. Des feux. Quelqu'un avait fait du feu dans la prairie, en regard du Berceau. Il devait même s'agir d'un très grand groupe, car plus Vima regardait, plus elle trouvait de petits points. Mais personne n'allumait de feu si près de la forêt ! Personne...

« Oh non », frémit la jeune femme ; et elle descendit de l'arbre aussi vite que possible pour donner l'alerte.

Chapitre 26

La fête avait tourné court pour tout le monde ; l'ensemble des gardes-frontières se tenait devant la forêt, risible armée de quelques dizaines d'hommes et de femmes, la plupart encore vêtus de leurs habits de fête, munis de frondes ou d'arcs et de flèches. « Je savais que cela pouvait arriver, pensait Vima. Nous sommes la première ligne de défense du Berceau – une protection bien dérisoire devant une véritable armée, mais un rempart tout de même. Je serai forte comme la forêt. Car la forêt est sa propre fortification. »

Pendant que les gardes-frontières se constituaient en une défense plus symbolique qu'effrayante, des oiseaux d'alarme étaient dépêchés vers le Centre pour avertir le couple royal et les villages relais ; toutes les équipes de secours de Chenille-Montante à Argile-Rouge étaient sommées de se rendre le plus rapidement possible à l'entrée Sud, à La Porte, pour prêter main-forte à leurs collègues.

Aucun Centré ne se faisait d'illusion quant à la force militaire du Berceau ; à part une potentielle capacité de résistance reposant sur l'utilisation de la forêt comme arme et forteresse, cette force était nulle. L'unique façon de se défendre était de réveiller chez l'ennemi le respect des traditions et des origines, de susciter la déférence qu'engendre la dignité. Alors tous les gardes-frontières gardaient la tête haute, droits et fiers malgré leurs armes peu efficaces et leurs habits ridicules dans les circonstances, tandis que des émissaires se rendaient à dos de singe rencontrer les étrangers pour leur demander ce qu'ils voulaient.

Vima ne savait pas où se mettre. Elle était partagée entre l'effroi de voir le cauchemar de son enfance se réaliser à nouveau et l'horreur d'avoir involontairement provoqué une catastrophe en sauvant la vie d'un espion. Elle avait beau se raisonner en se rappelant les paroles amicales de Dam, elle ne pouvait se départir d'un cuisant sentiment de culpabilité. Aussi, quand Muna vint lui offrir quelques noix pour l'aider à passer la longue nuit blanche qui les attendait tous, la botaniste avait l'estomac trop retourné pour les accepter – ou pour parler à son amie.

Pendant quelques heures, Vima ne put que fixer la plaine droit devant elle, où les petits points qui étaient des feux étaient maintenant clairement visibles. Ceux-ci avaient cessé d'avancer ; se sachant repérés, les étrangers avaient probablement établi un campement pour y passer le reste de la nuit. Quand elle plissait les yeux, la jeune femme avait même l'impression de voir des zones plus foncées autour des feux, comme si des centaines d'hommes...

— Vima !

La botaniste tressaillit jusqu'au tréfonds de son être au son de la voix du chef des gardes-frontières. « Ça y est, pensa-t-elle, mortifiée. Tout est ma faute. Ils le savent

aussi... » Mais son supérieur n'avait pas l'air fâché lorsqu'il s'approcha d'elle à grands pas.

— Vima, maintenant que je te vois, je me rappelle... lui dit-il de son habituel ton bourru. Le groupe qui est arrivé il y a deux ou trois jours t'a apporté un message du Centre. Excuse-moi, je pensais te le donner à la réunion des botanistes, mais comme tu n'y étais pas, ça m'est sorti de l'esprit. Voici.

— Merci, bredouilla la jeune femme en prenant la feuille de papier-de-mousse soigneusement scellée et pliée en deux.

Reconnaissante de la distraction que représentait ce message, elle alla s'asseoir sous une lanterne à lucioles récupérée de la fête organisée par Nozu. L'identité de l'auteur de la missive ne faisait pas de doute ; la botaniste aurait reconnu entre mille la calligraphie soignée de sa mère. La lettre était simplement adressée à « Vima, garde-frontière, La Porte du sentier Sud » ; Hoywe savait bien que sa fille préférerait vivre loin de la famille royale. La jeune femme décacheta la feuille et en lut le contenu : « Reviens vite. » Il s'agissait absolument du genre de message que pouvait envoyer sa mère ; celle-ci faisait toujours attention à ce que des informations trop précises ne tombent pas entre de mauvaises mains.

Vima réfléchit ; si Hoywe avait envoyé sa lettre par un porteur à pied, alors ce n'était pas une question de vie ou de mort. En cas de réelle urgence, elle aurait envoyé un oiseau – donc, personne n'était mort ou à l'article de la mort, se rassura la jeune femme. Mais il se passait nécessairement quelque chose d'anormal, au Centre, pour qu'on la presse d'y revenir. Cela concernait-il Adax, Meïamali ou les enfants ? La garde-frontière les attendait d'un groupe à l'autre, mais ils n'étaient pas encore arrivés. Peut-être sa belle-sœur était-elle retombée enceinte ? Si c'était le cas, elle ne ferait pas le voyage pour rencontrer les troqueurs. Mais alors, pourquoi Hoywe – ou Meïamali elle-même – ne le lui avait-elle pas simplement écrit ? Et en quoi cela la forcerait-elle à rentrer précipitamment au Centre ?

Vima devrait retourner au village de son enfance pour en avoir le cœur net ; mais ce voyage attendrait, car le devoir la retenait à La Porte. Elle n'accepterait jamais de se dérober à ses obligations devant le péril que constituait cette armée ennemie, établie à deux pas du Berceau. La reine aurait la réponse à son message au moment où elle recevrait l'oiseau chargé de la prévenir de la présence des agresseurs potentiels. Elle comprendrait alors que, puisque la patrie était menacée, sa fille ne pouvait pas rentrer pour des motifs personnels – depuis le temps qu'elle menait les destinées de son peuple, Hoywe était bien placée pour le comprendre...

La botaniste se releva et retourna se poster aux côtés de Muna, aussi droite qu'un « i ». Devant le regard interrogateur de celle-ci, elle fit un simple signe de dénégation pour lui signifier que ce n'était rien du tout. « Du moins, dans les circonstances »,

rumina-t-elle. Un murmure parcourut alors les rangs des gardes-frontières sur le qui-vive; l'un des émissaires revenait.

— Qui est Vima ? lança le petit homme, que celle-ci avait déjà aperçu à La Porte, mais qu'elle ne connaissait pas personnellement.

— C'est moi, fit-elle d'une voix blanche en avançant d'un pas, alors qu'il lui semblait que le temps s'arrêtait.

— Il veut te voir. Il dit qu'il te connaît et qu'il veut te voir. Alors prends un singe frais et suis-moi tout de suite ; les autres nous attendent.

— Qui ça ? demanda la jeune femme d'une voix à peine audible, les oreilles soudainement bourdonnantes. Qui veut me voir ?

— L'ambassadeur des Touks. On n'arrive à rien avec ce barbare ; il est têtue comme un singe. Il dit qu'il veut te voir et il n'en démord pas. Alors dépêche-toi un peu, tu veux ?

Mobilisant tout ce qu'il lui restait de volonté, Vima s'avança lentement vers l'émissaire en tentant d'ignorer les murmures qui s'amplifiaient derrière elle. Son petit sauvetage n'avait pas été ébruité – personne d'autre que les responsables du Centre n'avait avantage à connaître cette aventure, d'autant plus qu'elle s'était terminée de façon peu glorieuse par la fuite de l'intrus... Mais, maintenant, tous sauraient. Et s'ils découvraient toute l'histoire, ils la considéreraient certainement comme une traîtresse. La mort dans l'âme, elle se dirigea vers l'un des singes à sa disposition, déterminée à mettre un terme à cet épisode de sa vie.

Chapitre 27

Vima n'avait pas eu d'illusion d'optique ; des centaines d'hommes, de femmes et de bêtes entouraient bel et bien les feux des Touks. Tous festoyaient gaiement, apparemment inconscients de la panique qu'ils avaient provoquée tout près, à l'orée du Berceau. Ou peut-être s'égayaient-ils justement de cet émoi, forts de leur incontestable supériorité militaire et numérique... La garde-frontière tenta de se composer le masque le plus sérieux et le plus inexpressif possible, pensant ardemment à Muna et à sa force en situation de crise. Cette fois, il ne lui fut pas bien difficile de prendre un air sévère, car la peur et la honte qui lui broyaient les entrailles l'imprégnaient naturellement d'une gravité typiquement centrée. La colère qui monta en elle en raison des sifflements admiratifs émis par les hommes touks sur son passage contribua aussi à alimenter son attitude digne – quels barbares, vraiment !

La jeune femme suivit l'émissaire, qui l'entraîna vers une très haute et large tente blanche, faite de la peau d'un animal qu'elle ne connaissait pas. Une femme seule en gardait l'entrée. Elle était grande, brune et musclée, et armée d'une lourde lance à la pointe de métal acérée. Ses cheveux longs, collés à son crâne par un enduit brillant, lui donnaient un air féroce – c'était une coiffure de combat, savait Vima. À la vue de celle-ci, le visage de la guerrière se fit malicieux ; elle était jolie quand elle souriait ainsi, mais d'une beauté qu'on sentait dangereuse. La femme touk prit une poignée de terre dans la poche de sa tunique seyante et la lança sur la Centrée, maculant la robe noire d'une poudre jaunâtre. Remerciant mentalement Gamlei et Luxay de lui avoir tant parlé des coutumes de ces étrangers, Vima s'accroupit en prenant bien garde de se pencher – elle ne ferait certainement pas aux barbares touks le plaisir de leur dévoiler ses dessous – et ramassa une poignée de la terre sèche de la plaine, qu'elle jeta à son tour sur l'autre femme. Cette dernière la détailla avec satisfaction en lui ouvrant un coin de la tente, sous le regard incrédule de l'émissaire.

Vima reconnut Dam à sa voix, avant même de le voir – son corps au complet le reconnut, car un long frisson apparenté à la décharge électrique d'un éclair le parcourut aussitôt. Il était assis sous un simple dais confectionné à l'aide de la même peau que la tente, sa jambe blessée étendue sur un tabouret, enveloppée dans un linge blanc. Debout devant lui, un Centré âgé enserrait de ses mains le dossier d'une chaise – il s'agissait probablement du chef des émissaires.

— Je sais ce que vous, les Centrés, pensez de nous, mon petit homme, disait Dam d'un ton las, mais presque badin. Mais tu comprendras que je ne suis pas stupide à ce point... Tu me gâches cette nuit magnifique en insultant mon intelligence.

Sur ces mots, il la vit. Il cessa aussitôt de parler et se tourna tout entier vers elle. Il l'examina sans gêne de la tête aux pieds, à son habitude, sans se priver du plaisir de

laisser traîner son regard sur son décolleté, si inconvenant en de telles circonstances, et même sur la cordelette, laquelle s'était malencontreusement déplacée pendant la promenade à dos de singe... Il se mit alors à sourire largement, n'ayant plus d'yeux que pour la nouvelle venue.

— Magnifique, en effet, vraiment magnifique, murmura-t-il, assez fort cependant pour que la jeune femme l'entende – et toute l'assemblée avec elle.

— J'étais à une petite fête, sale Touk, rétorqua Vima avec aplomb ; le sans-gêne de l'étranger la mettait hors d'elle, et cette énergie nouvelle lui servirait à attaquer pour éviter de se montrer faible et embarrassée. Si j'avais pensé une seconde que tu pourrais me faire la honte de m'y quérir, je ne me serais jamais habillée comme ça, tu le sais.

Le vieil émissaire ouvrit la bouche et écarquilla les yeux devant tant d'impolitesse, lui qui tentait depuis des heures d'amadouer le Touk récalcitrant à l'aide de douces paroles. Le petit homme qui était allé chercher Vima lui saisit le bras pour la faire sortir de force, mais il la relâcha dès qu'il entendit l'ambassadeur rire de bon cœur :

— Tu m'as manqué aussi, ma petite Centrée, s'attendrit Dam avec un sourire malicieux. Tu ne sais pas combien tu m'as manqué.

— Je t'ai manqué au point que tu es venu menacer ma patrie avec une armée des tiens ? Qu'est-il arrivé à tes paroles sur l'amitié entre nos peuples ? Est-ce que tu m'aurais menti ?

Cette fois, la jeune femme semblait avoir touché sa cible, car l'ambassadeur lui répondit avec sérieux, pesant chacun de ses mots :

— Je pense encore tout ce que je t'ai dit dans la forêt, ma belle Vima. Chaque mot. Je peux tout te répéter, si tu acceptes de rester un peu seule avec moi.

— Alors que veux-tu de nous ? demanda la jeune femme, frissonnante et complètement déboussolée, étourdie par la chaleur que la goutte de métal semblait s'être mise à dégager contre son cœur. Ce n'est sûrement pas pour me revoir que tu es venu ici avec cette armée.

— Oui et non, répondit le Touk en reprenant peu à peu son air malicieux. Je suis venu ici pour parler à Grand Ami et au couple royal : je dois leur faire, au nom des miens, une offre de paix et de coopération durable. J'ai dû batailler pour obtenir le rôle d'ambassadeur ; dans mon état, tu comprendras... mais je voulais absolument te revoir.

— Mais si tu veux faire la paix, pourquoi as-tu amené ceci ? poursuivit Vima en désignant tout ce qui l'entourait.

— Qui veut la paix prépare la guerre... repartit doucement Dam avec un sourire en coin.

La jeune femme ouvrit et referma la bouche ; elle connaissait cette phrase, qui venait de la sagesse des Anciens transmise par Grand Ami et ses prédécesseurs... Comment les Touks avaient-ils...

— Oui, même nous, les barbares de Touks, savons lire et aimons nous instruire, ma petite Centrée, fit l'ambassadeur avec un fin sourire. Mon peuple a été guidé par des Amis, lui aussi, tu te souviens ? De même que toi, je connais l'héritage de nos ancêtres. Je ne pense pas que j'aurais été pris au sérieux si j'étais venu seul pour demander de rencontrer Grand Ami et le couple royal... Je me trompe ?

— Non, tu as raison, admit Vima après un instant. Je comprends que tu as voulu établir un rapport de force pour qu'on écoute l'offre que tu dois transmettre. Mais alors, je ne vois pas le problème. Tu nous fais la proposition des Touks, puis vous repartez ; et voilà !

— Jeune fille, tu simplifies un peu, intervint le vieil émissaire. Le noble ambassadeur touk veut rencontrer le couple royal et Grand Ami ; il pourrait certainement avoir une entrevue avec le couple royal s'il daignait l'attendre ici, dans la plaine, pendant quelques semaines, mais il tient mordicus à voir Grand Ami en premier. Ce qui est malheureusement impossible, comme je tente de lui expliquer depuis quelques heures... Mais nous possédons une solution, évidemment, car nos Liseurs...

— Je n'en ai rien à faire, de vos Liseurs, le coupa Dam, dont la patience commençait à s'épuiser devant la répétition de ce discours. Je connais les Liseurs, je sais parfaitement ce qu'ils peuvent ou ne peuvent pas faire. Je dois impérativement rencontrer Grand Ami. C'est lui qui a convaincu notre chef précédent de tourner les talons avec son armée, et c'est à lui que je dois parler avant de transmettre notre offre. Tu perds ton temps si la solution que tu me proposes ne vise pas à arranger ma rencontre avec Grand Ami d'abord, et le couple royal ensuite. Tu ne me feras pas patienter ici comme un enfant avec tes petits tours de prestidigitation – je n'accepterai pas de me contenter de Liseurs, et le sujet est clos.

— Attendez, s'interposa Vima, pourquoi Grand Ami ne pourrait-il pas venir ici ? Il se déplace peu depuis des années, c'est vrai, mais je suis certaine qu'il fera le voyage pour résoudre un problème de cette importance !

— Mon enfant... s'impatienta le vieillard en levant les yeux au ciel devant tant d'ignorance. Grand Ami ne peut pas venir. Il ne se déplacera sous aucun prétexte. Cette réponse est finale et définitive – voilà tout ce que tu as besoin de savoir. Si Monsieur l'Ambassadeur acceptait de repasser dans quelques années, peut-être notre Grand Ami...

— Non, l'interrompit Dam. Si Grand Ami ne peut pas venir à moi, alors j'irai à lui. J'ai toujours rêvé d'emprunter le sentier Sud, de La Porte jusqu'à l'Arbre, ajouta-t-il d'un ton plus léger. C'est sûrement plus commode que de prendre directement le bois...

— Pourquoi l'ambassadeur ne pourrait-il pas simplement se rendre au Centre pour y rencontrer Grand Ami ? relança Vima au vieil émissaire.

Elle se sentait perdue, car trop d'informations lui échappaient – qu'arrivait-il à Grand Ami ? Était-il la raison pour laquelle sa mère souhaitait la voir revenir au Centre ?

— Notre très noble ambassadeur touk refuse de voyager vers le Centre en tant que simple visiteur, comme il serait séant de le faire, expliqua dignement le vieillard. Il veut emmener toute son armée comme escorte, ce qui est absolument inadmissible – ce serait une déclaration de guerre ! Nous sommes dans une impasse...

— Mon vieil ami ici présent semble oublier que je ne suis pas dépourvu de raison, reprit Dam, qui semblait recommencer à s'amuser. Les Centrés n'aiment pas les Touks – tu vois, Vima, c'est ce que je voudrais changer dans les relations entre nos peuples. Enfin, la situation est ainsi pour le moment. Et je sais pour l'avoir moi-même expérimenté que la forêt est tout aussi dangereuse qu'on le dit. Si j'ai osé m'y aventurer seul, c'est que je n'y étais pas attendu ; d'ailleurs je n'escomptais pas me trouver en un tel péril. Je suis peut-être téméraire, mais pas fou. Je ne peux pas penser m'en sortir indemne si je m'enfonce sans protection ou presque dans vos sentiers, à dormir dans vos abris et à consommer votre nourriture... Ma petite escorte doit donc m'accompagner.

— Ta petite escorte ! s'indigna Vima – ce qui ne fit qu'élargir le sourire de Dam. Mais tu as toute une armée avec toi ! Tu sais bien qu'il est physiquement impossible de faire passer tout ce monde par les sentiers. Nous ne pouvons pas livrer passage à une telle troupe sans élargir le chemin, abattre des arbres... cela irait totalement à l'encontre de nos principes ! La population des villages le verrait – et avec raison ! – comme une invasion et se soulèverait contre toi. Ce serait le début de la guerre ! Nous ne sommes peut-être pas des guerriers comme vous, les Touks, mais je t'assure que nous savons aussi nous défendre. Allons... sois raisonnable, plaida la jeune femme. Emmène tes meilleurs hommes avec toi, mais laisse ton armée dans la plaine. Tu sais bien que la menace que constitue leur présence ici est une protection suffisante. Personne ne serait assez fou pour te toucher, les conséquences seraient trop graves. Les Centrés n'aiment pas les Touks, c'est vrai, mais ils ne les détestent pas non plus au point de les assassiner par trahison... Si vous vous tenez bien dans la forêt, tes hommes et toi, vous ne serez peut-être pas accueillis par une foule en liesse, mais vos vies ne seront certainement pas menacées !

Dam ne répondit pas tout de suite ; il se contenta de regarder Vima intensément. Celle-ci ne put que rougir et baisser les yeux, consciente de ce que chaque témoin de la scène savait désormais très clairement quels les sentiments l'ambassadeur ennemi éprouvait pour elle.

— Tu n'as pas hésité une seconde à me sauver la vie, et deux fois plutôt qu'une, fit l'ambassadeur à voix basse. Même dans les circonstances que tu connais. Cependant, j'ignore si les autres Centrés ont aussi bon cœur que toi, ma chérie. Si nous étions seuls, tous les deux, j'irais au bout du monde avec toi.

— Attends ! reprit-elle, saisie d'une inspiration soudaine. Il y a un nouvel Ami ! Sa naissance remonte à quelques semaines... Comme c'est un Ami, il parle sûrement déjà – ne pourrais-tu pas le rencontrer ici, à la place de Grand Ami ?

Durant le silence qui suivit, la jeune femme se sentit transpercée par le regard de l'émissaire aux cheveux blancs ; de toute évidence, celui-ci n'avait pas souhaité que cette nouvelle se répande si rapidement hors des frontières du Berceau. Mais avant que le vieil homme ait pu choisir les mots exprimant l'outrage qu'il ressentait, Dam répondit en soupirant :

— Je suis désolé, Vima, vraiment ; j'aurais tellement aimé te faire plaisir... mais c'est non. Cet Ami dont tu me parles n'est pas un Grand Ami, à ce que je sache ; il ne possède donc pas la mémoire de ce dont je dois lui parler. Ou peut-être que si... et le transfert de la mémoire de Grand Ami constituerait la raison pour laquelle il ne peut pas venir me rencontrer ? Serait-ce un autre petit détail qu'on me cache en prétendant négocier de bonne foi ? ajouta l'ambassadeur, dont le ton était passé de la tendresse au plus profond agacement alors que ses yeux abandonnaient la jeune femme pour se tourner vers le chef des émissaires.

— Hum, hum... balbutia le vieil homme – mais il reprit rapidement de sa superbe en vilipendant Vima. Je te présente mes plus sincères excuses, mon cher ambassadeur, car cette fille t'a maladroitement induit en erreur... C'est une amie à toi, je crois ; mais elle est encore si jeune qu'elle ne connaît pas le fond des choses... Elle voulait certainement t'aider, mais je ne laisserai pas son ignorance nous mettre en mauvais termes ; si je ne t'ai pas parlé du nouvel Ami, c'est qu'il ne peut pas encore sortir du Cœur de l'Arbre – la tradition l'interdit, aussi longtemps que vivra sa porteuse. La femme en question a survécu à la naissance, et rien n'indique qu'elle ne vivra pas de nombreuses années... Cet Ami-là ne peut donc pas se déplacer plus que l'autre – qui est toujours une entité indépendante, je te l'assure. Cette naissance nous a tous pris par surprise, je te le jure solennellement : aucun transfert n'est en cours.

Au cours du silence qui suivit cette dernière explication, Vima s'efforça de s'enfoncer sous terre pour se cacher de la honte aux multiples facettes qu'elle subissait en ce moment, dans sa robe ridicule, devant l'assemblée des Touks et des émissaires. Elle décida de ne plus dire un mot.

— Nous allons vers la guerre si nous ne trouvons pas le moyen de te mettre en contact avec ceux qui pourront négocier la paix avec toi, dit une voix que la jeune femme reconnut sans y croire. Mais tu ne nous fais pas assez confiance pour te rendre au Centre avec une petite escorte... Voilà tout le problème. Si tu te fiais à notre bonne foi, tu pourrais aller au Centre sans problème, et notre petit différend serait réglé. Est-ce que je me trompe ?

Sidérée, Vima se retourna vers l'arrière de la tente. Elle y aperçut Gamlei et Luxay, assis sur des tabourets de cuir blanc. Ainsi, les grands voyageurs étaient aussi des émissaires en cas de crise ; elle s'en voulait de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Tu ne te trompes pas, répondit le Touk en considérant le nouvel intervenant d'un air intéressé. Je ne me fie aucunement aux assurances que me donnent ce vieux rat et sa portée. Mais je pourrais peut-être accepter de prendre un risque calculé, si c'était la seule solution pacifique possible et que j'étais convaincu d'avoir foi en vous. Je ne veux pas vous faire la guerre ; disons que j'ai le cœur tendre en ce qui concerne votre peuple... Mais, comme je te l'ai dit, je n'ai aucune raison de vous faire confiance, à vous les Centrés, ni de m'en remettre à vos traditions tordues. Qui sait si l'une de vos pratiques ancestrales n'est pas d'attirer vos ennemis pour mieux vous en débarrasser ?

— Il y a pourtant, ici même, une personne en qui tu as toute confiance, reprit Gamlei d'un ton conciliant. Tu as déjà été téméraire au point de venir seul explorer le Berceau. Tu as prouvé que tu n'as pas peur de prendre des risques ; tu oserais certainement laisser le gros de ton armée ici – pourvu que cette personne de confiance t'assure que tu ne marcherais pas dans un guet-apens. Quant à nous, nous t'accueillerions dans la forêt comme un voyageur ordinaire. Il nous est naturel de recevoir les visiteurs étrangers. L'armée touk est repartie sans nous causer de dommage, la dernière fois, et tu ne nous as pas attaqués – nous ne sommes pas vraiment ennemis, dans ce cas. C'est ainsi que je vois les choses et c'est ainsi que nous pourrions les présenter aux villageois pour t'ouvrir en paix le passage vers le Centre.

— Je pense qu'on s'approche enfin d'une solution, répondit Dam après avoir réfléchi quelques instants. Tu vois, mon nouvel ami, je suis vraiment un idiot de Touk, après tout, puisque j'envisage d'agir de façon si insensée...

Vima, elle, ne comprenait pas – ou ne voulait pas comprendre – ce qu'étaient en train de tramer l'homme auquel elle tentait de ne plus penser depuis un mois et celui avec lequel elle partageait une maison depuis des années. Comment pourrait-elle garantir à Dam qu'il serait en sécurité dans la forêt ?

— Alors si Vima voyageait avec toi jusqu'au Centre pour rencontrer Grand Ami et le couple royal, tu accepterais de laisser ton armée dans la plaine ? avança hardiment Gamlei.

— Si elle me jure que je peux m'engager sans crainte dans le sentier, alors oui, j'irai avec elle, et avec une escorte réduite, répondit le Touk crânement, apparemment sur un coup de tête. Elle a toute ma confiance, ajouta-t-il en se retournant vers la jeune femme, qui trébucha presque sous le choc de son regard noir.

— L'affaire est conclue, donc ! se rengorgea le vénérable émissaire.

— Non, pas du tout, rétorqua Dam. Je n'ai pas entendu la réponse de Vima. Dis-moi donc, petite Centrée ; les tiens attenteront-ils à ma vie et à celle des miens, si je commets la folie de me rendre presque seul au Centre ?

La botaniste était tout simplement estomaquée qu'une décision aussi importante soit prise sur sa seule opinion. Qu'en savait-elle, des menaces qui pouvaient peser sur un ennemi marchant librement dans la gueule du loup ?

— Mais je ne suis pas une guerrière, Gamlei, tu le sais bien ! plaida-t-elle en lançant un regard désarmé à son ami ; elle était incapable de répondre directement à Dam. Comment pourrais-je garantir la sécurité d'un ambassadeur qui nous menace ? Luxay, je t'en prie, dis quelque chose !

— Les temps changent, ma chérie... répondit celle-ci d'une voix apaisante. L'ambassadeur n'est pas notre ennemi tant qu'il ne nous attaque pas. La dernière fois qu'ils se sont présentés, les Touks se sont retirés sans nous causer d'autres ennuis qu'une bonne frousse. Ton travail consistera à présenter la situation ainsi aux gens du sentier Sud, que tu connais un peu, d'ailleurs. Je pense que les Centrés ont plus soif de paix que de guerre ; ils ne devraient pas se montrer agressifs, physiquement du moins. Tu n'es peut-être pas capable de protéger personnellement l'ambassadeur, mais tu peux discuter avec nous tous de la façon dont l'expédition se déroulera. Et si tu es satisfaite de nos préparatifs, alors tu pourras le lui dire et l'accompagner durant son voyage. C'est tout simple...

Avec tous ces regards braqués sur elle, Vima se sentit mal, de plus en plus mal en point — elle aurait peut-être dû manger un peu, finalement... Alors que la noirceur envahissait rapidement son champ de vision à partir de sa périphérie, elle ne vit bientôt rien d'autre que la femme touk, qui se précipitait pour l'attraper avant que son corps ne touche le sol.

Chapitre 28

Vima prenait le frais en haut de l'arbre maison des émissaires, le plus haut du sous-bois et la plus ancienne habitation de toute la région. Sous les nuages de ce petit matin étonnamment frisquet, elle continuait de ressasser les événements de la veille, comme elle l'avait fait confusément durant sa courte nuit de sommeil agité. Elle consommait chaque petite bouchée de son humiliation et de sa honte en savourant presque son goût amer ; elle était d'un tel ridicule qu'elle n'oserait plus jamais parler à quiconque. Elle devrait s'exiler et quitter le Berceau et...

Tout était sa faute à lui. Il n'avait même pas eu la décence de garder son sang-froid quand elle s'était évanouie ; il s'était lancé sur elle à son allure d'escargot unijambiste. Heureusement, Luxay avait eu le temps de s'interposer et de décréter qu'elle ramenait tout de suite « sa petite » chez elle, l'arrachant aux bras de la femme brune. Aurait-il poussé la honte jusqu'à la garder auprès de lui toute la nuit ? Elle bénissait Luxay et Gamlei de lui avoir permis de reprendre connaissance chez elle, dans son lit, plutôt qu'au milieu d'une bande de barbares. Mais le fait de n'avoir gardé aucun souvenir de ces quelques instants d'absence et d'avoir dû demander ce qui s'était passé ne faisait que rendre son humiliation encore plus cuisante...

Et maintenant, autre avanie, elle devait siéger avec des émissaires qui la toisaient d'un air supérieur et régler les détails du déplacement de l'ambassadeur, de l'orée du sentier Sud jusqu'au Centre. Évidemment, qu'ils la méprisaient : elle ne savait rien de la diplomatie ou des relations internationales... Elle connaissait les plantes, et rien de plus. Les humains n'avaient jamais été son truc. Et maintenant, ses carences lui sautaient au visage. Tous la jugeaient et la trouvaient minable – minable d'être là plutôt qu'un autre, alors qu'elle n'avait aucune compétence ; minable d'avoir sauvé la vie d'un ennemi, qui s'était révélé une importante menace ; minable d'avoir suffisamment fraternisé avec lui pour qu'il se comporte devant toute l'assemblée comme si elle était à lui...

Vima soupira profondément. Elle devait pourtant être honnête ; tout le monde ne la regardait pas de haut, dans la salle située quelques branches sous ses pieds. Gamlei et Luxay prenaient le temps de lui expliquer tout ce qu'elle ne comprenait pas et de lui demander son avis. Ils essayaient vraiment de la faire participer à la préparation du voyage – mais ils se faisaient eux-mêmes traiter froidement par le digne émissaire et ses assistants. Pourtant, ses vieux amis ne semblaient nullement incommodés. Ils avaient tellement voyagé... à leurs yeux, tout ceci n'avait probablement pas une si grande importance.

La culpabilité se raviva de plus belle dans le cœur de la jeune femme. On les toisait peut-être, mais Gamlei et Luxay restaient et faisaient leur travail, eux. On ne pouvait pas en dire autant d'elle, qui s'était éclipsée pendant un long débat au cours duquel Gamlei et le vieillard s'opposaient à propos du ratio Centrés-Touks que devrait

comporter le groupe... On était tellement mieux au sommet, avec le bruissement des feuilles pour seule compagnie ! Lequel bruit s'amplifia soudain de façon non naturelle ; quelqu'un montait.

— Pluie et soleil, Vima, fit aimablement Luxay.

— Pluie et soleil, murmura la jeune femme sans oser regarder son amie.

— Tu n'as pas envie de te joindre à nous ? reprit l'émissaire d'un ton léger. Je crois que la prochaine discussion portera sur le nombre de latrines que devrait comporter chaque village relais...

Vima rit malgré elle et se sentit soulagée – pendant un instant. Elle osa enfin regarder Luxay, qui la couvait d'un regard bienveillant ; l'intelligence et la bonté pétillaient dans ses grands yeux un peu bridés.

— Je crois que tu ne te sens pas très à l'aise, dans cette réunion, continua amicalement la femme mûre. J'ai raison ?

— Absolument, concéda la botaniste, soulagée de pouvoir le dire. J'ai l'impression d'être un imposteur. Je prends la place de quelqu'un qui aurait su quoi faire, lui !

— Ma chérie... Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais ta présence en bas est essentielle. Soit, tu es là parce que l'ambassadeur l'a exigé. Je peux comprendre que cela te fasse sentir un peu... exposée ?

La jeune femme garda le silence, mais ne put réprimer un frisson.

— Mais tu devrais te trouver parmi nous même s'il ne l'avait pas demandé. Ne vois-tu pas pourquoi ?

— Dis-le-moi, supplia presque Vima.

— Tu es la seule à le connaître. Je ne sais pas trop jusqu'à quel point tu le connais... profondément, oserai-je dire, mais tu as passé pas mal de temps avec lui – plus que nous, en tout cas... Je ne sais pas exactement comment ni dans quelle position, mais...

— Luxay ! s'exclama la jeune femme, à la fois indignée et surprise que son amie se permette de faire des blagues si malséantes.

L'émissaire osa pourtant continuer du même ton faussement coincé :

— Après tout, tu peux nous en apprendre beaucoup, c'est ton homme ! Oh... Excuse-moi, Vima, je veux dire... c'est ton compagnon, ou plutôt ton partenaire, ton... ton complice... Zut... je n'arrive pas à trouver le mot juste... ton am... – ton ami, je veux dire. En fait, tu as passé quelques nuits avec lui, non ?

— Luxay, comment oses-tu ? ! ?

Mais la honte avait perdu la bataille, et Vima s'effondra d'un rire libérateur. Lorsqu'elle eut repris son souffle, elle se retourna vers son amie, chez qui la bienveillance avait maintenant remplacé la malice.

— Il faut que tu saches, avança-t-elle timidement, qu'il ne s'est rien passé entre nous, rien de... rien de grave, en fait...

— Vima, l'interrompit Luxay, soudainement sérieuse. Je ne sais rien de ce qui s'est passé – ou pas – entre vous deux. Tu étais tout à l'envers en revenant de ton séjour avec lui, mais ça ne prouve rien ! Et ça ne me concerne aucunement – ni personne d'autre, d'ailleurs. Cela vous appartient, c'est privé et cela n'aura aucune conséquence sur ce qui vient. Arrête de penser à ce que les autres s'imaginent. L'ambassadeur et toi auriez pu passer des jours entiers à batifoler gaiement dans les bois que ce ne serait pas plus leur affaire. Ce qui compte, maintenant, c'est que tu le connais mieux que nous tous. Gamlei et moi en savons beaucoup sur les Touks – plus que ces clowns qui se disent diplomates. Mais nous ne le connaissons pas, lui. Toi, tu peux nous aider à lui donner confiance en nous. Tu peux nous le gagner et l'emmener presque seul au Centre.

— Mais je ne veux pas « lui donner » confiance, intervint la jeune femme, soudain méfiante. Je veux qu'il ait raison de se sentir en sécurité. C'est bien notre travail, non ? Parce que je ne le trahirai pas ; en tout cas, pas tant qu'il ne le fera pas d'abord !

— Oh, Vima... fit tendrement Luxay. Nous ne voulons pas l'entraîner dans un piège, bien sûr que non... Nous en serions les premiers punis, et plus tôt que tard. Mais s'il se sent en confiance, il agira de façon détendue ; il se montrera sympathique avec les villageois. Il aura du plaisir, et sa bonne humeur sera contagieuse. Il ne sera plus un ennemi aux intentions belliqueuses, mais un visiteur comme les autres, venu se faire charmer par le Berceau.

— Excuse-moi, rougit la jeune femme, confusément honteuse de sa soudaine déclaration de fidélité à Dam. Je n'ai pas l'esprit très diplomatique, comme tu le vois...

— Je te dois aussi des excuses, Vima, reprit Luxay, subitement sérieuse. J'avais oublié que la portion « charme » de cette histoire avait déjà été menée avec succès...

— Mais tu es une vieille chipie complètement insupportable ! ne put s'empêcher de pouffer la botaniste en bousculant son amie.

— Ça fait du bien de te voir rire, souligna l'émissaire avec un sourire en coin. Tu ne portes pas le poids du monde sur tes épaules, ma chérie. Laisse-toi donc vivre un peu ! Te voir si grave et tourmentée me fait trop penser à ta mère...

Vima digéra ces paroles pendant quelques instants ; quoi, Luxay connaissait sa mère ?

— Oui, je la connais, répondit l'émissaire à la question silencieuse de la jeune femme. Gamlei et moi la connaissons depuis plusieurs années.

— Tu lui écrivais des rapports pendant vos années de voyage, c'est ça ? avança la botaniste alors que la lumière se faisait dans son esprit. Mais comment faisais-tu ? Elle m'écrivait toujours de manière sibylline, alors je n'ai jamais saisi comment...

— Ah ! Gamlei n'y comprend rien non plus ! Nous avons un code, vois-tu. Une façon de communiquer les choses sans les dire vraiment, sous le couvert de banalités... Est-ce que tu sais que ta mère emploie plusieurs pseudonymes lorsqu'elle écrit à ses correspondants ?

— Elle ne me l'a jamais expliqué en détail... À l'époque où j'étais au Centre, je t'avoue que le sujet ne m'intéressait pas non plus... Alors, vous vous connaissez depuis tout ce temps ?

— Depuis plus longtemps encore ! Hoywe et moi avons grandi ensemble et nous n'avons jamais perdu contact. Pourquoi penses-tu que ta mère a accepté si facilement ta décision de venir ici ?

— Elle n'a pas donné son accord si facilement que ça, tu sais, sourit Vima au souvenir de sa hardiesse d'adolescente. Mais elle a fini par céder. Alors vous aviez arrangé mon déménagement d'avance, avec les Liseurs et tout ?

Attendant la réponse de son amie avec nervosité, la jeune femme ne savait pas trop si elle devait se sentir amusée ou trahie.

— Où serait le plaisir dans la vie si on pouvait tout contrôler ? répondit énigmatiquement Luxay.

Mais elle ajouta, devant l'air déconcerté de Vima :

— Non, nous n'avions rien organisé. Nous ne savions même pas qui tu étais ! Quant à ta mère, elle ignorait encore notre retour au Berceau. Nous étions venus voir si notre arbre avait bien poussé, et en trouvant notre maison si belle – et habitable ! –, nous avons tout simplement décidé d'y emménager... comme ça, sur un coup de tête. Ensuite, les Liseurs nous ont appariés ; nous étions faits pour vivre ensemble. Par contre, je peux te dire que ta mère était heureuse d'apprendre que tu habiterais avec nous. Tu me fais beaucoup penser à elle, quand tu t'enterres ainsi sous les soucis. Moi, je connais une jeune femme effrontée qui répond du tac au tac à un puissant ambassadeur touk venu nous menacer avec son armée. Alors pourquoi ne viens-tu pas dire ta façon de penser à ces vieux coincés, en bas ? Le rat et sa portée, selon l'ambassadeur... Pense à cela quand ils te regarderont de haut.

Vima remercia silencieusement le Vert d'avoir ramené Gamlei et Luxay au bercail pour en faire ses amis. Retrouvant son courage, elle sourit à l'émissaire et descendit dans la salle pour prendre sa place au sein de l'équipe de préparation du voyage. Après tout, Dam comptait sur elle.

Chapitre 29

Meïamali s'était encore endormie dans le lit des enfants, enlaçant Mana, le bras étendu jusque sur Cazi. Lorsqu'elle s'éveilla doucement au petit matin, elle évita de bouger afin de conserver la magie du moment. Il lui arrivait de plus en plus souvent de flâner au lit avec ses rejetons assoupis ; bien sûr, la grossesse qui progressait mobilisait son énergie, mais elle avait en outre beaucoup de mal à se dégager de la douceur et du calme qui émanaient de ses deux enfants. Il était tellement plus facile de se laisser glisser avec eux dans le sommeil... et la limette en elle pulsait au même rythme que les petits endormis. La jeune femme avait du mal à accepter que ce petit cocon d'amour, qui respirait d'un seul souffle, n'était pas totalement sa famille... Un jour, elle devrait en laisser partir un bout : le petit morceau qui lui disait toujours de se rendre au Cœur de l'Arbre. Pourtant, ce petit être lui était déjà si cher...

Elle regrettait seulement qu'Adax ne soit pas là avec elle, à profiter de la chaleur paisible de la chambre des enfants. Elle savait bien que, depuis qu'elle buvait la Sève, il se sentait un peu plus exclu chaque jour ; la force de leur union avait toujours reposé sur l'équilibre entre son feu à elle et son calme à lui, couplé d'une grande proximité charnelle. Même pendant ses précédentes grossesses, le désir de Meïamali ne s'était pas éteint ; quand la grande fatigue la faisait tomber de sommeil le soir et au petit matin, elle réclamait son homme en plein jour, le faisant rentrer du travail pour satisfaire ses besoins de femme. C'était différent maintenant, bien sûr. Depuis qu'elle était devenue un être rêveur et flottant, asexué, voguant au-dessus des passions des autres et se préoccupant uniquement de perceptions et d'émotions, leur relation s'était modifiée. Adax comprenait, évidemment ; il savait que le changement qui s'était opéré en elle n'était que temporaire. Il attendrait, il reviendrait ; elle le savait.

Toutefois, la jeune femme ne pouvait avoir hâte au retour en force de son amant, car il signifierait aussi la perte définitive du petit étranger qu'elle portait. Et cela, la Meïamali éthérée ne pouvait l'oublier ; elle en était infiniment triste. Mais, tout au fond d'elle-même, la Meïamali de feu, celle qui était encore endormie, grondait. Le temps qui passait ne facilitait pas son acceptation de cette partie du sacrifice – il lui confirmait au contraire qu'elle ne se laisserait pas dire quoi faire, une fois la naissance accomplie.

Pour le moment, cependant, l'étincelle couvait en attendant la fin.

Meïamali entendit soudain du bruit. Il devait venir des quartiers communs de la maison qu'elle partageait avec ses beaux-parents. Elle se dégagea doucement de son cocon douillet, tout en s'efforçant de ne pas faire tomber la poupée de Mana et l'arc de Cazi – depuis qu'elle avait commencé à leur raconter l'histoire des choses, telle que relatée par La-Pousse, les enfants n'avaient eu de cesse de lui présenter de nouveaux objets dont ils voulaient entendre le rêve. « La-Pousse avait raison, sourit intérieurement la jeune femme ; maintenant, les enfants rêvent avec moi... » Mais le bruit qui venait

d'en bas était bien réel, lui ; elle sentait la peur dans ces éclats de voix. Elle décida donc d'aller voir ce qui se passait. Mais pas trop longtemps ; elle avait très soif de Sève.

Elle fit monter la plate-forme jusqu'à la chambre des enfants, la plus haute pièce habitée de la maison. En effet, pour le moment, les salles qui se trouvaient au-dessus étaient inoccupées ; elles servaient d'ordinaire aux invités de marque en visite au Centre, de même qu'aux simples voyageurs, quand les maisons d'accueil étaient toutes remplies – ce qui était souvent arrivé au cours des dernières années. Il faut dire que la maison du couple royal était la plus ancienne du Centre, donc la plus grande et la plus haute. Ici, l'espace ne manquait pas ; on n'avait pas besoin de faire pousser une pièce quand on attendait un bébé – laquelle solution n'était pas tellement pratique, car le temps que la chambre croisse suffisamment, l'enfant était généralement devenu adolescent. N'empêche que, malgré le grand nombre de salles, Cazi et Mana avaient toujours voulu dormir ensemble. Ce n'était pourtant pas la chaleur qui leur faisait défaut, dans la forêt... La jeune mère sourit en pensant à leurs futurs compagnons respectifs ; ils auraient intérêt à leur donner beaucoup d'amour !

En descendant, elle passa devant sa propre chambre, qu'elle partageait avec Adax. Puisqu'elle n'y sentit aucun signe de celui-ci, elle se dit qu'il devait lui aussi se trouver plus bas... Elle passa ensuite devant la chambre de Vima, toujours vide depuis quelques années, puis devant celle de Fado et Hoywe ; ils n'y étaient pas non plus. Il faut dire que, depuis le retour de Fado, ces deux-là ne dormaient pas beaucoup. La jeune étrangère les sentait intensément préoccupés – sans toutefois parvenir à vraiment s'intéresser à ce qui les tracassait.

Arrivée devant la salle commune, elle arrêta la plate-forme et entra. Assise par terre, la tête entre les mains, sa belle-mère pleurait. Fado se tenait près d'elle et l'enlaçait de son bras, alors qu'Adax faisait les cent pas. En la voyant arriver, tous se figèrent et s'efforcèrent de lui sourire, même Hoywe, dont les yeux pleuraient toujours – pauvre Hoywe ; Meïamali avait conscience de lui faire pitié et d'être la source de son sentiment de culpabilité... « Mais je ne dépériss pas, bonne maman, avait-elle envie de lui dire. Je ne suis pas complètement éteinte, je suis juste endormie... » Elle le lui communiqua avec les yeux et, à la manière de Grand Ami, parvint à faire passer son message ; la reine se sentit un peu mieux – mais pas complètement. L'origine de son tracassait actuel était étrangère à la jeune femme. De la reine, à l'instar du roi, se dégageaient le fatalisme et la résignation. Quant à Adax, son calme habituel avait laissé la place à une panique mal contenue, qui s'exprimait par la colère. « Il se sent perdu, il cherche ses bases, sut Meïamali. Mon pauvre amour... »

Elle se servit une grande portion des nouilles de racines aux noix qu'elle se forçait à avaler tous les matins ; s'il ne réclamait rien en fait de désir, son corps ne devait pas moins être nourri. Elle lui fournissait donc son dû avec une rigueur clinique, mais sans y prendre de plaisir. Elle avait seulement soif... Elle s'assit par terre dans un coin de la

salle commune et entreprit de manger lentement, après avoir déposé un coussin-à-dîner entre ses jambes, sous son bol. Les autres restèrent silencieux quelques minutes, puis se remirent à parler doucement, sans éclats de voix, cette fois, comme si sa présence les avait calmés.

— Il faut parler à Grand Ami, reprit Adax avec conviction. Il ne peut pas ne pas aller à leur rencontre. La dernière fois, c'est lui qui nous avait sauvés ; il doit le faire encore !

— Tu sais très bien que c'est impossible, lui répondit Hoywe d'une voix étouffée par la tristesse, mais étonnamment calme. Grand Ami ne s'éloignera pas de l'Arbre. Tu es mieux placé que quiconque pour savoir que le sacrifice en cours ne peut être fait en vain. Nous savions qu'un jour ils viendraient. J'espérais bien ne pas voir ce jour de mon vivant, mais le Vert en a décidé autrement, à ce qu'il semble. Le temps est venu ; c'est sûrement ce qu'avait voulu dire Grand Ami...

— Mais il faut faire quelque chose ! On ne peut pas les laisser entrer ici comme si de rien n'était ! ragea Adax dans un état de tension qui ne lui ressemblait pas.

— Et pourquoi donc, mon fils ? demanda Fado d'une voix éteinte. S'ils se présentent comme des visiteurs, nous devons les recevoir comme des voyageurs ordinaires. C'est ainsi que nous sommes, depuis les temps de l'Après. Voilà notre nature, et notre nature est tout ce qui nous protège.

— Mais vous savez bien ce qu'ils désirent ! s'exclama le jeune homme, incrédule. Ils veulent prendre notre forêt et devenir les maîtres du Berceau. S'ils viennent jusqu'ici, ce ne sera pas dans l'intention de remplir leurs réservoirs de Sève et de s'en aller ! Ils vont tout réclamer... Tu parlais d'une offre, tantôt ? Je n'ose même pas m'imaginer ce à quoi elle ressemblerait. Nous ne pouvons pas accepter qu'ils se rendent au Centre !

— Alors que comptes-tu faire pour les en empêcher ? demanda le roi du ton un peu las qu'emploie un père pour s'adresser à son fils récalcitrant. Soulever la population des villages contre leur délégation ? Attaquer leur régiment à La Porte ? Nous, les Centrés, ne faisons pas la guerre. Agresser les Touks serait notre fin encore plus sûrement que n'importe quelle offre de cet ambassadeur.

— Je ne vous ai pas tout dit, les interrompit Hoywe d'une voix faible. Vima est avec eux.

— Oui, je sais bien, ma chérie, la rassura Fado en lui caressant les cheveux. Elle est à La Porte, mais elle ne devrait pas courir de grands risques. Je ne crois pas que les Touks attaqueront si leur ambassadeur vient effectivement nous rencontrer ici...

— Non, répondit la reine avec fermeté, ce n'est pas ce que je veux dire. Vima est avec eux, avec nos émissaires, et elle accompagnera la délégation. Elle connaît l'ambassadeur. C'est ce même Touk qu'elle a soigné dans les bois il y a de cela un mois ou deux. Adax, ne fais pas cette tête-là ; je ne t'avais rien dit justement pour éviter ce

genre de réaction de ta part ! Ta sœur a sauvé la vie d'un autre être humain tel que nous, les Centrés, le faisons ; c'est ainsi que nous sommes.

— Mais comment est-ce possible ? s'étonna le roi, incrédule. L'homme qu'elle a tiré d'affaire accomplissait une mission ridiculement dangereuse. Il ne peut pas s'agir d'un membre important de leur délégation, et certainement pas de l'ambassadeur ! Jamais les Touks n'auraient laissé un dignitaire s'aventurer seul pour explorer le Berceau, c'est insensé !

— Tu sais bien qu'ils sont un peu fous... Ils ont envoyé leur ambassadeur en personne jouer les éclaireurs avant de venir officiellement à nos portes ; certainement, cet homme a ainsi acquis une connaissance de première main inestimable. Selon mon amie Luxay, c'est typiquement touk. Ces barbares se glorifient de leur audace.

— Qu'ils attendent donc, et j'irai leur démontrer mon audace ! ne put s'empêcher de grincer Adax entre ses dents.

— Alors Vima le connaît ? C'est une bonne nouvelle, je crois, réfléchit Fado sans prêter attention à la colère de son fils. Elle pourra donc contribuer à préparer sa venue au Centre. Peut-être a-t-elle même une certaine influence sur lui ? S'il lui est reconnaissant de l'avoir sauvé, il se laissera peut-être convaincre de se comporter de façon civilisée... Elle ne pourra certainement pas le faire rentrer chez lui, mais qui sait si sa présence n'adoucira pas le joug qui nous sera proposé...

— Oui, je crois qu'elle a une influence sur lui, soupira Hoywe en interrompant le cours des pensées de son compagnon. Luxay dit que l'ambassadeur... apprécie beaucoup Vima. Selon elle, c'est uniquement grâce à notre fille qu'il a accepté de venir au Centre sans son armée. Elle pense qu'il ne tentera rien contre nous si nous ne le provoquons pas et... tant que Vima sera avec lui. Ses sentiments excéderaient la gratitude, semble-t-il... L'ambassadeur serait bien épris. Je ne sais pas quoi en penser...

— Il n'y a rien à en penser, maman, intervint Adax, soudainement apaisé. Toi aussi, tu connais ma sœur. Elle déteste les Touks ; je sais combien d'années leur armée a peuplé ses cauchemars, après l'invasion avortée. Elle l'a sauvé par pure bonté, ce barbare-là, et elle doit être passablement malheureuse s'il s'est amouraché d'elle. Ne t'inquiète pas ; Vima nous l'amènera bien calmement. Si ton amie Luxay dit vrai, elle devrait pouvoir le contrôler sur le sentier – elle est tellement effrontée, elle le remettra à sa place s'il se permet de nous manquer de respect. Et une fois qu'il sera arrivé ici... Ce sera mon tour de lui dire ma façon de penser !

— Tante Vima va nous rendre visite ? fit une voix de fillette dans l'embrasement de la porte.

Tous se turent, ne sachant trop quoi répondre, car ignorant depuis combien de temps Cazi et Mana étaient arrivés. Tous, sauf Meïamali, qui avait accueilli la venue de

ses enfants avec un sourire adorateur et qui leur faisait signe de venir se nicher dans ses bras.

— Oui, ma belle chérie, tante Vima arrive, fit paisiblement la jeune mère. Mais tu sais combien la route du sentier Sud est longue... elle mettra plusieurs semaines à nous rejoindre. Elle va emmener de drôles de visiteurs avec elle, des gens du Dehors. Tu n'as pas à avoir peur, tu sais ; ce sont des voyageurs comme on en reçoit souvent... Sauf qu'eux, ils veulent nous apprendre de nouvelles choses. Nous allons peut-être vivre un peu différemment, après, ou peut-être pas. Grand Ami m'a dit que les temps changeaient, alors nous n'avons qu'à continuer de vivre et nous changerons nous aussi, avec le temps. Mais je te promets que la Terre va toujours tourner et que ta famille va toujours t'aimer. Et toi aussi, Cazi ! Vous pourrez préparer de beaux présents pour tante Vima, d'accord ? Et peut-être aussi pour son ami, le visiteur du Dehors ?

Rassurés, les enfants embrassèrent leur mère avant de se diriger vers la réserve, où Cazi se lança dans l'entreprise périlleuse de servir un verre de jus de noix à sa petite sœur. Les trois autres adultes demeuraient muets alors que les paroles de Meïamali les pénétraient et les calmaient inexplicablement.

— Tu as raison, bien sûr, finit par murmurer Hoywe en brisant enfin le silence. Toi qui viens de si loin et qui vois si loin désormais, tu sais bien que ce qui nous semble tellement important aujourd'hui ne représente même pas un sursaut dans le temps qui passe...

— Meïa, tu veux bien que nous t'accompagnions au Cœur de l'Arbre, ce matin, quand les enfants seront à l'école ? demanda Adax, radouci. J'aimerais parler à Grand Ami... Même si je me doute bien que ta vieille branche ne nous éclairera pas autrement que tu viens de le faire...

— Bien sûr, mon amour, sourit Meïamali. Tu verras aussi que ma petite Pousse a fait des progrès !

Hoywe sentit à nouveau un nuage de tristesse obscurcir son cœur. Sa belle-fille savait que, de toute sa vie, elle ne verrait pas l'enfant qu'elle portait plus de quelques secondes après la naissance. Et pourtant, elle s'était beaucoup attachée au petit Ami qui vivait dans le Cœur de l'Arbre – et qui ne pourrait pas en sortir pendant encore plusieurs années... Bientôt, elle perdrait à la fois l'enfant qui était dans son ventre et celui que son cœur avait adopté. La jeune femme le savait et elle en était très triste... « Mais pourquoi se laisse-t-elle aller à tant aimer cet Ami qu'elle ne verra plus ? » se demandait la reine, mortifiée. « C'est vrai qu'elle doit boire la Sève et que le bébé vit dans le Cœur... J'aurais dû la convaincre de puiser la Sève au pied de l'Arbre ; elle ne se serait pas attachée ainsi... »

Et alors que le petit fantôme qu'était devenu Meïamali se remettait à luire faiblement, ranimé par la présence de ses enfants et de son aimé, Hoywe continuait de sentir la peine et l'impuissance du monde lui peser sur les épaules.

Chapitre 30

Vima se retournait dans son lit depuis des heures. Au cours du dernier mois, elle avait passé toutes ses journées dans l'arbre maison des émissaires. Elle désespérait de la quantité de détails dont il fallait tenir compte pendant les préparatifs. Toute information disponible sur chaque village relais était prise en considération : population, abris et nourriture, présence d'éléments humains potentiellement menaçants pour la délégation, humeur générale des habitants à l'égard des Touks et des visiteurs en général, particularités naturelles et histoire des villages... De même, chaque segment du sentier était scrupuleusement étudié : présence de flore ou de faune particulières qui pourraient se révéler menaçantes si l'un des membres du groupe s'aventurait hors du sentier, attraits qui pourraient charmer les voyageurs...

Cela n'en finissait plus – la pauvre botaniste s'étiolait en se retenant constamment de s'enfuir par une fenêtre. Malgré tout, elle prenait son travail au sérieux. Bien qu'elle n'ait jamais osé se prononcer sur un sujet comme la psychologie des villageois de tel ou tel village, elle s'était révélée un atout précieux pour toutes les questions géographiques et botaniques. Et elle s'était opposée de toute sa volonté au vieil émissaire et à ses sbires, qui souhaitaient organiser un accueil officiel et solennel à l'ambassadeur et son escorte dans chacun des villages visités. L'idée lui semblait insensée. D'abord, Dam ne serait pas du tout flatté de telles démonstrations. Au mieux, il les trouverait ridicules (« Avec raison ! » pensait Vima) ; et au pire, il en serait irrité – et cet agacement ne pourrait que croître au fil du voyage. Ensuite, un tel cérémonial demanderait une longue préparation dans chacun des villages, ce qui alerterait tous les éléments potentiellement hostiles en plus de leur donner le temps de s'organiser pour préparer une attaque qui serait fatale à toute paix potentielle.

Il valait mieux prendre les premiers villageois par surprise. Bien sûr, la nouvelle de la présence d'un détachement touk à La Porte du sentier Sud s'était répandue dans les villages ; cependant, l'hystérie d'il y a seize ans ne semblait pas être en voie de se répéter – pas encore, du moins. Car il ne se passait rien depuis des semaines, et les groupes de visiteurs s'étaient même remis à circuler normalement. Les voyageurs du Dehors, qui s'étaient d'abord tenus loin d'un éventuel conflit, avaient donc jugé de la situation qu'elle était stable et avaient fini par venir au Berceau. Dans les villages, on répétait que le couple royal était au courant, qu'il y aurait une négociation et non une guerre. De leur côté, les Touks ne faisaient plus de feu, ne se livraient à aucun exercice militaire et semblaient s'occuper à d'inoffensives tâches d'artisanat.

Vima voulait profiter de cet état de calme relatif pour faire passer la délégation sans attirer l'attention. Que les voyageurs ordinaires attendus dans le premier village se révèlent finalement être des Touks ; l'effet de surprise devrait leur valoir un meilleur accueil, car la méfiance n'aurait pas eu le temps de remplacer la convivialité naturelle des

villageois. Placés devant de « vrais » Touks, les Centrés des relais devraient se rendre compte que ces visiteurs n'étaient pas si différents des autres, après tout. C'est du moins le pari que voulait tenter la jeune femme. Elle ne pouvait qu'être honnête et se dire qu'elle-même, après tout, avait fini par trouver quelques qualités à un barbare de Touk, peu importe ses efforts pour s'en garder.

Bien sûr, la nouvelle selon laquelle des Touks remontaient vers le Centre finirait par se répandre. Cela constituait un danger ; la panique soigneusement évitée jusque-là pourrait s'attiser. À mesure que la délégation s'enfoncerait dans la forêt, les villages avertis constitueraient une menace grandissante, car une attaque pourrait y être préparée. Après tout, un seul sentier partait du Sud pour remonter au Centre ; le groupe serait facile à trouver – et facile à surprendre. Mais on ne pouvait pas tout contrôler, raisonnait Vima ; si les Touks étaient suffisamment aimables – et combien elle souhaitait qu'ils le soient ! – on pouvait espérer qu'aucune catastrophe du genre ne se produise en cours de route. D'autant plus qu'il était impossible d'empêcher toute communication entre les villages pour éviter que le passage de la délégation ne s'ébruite. Tenter de le faire produirait au contraire un effet négatif, en laissant planer des soupçons de complot et de manipulation. Pour la jeune femme, la candeur et la transparence constituaient la clé, et il lui semblait qu'il était justement dans la nature des Touks d'être parfaitement limpides dans leurs intentions – du moins, tel était le Touk qu'elle connaissait.

À la pensée de Dam, elle sentit monter en elle une bouffée de chaleur maintenant familière. Pourrait-elle un jour le regarder ou penser à lui sans sentir son corps se liquéfier ? Comment pourrait-elle trouver un compagnon si l'évocation même de cet homme la mettait à l'envers ? Car elle ne pourrait jamais être avec Dam, évidemment, sauf si elle parvenait à se trouver seule avec lui au cours du voyage, pendant quelques moments volés... Mais elle ne voulait même pas penser à cette possibilité. Il saurait bientôt qui elle était, et il était hors de question qu'il puisse se vanter d'avoir séduit la fille du couple royal. D'ailleurs, elle devrait vraiment lui révéler son identité ; l'ambassadeur n'aurait alors d'autre choix que de mettre fin à son petit jeu de séduction. Vima pourrait enfin tourner la page...

Elle se leva ; avec toutes ces pensées qui la tourmentaient, il lui était impossible de trouver le sommeil. Il valait mieux commencer la journée que de rester couchée à ressasser les mêmes idées. À cette heure-ci, tout le monde dormait probablement dans la maison ; la jeune femme prit la décision de descendre déjeuner à la cuisine commune de La Porte. Elle évitait habituellement ces cafétérias. Elle n'était pas fine bouche, mais elle préférait la cuisine de Gamlei et ses propres créations concoctées à partir des richesses de la forêt ; elle se lassait rapidement des plats peu variés offerts en tout temps à l'ensemble des habitants et des visiteurs. Évidemment, comme chaque village disposait de ressources alimentaires déterminées par l'environnement et les permissions d'élevage, il n'était pas facile pour l'équipe cuisinière de se renouveler ; les plats alternaient selon un cycle qui

semblait immuable à Vima. Au moins La Porte avait-elle opté pour l'élevage de grillons plutôt que de larves !

Après sa toilette, la botaniste revêtit sa tenue habituelle – tunique, cuissards et sandales – et fit remonter la plate-forme jusqu'à sa chambre, située plusieurs branches au-dessus de celle de Gamlei et Luxay. Elle se sentait toujours bien avec ses vieux amis, même si leur relation avait pris une tournure différente depuis quelques semaines ; ils travaillaient ensemble, désormais, et elle avait maintenant conscience de ce qu'ils en savaient beaucoup plus que ce qu'ils laissaient paraître – à propos d'elle, de leur réelle fonction à l'entrée du sentier, de leur importance politique... Leur légèreté ne lui semblait plus si anodine ; elle devenait une prise de position idéologique. Qu'importe, ils étaient toujours les mêmes, irrévérencieux, intelligents et aimants ; seulement elle n'était pas la seule Centrée dont ils prenaient soin.

La jeune femme monta sur la plate-forme et commença la descente. Elle passa silencieusement devant les fenêtres de la chambre de Gamlei et Luxay, de même que devant la salle commune. Arrivée au pied de l'arbre, elle sursauta en entendant une voix familière :

— Pluie et soleil, Vima ! Tu es matinale...

Un ton d'alto, agrémenté d'une note légère par le sourire de celle qui venait de prononcer ces mots : Luxay était déjà réveillée, elle aussi, et se limait lentement les ongles à l'aide d'une pierre ponce, confortablement assise au pied de son arbre sur un épais tapis de frondes de fougères.

— Pluie et soleil ! répondit la garde-frontière. Je ne savais pas que tu étais debout. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ah, fit l'émissaire en s'étirant, je n'arrivais plus à dormir avec cette farandole de détails dans ma tête... J'avais juste envie de me ronger les ongles, alors il fallait absolument que je les lime. Rien d'autre ne me permet de passer ma nervosité, et j'évite ainsi de me gruger le bout des doigts... Gamlei a horreur du bruit que fait ma pierre ; je suis descendue ici pour ne pas le réveiller. Et toi, tu te tourmentes aussi pour notre projet de fous ?

— Oui, je n'arrête pas d'y penser, opina la botaniste en s'asseyant également au pied de l'arbre, soulagée de ne pas être la seule à se sentir si fébrile. Tu sais, Luxay, tu sembles toujours si calme et sûre de toi... j'ignorais même que tu te ronges les ongles ! Et voilà que je te trouve debout aux aurores parce que tes soucis te font perdre le sommeil. Comment fais-tu pour ne rien laisser paraître ? Moi, j'ai l'impression que tout le monde devine mes pensées – et je n'en suis pas toujours fière, crois-moi...

— Eh, ma belle, quand tu auras mes longues années d'expérience, on en reparlera, d'accord ! rigola la dame aux joues légèrement rebondies. Ne t'en fais pas, les gens ont autre chose en tête et n'accordent pas tant d'importance à tes états d'âme – chacun pense

d'abord à soi et à ses propres problèmes, vois-tu. Si tu le comprends et que tu sais renvoyer la balle à ton interlocuteur plutôt que de la garder sur toi, le reste vient tout seul. Je suis sûre que tous tes collègues ont déjà oublié cette fameuse soirée où les Touks sont arrivés... C'est bien ce qui te tracasse ?

— Oui, entre autres... Ça, et le départ qui arrive à grands pas. On a presque fini d'examiner le parcours. On partira bientôt, n'est-ce pas ?

— Très bientôt, en effet. Et à ce propos, il ne te sert à rien de t'inquiéter avant que nous nous mettions en marche ; nous ne pouvons rien faire de plus que ce que nous avons déjà fait. Je suis parfaitement d'accord avec ton idée de traiter la délégation de la même façon qu'un groupe ordinaire.

Vima resta silencieuse, mais se prit à frotter la cordelette du collier de Dam entre son pouce et son index, comme elle avait commencé à le faire par automatisme chaque fois qu'elle était pensive.

— Tu n'es pas encore allée lui parler, n'est-ce pas ? reprit son amie. Il faudrait bien que tu lui rendes visite au moins une fois avant le départ, pour que vous ayez l'air à l'aise ensemble ; sinon, ça ne produira pas un bon effet sur les villageois... La dernière fois, vous vous êtes quittés d'une drôle de façon !

— Luxay, dis-moi ce que je dois faire ! lança subitement Vima en braquant de grands yeux sur son amie. J'ai peur de moi et j'ai peur de lui... Je ne veux pas partir avec la délégation.

— Vous êtes deux adultes, nul n'est concerné par votre intimité passée ou présente... D'ailleurs, personne n'a à savoir quoi que ce soit. L'important, pour nous, c'est qu'il tienne à toi et qu'il te fasse confiance – c'est notre atout majeur. Pour le reste, tu verras bien ce que tu veux ou ne veux pas faire avec lui. C'est ton secret, ta vie privée – tant que ça ne s'ébruite pas et que ça n'arrive pas au Centre. Il y rencontrera Grand Ami et tes parents, puis il repartira avec la délégation, et ce sera fini. Tu n'as pas de permission à demander, Vima – pourvu que votre relation ne soit pas officielle et que vous soyez discrets.

— Tu ne comprends pas, Luxay. Ce n'est pas si simple... Il veut que je sois sa femme. Il me l'a demandé dans la forêt – et il n'a pas changé d'avis. Il est sérieux, tu sais. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme, suspendue aux lèvres de sa confidente.

— Oh... soupira cette dernière. C'est plus compliqué que je le pensais... Il n'y a rien de vraiment impossible, ma chérie. Ce n'est évidemment pas le bon moment, en tout cas. L'autorité de tes parents serait mise en péril si leur fille prenait pour compagnon un ambassadeur venu nous menacer, avant même que les négociations aient lieu. Sans compter que t'avoir parmi les leurs donnerait aux Touks un levier puissant pour obtenir beaucoup de nous... Ils auraient réussi à s'immiscer au cœur de la famille royale ! Le

peuple n'aimerait pas ça, il se sentirait trahi, c'est sûr – il accepterait difficilement les résultats des pourparlers, quels qu'ils soient... Dans l'état actuel des relations entre les Touks et le Centre, tu ne pourrais pas rester ici, pas avec lui. Mais tu pourrais être très heureuse au pays des Touks... Si c'est vraiment ce que tu veux, je suis sûre qu'il t'emmènerait discrètement avec lui...

— Mais je ne veux pas quitter le Berceau ! En fait, je ne sais plus rien de ce que je veux... Ou plutôt si... Je veux juste retrouver ma vie d'avant !

Après un instant de réflexion, Vima reprit :

— Tu as raison, je dois aller lui parler. Je vais lui dire que je suis la fille du couple royal ; il comprendra bien que je ne pourrai jamais être avec lui. Politiquement, c'est impossible. Comme ça, il me laissera tranquille, et peut-être qu'on pourra même être amis.

— Je suis désolée, mais je pense que tu as très bien fait de ne jamais lui révéler ton identité, expliqua Luxay. L'ambassadeur n'est pas seul, tu sais. Je pense qu'il ne mettrait jamais en danger, mais il ne prend pas toutes les décisions – tu deviendrais un otage potentiel beaucoup trop tentant si les Touks apprenaient qu'ils t'avaient sous la main. Il vaut mieux que tu restes une simple garde-frontière. De toute façon, une fois au Centre, Dam apprendra la vérité – là, cela ne posera plus problème, puisque tu seras autant en sécurité que tu puisses l'être. Tu n'en as plus que pour quelques semaines à tenir ta langue. Et, quand nous connaîtrons l'offre que son peuple veut nous faire, peut-être les relations entre les Touks et le Centre changeront-elles ? Qui sait si nous ne deviendrons pas des alliés ? Rien ne t'empêcherait alors de le prendre pour compagnon...

— Tu crois vraiment que sa proposition éliminera toutes les tensions entre nos peuples ? s'enquit la jeune femme qui, malgré elle, se sentit soudain emplie d'espoir.

— Honnêtement, avoua Luxay après un soupir, non, je ne crois pas... Il n'est pas dans la nature des Touks d'offrir la paix sans rien demander en retour. À mon avis, Dam fera une offre que nous serons forcés d'accepter, vu sa puissance franchement supérieure à la nôtre. Je pense qu'il voudra intégrer le Berceau aux autres conquêtes de son peuple, comme l'ensemble des autres territoires envahis. Nous perdrons probablement beaucoup d'autonomie – mais les temps changent, et le monde aussi ; nous devons changer de même, j'imagine... Reste à savoir s'il sera assez fin négociateur pour nous éviter de perdre la face et nous épargner la honte d'une annexion pure et simple. Nous ne pouvons qu'espérer qu'il ne voudra pas faire un coup d'éclat pour effacer le souvenir de l'armée touk qui a rebroussé chemin il y a seize ans...

— La honte, c'est la honte, murmura Vima. Tu sais, je me dis parfois que j'aurais bien dû ne jamais suivre sa trace et lui sauver la vie...

— Ne sois pas trop dure avec toi ; tu es simplement humaine. Si tu n'avais pas soigné Dam, un autre serait ambassadeur à sa place. Et la situation serait certainement

pire qu'elle ne l'est maintenant ! Les Touks sont peut-être audacieux, mais penses-tu que n'importe lequel d'entre eux oserait prendre le même risque que celui-ci – pour tes beaux yeux, je dois le dire ? Crois-moi, ton Touk n'est pas méchant et veut te plaire ; on ne pourrait souhaiter meilleur ambassadeur pour conclure une entente entre nos peuples. Le voyage sera probablement éprouvant pour toi, vu les circonstances, mais tu dois penser au bien de tous.

Vima soupira et garda le silence pendant quelques instants. Puis elle inspira profondément pour se donner du courage, avant de se lever pour aller enfin déjeuner. Mais elle se retourna d'abord pour dire à son amie :

— Luxay, une dernière chose, s'il te plaît.

— Bien sûr...

— Nous aurons besoin d'un animalier pendant le voyage.

— Oui, et ?

— Choisissez n'importe qui ; les équipes de gardes-frontières en comptent plusieurs, et ils sont tous très bons. Mais ne prenez pas Nozu. Il est tombé sur la tête. Je pense qu'il pourrait constituer une menace pour l'ambassadeur.

— Je m'en souviendrai, Vima. Merci de m'avoir avisée, répondit Luxay en scrutant son amie.

Sur ce, la jeune femme tourna les talons et s'enfonça dans le sous-bois, la tête pleine d'idées grises.

Chapitre 31

Maintenant que les Touks avaient éteint leurs feux, on aurait pu ignorer leur présence ; ils étaient trop loin de La Porte. À voir les campements des visiteurs qui s'apprêtaient à partir par le sentier Sud et à entendre les gens bavarder en vaquant à leurs occupations habituelles, on aurait facilement pu oublier qu'à l'autre bout de la plaine, un détachement armé menaçait le Berceau. Comment les gens pouvaient-ils continuer à vivre avec tant de désinvolture, sans montrer de signes de peur ou d'agressivité ? Vima se rappelait pourtant comme si c'était hier l'état de ce même village, seize ans plus tôt ; personne n'aurait alors osé se promener ainsi à l'orée de la forêt. D'ailleurs, tous les habitants s'étaient sauvés vers le Centre. Seuls Grand Ami et la famille royale se tenaient devant cette mer de bêtes, d'engins à feu, de militaires à l'éclat métallique étincelant... La jeune femme en tremblait encore. Les gens avaient-ils la mémoire si courte ? Ne savaient-ils pas que les Touks étaient maîtres de l'usage du métal et du feu – le grand tabou du Berceau ? Qu'ils étaient des experts de la guerre et de la conquête ?

Pourtant, ces Touks-ci n'agissaient pas comme leurs prédécesseurs. À la demande de Gamlei, ils avaient cessé de faire du feu – cette provocation inutile ne pouvait que répandre la peur et attiser l'hostilité à leur égard. Ils voulaient bien la paix, n'est-ce pas ? L'ambassadeur avait cédé à cette requête et accepté que Gamlei obtienne tous les autres accommodements qu'il avait proposés – celui-ci partageait son temps entre La Porte et le camp des Touks et travaillait sans relâche à aplanir les obstacles à la cohabitation. Vima devait s'avouer que l'armée qui occupait la prairie depuis maintenant plusieurs semaines n'avait pas adopté l'attitude belliqueuse qu'elle avait d'abord redoutée – comme tout le monde, d'ailleurs ! N'empêche qu'elle ne respirerait pas librement tant que ces barbares n'auraient pas levé le camp. Tous, sans exception.

Se rappelant la conversation matinale qu'elle avait eue avec Luxay quelques jours plus tôt, elle prit son courage à deux mains et alla trouver un animalier de sa connaissance pour lui demander un singe coureur. Il n'était évidemment pas idéal de faire parcourir la plaine à un animal forestier, mais la jeune femme voulait s'assurer de pouvoir quitter rapidement le camp des Touks en cas de nécessité. Maintenant que presque tous les préparatifs étaient complétés et que le choix des membres de la délégation centrée était pratiquement définitif, elle n'avait plus de raison de différer sa visite à Dam... L'animalier lui offrit de l'accompagner jusqu'au campement, ce qu'elle accepta avec joie ; il prendrait bien soin de leurs deux singes et s'assurait que les bêtes ne rentrent pas seules à la forêt – il fallait les dorloter pour qu'elles se montrent prêtes à coopérer. Pendant qu'ils installaient leurs harnais, l'animalier demanda à sa collègue des nouvelles de Nozu ; Vima n'en avait pas, évidemment, mais elle apprit que celui-ci avait disparu après cette fameuse nuit où les Touks étaient arrivés. « Encore un poids que j'aurai sur la conscience », se dit-elle sombrement.

La course n'était pas très longue, jusqu'au camp des Touks – pas sur des singes coureurs, en tout cas. Alors que les tentes se dessinaient peu à peu et que des silhouettes devenaient visibles, Vima se sentit de plus en plus oppressée. La pensée de se retrouver au centre de tous ces ennemis faisait jaillir en elle une peur venue de sa plus lointaine enfance. Pourtant, en même temps, l'idée de l'homme qu'elle allait revoir l'étourdissait presque. La chaleur montait dans tout son corps, et celui-ci lui transmettait chaque sensation de façon exacerbée. Les mouvements de course du singe qu'elle montait suffisaient à la faire presque crier, tendue comme un arc vers la tente blanche qui s'élevait à une distance de moins en moins lointaine. Réprimé depuis des semaines, son désir s'éveillait avec une vigueur inégalée. Un engourdissement irradiait de son bas-ventre, comme si elle était affamée, mais pas de nourriture – elle avait faim de cet homme-là, de ses lèvres et de ses mains, elle avait faim de lui au plus près d'elle, elle n'en pouvait plus d'être éloignée de lui...

Une fois arrivée au camp des Touks, Vima eut l'impression d'émerger d'un rêve éveillé sans tout à fait reprendre possession d'elle-même. Elle quitta l'animalier comme une somnambule, sur une salutation sommaire. « Je ne me rappelle même pas son nom », se désola-t-elle distraitement. Le temps de marcher jusqu'à la tente blanche, elle s'était mille fois répété qu'elle était une adulte, après tout, et qu'elle pouvait bien agir comme il lui plaisait, tant que ça restait privé – c'était bien ce que Luxay lui avait dit ! Rien ne l'empêchait de céder à son désir, juste une fois... Cela calmerait peut-être enfin la tempête qui l'habitait – elle se devait de faire quelque chose pour reprendre la maîtrise d'elle-même ! Et cela ne voudrait rien dire du tout – elle pourrait mieux résister à la tentation, par la suite, et...

Cette fois, la femme brune ne gardait pas l'entrée de la tente blanche. À sa place se tenait un colosse à la peau vérolée, laid à faire peur – « Par le Vert, pensa la jeune femme, si cet ogre se joint à l'escorte, ça n'ira pas... Il est si affreux qu'il fera tourner le lait des mères en leur sein... » Elle s'avança avec un aplomb qu'elle ne ressentait pas et demanda d'une voix ferme à voir l'ambassadeur, cependant que ses jambes tremblaient et qu'elle se maudissait de ses idées insensées.

— Je ne te connais pas, grogna le gros homme d'une voix d'outre-tombe. Qui es-tu, pour venir voir notre ambassadeur ?

— Je suis Vima, la garde-frontière, articula-t-elle en écoutant son prénom résonner dans l'air. L'ambassadeur me connaît.

— Attends un peu... fit le mastodonte en sortant un parchemin de dessous son siège. Hum... Vima... oui, oui... ton nom est là. Tu es sur la liste.

— Alors je peux entrer ? avança la jeune femme, qui hésitait à pénétrer dans la tente, car son immense gardien ne s'écartait pas pour la laisser passer.

— Ben, non, gronda l'homme. Je ne te connais pas, moi, ma petite Vima.

Se penchant de nouveau sur sa liste, il ajouta :

— On indique ici que Vima la garde-frontière porte une goutte de métal au cou, sur une petite cordelette de cuir noir. Alors ?

Estomaquée de l'outrecuidance de ce sale Touk, la jeune femme resta figée quelques secondes. Elle finit toutefois par plonger la main sous sa tunique pour en tirer le délicat bijou et le brandir sous le nez du gros militaire. Elle n'avait plus si envie de donner raison à Dam, finalement...

— C'est bon, tu peux y aller, consentit le gardien. Il est seul.

— Merci, répondit dignement Vima – ce qui ne correspondait en rien à son état intérieur.

Une fois dans la tente, la jeune femme prit le temps de se calmer – elle ne voulait pas se présenter comme une folle à sa première rencontre avec Dam depuis des semaines. En plus, il était seul... Réprimant les frissons qui s'étaient remis à la parcourir de la tête aux pieds, elle s'appliqua à détailler son environnement ; la dernière fois, elle n'avait pas pu le faire avant de tomber lamentablement sans connaissance. La grande salle précédemment encombrée d'émissaires et d'hommes armés avait été divisée en plusieurs sections, séparées par de grands pans de cuir blanc. Vima ne put que penser que ces recoins étaient propices à l'intimité...

Un soupir d'homme résonna. À se sentir vibrer ainsi en écho à cette voix, Vima sut tout de suite qu'il s'agissait de Dam. Elle s'avança silencieusement vers la source du bruit ; il venait d'un petit repli formant presque une alcôve. Ce qu'elle y vit se grava instantanément dans son esprit : l'ambassadeur, couché sur le dos, les jambes nues, les yeux fermés et un sourire satisfait aux lèvres ; et la femme brune, agenouillée tout contre lui et s'activant des deux bras sur le bas de son corps. D'où elle était, Vima ne pouvait pas distinguer ce que la guerrière fabriquait exactement – mais il était aisé de le deviner. Saisie de l'impression d'être une voyeuse, la Centrée se retira promptement ; elle n'avait épié ce traître qu'une fraction de seconde. Alors que la honte de son intrusion se répandait en elle, la colère croissante qui l'accompagnait effaçait toute trace de désir.

En un bond, Vima fut à l'extérieur de la tente. Devant le regard interrogateur du gardien, elle se contenta de hausser les épaules et de marmonner quelque chose à propos d'une urgence qu'elle avait oubliée. Elle retrouva bientôt l'animalier, occupé à déguster des grillades faites au four solaire en compagnie d'une petite femme replète et joviale ; elle lui demanda sans ménagement s'il souhaitait dormir ici ou rentrer au Berceau avec elle. Ébahi devant tant de fermeté, le jeune homme prit tout de même le temps de remercier son hôtesse avant de partir avec la garde-frontière ; celle-ci garda le silence tout le long du trajet de retour.

« Jalouse, se répétait-elle en filant dans la plaine. Je suis jalouse. Il m'a embobinée pour me mettre dans sa poche, alors qu'en réalité, il ne se privait de rien. Et

maintenant, je suis jalouse d'une guenon Touk pour l'amour d'un sale Touk – je suis d'un ridicule consommé ! Moi, qui ai pourtant d'excellentes raisons de détester ces barbares – c'est le bouquet... Eh bien, tant mieux pour moi. Il vient de me faciliter la tâche. » À son arrivée à La Porte, Vima avait converti sa colère et sa jalousie en une froide détermination : elle remplirait sa mission le mieux possible, puis elle évacuerait de sa vie l'élément indésirable qui s'y était immiscé.

Si elle devait quitter son village pour s'assurer de ne jamais le revoir, elle le ferait. L'important était que ce sale tricheur ne gagne jamais sur elle.

Retrouvant la maîtrise d'elle-même, Vima entreprit d'enlever le harnais de son singe coureur. En remettant cet équipement à son propriétaire, elle adressa un sourire gêné au pauvre animalier dont elle avait oublié le nom :

— Je suis désolée, pour tout à l'heure... Chaque fois que je vois des Touks, j'ai la tête à l'envers. Je ne sais plus ce que je dis... Excuse-moi, je n'ai pas été gentille avec toi, alors que tu viens de me rendre un grand service...

— Il n'y a pas de quoi, répondit aimablement l'animalier. Ton départ des gardes-frontières a laissé un grand vide, Vima. Nous savons tous que tu es soumise à une grande pression en ce moment... pour le bien du Berceau. Ne t'en fais pas !

La botaniste remercia son collègue d'un sourire reconnaissant ; alors qu'elle ne se rappelait même pas son nom, lui avait remarqué son absence... vraiment, elle n'avait pas prêté attention aux bonnes personnes.

Elle rentra à la maison afin de poursuivre son travail de couture. Elle était particulièrement contente, en ce moment, d'avoir commencé à modifier l'encolure de toutes ses tuniques pour rendre invisible le petit collier. Jamais plus elle ne ferait à ce barbare le plaisir de le voir à son cou ! Elle pourrait donc l'apporter en toute discrétion – le portant afin de ne pas le perdre – et le jeter au visage de Dam au moment opportun.

Chapitre 32

Vima se sentait encore confusément honteuse et aigrie quand elle s'aperçut que quelqu'un l'attendait au pied de sa maison. Comble de malchance, il s'agissait précisément de la personne qu'elle avait le moins envie de voir en ce moment, après Dam. Elle s'immobilisa et se demanda s'il ne valait pas mieux qu'elle s'en aille. Elle allait tourner les talons quand elle entendit la voix familière de Nozu, qui la suppliait presque :

— Vima, attends, s'il te plaît !

— Qu'est-ce qu'il y a ? maugréa-t-elle. Je ne vois pas ce que tu pourrais avoir à me dire. D'ailleurs, je dois te signaler que je passe une très mauvaise journée. Je préférerais que tu ne me donnes pas de raisons supplémentaires de me fâcher !

— Je voulais te parler... je voulais m'excuser, en fait. De mon petit stratagème avec Luba et de mon attitude possessive des dernières semaines...

La jeune femme sentit la sincérité dans la voix de son ami, mais ne savait trop quoi en faire. Elle garda donc le silence en se croisant les bras et attendit de voir où Nozu voulait en venir.

— Je me suis senti très mal, après ton départ de la fête, reprit le jeune homme. Et quand tu as rejoint les émissaires, j'ai eu peur de t'avoir perdue pour toujours... Comme amie, comprends-moi bien ! Je t'ai tellement voulue pour moi tout seul que j'étais en train de perdre ton amitié.

— C'est vrai, Nozu, tu étais en train de me rendre la vie impossible, avoua la botaniste.

— Alors je suis parti, moi aussi. Je suis allé chez les Liseurs. C'est là que j'ai passé les dernières semaines. J'ai discuté longuement avec l'un d'entre eux et j'ai bu la Sève pour mieux voir en moi. J'ai compris des choses, Vima. Je pense que je peux t'aimer juste comme une sœur, désormais – si tu veux encore de mon amitié...

Vima soupira. Pauvre Nozu... il se torturait tellement à cause d'elle. Bien sûr, qu'elle l'aimait bien. Depuis leur rencontre à l'école du Centre, ils avaient toujours été amis. Au moins ne la laissait-il jamais tomber, lui...

— Évidemment, que je veux encore de ton amitié, le rassura-t-elle après quelques instants. Mais tu cesses tes jeux bêtes de jalousie, d'accord ? Soyons de vieux copains, comme avant.

— Merci, Vima ! se réjouit Nozu en lui enserrant la main dans un geste fraternel. Tu ne le regretteras pas.

— C'est ton tour de m'excuser ; il faut que je rentre. Nous partons bientôt et j'ai encore des bagages à faire...

— Une dernière petite chose... si tu peux me consacrer deux minutes ?

En réponse au hochement de tête de Vima, le jeune homme poursuivit :

— Vous aurez besoin d'un bon animalier, pour faire le voyage. Je voudrais que vous me choisissiez. De toute façon, notre équipe est déjà incomplète depuis que tu travailles avec les émissaires – Muna est occupée à monter la garde à la frontière, et moi, je suis inutile...

— Je regrette, mais nous avons déjà notre animalier : Maku. Il est très expérimenté et il a accepté de se joindre au groupe... Je ne vois pas comment tu pourrais prendre sa place.

— Maku est père de famille ; il a six enfants qui vivent ici même, juste en face du détachement des Touks. Tu ne penses pas qu'il préférerait rester à La Porte avec eux, au cas où les choses tourneraient mal, plutôt que de s'enfoncer dans la forêt pour s'occuper d'un barbare envahisseur ?

Vima dut s'avouer que, sur ce point, Nozu avait raison... C'était d'ailleurs l'argument qu'elle avait elle-même servi à Muna, quand la guerrière avait voulu se joindre au groupe. Du reste, cette dernière avait cédé de bonne grâce en pensant à son précieux petit Roctiv. Par la suite, il avait même été décidé que la délégation centrée ne devrait comporter que des hommes, ou alors des femmes qui ne donnaient plus le Sang – sauf Vima, bien entendu. Ce n'était pas un groupe ordinaire ; au cours de ce voyage-ci, les femmes donnant le Sang et leurs proches ne pourraient pas se greffer au groupe suivant une fois passée la pause obligatoire. La délégation ne pouvait pas se permettre de perdre des membres ou d'attendre une semaine en divers points du sentier... Elle serait déjà amplement retardée par la pause mensuelle requise par le Sang de Vima.

— Tu n'as pas tort au sujet de Maku, concéda celle-ci. Mais je ne crois pas que tu sois la meilleure personne pour le remplacer. Je sais que tu n'aimes pas l'ambassadeur... pour des raisons personnelles, si je peux le dire ainsi. Tu devrais pourtant le protéger et faire en sorte qu'il soit bien accueilli dans les villages, et... je ne pense pas que ça te serait facile.

— Tu crains que je constitue une menace pour lui, peut-être ?

— ...

— Ne rougis pas, Vima. Tu as raison. Je l'ai vu en moi quand j'ai bu la Sève. Je me suis fait peur à moi-même... J'ignorais que je portais toute cette rage. Mais c'est fini, maintenant. Cet homme-là ne me mettra plus jamais en colère – du moins, pas pour les mêmes raisons qu'avant. Je ne l'aime pas, et il ne deviendra certainement jamais mon ami, mais je comprends son importance pour l'avenir de notre patrie... Et je suis conscient de notre chance qu'il soit... sympathique à ton égard.

Vima resta bouche bée devant le revirement de la situation ; alors que Dam s'était lui-même interdit l'accès à son cœur, voilà que Nozu devenait subitement raisonnable et sensé... Elle se demanda si elle avait envie de faire le trajet jusqu'au Centre avec l'animalier. En s'imaginant de longues journées de marche en compagnie de l'ambassadeur, qui ne manquerait certainement pas de la piquer sans arrêt, elle se dit qu'elle aurait en effet bien besoin du soutien d'un ami – ce que Nozu semblait vraisemblablement être redevenu. Et puis, avec ce dernier dans les parages, elle ne risquerait pas de retomber dans les filets de ce sale Touk – son vieux copain serait son gardien : à la fois sa conscience et son chaperon.

— Tu sais que je ne prends pas seule ce genre de décision, répondit la jeune femme, toujours indécise mais plus du tout fermée à la proposition de Nozu. Serais-tu prêt à rencontrer un Liseur pour qu'il nous confirme que tu n'as plus aucune mauvaise intention envers l'ambassadeur ?

— Bien sûr, répondit l'animalier avec aplomb. Dans les circonstances, cette formalité me semble raisonnable et nécessaire. Et je sais que tu n'as pas nécessairement le dernier mot, Vima, mais je suis convaincu que ta parole a du poids parmi les émissaires. Fais-moi plaisir, je t'en prie. Accorde-moi l'honneur de me laisser te protéger. Au contraire de Maku, rien ne me retient ici. Et je m'en voudrais toute ma vie s'il devait t'arriver malheur sans que je sois là pour t'aider – si tu m'écarterais de ta vie en raison de ma sottise passée.

— Je vais en parler aux émissaires, je te le promets, finit par consentir la garde-frontière. Je t'avoue que ce long voyage m'effraie et que je serais heureuse de l'accomplir avec mon vieil ami...

Mue par une impulsion subite, elle se réfugia soudain dans les bras de Nozu, qui l'y accueillit avec douceur. Réconfortée par la tendre et fraternelle embrassade, elle se sentit un peu mieux.

— Tu m'as manqué, vieux frère, murmura-t-elle alors que les émotions réprimées pendant toute la journée commençaient à s'écouler en larmes. Merci d'être redevenu toi-même.

— Et je t'assure que je resterai ainsi, promit Nozu en lui caressant les cheveux.

Durant toute la durée de leur chaste étreinte, il garda son autre main au centre du dos de son amie, un endroit parfaitement respectable.

Chapitre 33

— Je sais ce que tu fais !

Meïamali s'arrêta net au pied de l'Arbre ; elle ne connaissait pas cette voix. Elle se retourna pour en trouver l'origine et vit une femme en haillons, les cheveux ébouriffés et mêlés, la peau pâle et l'air maladif ; cette personne semblait dormir dehors depuis longtemps... La jeune étrangère s'approcha un peu pour mieux distinguer les traits de l'inconnue, puis elle parvint à l'identifier : ce pauvre être se tenait au pied de l'Arbre depuis des semaines, mais la jeune mère ne l'avait jamais vraiment remarqué parmi les passants, trop concentrée sur son propre trouble intérieur et son Envie de Sève...

— Ils te le prendront aussi, comme ils me l'ont pris à moi, vociféra l'indigente. Tu crois peut-être savoir ce que tu fais, mais il n'en est rien. Moi, je sais ! Ils te le prendront !

« Par le Vert, pensa Meïamali, saisie d'une profonde émotion. Cette femme... Serait-elle la porteuse de La-Pousse ? » Elle fit encore un pas vers la pauvre et lui prit doucement la main, en cherchant ses yeux du regard. L'autre femme détourna vivement le visage et retira sa main, comme si elle s'était brûlée... mais, en une fraction de seconde, Meïamali avait tout lu, tout ressenti : le choc de cette vague de peine et de douleur lui fit à ce point perdre pied qu'elle dut s'asseoir par terre. La présence qui pulsait en elle semblait aiguïser ses perceptions ; la jeune étrangère avait pu lire la vagabonde virtuellement comme Grand Ami l'aurait fait. Comme une claque en plein visage, elle avait reçu la grossesse rongée par les malaises, l'inquiétude et la culpabilité ; les gobelets de Sève dérobés à la réserve des Liseurs – en dépit de sa propre volonté, car elle se sentait mourir si elle ne le faisait pas de temps en temps – ; la solitude infinie dans la peur, puis la confirmation de la catastrophe lors du déchirement du travail ; l'enfant qu'on lui avait arraché sans même qu'elle puisse le voir ; la perte de son homme, qui n'avait rien compris ; la vie en marge de la société ; le long voyage en solitaire, malgré sa présence dans un groupe auquel elle ne s'était jamais mêlée, pour enfin arriver ici et se laisser mourir au plus près de cet être qu'on lui avait dérobé et qui était tout ce qu'il lui restait...

— Non, ne me touche pas ! rugit la femme. Tu es une Liseuse, toi aussi, et j'en ai assez de vos mots de miel – je ne veux pas t'entendre. Sache seulement que tu souffriras comme moi !

Mais Meïamali n'avait rien à dire à la femme ; pour le moment, elle était tout bonnement incapable de parler. Elle se mit simplement à pleurer doucement, mais sans contrainte, assise par terre, là où le choc l'avait poussée, ses bras enserrant ses jambes et

dissimulant son ventre qui commençait à grossir. Après de longues minutes, la vagabonde, décontenancée, finit par s'asseoir sur le sol elle aussi, près de Meïamali. Et elle se mit de même à pleurer longuement, avec force sanglots – la jeune étrangère savait qu'elle ne l'avait pas fait depuis la perte de son enfant. Cette fois, la femme éplorée ne se déroba pas quand sa compagne, totalement indifférente au regard des passants – lesquels gardaient une distance respectueuse –, la prit dans ses bras pour ensuite déposer sa pauvre tête hirsute et sale sur son petit ventre rebondi, juste à l'endroit préféré de La-Pousse.

Caressant la tête secouée de pleurs au travers de la masse de cheveux emmêlés, Meïamali remarqua que La-Pousse avait exactement les mêmes oreilles que sa porteuse. À la pensée de son Ami, elle se prit à sourire tendrement et se demanda pourquoi on l'avait enlevé à celle qui lui avait donné le jour. Bien sûr, les Amis devaient naître dans la Sève – ou s'y retrouver le plus rapidement possible après la naissance –, faute de quoi ils mouraient. Mais ce n'était pas une raison pour priver cette pauvre femme de la présence de l'enfant qu'elle avait porté... Celle-ci n'avait en elle aucune mauvaise intention ; dans son infinie tristesse, elle n'aspirait plus qu'à mourir – ce qui lui arriverait dans quelques jours, savait Meïamali, qui avait aussi lu avec clarté que la pauvre femme ne s'alimentait plus. Souriant intérieurement à La-Pousse, elle fut convaincue que son Ami ferait bon accueil à l'humaine qui l'avait porté pendant des mois dans sa plus profonde intimité.

— Il s'appelle La-Pousse, murmura la jeune femme. C'est lui qui a choisi son nom. Je dis « lui », mais il n'est ni masculin ni féminin, comme tous les Amis... Il est curieux et avide d'apprendre ; il est enjoué et aimant. Je me sens souvent triste depuis que je porte un Ami, mais La-Pousse est toujours là pour me consoler. Tu me fais un peu penser à lui. Vous avez les mêmes oreilles...

L'autre femme s'était redressée et écoutait Meïamali, les yeux écarquillés.

— Tu sais, je crois qu'il serait heureux de te rencontrer... ajouta cette dernière, dont la conviction croissait avec chaque mot prononcé. Pourquoi ne montes-tu pas avec moi au Cœur de l'Arbre ?

L'autre ouvrit la bouche, mais ne parvint à articuler aucune parole ; seules ses larmes se remirent à couler de plus belle alors qu'elle saisissait les mains de Meïamali pour les embrasser. Sans plus parler, celle-ci l'entraîna sur la plate-forme de l'Arbre, puis entama avec elle la longue montée jusqu'à la cime.

Pénétrant enfin dans la fraîche obscurité du Cœur au petit matin, la vagabonde hésita, saisie de crainte en raison de l'interdit qu'elle était en train de transgresser : jamais femme n'avait revu après la naissance l'Ami qu'elle avait porté, jamais Ami n'avait quitté le Cœur de l'Arbre avant la mort de sa porteuse.

Toutes deux passèrent près de Grand Ami ; le géant avait les pieds dans la Sève, et sa grande tête touchait le premier rayon de soleil à visiter le Cœur.

— Les vieux comme moi doivent comprendre que les temps changent, n'est-ce pas, Meïamali ? articula-t-il doucement en posant son regard bon sur la petite femme aux longs cheveux torsadés.

— Tu l'as dit, ma vieille branche, répondit celle-ci affectueusement.

Entraînant son invitée vers son endroit préféré, près de la grande flaque dans laquelle de confortables bancs avaient fini de pousser, Meïamali lui fit signe de s'asseoir dans la mousse. Elles n'eurent pas à attendre plus de quelques instants qu'un doux clapotement se fit entendre ; La-Pousse émergeait pour venir saluer sa visiteuse habituelle. On vit bientôt s'avancer son visage de poupon souriant, tout fier de maîtriser désormais l'art de la marche à quatre pattes. Il s'arrêta net et s'assit en apercevant l'autre femme ; le temps que le cœur de Meïamali rate un battement, l'Ami avait encore élargi son sourire.

— Maman ! gazouilla-t-il en tendant les bras.

La vagabonde fondit sur l'enfant et le prit tendrement contre elle, le couvrant de baisers et de larmes de joie. Le bébé se laissait cajoler avec délice, blottissant son petit corps potelé au plus près de celui de sa mère humaine.

— Mon amour, mon enfant... murmurait-elle entre deux sanglots chaque fois qu'elle parvenait à reprendre son souffle.

Le petit finit par se dégager un peu. Il se recula pour contempler le visage de sa porteuse et le prendre dans ses petites mains.

— Maman, je serai ton enfant et tu seras ma mère, puis je serai ton frère, puis ton père, puis j'irai pleurer pour toi sur le sol quand tu reposeras sous terre.

Pour toute réponse, la femme plaça l'Ami au creux de son bras et s'assit en le tenant contre elle, jouant gentiment avec lui comme avec l'enfant qu'il était, souriante et ruisselante de larmes dans la lumière qui les avait atteints.

— La-Pousse, tu sais que ce que tu fais là n'a jamais été fait auparavant... fit la voix douce de Grand Ami.

— Je ne possède pas ta mémoire, Grand Ami, répondit la petite voix. Peut-être ma naissance a-t-elle fait de moi un Ami différent, mais c'est ainsi que les choses se passeront.

— Si tu le penses, c'est bien ainsi, dit Grand Ami.

Et le sujet fut clos entre eux. Alors Meïamali sourit elle aussi et se servit enfin un grand bol de Sève en se disant qu'à l'instar de cette femme, elle serait mère d'un Ami.

Cette décision l’emplit d’une joie nouvelle, à laquelle répondit vigoureusement le petit être qui prenait part à chaque instant de sa vie.

Chapitre 34

Il avait plu toute la nuit, et l'averse ne semblait pas prête à se calmer. Pourtant, c'était bien ce matin-là qu'ils devaient partir pour leur long voyage dans la forêt ; trente-six jours de marche jusqu'au Centre, sans compter un arrêt d'environ une semaine pour permettre à Vima de donner le Sang. Ils se mettaient en marche aujourd'hui, car c'était un jour de départ de groupe ; un oiseau avait été envoyé au premier village relais pour annoncer leur venue. Ils partiraient donc comme si ce convoi était à l'image de tous les autres. Cette fois, l'atmosphère faussement naturelle de La Porte s'était alourdie ; on ne pouvait plus prétendre qu'il ne se passait rien d'anormal, car les Touks arrivaient. Ils allaient pénétrer jusqu'au cœur du Berceau et, quand ils en ressortiraient, le monde aurait probablement changé. Les Centrés qui les accompagneraient étaient sérieux et graves devant l'importance de leur mission, dont ils ignoraient l'issue – se révélerait-elle une catastrophe ? Ceux qui resteraient derrière, impuissants, ne pourraient que garder un œil inquiet sur la plaine – les Touks stationnés tout près resteraient-ils aussi sages, en l'absence de leur chef ? – et sur la volière, dans l'attente d'un oiseau porteur de nouvelles.

Les négociations prédépart entre les Touks et les Centrés avaient été menées de main de maître par Gamlei, qui avait passé son temps à parcourir la plaine pour se rendre d'un camp à l'autre. Il s'était gagné l'affection de l'ambassadeur et de sa suite ainsi que celle de nombreux simples soldats attroupés dans la plaine. Il fut établi qu'il resterait à l'orée de la forêt, car ses liens avec les Touks assureraient une certaine protection au village de La Porte – on pourrait toujours compter sur lui pour calmer le jeu en cas de dérapage. Quant à Luxay, elle partirait avec le groupe : outre le fait qu'elle écrirait et décoderait les messages, ses connaissances des Touks seraient probablement utiles durant la longue marche – et ses précieux conseils seraient certainement requis une fois les étrangers rendus au Centre. Car des événements importants se produiraient certainement, au terme du voyage. Peut-être la face du Berceau changerait-elle à tout jamais... Mais, pour le moment, personne ne voulait voir si loin.

Les Centrés du groupe se tenaient debout sous la pluie, attendant avec la gravité typique de leur peuple que leurs homologues se présentent. Il y avait là Luxay, bien sûr ; la dame mûre et un peu replète était la doyenne et l'émissaire en chef du groupe. Près d'elle se campait Vima, fin prête et parfaitement habillée pour la marche en forêt, mais blême et l'air hagard – elle avait le cœur au bord des lèvres. Nozu, à ses côtés, semblait calme et fort en comparaison. Les sept autres membres de l'escorte Centrée étaient Touma, leur guide officiel, et six guerriers solides ; une denrée rare au Berceau. Ces hommes étaient les plus aguerris de toute la région Sud, et leurs visages couturés de marques de Sang révélaient une vie uniquement consacrée à l'art du combat, au détriment de l'amour ou de la famille.

La délégation touk s'approchait lentement, car elle était à pied. Pour le moment, on n'en distinguait, au travers de la pluie, que des silhouettes humaines ; certaines portaient de grosses malles brunes et d'autres, la valière portative qui assurerait les communications de l'ambassadeur avec les siens. Gamlei avait expliqué que les Touks apprêtaient quelque chose en prévision de leur départ, mais que leur chef de camp avait toujours refusé de lui révéler ce dont il s'agissait. L'activité frénétique dans leur camp avait bien sûr été attribuée à l'élaboration d'une arme quelconque destinée à protéger Dam en cas de problème, si sa maigre escorte n'y suffisait pas. Aussi la vue des malles brunes ne put que susciter une vague appréhension dans le cœur des Centrés qui assistaient à l'arrivée des étrangers. Vima réprima toutefois un sentiment de fierté quand elle vit que ceux-ci n'avaient apporté ni charrette ni dispositif de transport. « Il remarque, alors ; je le savais... » se dit-elle.

Elle fut soulagée de constater que Dam n'avait pas emmené avec lui le colosse qui gardait sa tente quelques jours plus tôt. Ce dernier n'aurait certainement pas fait bonne impression dans les villages. Par contre, elle ne fut pas du tout ravie de découvrir que la femme brune serait du voyage. D'ailleurs, celle-ci se tenait tout près de l'ambassadeur en ce moment même, sûre d'elle dans sa tenue seyante et avantageuse de guerrière, belle et ruisselante de pluie, osant même poser sa main sur l'épaule de son compatriote – en public ! – pour lui murmurer quelque chose à l'oreille et partager avec lui un petit rire complice...

Alors que la rage se déversait dans son cœur et lui rendait la force qui lui avait fait défaut, Vima détournait volontairement les yeux de l'objet de son supplice, s'appliquant plutôt à détailler le reste de son escorte. À sa surprise, elle se rendit compte que, à l'exception de la femme brune armée de sa grande lance, aucun des huit autres voyageurs ne ressemblait à un combattant. Les trois hommes et trois femmes de tailles et de corpulences variées ne possédaient ni la carrure ni l'attitude d'un guerrier – surtout pas d'un guerrier touk. Tous étaient d'agréable figure, et la plupart étaient plutôt jeunes. Et les deux membres restants de la délégation touk étaient... des enfants. Un garçon et une fille, bruns de cheveu et de corps, âgés d'une dizaine d'années ; ils se tenaient entre deux adultes (probablement leurs parents) et regardaient autour d'eux de leurs yeux grand écarquillés, à la fois curieux et inquiets. Vima n'en revenait pas : mais quel genre d'escorte était-ce que cela ? Elle s'aperçut que tous les Centrés partageaient son étonnement ; personne ne soufflait mot, et on se dévisageait des deux côtés. Seule Luxay avait aux lèvres un fin sourire de curiosité – peut-être y comprenait-elle quelque chose ?

Au silence plus profond qui se fit, la botaniste sut que l'ambassadeur allait parler. Elle se barda de tout son courage et de sa colère accumulée, et se força à poser sur lui le regard le plus neutre de son répertoire. Bien sûr, il la dévorait déjà des yeux. À ses côtés, la femme brune l'examinait aussi, mais d'un air malicieux.

— Bonjour, Vima, commença Dam assez fort pour qu'elle l'entende malgré la pluie qui tambourinait sur eux. Je suis bien content de te revoir enfin. Notre ami Gamlei a dû déployer un trésor d'imagination pour justifier ta continuelle absence de notre camp ; moi-même, je n'arrive pas à croire que j'ai réussi à patienter tout ce temps...

— Je suis là, maintenant, répondit froidement la jeune femme, qui ne voulait rien expliquer – surtout pas ici, devant tout ce monde –, mais qui ne pouvait toujours pas se résoudre à briser sa promesse et à mentir au Touk : elle tenait parole, elle !

— Crois-tu que je devrais m'aventurer dans la forêt avec la maigre escorte que tu vois là, pour aller rencontrer au Centre le couple royal et Grand Ami ?

— J'aimerais beaucoup que tu rebrousses chemin avec toute ton armée et que ni toi ni les tiens ne reveniez jamais, souffla-t-elle d'un coup après avoir pris une grande inspiration. Je voudrais que vous oubliiez même notre existence et celle du Berceau.

On n'entendit plus que la pluie pendant les quelques longs instants où ces paroles flottèrent dans l'air vide de bruits d'insectes. Vima reprit son souffle, mais finit pourtant par poursuivre.

— Mais tu es têtu, et ton peuple ne nous laissera jamais en paix... Et puisque la négociation est préférable à la guerre, alors oui, je pense que tu peux t'aventurer dans la forêt avec ta maigre escorte. Nous avons préparé le voyage au meilleur de nos capacités. Nous ne pouvons pas te garantir qu'il ne t'arrivera rien, mais nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour assurer ta sécurité. Et si par malheur tu étais menacé, sache que chacun des membres de notre groupe donnera sans réfléchir sa vie pour sauver la tienne – car de ta vie dépend la paix ou la guerre pour tout notre peuple.

— Je n'en demande pas tant, Vima, répondit Dam en tentant de sonder son regard. Je suis porteur d'un message d'amitié entre nos peuples...

Mais la jeune femme avait déjà baissé les yeux et examinait le bout de ses sandales avec un sérieux tout protocolaire. Elle vit tout de même du coin de l'œil que la femme brune parlait encore à l'ambassadeur. Celui-ci fit un signe à Touma, lequel donna alors le signal du départ. Tous s'engagèrent donc dans le sentier Sud en direction de Chenille-Montante, la première étape du voyage qui devait les mener au Centre.

Chapitre 35

La journée n'était pas idéale pour la marche en forêt ; la pluie avait transformé le sentier en une grande rigole de boue, et il se révélait traîtreusement glissant, même pour un randonneur expérimenté. Vima marchait devant avec Touma, sous prétexte de s'assurer qu'aucune plante dangereuse n'avait envahi la piste. Cette précaution était inutile, car le chemin était bien entretenu et souvent parcouru ; mais cela, les étrangers ne le savaient pas. Derrière elle venaient quelques guerriers centrés, puis des Touks avec leurs malles ; les bruits mats qu'elle entendait de temps en temps lui révélaient que ces derniers perdaient fréquemment pied et s'aplatissaient dans la boue. Pourtant, elle n'en tirait aucune joie ; elle s'imaginait Dam peinant derrière elle avec sa cuisse sensible... puis elle pensait à la femme brune qui devait le soutenir s'il tombait, et sa sympathie s'évaporait. D'autres guerriers centrés fermaient la marche pour s'assurer qu'aucun membre de la délégation ne quitte le sentier ou ne se laisse distancer.

Les marcheurs progressaient donc lentement ; Vima, qui n'avait pas l'habitude du rythme de tortue des groupes de visiteurs, trouvait pénible d'avancer aussi laborieusement. « Pour une fois, se dit-elle, Chenille-Montante portera bien son nom ; à ramper ainsi, nous aurons besoin de toute la journée pour nous y rendre... » Aussi ne fut-elle pas ravie que Touma annonce un arrêt. Mais, devant l'air malheureux du gamin et de la fillette touks, couverts de boue de la tête aux pieds, elle s'attendrit. Comme tous deux la dévisageaient ouvertement, sans aucune gêne – de vrais Touks –, elle leur fit signe de s'approcher d'elle. Elle leur tendit un bout de serviette en fil de l'arbre à fil pour qu'ils se débarbouillent, alors que Touma distribuait à chacun une pleine poignée de noix.

— Vous savez, commença-t-elle, il y a un truc pour ne pas glisser dans la boue...

— Ah oui ? s'intéressa immédiatement le garçon. Tu peux nous l'expliquer ?

— Vima, je m'appelle Vima. C'est très simple ; il faut garder les pieds au sol. Chaque fois que tu lèves un pied, tu risques de déraiper en le reposant dans la boue ; il vaut mieux glisser vers l'avant, une jambe après l'autre. Si tu avances un peu de côté, c'est encore mieux.

— Mais mes bottes collent dans la boue !

— Laisse-moi voir... Hum, leurs semelles ne sont pas bien adaptées à ce type de sol... Attends un peu.

Pendant que les enfants grignotaient leur collation, Vima entreprit de trouver quelques feuilles d'une plante de sa connaissance ; à son avis, celles-ci devraient être suffisamment lisses et résistantes pour permettre aux jeunes Touks de glisser sur la boue sans s'y engluer – mais pas trop glissantes non plus, pour qu'ils ne passent pas le reste du trajet à nager par terre. Une fois satisfaite de sa recherche, la botaniste revint vers ses

nouveaux amis et leur enveloppa les pieds des larges et solides feuilles, avant de ficeler le tout à l'aide d'un bout de la corde dont elle gardait toujours un rouleau dans son sac.

— Voilà ! s'exclama-t-elle, assez fière de son travail. Vous m'en donnerez des nouvelles au prochain arrêt, d'accord ?

— Merci ! répondit le gamin. Moi, je suis Bir ; et ça, c'est ma sœur Vaä.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, répondit la jeune femme. Je vous trouve très courageux de faire tout ce voyage jusqu'au Centre de la forêt.

— Bof, il faut bien suivre nos parents... Et il paraît qu'on va même manger des insectes ; c'est génial ! J'ai hâte de raconter ça à mes amis !

— Pourquoi tu as les cheveux courts ? intervint soudain la fillette, qui n'avait jamais cessé de dévisager la Centrée d'un air intensément curieux.

Celle-ci fut un peu surprise de cette question ; les femmes aux cheveux courts étaient plutôt rares au Berceau, mais peut-être l'étaient-elles encore davantage chez les Touks ? Peut-être cette coiffure était-elle même tabou pour ces barbares ?

— Je trouve que c'est pratique, répondit-elle simplement. Tu vois, moi, je suis botaniste et garde-frontière. Ça veut dire que je passe le plus clair de mon temps dans la forêt elle-même, plutôt que dans les villages. Je me promène souvent parmi les feuilles, les branches et les lianes, et je dors régulièrement dans mon hamac, en haut d'un arbre. Parce que j'ai les cheveux courts, je n'ai pas besoin de les brosser ou de les coiffer tout le temps... Je n'ai pas de nœuds ou de petites branches coincées sur la tête !

— Alors c'est vrai que tu l'as rencontré près d'un arbre-de-feu ? poursuivit la petite fille d'un ton inquisiteur.

— Qui ça ? s'étouffa presque Vima sous le coup de la surprise.

— Eh bien, ton amoureux, pardi ! lança Vaä sans se démonter. Ton homme touk, celui que tu as sauvé !

— Vaä, tu vois bien que tu l'embêtes, intervint Bir, exauçant ainsi le souhait de la Centrée. Ce n'est pas parce qu'elle a les cheveux courts qu'elle est la femme de la forêt, voyons !

En se tournant vers Vima, le garçon lui expliqua doctement :

— Ma sœur te confond avec un personnage d'une histoire pour enfants...

— Mais non ! s'indigna la petite. Maman m'a dit que c'était une histoire vraie... enfin, presque vraie. Et puis tu vois comme elle lui ressemble ? En plus, elle est habillée de la même façon !

— Tu en connais beaucoup, toi, des Centrées ? répliqua Bir, piqué. Qu'est-ce qui te dit qu'elles ne s'habillent pas toutes comme ça ?

Vima ne comprenait rien à la conversation des enfants, mais ce qu'elle arrivait à en tirer ne lui plaisait pas du tout. Elle aurait voulu se trouver ailleurs, n'importe où plutôt qu'ici. Heureusement, Touma annonça alors la reprise de la marche. Elle se hâta donc de retourner à l'avant rejoindre le guide.

La marche se poursuivit pendant des heures, entrecoupée de brefs arrêts au cours desquels tous les membres du groupe se reposaient un peu et mangeaient les provisions plus ou moins nourrissantes distribuées par Touma. Ces nombreuses pauses deviendraient plus courtes et moins fréquentes au fil du voyage, alors que les visiteurs s'habitueraient à la promenade. Toutefois, Vima évitait désormais de se mêler aux Touks ; elle ne voulait surtout pas reprendre la conversation là où les enfants l'avaient laissée ou, pire, risquer que l'ambassadeur décide de lui parler. Elle s'assura donc que personne ne viendrait la déranger en engageant avec Nozu une discussion sur la réforme des groupes de gardes-frontières. À sa surprise, elle ne vit pas le temps passer, tellement leur échange était captivant ; elle fut ravie de retrouver le camarade dont elle avait tant apprécié la compagnie, avant qu'il ne s'amourache d'elle. Le reste de la journée s'écoula ainsi, les sujets de conversation se succédant agréablement ; la jeune femme s'étonna enfin de voir qu'ils arrivaient déjà au village et que le temps s'était éclairci.

Le chef les accueillit à l'entrée de son village, comme le voulait la tradition. C'était un homme d'une soixantaine d'années, mais toujours vert et massif. Son visage encore remarquablement lisse arborait des marques de Sang à peine visibles.

— Pluie et soleil, mon vieux Touma ! s'exclama le chef en ouvrant les bras. Par le Vert, tu es toujours aussi en retard, dis donc ! Qu'est-ce que tu nous amènes, cette fois-ci, dis-moi ? Tu sais que nous n'avons pas encore réussi à manger le poisson salé que nous ont laissé tes derniers visiteurs ? Je ne sais pas comment ces étrangers font pour consommer une telle chose, ça reste immangeable malgré le jus de l'arbre rose...

Mais le sourire du chef se figea au beau milieu de sa harangue ; Vima se raidit et serra les dents. Le moment était délicat – peut-être s'agissait-il du plus périlleux instant de tout leur voyage. Les habitants de Chenille-Montante avaient gardé un très vif souvenir de l'invasion évitée de justesse, seize ans plus tôt. Ils avaient recueilli les réfugiés de La Porte. Ils avaient entendu des histoires de machines à lancer le feu et de bêtes féroces, apportées par des soldats aux joues vierges. Si une révolte devait éclater contre le passage de la délégation touk, elle risquait fort d'avoir lieu ici.

— Touma, ce ne sont pas des Touks que tu m'as amenés ? grinça le chef entre ses dents.

— Si, si, répondit le guide comme si de rien n'était. Je fais dans l'exotique, tu ne trouves pas ? Je n'en avais pas vu depuis longtemps. Ceux-ci viennent du groupe stationné devant La Porte. Ils sont là pour faire la paix.

Vima retenait son souffle. À côté d'elle, Luxay faisait de même – celle-ci ne devait intervenir qu'en ultime recours. Il avait été convenu que Touma se lance seul et sans préparation : même s'il n'était pas un guide expérimenté, ses nombreuses années de traceur lui avaient fait parcourir la région de fond en comble. Il connaissait tout le monde et était unanimement apprécié pour sa gentillesse et sa candeur. Luxay avait donc choisi de se fier au naturel de Touma : sa spontanéité devrait constituer la meilleure introduction. Vima suppliait le Vert que la bonhomie du guide soit contagieuse et que la sympathie qu'il suscitait habituellement assure l'accueil fait au groupe.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de tes barbares ? gronda le chef après un coup d'œil hostile à la pauvre troupe maculée de boue séchée.

— Mais voyons, Jofa, je voudrais que tu fasses ce que tu as toujours fait depuis que je te connais ; que tu reçoives les visiteurs qui se rendent au Centre, car c'est ainsi que nous sommes !

En guise de réponse, le chef cracha par terre.

— Écoute, Jofa, reprit gentiment Touma, je ne veux pas te causer de soucis... J'ai des provisions, je sais où trouver de la nourriture dans la forêt, et Vima, juste ici, le sait très bien elle aussi. Si tu préfères, je fais juste traverser mon groupe et je nous monte un campement temporaire un peu plus loin. Tu as le droit de nous refuser ton hospitalité.

— Le Centre est au courant ? demanda le chef sans daigner poser les yeux sur les Touks.

— Le Centre les attend, Jofa. Ce sera sans doute la paix pour de bon, mon ami.

Le grand homme se retourna et pour jeter un coup d'œil aux villageois que la curiosité avait attirés. Puis, après un grand soupir, il répondit enfin à Touma :

— Nous recevrons tes Touks comme le veut la tradition : gîte et couvert. Car c'est ainsi que nous sommes. Mais que tes barbares ne s'attendent à rien d'autre – jusqu'à preuve du contraire, ce sont des ennemis, et je compte bien qu'ils sauront se tenir.

— Je t'en remercie, mon bon Jofa, répondit jovialement le guide.

Et alors que le chef rebroussait chemin vers son village, Vima s'aperçut que tous les villageois remontaient chez eux. Les Touks n'auraient pas la chance de connaître les fêtes que donnaient souvent les Centrés pour leurs visiteurs ; cette fois, ils seraient reçus dans un village fantôme. Et ce serait sûrement le cas partout – s'ils avaient de la chance.

Chapitre 36

S'installer dans un village apparemment désert donnait une impression très étrange. On voyait bien des signes de vie : les arbres maisons formaient des cercles concentriques autour de la place du village, laquelle était formée d'une éclaircie où dominaient les fougères parasol. Mais les outils et les jouets gisaient par terre, parmi les étals de troc abandonnés par leurs propriétaires. Les Centrés du groupe étaient de sombre humeur. Ils ne s'étaient évidemment pas attendus à être reçus en héros, mais la lourdeur de l'atmosphère pesait tout de même sur leurs épaules – étaient-ils des traîtres, puisqu'ils servaient d'escorte à des ennemis ? Quant aux Touks, s'ils étaient déçus de l'accueil qui leur était fait, ils n'en disaient rien. Ils déposèrent leurs malles sur la place du village, puis montèrent à l'arbre maison que leur désigna Touma. Quand ils en redescendirent, ils étaient propres. Ils dévorèrent sans sourciller le contenu des bols en écorce qu'avaient laissés quelques responsables de la cuisine commune pendant leur absence. Les deux enfants trouvèrent même le moyen de rire en mangeant, la petite Vaä faisant mine de glisser des larves juteuses dans l'oreille de son frère. « Au moins, ils se tiennent bien, se dit Vima. La spécialité de ce village me dégoûte un peu, même moi... »

Une fois rassasiés, les Touks rapportèrent leurs bols à la cuisine commune ; comme il n'y avait personne, ils entreprirent de nettoyer leur vaisselle et de la ranger. Puis ils revinrent à leurs malles. Vima ignorait toujours ce qu'elles contenaient ; probablement un système de défense qui serait déployé au pied de l'arbre maison des visiteurs... Dans le soleil qui baissait, elle épia les préparatifs des étrangers en feignant de se tresser une corde de fil – et elle savait que, dans les arbres maisons tout autour de la place, des dizaines d'yeux suivaient eux aussi le petit manège qui se déroulait sur la place.

Les Touks commencèrent par tirer des malles de grandes pièces d'une matière brune, qui ressemblait à du bois ; cependant, elle semblait beaucoup plus légère. Ils se mirent à les assembler pour constituer un genre de grande table beaucoup plus longue que profonde. À la surprise de Vima, ils disposèrent le fruit de leur travail à une extrémité de la place, plutôt qu'à proximité de leur arbre maison. Ils bâtirent ensuite un petit mur faisant toute la longueur de la table, à l'aide de planches de la même matière. La table, maintenant éclairée de nombreuses lampes à lucioles, fut complétée par ce muret, placé de sorte qu'il soit perpendiculaire à la surface plane. Les artisans érigèrent un petit toit pour couronner le tout ; un drapé pourpre aux plis complexes vint finalement couvrir leur ouvrage. Alors que les Touks posaient à même le sol de grandes peaux ouvragées tirées d'une autre malle, Vima se demandait bien à quoi ils jouaient. Mais que faisaient-ils ?

Un homme et une femme touks vinrent s'asseoir près du drapé et se mirent à jouer ensemble une douce musique, dont la beauté toucha le cœur de Vima ; elle avait toujours beaucoup aimé la flûte et la lyre. Quand Bir et Vaä vinrent lui prendre une main chacun

pour l'entraîner sur les peaux, elle n'eut pas le cœur de leur résister et les accompagna. Elle vit que Luxay et Touma faisaient de même, ainsi que Dam et la femme brune. Celui-ci eut d'ailleurs la décence de s'asseoir assez loin de la botaniste – peut-être préférait-il discuter avec sa compagne en toute intimité... Quant au reste de l'escorte centrée, elle patrouillait dans le village – Nozu s'était joint aux guerriers et semblait même apprécier son nouveau rôle de protecteur.

Lorsque tous furent installés, le drapé se fendit. On put constater que la table construite par les Touks était en réalité une petite scène. Intriguée, Vima vit une marionnette à fils s'y avancer maladroitement, devant un fond couvert d'un motif sylvestre. Le personnage représentait certainement un Touk ; le métal qui brillait sur son accoutrement un peu grotesque ne laissait aucun doute sur sa nationalité. Le pantin subissait une catastrophe après l'autre ; il s'empêtrait dans des lianes, toussait violemment après avoir mangé des fruits amers, se faisait poursuivre par des libellules et des mille-pattes géants. Il était affligé de tous les défauts attribués à son peuple – il fonçait tête baissée vers le danger, il ne prenait pas le temps de comprendre avant d'essayer quelque chose, il n'était pas attentif à son environnement... – et en faisait une démonstration caricaturale. De toute évidence, les Touks avaient le sens du ridicule et de l'auto-dérision. Bir et Vaä riaient aux éclats des déboires de leur compatriote, et Vima ne put s'empêcher de sourire ; l'hilarité des enfants était naturelle et contagieuse.

Le pantin arriva finalement devant un arbre-de-feu ; celui-ci se dressa soudain à l'une des extrémités de la scène, massif et menaçant.

— N'y va pas, idiot de Touk ! cria Vaä de sa petite voix – de toute évidence, elle était une habituée du spectacle.

Mais le Touk n'entendit rien, car il se dirigea droit vers le péril. Juste au moment où l'un des fruits verts se mettait à vaciller de façon menaçante, une autre marionnette fit son entrée sur la scène ; elle se mouvait avec grâce et fluidité, et elle bondit pour empêcher l'autre pantin de trop s'approcher de l'arbre-de-feu. Ses cheveux blonds et courts étaient parsemés de mèches décolorées par le soleil ; elle arborait en fait la même tignasse que Vima. Elle portait des cuissards et une tunique, l'uniforme même que la garde-frontière affectionnait tant. « Il n'a pas osé... » La jeune femme, bouche bée, ne pouvait détacher ses yeux de la scène.

Le maladroit pantin fut rapidement hors de danger, grâce à l'arrivée miraculeuse de la nouvelle marionnette.

— Idiot de Touk ! asséna-t-elle d'une belle voix féminine.

La marionnette masculine répondit par une nuée de petits cœurs à fils, qui s'envolèrent tels des papillons. La suite du spectacle consista en une enfilade de situations abracadabrantes au cours desquelles le Touk se couvrait de ridicule, pour se

faire sans cesse sauver par la femme aux cheveux courts, laquelle connaissait parfaitement la forêt et ses périls. « Idiot de Touk ! » martelait-elle au grand bonheur des enfants, qui s'écroulaient de rire chaque fois que le pauvre pantin se mettait les pieds dans les plats. Mais la femme n'était pas parfaite non plus, et on ne pouvait s'empêcher de s'amuser à ses dépens en raison de sa dignité empruntée, de son attitude supérieure et coincée, de sa conviction d'être la plus savante en tout – des traits que l'on attribuait fréquemment aux Centrés. Alors que le pantin tentait lamentablement d'embrasser sa belle, celle-ci lui tapait sur la tête sans pitié à l'aide de tout ce qui lui tombait sous la main.

Après que le Touk eut fait une bêtise particulièrement mémorable – il perdit la canne à pêche en voulant faire la démonstration de ses talents de pêcheur –, la femme lui lança une dernière fois : « Idiot de Touk ! » et quitta la scène. La marionnette masculine se retrouva seule ; sur une musique mélancolique, elle se mit à pleurer au milieu d'une nuée de cœurs à fils. Puis elle sembla se ressaisir et s'adressa directement au public :

— Comment faire pour qu'elle m'aime ?

— Prouve-lui que tu es fort ! lança Bir avec assurance. Tue un mille-pattes géant et apporte-le-lui, elle verra que tu es un grand chasseur !

— Mais non ! protesta Vaä avec conviction. Elle ne sera pas impressionnée. Elle, c'est une grande chasseuse, alors que toi, tu ne connais rien à cette forêt. Tu ne peux pas la surpasser, alors tu dois la charmer ! Cueille-lui des fleurs pour lui faire plaisir !

— Pas du tout ! claironna une petite voix. Idiot de Touk, il faut que tu lui montres que tu ne fais pas que des bêtises. Prouve-lui que tu es intelligent. Les filles aiment les garçons qui savent beaucoup de choses !

Stupéfaite, Vima se retourna pour constater que, dans la pénombre grandissante, le public de la petite représentation avait grossi. À l'extérieur du halo de lumière émis par les lampes à lucioles, les enfants du village s'étaient silencieusement approchés de la scène pour ne rien manquer du spectacle. Les silhouettes de leurs parents étaient visibles derrière eux. Alors que la marionnette touk et les nouveaux spectateurs délibéraient sur la meilleure façon de séduire la femme de la forêt, les petits Centrés s'avançaient peu à peu ; ils finirent par s'installer sur les peaux. Vima en arriva à poser les yeux sur Dam, sans l'avoir voulu ; il la regardait comme s'il avait pu l'attirer près de lui par la seule force de ses prunelles noires – mais la place était déjà prise par la femme brune, si proche de lui que leurs bras se touchaient. La botaniste se détourna vivement et retourna au spectacle. « S'il en est réduit à demander conseil aux enfants, il est plus désespéré que je le pensais », pensa-t-elle sans le croire réellement – le Touk avait encore l'air beaucoup trop sûr de lui et de son emprise sur elle.

Il fut finalement convenu que la meilleure façon de séduire la femme de la forêt était de lui composer un poème et de le lui déclamer : lorsque la marionnette féminine

revint enfin, le Touk à fils s'agenouilla péniblement pour lui déclarer sa flamme. « Idiot de Touk ! » fut la seule réponse qu'il obtint. Cependant, il advint alors qu'un horrible monstre surgisse de la forêt ; tirant de son fourreau sa longue épée de métal, le Touk lui transperça le cœur et sauva sa belle. Et celle-ci se réfugia enfin dans ses bras ; son dernier « Idiot de Touk ! » fut prononcé tendrement. Elle embrassa d'elle-même le pauvre pantin, avant de disparaître avec lui sous une nuée de cœurs à fils – alors que certains enfants applaudissaient en mimant les coups d'épée, eux qui ne possédaient que des frondes et des sarbacanes, et que d'autres soupiraient en rêvant à un bel étranger qui deviendrait leur grand amour. Bir et Vaä furent rapidement avalés par un essaim de gamins qui les emmenèrent découvrir le village et ses cachettes.

Si les Centrés adultes ne partageaient pas l'enthousiasme naturel qu'éprouvaient leurs enfants pour leurs visiteurs, ils se déridèrent toutefois suffisamment pour ne pas remonter tout de suite dans leurs maisons ; ils se prirent à observer les Touks de loin. Certains se permirent même de discuter un peu avec les artistes. L'atmosphère s'en trouva allégée dans le village ; la sourde colère qu'on sentait vibrer précédemment avait cédé la place à une curiosité un peu craintive. Impressionnée par le tour de force que venait d'accomplir l'escorte de Dam, Vima vit le fil de ses pensées s'interrompre quand une fillette du village lui tira la main :

— Dis, est-ce que c'est toi, la femme de la forêt ?

La botaniste fut sauvée par Luxay, qui profita de ce moment pour s'approcher.

— Elle lui ressemble beaucoup, n'est-ce pas ? répondit cette dernière à la petite fille. Mais je ne crois pas que Vima ait déjà rencontré d'horribles monstres dans les bois – du moins, pas comme celui-là ! Tu sais, c'est très pratique d'avoir les cheveux courts quand on passe son temps dans la forêt profonde. Je pense que la marionnette l'avait compris, comme Vima !

La petite Centrée s'éloigna pour retrouver ses pairs, sans toutefois être convaincue. La jeune femme vit qu'elle la dévisageait encore, mais aussi Dam, alternativement. D'ailleurs, celui-ci se rapprochait, la femme brune sur les talons... Les marionnettes avaient si grossièrement repris leur histoire que même les enfants n'en étaient pas dupes.

— Pluie et soleil, salua aimablement Luxay quand le Touk arriva près d'elle. Je dois te féliciter ; c'est un rapprochement impressionnant que tu viens de réussir là, avec ton petit théâtre. Dans les circonstances, je ne me serais pas attendue à tant de délicatesse et d'autodérision, mais j'en suis ravie !

— Merci, Luxay, répondit Dam en souriant. Il faut dire que ce sont les artistes qui ont tout fait ; moi, je me suis contenté de suggérer le thème et les grandes lignes du

récit... Cette histoire est presque vraie, tu sais. Moi aussi, je suis tombé amoureux dans votre forêt. Mais j'attends toujours le dénouement...

— Nous, les Centrés, avons tous besoin des Touks pour nous sauver des horribles monstres des bois, ironisa Vima en se montrant la plus froide possible – et, surtout, sans poser les yeux sur l'homme dont la simple proximité la faisait frissonner.

— En quelque sorte, répondit sérieusement l'ambassadeur en l'enveloppant de son regard noir. Dans le Dehors, il se passe des choses dont vous autres, Centrés, n'avez aucune idée...

— Justement, s'intéressa Luxay ; ce n'est pas la première fois que j'entends parler de périls qui seraient cachés dans le Dehors... J'ai toujours pensé qu'il s'agissait de l'argument politique des Touks. Vous vous en servez constamment pour justifier vos conquêtes ! Mais tu dis qu'il y a un réel fondement à tout cela ? Outre la propagande ou une croyance traditionnelle ?

Vima profita de ce que Dam serait forcé de répondre longuement à son amie pour les saluer de la main et déguerpir. Elle s'avança vers la scène du petit théâtre, derrière laquelle se trouvait une femme d'une quarantaine d'années, occupée à ranger les décors et les marionnettes dans l'une des malles. Celles-ci contenaient des centaines d'accessoires de toutes sortes ; plantes et animaux, costumes et chevelures, décors et bijoux...

— Félicitations, sourit la Centrée. C'était très beau ; est-ce une pièce originale ?

La femme touk releva la tête et sourit largement elle aussi en apercevant sa visiteuse. Elle avait les mêmes yeux que Bir ; sans doute était-elle la mère des deux enfants.

— Merci, répondit-elle. Oui, c'est une pièce originale, créée sur mesure pour remplir notre périlleuse mission de gagner le cœur des Centrés... Notre petite troupe en est l'auteur, avec la collaboration de l'ambassadeur.

— Et tu transportes tous ces accessoires avec toi ? Pourquoi donc ?

— Nous avons besoin de tout avoir sous la main, car la pièce est interactive... Puisque les enfants ont parfois des idées originales pour aider l'Idiot à gagner la femme de la forêt, nous devons pouvoir mettre en scène presque n'importe quoi...

— Alors, vous changez constamment la pièce ? C'est bien... poursuivit innocemment Vima. Ça ne serait rien du tout de modifier un peu l'apparence de l'un des personnages ?

— Ça dépend... tu peux être un peu plus précise ? s'enquit la femme en feignant de ne pas voir où son interlocutrice voulait en venir.

— Eh bien, la femme de la forêt... il me semble que ces cheveux-là, ici, dans ta malle, lui conviendraient mieux... Les Centrées ont souvent ce type de chevelure, portée très longue et tressée... Votre marionnette serait plus représentative si elle adoptait une coiffure traditionnelle...

La marionnettiste éclata de rire et prit la main de Vima avec sympathie.

— Bien sûr, ma belle, que je peux lui mettre d'autres cheveux... répondit-elle avec un sourire complice. Je comprends très bien la raison pour laquelle tu préférerais qu'elle soit coiffée autrement, tu sais, et c'est ton droit de demander ce changement. D'ailleurs, Dam nous avait prévenus que ça pouvait arriver... Cela dit, je suis très contente de faire ta connaissance, femme de la forêt. Notre ambassadeur n'a pas eu besoin de nous en dire beaucoup sur toi pour que nous sachions que tu lui avais fait une forte impression !

— Vima, je m'appelle Vima, balbutia la Centrée en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Et je ne sais pas ce que l'ambassadeur vous a raconté, mais...

— Rien dont tu n'aies à rougir, ma petite. Ne t'inquiète pas, bientôt nous serons tous amis.

— Sans doute, répondit la garde-frontière, qui commençait à être prise de vertige. Pluie et soleil, alors, et encore bravo !

Et elle monta rapidement se cacher dans l'abri temporaire qui lui avait été attribué pour éviter d'autres rencontres déstabilisantes. Le voyage jusqu'au Centre serait tellement long, si toutes les soirées se déroulaient ainsi... Une éternité s'était écoulée lorsqu'elle entendit les autres membres de son groupe grimper eux aussi dans leurs hamacs. Elle faisait mine de dormir quand Luxay s'installa tout près, mais ses pensées mirent encore très longtemps à s'apaiser suffisamment pour lui permettre de sombrer enfin dans le sommeil.

Chapitre 37

Vima dormit trop tard, ce matin-là ; elle rata le déjeuner et ne s'éveilla qu'après celui-ci, lorsque Luxay revint décrocher son sac et son hamac. Le réveil fut abrupt. La botaniste se sentait étrangement décalée en se mettant elle aussi à ranger ses affaires pour se préparer à partir. À son amie qui la regardait du coin de l'œil, elle expliqua qu'elle avait très peu dormi avant le départ, qu'elle s'était assoupie très tard la veille et qu'elle avait en quelque sorte rattrapé tout ce sommeil cette nuit...

— Tu seras donc en forme pour la marche d'aujourd'hui, tant mieux ! sourit Luxay. J'espère que tu ne tomberas pas malade, tu as un drôle d'air, ces jours-ci...

— Bien sûr que non, objecta Vima en se forçant à adopter une attitude énergique.

Elle vit que Nozu l'attendait au pied de l'arbre, un bol à la main. Son vieil ami avait pensé lui garder une portion du déjeuner ; elle lui en fut infiniment reconnaissante. Elle attaqua ses nouilles de racines avec appétit alors que le convoi se formait.

— Il paraît que le spectacle était divertissant, hier soir, commença le jeune homme. Tu l'as vu, je crois ?

— Oui, confirma la jeune femme entre deux bouchées, c'était très bien joué de la part de nos visiteurs. Ils ont ri d'eux-mêmes, puis de nous, et ça s'est terminé par une histoire d'amour... Ils ont séduit les enfants, qui n'ont rien contre eux a priori, et qui vont certainement influencer leurs parents... Politiquement, c'était très inspiré. Si tu veux mon avis, ils vont tenter de se gagner la sympathie de la population, un village à la fois.

— Tu crois que nous ferons la paix, alors ? Qu'ils ne voudront pas nous envahir ?

— Honnêtement, je n'en sais rien du tout, admit Vima. La pièce se termine par l'union des deux personnages, un Touk et une Centrée – ça ne te fait pas un peu penser à une annexion ?

— Hum... Je t'avoue que ce que j'en ai entendu évoquait davantage une autre histoire, articula faiblement l'animalier. Mais c'en est une dont je ne sais pratiquement rien et qui est passée, de toute façon.

— C'est du passé, oui, fit la jeune femme en scrutant les yeux de son ami – mais la colère ne semblait pas y être revenue.

Alors qu'elle changeait de sujet pour éviter de retomber dans une zone délicate, elle sentit soudain Nozu se tendre. La raison de son malaise devint évidente quand elle entendit la voix de l'ambassadeur, juste derrière elle.

— Salut, Nozu, ça fait longtemps ! s'exclama Dam d'un ton léger. Tu m'avais presque manqué... Et bonjour, Vima... Je t'ai cherchée longtemps, hier soir, après ton

départ ; j'aurais aimé parler de la pièce avec toi. Tu as vite disparu, en plein milieu de notre discussion.

— Pluie et soleil, ambassadeur, répondit la Centrée en gardant les yeux rivés sur son bol. Et au revoir ; tu m'excuseras, mais je voudrais montrer quelque chose à Touma, sur ma carte, au sujet du trajet d'aujourd'hui. Tu comprends bien que tu ne peux pas m'accompagner – tu ne dois pas voir la carte, puisque nous n'avons pas encore fait la paix...

— Je ne t'excuse pas, non, rétorqua le Touk en lui barrant le passage. Tu sembles en colère contre moi, plus que tu ne l'as jamais été. J'aimerais bien comprendre ce que j'ai fait pour mériter cela – et ne me dis pas que tu m'en veux à cause de la menace que je fais peser sur ta patrie : tu sais parfaitement que rien n'a changé depuis notre rencontre.

Vima n'avait vraiment pas envie de répondre à cette question – ni maintenant ni jamais, et surtout pas en public. Elle n'avait pas non plus le cœur à inventer une histoire ; ce serait mentir à Dam, et elle ne pouvait toujours pas se résoudre à le faire. Elle inspira donc profondément et se tourna vers l'étranger pour soutenir son regard, mais uniquement le temps de lui dire une vérité – pas toute la vérité, mais une vérité quand même :

— Je ne suis vraiment pas d'humeur à discuter avec toi en ce moment, alors je m'en vais ; d'accord ?

— Pas d'accord, murmura l'ambassadeur. Tu vas faire comme hier et marcher devant le groupe, trop vite pour que je te rattrape... Je veux que tu me parles tout de suite.

— Quiconque n'est pas aveugle voit bien qu'elle n'en a rien à faire de toi, Touk, intervint Nozu d'un ton presque autoritaire, alors que Dam serrait les dents en encaissant la pique.

— Ça suffit ! trancha la jeune femme en laissant les deux hommes face à face ; l'inimitié qui régnait entre eux était palpable.

Alors qu'elle filait rendre son bol à la cuisine commune, elle croisa la femme brune – évidemment, celle-ci avait suivi l'ambassadeur. La guerrière lui fit un clin d'œil et un sourire coquin, ce à quoi Vima ne daigna même pas répondre ; au contraire, elle accéléra le pas. Une fois sa vaisselle remise, elle rejoignit Touma à la tête du groupe en formation et s'affaira à étudier avec lui le trajet du jour. Quand le guide annonça le départ et que le cortège s'ébranla, la botaniste se sentait si reconnaissante envers Nozu, qui venait de la retrouver à l'avant, qu'elle lui tint le bras pendant la majeure partie de la marche.

Chapitre 38

Les nouvelles étaient bonnes, autant qu'elles pouvaient l'être dans les circonstances. La petite délégation touk avait croisé un groupe de voyageurs ordinaires, sans dommage. Selon Luxay, l'ambassadeur s'était révélé intelligent et sensible aux humeurs de la population des villages relais, comme en faisait foi sa décision de n'avoir pour toute escorte qu'une guerrière – belle et séduisante de surcroît – et une troupe de théâtre de marionnettes, dont deux enfants. Il compensait le risque qu'il prenait en s'exposant ainsi au danger par l'attitude d'ouverture et d'amitié qu'il adoptait ce faisant : il se comportait sans crainte – et non comme un ennemi le ferait. Ceux qui l'accompagnaient se tenaient bien dans les villages, mangeant ce qu'on leur servait et répondant aimablement quand on leur parlait ; Luxay pouvait même témoigner que quelques amitiés s'étaient nouées dans les villages traversés au cours de la dernière semaine. Vraiment, on ne pouvait espérer mieux ; cet ambassadeur avait un bon instinct pour séduire les Centrés.

Mais à propos de l'offre elle-même, l'émissaire n'avait rien pu découvrir. La pièce de théâtre prônait une union plus intime du Berceau et du peuple touk, en plus de montrer que celui-ci pourrait protéger la forêt d'une menace extérieure. La voyageuse ignorait cependant s'il s'agissait d'une simple historiette pour enfants ou d'une référence à une réalité encore inconnue des Centrés. En fait, cela ne faisait aucun doute que l'ambassadeur s'était servi de ce prétexte pour tendre la main à Vima, car la petite histoire d'amour entre l'Idiot de Touk et la femme de la forêt reflétait en partie ce qu'elle-même savait de leur rencontre – et la réaction choquée de la jeune femme l'avait prouvé sans conteste. Heureusement, là aussi les aspérités s'étaient adoucies ; la troupe de théâtre avait modifié la chevelure de la marionnette féminine, réduisant ainsi sa ressemblance frappante avec Vima.

Au sujet de cette dernière, justement, Luxay éprouvait quelques inquiétudes. Sa relation avec l'ambassadeur semblait avoir dégénéré, de telle sorte que la jeune femme faisait tout pour l'éviter, ouvertement et au mépris des convenances ; lui, de son côté, commençait à manifester une mauvaise humeur et un dépit dont l'émissaire ne pouvait qu'espérer qu'ils ne rejailliraient pas sur son offre de paix. Elle se gardait toutefois de s'en mêler, ne se sentant pas à l'aise de le faire – elle n'était vraiment pas assez intime avec Dam et elle savait que Vima ne voudrait pas aborder le sujet. Elle qui n'aimait pas l'étiquette et en avait toujours fait fi croyait tout de même, dans ce cas-ci, qu'il fallait observer une certaine bienséance avec les émissaires étrangers, surtout avec l'ambassadeur lui-même. Mais elle se trouvait bien mal placée pour l'expliquer à la garde-frontière, d'autant plus que celle-ci était entêtée et n'accepterait certainement pas de faire des finesses à cet homme, qui semblait vraiment la mettre de plus en plus hors d'elle. Comment le garder sous l'emprise de sa protégée sans que cette dernière se sente

manipulée et forcée de le séduire ? Luxay en appelait à Hoywe pour l'aider à trouver la solution à ce problème.

Laquelle Hoywe soupirait, justement, en relisant encore une fois la missive codée qu'elle venait tout juste de recevoir de sa correspondante. Pour autant qu'elle connaissait sa fille, jamais celle-ci n'avait joué le jeu du flirt et de la séduction. Non seulement ces pratiques ne faisaient pas partie de l'arsenal de la Centrée typique, mais Vima en faisait usage encore moins que les autres. Elle était ainsi avant de quitter le Centre, du moins : elle vivait dans une bulle de sa propre création, repoussant tous ses prétendants – toujours le plus gentiment du monde, mais toujours fermement. Hoywe ne l'avait vue éperdue d'amour qu'une seule fois ; elle n'était même pas encore adulte... Sa fille s'était amourachée d'un voyageur beaucoup plus vieux qu'elle, qui s'était amusé à lui adresser de petits regards complices et à la complimenter. L'homme en question n'avait eu aucune intention d'aboutir à quoi que ce soit avec cette jeune fille un peu sauvage. Celle-ci avait eu un innocent béguin d'adolescente, comme il arrive même parfois aux Centrées respectables. Et le couple royal avait compris la leçon : il n'avait jamais plus reçu d'hommes seuls dans le grand arbre maison – du moins, jusqu'au départ de sa fille.

La reine s'était imaginé que Vima rencontrerait enfin l'amour au bout du sentier Sud, mais celle-ci rentrait toujours seule pour ses visites au Centre – il ne fallait pas compter ce pauvre Nozu, qui la suivait partout afin de récolter les miettes de son attention... Décidément, la jeune femme ne se laissait pas facilement approcher – avait-elle peur de quelque chose ? Dire que Hoywe avait craint que les habitudes enflammées de Meïamali ne déteignent sur sa fille, au début de leur amitié... le contraire semblait bien s'être produit. Et maintenant, sa belle-fille était éteinte, et Vima allait leur faire perdre la sympathie de l'ambassadeur parce qu'elle ne savait pas comment jouer avec lui... Mais Hoywe eut honte dès qu'elle se formula cette pensée. « Qu'importe qu'il se fâche, nous ne nous abaissons pas à des jeux d'alcôves, nous, les Centrés ! »

N'empêche qu'il était vraiment étrange, de la part de sa fille, de repousser vertement un homme apparemment si épris d'elle. Elle se montrait d'ordinaire si empathique envers ses prétendants déçus... Pourtant, Luxay avait affirmé, pendant la préparation du voyage, que Vima prenait très à cœur la confiance que l'ambassadeur avait placée en elle – elle ne le détestait donc pas ! Cela pouvait signifier... mais Hoywe ne voulait pas y penser. Elle supplia mentalement le Vert que la jeune femme ne finisse pas par prendre le Touk comme compagnon. Pourvu que des raisons politiques ou patriotiques expliquent son attitude à son égard, plutôt que la violence de sentiments refoulés... La reine ne voulait pas perdre son enfant ; La Porte lui semblait déjà le bout du monde, alors le pays touk... Car, tant que la situation ne se détendrait pas – et comment le pourrait-elle, avec ces barbares qui revenaient sans cesse à la charge ? –, jamais Vima ne pourrait rester au Berceau avec lui, si elle choisissait cette union ; elle était tout de même la fille du couple royal...

Hoywe entendit la plate-forme et leva subitement la tête de la lettre qu'elle lisait sans cesse ; elle sourit dans l'attente de Fado, qui devait bientôt rentrer de sa visite d'un village du sentier Est, à un jour de marche du Centre – il n'allait plus très loin, maintenant, et ne le ferait pas jusqu'à l'arrivée de l'ambassade touk. Toutefois, ce ne fut pas la silhouette de son compagnon qui s'encadra dans la porte de la pièce commune de la maison, mais bien celle d'une femme de taille moyenne, à l'abondante chevelure brune et soyeuse, aux yeux grands et pétillants. Elle était resplendissante, quoiqu'un peu trop maigre.

— Je m'excuse de te déranger chez toi, Hoywe, dit poliment la nouvelle venue, mais j'ai un message pour toi.

La reine tenta de reconnaître la brunette ; mais non, elle ne lui disait rien du tout. D'ailleurs, aucune femme de sa connaissance n'avait récemment mis au monde un enfant, alors que celle-ci portait une écharpe dans laquelle un bébé de quelques mois dormait, à en juger par son immobilité.

— Tu ne me déranges pas, mon amie, répondit Hoywe selon la convenance. Entre, je t'en prie, et assieds-toi près de moi le temps que je te serve un jus de noix.

— Pardonne-moi mon manque de savoir-vivre, reprit la femme en brisant le protocole de visite, mais je ne peux rester que quelques minutes... Si tu me permets juste de détacher ceci, je ne serai pas longue.

— Bien sûr, agréa courtoisement la reine en regardant son invitée défaire son écharpe. Tu sembles me connaître, mais moi, j'ai l'impression que ma mémoire me joue des tours... J'aimerais beaucoup que tu te rappelles à moi...

— Où ai-je la tête ? s'exclama la visiteuse avec candeur. Je suis désolée, je suis très énervée en ce moment...

— Ma mère s'appelle Gyso, intervint alors une toute petite voix.

Éberluée, Hoywe baissa les yeux vers l'enfant que l'inconnue achevait de sortir de son écharpe de portage. Aucun doute, ce bébé était bel et bien un Ami : c'était La-Pousse – sorti du Cœur de l'Arbre, par le Vert ! Et emmené par celle-là même qui l'avait porté – et qui se tenait, bien vivante, devant elle, et qui se faisait appeler *maman* !

Le minuscule Ami, avec ses yeux pailletés d'émeraude, lut en elle toute son indignation ; il éclatait maintenant d'un rire cristallin, alors que la reine se sentait ridicule devant lui. Il riait tellement qu'il finit par en avoir le hoquet. Gyso le prit tout contre elle et se mit à lui frotter doucement le dos en l'embrassant dans le cou, jusqu'à ce que ses petits soubresauts s'apaisent enfin.

— Merci, maman, dit La-Pousse comme une volée de clochettes, alors que les yeux de la maigrichonne s'emplissaient de larmes d'amour.

— Quelques minutes seulement, ma petite Pousse, répondit celle-ci tendrement. Tu sais qu’il est trop tôt pour sortir, tu as besoin de la Sève.

— Bien sûr, et je sais aussi que Hoywe est impatiente de me voir retrouver ma place dans le Cœur... Mais c’est si beau, à l’extérieur, et si monotone, dans l’Arbre, maintenant que Grand Ami dort tout le temps...

— La-Pousse, se ressaisit la reine, Grand Ami t’a-t-il permis de sortir ? Sait-il au moins que tu es ici ? Et pour ta porteuse... enfin... il est au courant ?

— Grand Ami sait tout ce que je fais, bien sûr ; nous, les Amis, nous nous disons tout sans même avoir besoin de parler... la rassura La-Pousse en souriant. Je le surprends parfois un peu, c’est vrai, mais les temps changent, tu sais ! Il faut savoir dépoussiérer les vieilles habitudes... Et je ne l’empêche pas de dormir, si c’est ce qui t’inquiète ! ajouta l’enfant avec un clin d’œil.

Grand Ami était en effet assoupi depuis déjà quelques semaines ; il gagnait des forces pour le transfert à venir. Il ne s’éveillait qu’à l’occasion et commençait à s’enraciner littéralement dans le bassin de Sève où son successeur naîtrait. Le moment était très grave pour le Berceau, qui perdrait bientôt pour plusieurs mois, voire des années, son guide, sa mémoire et son protecteur. En effet, il ne serait plus possible de lui parler, et ce, pendant toute la durée du transfert – à l’issue duquel le Grand Ami multicentenaire serait redevenu Arbre. Le nouveau Grand Ami, un enfant portant toute sa mémoire, prendrait alors sa place. Cette retraite aurait difficilement pu tomber plus mal.

— Ta... mère disait que vous aviez un message ? s’enquit Hoywe en s’efforçant de toute son âme d’accepter sereinement la nouvelle coutume voulant que les Amis aient une mère et qu’ils soient autorisés à quitter l’Arbre lorsqu’ils le voulaient.

— Oui, reprit La-Pousse, d’un air plus grave. Grand Ami a visité mon rêve, tout à l’heure. Il m’a dit qu’il sentait une grande inquiétude dans la forêt – surtout chez toi, Fado et Adax... Il veut que je te rassure. Il perçoit encore très bien tout ce qui se passe autour de l’Arbre. Si le transfert n’est pas en cours, il s’éveillera à l’arrivée de l’ambassadeur et il pourra vous aider – mais vous devrez tous monter au Cœur de l’Arbre.

La reine fut infiniment reconnaissante envers l’enfant de lui avoir transmis ce message ; un poids s’envolait de son cœur. C’était exactement ce qu’elle avait besoin d’entendre. Grand Ami n’était pas encore parti ; il était avec eux, il serait à leurs côtés... Tout irait bien.

Ce fut donc par un sourire serein qu’elle accueillit finalement son compagnon, qui venait de rentrer et qui, bouche bée, dévisageait Gyso et La-Pousse.

— Les temps changent, mon ami, lui expliqua Hoywe en souriant. Voici Gyso, c’est la maman de notre Ami. Vois comme il a poussé...

— Les temps changent, en effet, en convint Fado en tapotant amicalement l'épaule de la jeune mère. Tu m'excuseras de ma surprise...

— Je suis encore étonnée moi-même, fit timidement la jeune femme en replaçant l'enfant dans son écharpe. Merci pour ton accueil, Hoywe. Je vais de ce pas coucher mon amour dans son berceau de Sève...

— Prends tout de même garde à ce qu'on ne le reconnaisse pas, recommanda le roi. Il faut nous laisser le temps de nous adapter au changement...

Avec un sourire, Gyso disparut en emportant son petit fardeau, qui s'était mis à sucer son pouce en se lovant contre elle.

Chapitre 39

Vima devait entrer à la maison du Sang en pleine nuit, à Vive-Rive, à vingt-huit jours de marche du Centre. Elle s'était éveillée à la sensation d'un tiraillement persistant qui sourdait de son bas-ventre – elle savait que la douleur irait en augmentant jusqu'à ce que le Sang se déclenche enfin. Résignée, elle soupira et ramassa son sac, accroché à côté de son hamac. Au moins, elle n'avait pas besoin de tout emballer, car le voyage quotidien l'avait habituée à remettre chaque chose à sa place. Sur du papier-de-mousse, elle grava rapidement un mot pour Nozu, et un autre pour Luxay. Puis elle descendit de son abri temporaire avant que le mal ne devienne trop intense ; elle passerait le reste de la nuit prostrée, mais que ce soit au moins sur une couche plus confortable qu'un hamac !

À son arrivée à la maison du Sang, elle se choisit une chambre libre et y installa ses affaires ; pour une fois, elle pouvait se mettre à l'aise, car elle y passerait quelques jours. La chambre semblait coquette, bien qu'il fut difficile d'en juger à la pâle lueur d'une lampe à lucioles. Elle était du moins dotée d'une grande fenêtre donnant sur la rivière, à en croire le bruit, et doublée d'une bonne moustiquaire. Vima se dit que ce tumulte l'apaiserait peut-être durant la nuit agitée qui l'attendait. Après s'être servi un grand verre d'eau, elle posa son petit réceptacle et s'étendit sur le lit de fougères odorantes pour attendre bravement la fin de la tempête qui se déchaînait déjà dans son corps.

Vima s'éveilla plutôt tard, ce matin-là, car elle ne s'était rendormie qu'au petit matin. Son regard fut immédiatement attiré par la rivière ; de sa fenêtre, la vue était splendide. La jeune femme avait presque les pieds dans l'eau... Se détournant du torrent pour détailler son milieu de vie des prochains jours, elle faillit toutefois mourir de surprise en trouvant la femme brune assise sur le bord de son lit. Décidément, ces barbares de Touks ne pouvaient s'empêcher de vous observer au mépris de toute bienséance !

- C'est ma chambre ! ne put que balbutier Vima, émergeant à peine du sommeil.
- Je sais, répondit la femme brune avec un sourire narquois.
- Alors qu'est-ce que tu fais là...
- Yal, intervint l'intruse, une étincelle de malice dans le regard.
- Qu'est-ce que tu fais là, Yal ? interrogea la Centrée en retrouvant son aplomb et en se redressant dans son lit. Je croyais que vous, les femmes touks, ne donniez pas le Sang ?
- Je ne donne pas le Sang, je suis juste en visite, badina la guerrière.

— Mais c'est interdit ! protesta Vima. On t'a laissée entrer même si tu ne venais pas donner le Sang ?

— Bah, je suis entrée, c'est tout ! poursuivit Yal avec légèreté. Personne ne m'a demandé quoi que ce soit. Mais je t'avoue que j'aurais bien aimé que l'un de tes petits soldats centrés vienne vérifier sous ma tunique si j'étais vraiment dans ma période...

— Quoi ? Un seul homme ne te suffit donc pas ! cingla Vima sans réfléchir ; elle regretta aussitôt ses paroles et craignit d'avoir offensé son hôte.

— J'avais raison, tu es folle de jalousie ! triompha celle-ci dans un grand éclat de rire, ce qui acheva de déstabiliser sa compagne. Mon idiot de petit frère pensait que tu étais tombée amoureuse de quelqu'un d'autre. Il est même allé s'imaginer que ton copain – tu sais, celui qui ressemble à l'un de ses singes ? – t'avait séduite...

— Ton... quoi ? Ton petit frère ? bredouilla Vima, qui retrouvait l'impression de n'être pas bien réveillée.

— Mon petit frère, confirma Yal en feignant le plus grand sérieux. Tu le connais, je pense. Il s'appelle Dam. Grand, brun, assez bien fait de sa personne... Il se trouve qu'il joue aussi les ambassadeurs. Attends ! Je crois bien que tu sais qui c'est ; tu portes le collier de notre mère, non ?

Vima ne pouvait plus répondre, tant elle étouffait dans l'embarras le plus total. Elle finit malgré tout par bafouiller :

— Alors tu es sa sœur...

— Oui, on peut voir ça comme ça... s'amusa Yal. Il est mon petit frère, je suis sa grande sœur... D'ailleurs, il paraît qu'on se ressemble beaucoup ; tu ne l'avais pas remarqué ?

Non, Vima n'avait rien remarqué du tout. Mais maintenant qu'elle y prêtait attention, elle devait avouer que la ressemblance était frappante ; le frère et la sœur avaient les mêmes cheveux foncés, les mêmes yeux noirs, la même bouche grande et sensuelle... mais, surtout, ce même sourire en coin qui ne s'effaçait jamais complètement de leur visage...

— Je te dois des excuses, Yal... articula timidement la Centrée. J'ai pensé que... J'ai cru...

— Ne t'excuse pas, petite sœur, la coupa la femme touk avec un large sourire. Tu viens de me donner raison, et j'en suis bien contente ! Dam ne me croyait pas quand je lui disais que tu avais dû nous voir dans la tente et penser que nous nous donnions du plaisir... Car nous savons que tu es venue et que tu es repartie, petite sœur ! Dam était convaincu que, si ç'avait été le cas, tu serais entrée en trombe pour lui faire une scène. Ce qui prouve que mon pauvre petit frère n'a qu'un instinct d'homme... Moi, je savais bien que tu étais jalouse et que tu ne voudrais jamais le lui avouer. Tu l'as dans le sang, mon

petit frère. Ça se voit... Et ça tombe bien, parce qu'il est fou de toi. Alors tout le monde est content, non ?

— Attends, Yal, tu vas beaucoup trop vite...

— Attendre quoi ? Laquelle de vos règles est-ce que j'ai enfreinte, maintenant ? fit mine de s'inquiéter la guerrière.

— Mais qu'est-ce que vous faisiez, alors, quand je vous ai vus ? l'interrogea Vima malgré elle.

— Je devais bien payer tes pots cassés, petite sœur. Dam se plaignait sans cesse que sa cicatrice lui démangeait. Il réclamait un massage par-ci, un massage par-là... Il a bien fallu que je lui pétrisse un peu la cuisse, car il me cassait toujours les oreilles. Figure-toi qu'il ne voulait pas qu'une autre femme que toi le touche ; le pauvre a dû se rabattre sur sa sœur... Et il ne m'a même pas remerciée. Quel ingrat ! Il paraît que je ne suis pas aussi douée que toi...

Vima en était restée sans mots. Elle avait tout interprété de travers... Quelle idiote, quand même ! Comment avait-elle pu ne pas remarquer la ressemblance entre le frère et la sœur ? Pourtant, leur air de famille sautait aux yeux... Il fallait vraiment être follement jalouse pour s'aveugler à ce point.

— Où vas-tu ? s'inquiéta-t-elle en voyant Yal se lever.

— Je sors, où crois-tu que j'aille ? répondit innocemment cette dernière. Il faut bien que j'aille soulager mon pauvre petit frère, qui ronge son frein comme un amoureux malheureux...

— Mais tu ne peux pas sortir comme ça !

— Comment, alors ? Je n'ai pas d'ailerons, alors je crois que je vais juste marcher, comme ça...

— Tu ne peux pas sortir, répéta patiemment Vima, parce que tout le monde pense que tu es venue donner le Sang. Les villageois interprètent peut-être même ta présence ici comme une preuve de respect pour nos coutumes. Si tu t'en vas tout de suite, alors que tu viens juste d'arriver, tu les insultes ! Je ne peux pas te laisser quitter cette maison et gâcher tous les efforts déployés pour que ce voyage se passe paisiblement !

Yal s'immobilisa, puis se rassit. La perspective de cette nouvelle aventure semblait l'amuser, et même susciter sa curiosité.

— Alors, on va faire plus amplement connaissance, petite sœur, se résigna-t-elle d'un ton amical. Combien de temps je dois rester ici ?

— Ça dépend des femmes... De quatre à sept jours, en moyenne. Tu peux te choisir une chambre parmi celles qui sont libres.

— Et je fais quoi ? Si je ne peux pas sortir, je vais mourir d'ennui...

— Il y a des livres, des salles d'eau pour la toilette, une pièce commune pour discuter – qui sert aussi de salle à manger...

— Et personne ne se rendra compte que je ne suis pas dans ma période ?

— Pas si tu fais attention, se vit forcée de répondre Vima, qui n'en revenait pas d'être en train d'expliquer à une Touk la façon de violer une tradition sacrée et fondamentale – ni de discuter longuement avec une adulte ne donnant pas le Sang en même temps qu'elle ! Tu prends un petit récipient, comme ça, et tu le mets sous toi... Puis, au moins une fois par jour, tu vas le vider au centre de la maison. Tu trouveras facilement, il y a de petites pelles... Tu creuses un peu, puis tu enterres le Sang, ni vu ni connu... Tu n'as qu'à être discrète et à faire semblant...

— Oh... fit Yal avec une moue de dégoût. Le sang de la bataille ne m'a jamais dérangée, mais ça ne me semble pas très propre, votre truc de barbares...

— Mais non, se vexa quelque peu Vima. La maison du Sang est souvent déplacée, alors la terre peut tout boire... Ensuite, on plante un arbre maison sur l'endroit qui en a été le centre.

— Tu veux dire que toutes vos habitations sont situées sur d'anciennes maisons du Sang ?

— Non, bien sûr que non. Seules les plus hautes et les plus vigoureuses le sont. Le Vert nous remercie ainsi de notre don.

— Et les hommes ? Ils viennent aussi ici ? Parce que passer des jours à ne parler qu'à des femmes, de sujets de femmes...

— Ils viennent aussi, quelques minutes par mois, mais dans une aile séparée ; on n'a aucun contact avec eux. Et encore là, ce ne sont pas tous les hommes ; uniquement ceux qui ont quitté la maison familiale et qui vivent seuls – ou avec d'autres hommes – ; sans présence féminine, je veux dire. Dès qu'ils ont une femme ou une fille nubile, elle donne le Sang pour eux, et ils n'ont plus à venir ici une fois par lune pour se faire une petite coupure et verser quelques gouttes pour le Vert.

— Mais que se passe-t-il si leur femme est enceinte ? Ou si elle devient trop vieille ?

— Si elle est grosse, elle retient le Sang pendant quelques lunes. Le Sang de la délivrance est rendu au Vert par les sages-femmes, et son abondance rattrape le Sang perdu. Et quand une femme devient trop vieille pour faire elle-même le don, elle doit accueillir sous son toit une femme plus jeune, pour que celle-ci s'en charge à sa place. Les femmes donnent beaucoup de Sang naturellement, alors une seule suffit par maisonnée. Par contre, quand des hommes vivent ensemble, ils doivent tous donner le Sang, car ils n'en versent que quelques gouttes par mois... La plupart du temps, de jeunes couples ou des femmes indépendantes, comme moi, s'installent simplement chez des personnes plus âgées – les liens familiaux n'ont pas d'importance dans cet arrangement. Du coup, la question de la transmission des maisons est aussi réglée... Et on sait toujours

quand un homme est libre. Par exemple, les veufs qui se cherchent une compagne peuvent se remettre à donner le Sang. Je me demande bien comment vous faites, vous, les Touks, pour former des couples ; comment pouvez-vous choisir vos hommes si vous ignorez s'ils cherchent une compagne ?

— Je dirais que nos hommes aiment bien se manifester, répondit Yal avec un clin d'œil. Ils ne sont pas coincés comme tes petits Centrés... D'ailleurs, je dirais que toi, tu préfères le modèle touk, non ?

— Pourquoi as-tu décidé d'accompagner ton frère ? bifurqua Vima, qui brûlait d'abandonner ce sujet.

— Oh, je me disais que le pauvre avait la tête bien prise et que quelqu'un devait réellement protéger ses arrières... Moi, je suis une vraie guerrière ; sa bande de saltimbanques ne lui sera d'aucune utilité, si les choses tournent mal. Mon frère se passionne pour le Berceau depuis tellement longtemps ; il l'étudie sans cesse depuis qu'il l'a vu pour la première fois, il y a seize ans. Tu ne sais pas à quel point il s'est démené pour aller jouer les ambassadeurs. Je me devais donc de bien le soutenir pour qu'il réalise son rêve d'accomplir ce que notre chef précédent n'avait pas réussi...

— Il était là il y a seize ans ? s'étonna la Centrée.

— Oui, et moi de même, répondit énigmatiquement Yal. Et toi aussi, peut-être, à en juger par tes réflexes anti-Touk. Je dirais que nous t'avons refilé une bonne frousse, non ? Tu devais être une toute petite fille, à l'époque...

— Alors il se prépare depuis ce moment-là ? reprit Vima, encore abasourdie.

— Évidemment ! Il a eu le temps de bien réfléchir aux paroles de Grand Ami. C'est pour ça qu'il veut absolument lui parler avant de transmettre l'offre de notre peuple.

— Mais qu'a dit Grand Ami ? Que vous a-t-il dit pour vous convaincre de partir ?

— Ce n'est pas un secret chez nous, petite sœur, fit la guerrière, surprise. Mais cela semble en être un chez vous, si tu ne le sais pas... Dans ce cas, ce n'est pas à moi de te le révéler. Mon petit frère décidera de ce qu'il faut faire. Tiens donc ! Ça te donnera une bonne raison d'aller le voir, quand tu sortiras d'ici !

La botaniste parvint à se dépêtrer de sa gêne lorsqu'elle entendit l'estomac de Yal gargouiller. Avec un sourire, elle demanda si celle-ci s'était apporté quelque chose à manger avant de se retirer dans la maison du Sang – elle avait remarqué que la guerrière prenait discrètement ses repas à l'écart, préférant ses propres provisions de viande fumée et de fruits séchés aux mixtures d'insectes et de plantes qu'on servait dans les villages.

— Bien sûr que non, je ne pensais pas rester... répondit la Touk alors que ses traits commençaient à trahir une certaine appréhension.

— Et tu as peur de ne pas apprécier la cuisine de Vive-Rive ? rigola Vima qui, cette fois, tenait le haut du pavé.

— Eh bien... tu sais quelle est la spécialité d'ici ? s'enquit la guerrière, sa crainte étant maintenant palpable.

— Si ma mémoire est bonne, ce ne sont pas les insectes, fit la botaniste en savourant le soulagement visible de son interlocutrice. Il me semble plutôt que ce sont les œufs d'araignées ; on en cueille des grappes, qu'on enveloppe dans des feuilles avant de les mariner dans le jus du fruit de l'arbre rose ; ça donne de petites boules fondantes, dont le centre éclate quand on le croque... C'est délicieux, tu verras !

Devant la mine déconfite de Yal, Vima éclata d'un rire libérateur, qui finit par se communiquer à la femme brune. Se sentant enfin détendue avec sa nouvelle compagne, la Centrée se dit qu'elle savait désormais de quels leviers se servir pour changer de sujet quand la guerrière la mettrait volontairement mal à l'aise – les prochains jours devraient se révéler instructifs ou, du moins, très divertissants.

Chapitre 40

Après avoir passé une semaine à la maison du Sang, Vima en sortit en début de soirée, soit un peu plus tôt que Yal ; celle-ci avait finalement pris goût à sa réclusion et ne pouvait plus se passer du petit récital de harpe que donnait tous les soirs une jeune Centrée du village venue les rejoindre cinq jours auparavant. Dès qu'elle fut dehors, la garde-frontière s'enquit apparemment innocemment à son ami Bir des activités des membres du groupe pendant son absence, sachant très bien que le garçon lui donnerait d'abord des nouvelles de son ambassadeur. À son désarroi, elle apprit que Dam n'était presque pas sorti de sa chambre puisque sa cuisse le faisait souffrir depuis des jours. « Cet idiot qui s'entête à marcher de longues heures sur sa jambe fragile », se désola-t-elle, beaucoup plus inquiète qu'elle l'aurait souhaité. Nozu n'était pas en vue ; pour une fois, il n'avait peut-être pas suivi avec un soin maniaque la durée de sa retraite... La jeune femme en profita pour monter jusqu'à la chambre prêtée à Dam, après avoir invoqué son autorité de botaniste guérisseuse pour que le garde centré posté sous l'arbre la laisse passer.

Elle trouva le Touk au lit. Sa jambe nue présentait une certaine rougeur et un peu d'enflure, malgré les quelques jours de repos qu'il venait de prendre. Sans dire un mot, la botaniste entreprit de tâter les chairs fatiguées. S'il ne révélait pas encore de signes d'infection, l'aspect de la cicatrice annonçait que ce surmenage devait cesser. Il fallait impérativement que l'ambassadeur se tienne tranquille : il finirait le voyage en litière, Vima n'accepterait rien d'autre. À partir des herbes laissées par le soigneur du village, elle prépara un cataplasme rafraîchissant qui ferait diminuer l'enflure. Concentrée sur son travail de concoction et d'application, elle évita de croiser le regard de son patient. Mais aussitôt son œuvre terminée, elle n'eut d'autre choix que de lever les yeux sur lui.

Pour une fois, il était grave ; il dévisageait sa bienfaitrice avec une intensité palpable.

— Dam... commença-t-elle timidement.

— Non, je ne veux rien entendre, la coupa doucement l'ambassadeur. Si tu n'es pas venue me dire que tu m'aimes, n'ajoute rien et sors.

— J'ai un message de Yal.

— ...

— Elle te fait dire que... qu'elle avait raison sur toute la ligne... que la Centrée était simplement folle de jalousie parce qu'elle était trop idiote pour se rendre compte que tu étais avec ta propre sœur... Elle dit que...

Mais Vima ne put rien ajouter, car Dam l'avait saisie comme si elle n'était pas plus lourde qu'un fêtu, qu'il l'avait attirée à lui, dans son lit, et qu'il était déjà sur elle, ses mains parcourant son corps avec avidité, sa bouche trouvant celle de la jeune femme pour

l'embrasser goulûment, alors que celle-ci ne pouvait que répondre de tout son être à cette étreinte qu'elle désirait depuis si longtemps – c'était si bon, si chaud ; elle voulait que son homme soit partout sur elle, en elle... Et, pendant quelques longues secondes, rien d'autre n'exista que son homme, dont elle pouvait enfin se repaître, dont la chaleur et la proximité étaient tout. Mais elle entendit soudain la voix de Nozu, là dehors, et la réalité la rattrapa subitement. Sentant l'ardeur de sa partenaire refroidir, Dam ralentit son exploration.

— Arrête, arrête, je t'en prie... haleta Vima.

— Non. Vima, non... supplia le jeune homme à son oreille, en relâchant pourtant son étreinte.

— Pas ici, pas maintenant... Dam, si tu m'aimes...

Le Touk se redressa pour la regarder dans les yeux, sans pour autant se résoudre à s'en dégager complètement.

— Pas comme ça... chuchota la jeune femme. Je ne veux pas me faire surprendre la première fois que je fais l'amour, surtout pas avec toi, un ambassadeur ennemi ! Je voudrais... Il faudrait...

En guise de réponse, Dam fit sauter l'une des coutures qui retenaient la nouvelle pièce de tissu fermant le haut de la tunique de Vima ; voyant que la petite larme de métal se trouvait toujours à sa place, sur la poitrine de la jeune femme, il soupira profondément et adressa une supplique brûlante et muette à sa compagne. Celle-ci profita de cet instant pour s'esquiver habilement et bondir hors de sa portée. Elle fila comme une flèche jusqu'à la porte de la chambre, puis se retourna pour le voir assis dans son lit, les yeux brillants de désir et les sourcils froncés de dépit.

— Et tu as intérêt, sale Touk, à faire une offre de paix qui nous permettra de garder notre dignité, parce que je t'en voudrais toute ma vie de m'avoir rendue folle de toi si je n'obtenais pas le droit de t'avoir un jour... souffla-t-elle comme on avoue une grande faute.

La jeune femme voulut s'écclipser sur ces paroles afin d'éviter toute réplique de son compagnon, mais elle se trouva nez à nez avec une silhouette qui venait de se matérialiser : Nozu.

— Vima, tu es là ! dit l'animalier d'un ton incertain. Je t'ai cherchée, je savais que tu sortiras aujourd'hui... Le gardien m'a dit que... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venue voir la blessure de l'ambassadeur, expliqua Vima en cherchant son souffle, alors qu'elle se croisait les bras pour cacher sa tunique déchirée. Il ne devra plus marcher, du moins pas pour faire le trajet d'un village à l'autre. Nous prendrons peut-être du retard à cause de tous les singes qu'il faudra trouver, mais tant pis ; on ne

peut pas risquer que la blessure se ravive... Je suis désolée de te donner ce surplus de travail, Nozu. Moi, j'ai bien peur de ne pas avoir été très utile, ce soir...

— Au contraire, Vima, intervint Dam d'une voix encore chaude de désir. Tu m'as fait comprendre que je devais apprendre la patience. Je saurai bien attendre pour arriver à mes fins...

— Il faut que tu ménages davantage ta jambe, d'accord ? insista la botaniste en rougissant jusqu'à la racine des cheveux – et en priant le Vert que Nozu ne saisisse pas le discours à double sens du Touk. Je suis responsable de ta santé ; je ne voudrais pas être forcée de t'amputer avant ton arrivée au Centre...

— Bien sûr que non, répartit l'ambassadeur. J'y serai en pleine forme, et tous mes morceaux seront en parfait état. Tu verras bien !

— Alors pluie et soleil à vous deux ; moi, je vais me coucher... murmura Vima.

Fuyant l'offre silencieuse de Dam – « Mais pourquoi ne viens-tu pas simplement te coucher près de moi ? » –, la jeune femme bouscula presque Nozu au passage tant elle était pressée de prendre l'air. Une fois dehors, elle se précipita vers son abri pour tenter de reprendre ses esprits. Ainsi, elle était absolument incapable de lui résister. Si Nozu ne l'avait pas ramenée à la réalité, elle se serait déjà donnée à lui. Et elle venait presque de lui promettre de le prendre comme compagnon à leur arrivée au Centre. Par le Vert ! Elle était vraiment en train de perdre la tête.

Comble de malheur, alors qu'elle ne désirait rien de plus qu'un peu de solitude, elle aperçut Luxay, qui lui faisait un grand signe ; cette dernière s'en revenait de la représentation théâtrale. L'émissaire se hâta de rejoindre son amie, qui s'immobilisa, résignée – à quelques pas de l'arbre où était installé son abri temporaire, si près de la paix...

— Vima ! Je voulais te voir. Tu viens de sortir de la maison du Sang ?

La botaniste répondit en hochant la tête.

— Je t'ai vu descendre de chez l'ambassadeur, juste après que Nozu y fut monté. Est-ce que vous vous êtes réconciliés ?

— Heu... quoi ? fit la jeune femme, qui ne pensait toujours qu'à monter se cacher le plus vite possible. Bien sûr, tu le sais bien ; c'est moi qui t'ai demandé de le prendre à la place de Maku...

— Vima, rétorqua Luxay d'une voix pénétrante, je ne parle pas de Nozu ; ne joue pas avec moi, je t'en prie ! Ai-je besoin de le nommer ? Tu lui battais froid, cela sautait aux yeux. Il te suppliait du regard, et toi, tu l'ignoraient superbement... Mais tu arrives de chez lui, alors j' imagine que vous avez réglé votre différend ?

Si elle ne voulut pas répondre, Vima se mit tout de même à avoir très, très chaud – ce qui, elle le savait, devait clairement se lire sur son visage, d'une rougeur maintenant

apparente malgré le crépuscule. Luxay ne fut évidemment pas dupe de l'air innocent que tentait de se composer la botaniste ; ses sourcils se froncèrent quand elle posa les yeux sur la couture déchirée de la tunique de la jeune femme.

— Vima, reprit-elle beaucoup plus doucement, l'ambassadeur n'a pas tous les droits, surtout pas sur toi ! Le bien de notre mission ne te force pas à tout accepter. J'espère qu'il ne s'est pas comporté en barbare avec toi, de quelque façon que...

— Non, non, se hâta de répondre la jeune femme en croisant vivement les bras sur son ouvrage défait. Il est toujours le même barbare impertinent, mais il est courtois à sa façon... Il... il est très gentil avec moi, en fait, très respectueux ; je t'assure que ce n'est pas lui, le problème...

— Alors, dis-moi... reprit l'émissaire en scrutant son amie. La situation serait peut-être plus facile à vivre pour toi si je gardais Nozu près de moi pendant quelques heures ? Si je m'assurais qu'il n'aille pas te chercher partout – quand tu aurais besoin d'un peu de tranquillité et de discrétion ?

— Oh non ! s'empessa de refuser la jeune femme. Non, non, surtout pas... Il ne faut jamais me laisser seule avec Dam, tu comprends ? C'est déjà assez difficile comme ça...

— Vima, la rassura gentiment Luxay, tu nous l'as acquis, nous ne pourrions espérer mieux... Mais j'ai mal quand je te vois souffrir. Penses-tu pouvoir garder son attention sans t'y brûler les ailes ?

— Je voudrais juste être un peu seule, maintenant... murmura la jeune femme en lorgnant son arbre. Si tu permets... J'ai l'impression de perdre la maîtrise de ma vie – j'ai besoin de trouver une solution à tout cela.

— Bien sûr, ma chérie, concéda l'émissaire en serrant brièvement « sa petite » contre son cœur. J'ai un vieil ami dans ce village, il a une chambre libre dans son arbre. Cette nuit, tu dormiras bien tranquille, toute seule, dans un vrai lit ; d'accord ? Et tu y trouveras la paix...

Vima doutait de jamais trouver la paix – pas tant qu'elle serait prise entre son cœur et son devoir... pas tant qu'elle ne pourrait pas, pour une fois, dormir paisiblement dans les bras de l'homme qu'elle voulait, sans se torturer en raison de ce qu'il était. Pour le moment, toutefois, elle devait s'efforcer de retrouver un certain équilibre ; elle accepta donc la proposition de Luxay et la suivit comme une enfant obéissante, après avoir récupéré son sac. Et lorsqu'elle fut enfin seule, elle accueillit son lit comme une délivrance et y pleura longuement pour faire sortir toutes les émotions qui bouillaient en elle.

Chapitre 41

Vima avait l'impression de n'avoir presque pas fermé l'œil de la nuit. Étrangement, elle ne se sentait pas si fatiguée – pas encore, sans doute. La veille, pour se calmer, elle avait fini par reprendre ses tuniques une à une afin d'en défaire délicatement les nouvelles coutures dont la confection lui avait permis de passer sa colère contre Dam ; cette fois, tous pourraient voir clairement qu'elle portait un collier autour du cou. Mais seul l'ambassadeur saurait qu'au bout, caché entre ses seins, se trouvait une petite goutte de métal, signe touk par excellence s'il en était un – enfin, seuls l'ambassadeur et sa sœur, évidemment... La jeune femme ne pouvait s'imaginer cacher quoi que ce soit à Yal; cette dernière était aussi sûre d'elle que l'était son frère et avait établi que l'avenir du couple clandestin était assuré. Rien ne pouvait la convaincre du contraire. Il ne restait plus à Vima qu'à s'afficher avec son bijou devant l'ambassadeur, portant ce présent comme une promesse ; car elle n'avait pu trouver le sommeil qu'après s'être activée à lui confirmer ainsi ses sentiments. Lequel sommeil s'était d'ailleurs révélé peuplé de rêves sensuels où un seul homme menait la danse... mais il s'agissait tout de même d'une forme de repos.

Elle s'étira et fit jouer ses muscles pour les détendre. Elle remercia le Vert d'avoir, pour une fois, occupé une vraie chambre ; elle n'avait au moins dérangé personne par ses pleurs et son ouvrage de couture. Puis elle fit sa toilette, ramassa son sac et descendit pour prendre son déjeuner avant le départ.

Elle repéra l'ambassadeur avant même que la plate-forme ne touche le sol. Il était assis sous une fougère parasol de la place du village, aux côtés de Yal, qui grignotait discrètement le contenu d'une pochette qu'elle tenait à la main – des noix, savait Vima, que la guerrière avait dû retrouver avec bonheur après presque une semaine passée dans la maison du Sang à manger la cuisine commune, les yeux fermés et le nez bouché. Dam la vit aussi immédiatement. Comme il n'était pas loin, la jeune femme put distinguer avec netteté son regard plus grave que malicieux, pour une fois, et même un peu interrogateur. « Il n'est plus si sûr de lui, ce matin », se réjouit-elle presque, consciente de l'avoir un peu déstabilisé. Mais dès qu'il remarqua la cordelette autour de son cou, ses yeux reprirent leur assurance habituelle. Vima était incapable de le voir la regarder ainsi sans répondre à son appel ; elle lui sourit donc en retour, et se permit même de le faire sans se cacher ni détourner le regard. Elle avait conscience d'être facile à lire ; Dam savait maintenant qu'elle avait capitulé aussi sûrement que si elle l'avait ouvertement annoncé à l'assemblée. Le visage du Touk s'éclaira aussitôt de l'intérieur, et la jeune femme lui vit un air épanoui qui lui fit presque perdre le souffle ; qu'il était beau, ainsi, comme ses traits trouvaient leur juste équilibre quand il était heureux...

Vima marchait vers lui comme une somnambule quand Nozu s'interposa entre eux. Elle s'efforça de réprimer l'envie de l'accueillir froidement – elle ne voulait pas le

voir maintenant, mais ce n'était pas la faute de l'animalier ; depuis le début du voyage, il n'avait fait que l'aider et agir le plus amicalement possible... Elle tenta donc de se ressaisir et, pour une fois, de se comporter comme une bonne amie.

— Pluie et soleil, Nozu, dit-elle aimablement. Tu as bien dormi ?

— Oui, plutôt bien... répondit celui-ci en la regardant un peu curieusement. J'ai des fourmis dans les jambes ; je m'ankylose à rester trop longtemps dans ce village.

— Je comprends... Moi aussi, j'ai hâte d'arriver au Centre, lança la jeune femme sans réfléchir, contaminée par l'assurance du Touk – et aussitôt embarrassée de cet aveu qu'elle se faisait à elle-même. Tu as déjà mangé ?

— Oui, c'est fait. Je suis prêt à partir !

— As-tu pensé aux singes dont je t'ai parlé hier soir ? Pour l'ambassadeur. À ce propos, justement, j'aimerais bien aller voir l'état de sa jambe, ce matin...

— Je ne les ai pas encore trouvés, je t'attendais... Allons voir ce barbare ensemble, ensuite j'irai. J'ai le temps, la plupart des membres du groupe n'ont même pas mangé.

— Ne te dérange pas pour moi, avança Vima avec un naturel forcé. Je préférerais qu'on parte plus tôt que tard, et on ne sait jamais si tu mettras du temps à repérer des singes... L'ambassadeur saura se tenir avec moi – Luxay est juste là, tu vois ? Je l'appelle en renfort s'il y a quoi que ce soit.

Peu convaincu, l'animalier salua sa collègue et s'éloigna pour chercher les bêtes qui porteraient la litière de l'ambassadeur pendant la première partie du trajet jusqu'au village suivant. « Pauvre Nozu, pensa amèrement Vima. Je suis bien indigne de son amitié. On dirait que je fais exprès de jouer avec lui, alors que je ne veux pas lui faire de mal... Il faudra bien que je lui avoue mes sentiments pour Dam, même si l'avenir de notre relation n'a rien d'assuré... Je dois au moins la vérité à mon vieil ami... »

Pour se donner une contenance devant l'ambassadeur, qui lui souriait avec gourmandise, et Yal, qui s'éloignait peu subtilement en lui soufflant des baisers, la botaniste s'agenouilla près de son patient et lui découvrit la cuisse pour examiner sa cicatrice. Dam en profita pour déposer sa main tout contre la jambe de la botaniste, comme par hasard – celle-ci sentit aussitôt de grands frissons lui parcourir le corps, mais elle ne se déplaça pas.

— Ton cataplasme s'est défait... murmura-t-elle pensivement alors que la guérisseuse en elle refaisait surface.

— Oui, je me suis un peu agité, hier ; j'ai cru avoir trouvé le remède à mon mal, mais il s'est enfui dans la nuit... Viens chez moi, ce soir ; je te promets que nous ne serons pas dérangés, cette fois – je resterai bien sage, après, tu pourras me refaire mon pansement...

— Dam... soupira la jeune femme tandis que le pouce de l'homme lui caressait discrètement le mollet. C'est impossible, tu ne comprends pas ? Pas maintenant, je te l'ai dit... Ne me force pas à choisir entre toi et ma famille, cette décision me déchirerait...

— Ta famille comprendra, j'en suis certain, murmura le Touk. Tes parents sont au Centre, c'est ça ?

— Oui, ils sont au Centre. Et ils sont très aimants et compréhensifs. Mais je dois attendre que tu fasses ton offre avant de prendre une décision en ce qui nous concerne. Si je te prenais tout de suite comme compagnon, je devrais m'exiler loin du Berceau. Tu comprends ? termina la jeune femme en levant des yeux pleins d'espoir vers son compagnon.

— Vima... reprit celui-ci d'une voix profonde ; tu n'as rien à craindre... Je te promets que ta famille acceptera notre union. Fais-moi confiance, je t'en prie. Tu pourras te donner à moi ouvertement et sans honte – alors il est inutile d'attendre encore... Je suis en train de devenir fou à te voir tous les jours sans pouvoir te serrer contre moi...

— Alors dis-moi quelle est ton offre ! osa la jeune femme, qui ne demandait rien de plus que de croire l'ambassadeur.

— Je ne peux pas, se rembrunit ce dernier. Pas ici, pas maintenant – pas avant d'en avoir parlé avec Grand Ami.

— Alors tu es bien placé pour comprendre que c'est la même chose pour moi...

— Un autre que moi pourrait croire que tu joues avec moi pour t'assurer de ma totale coopération... fit le Touk, déçu.

— Un autre que toi pourrait peut-être le croire – mais pas toi, répondit Vima en déposant sa main sur celle de l'homme et en plongeant son regard dans ses yeux, alors qu'autour d'eux le temps s'arrêtait, le brouhaha devenait silence et la forêt s'évanouissait.

La jeune femme se perdait dans les yeux noirs et brillants de Dam, dans le contact de sa main grande et chaude dont les doigts enlaçaient maintenant la sienne ; elle avait l'impression de tomber dans le vide, sans rien à quoi se raccrocher – rien d'autre que cette main et ces yeux. L'ambassadeur se rapprochait d'elle d'une manière imperceptible à tous, sauf à elle. Il allait l'embrasser ici même, dans la place, devant tout le monde, quand Yal siffla et rompit le charme. Un peu sonnée, Vima se retourna et vit que Nozu était déjà de retour. La guerrière avait entrepris de lui expliquer quelque chose et tentait de l'entraîner plus loin avec force gestes. La Centrée profita de ses derniers instants seule à seul avec son amoureux pour lui adresser une requête.

— Il faut que tu sois plus gentil avec Nozu. Il a seulement tenté de me protéger de toi, comme un ami le ferait. Il ne mérite pas que tu le fasses tout le temps tourner en bourrique...

— Ton ami l'animalier n'est pas très gentil avec moi, lui non plus, si tu ne l'avais pas remarqué, répondit Dam en arborant son petit sourire en coin. C'est une grande

faveur, que tu me demandes là : je ne pourrai plus me défendre de ses attaques. Qu'est-ce que tu m'offres en échange ? ajouta-t-il avec un regard chargé de sous-entendus.

— Sale Touk... lança la jeune femme en rougissant, mais en souriant elle aussi. Je t'offre ma compagnie, en toute amitié et sans petites tentatives de ta part, barbare ! On peut apprendre à se connaître un peu, tu ne penses pas ? À part ton manque total de savoir-vivre, je ne sais presque rien de toi.

— J'ai toujours pensé que je te connaîtrais mieux que jamais après une semaine passée à te tenir, nue, dans mes bras ; mais ça, c'est mon opinion... poursuivit malicieusement l'ambassadeur. Enfin, je peux comprendre que tu préfères garder tes vêtements pour marcher dans la forêt, c'est plus pratique à cause des moustiques et de la boue...

— Mais qu'est-ce que je vais faire de toi ? s'exclama Vima, qui ne s'habituaît toujours pas aux manquements à la bienséance de son compagnon. À t'entendre, je devrais avoir peur de ne jamais sortir de ta chambre, si j'osais y entrer !

— Quand tu me prendras comme compagnon, je te garderai près de moi pendant sept jours exactement ; après, on pourra aller se promener un peu... Quoi ? fit Dam en feignant la surprise devant le regard interrogateur de sa compagne. Ça, c'est une coutume de mon peuple. Les nouveaux couples passent une semaine ensemble, seuls dans leur chambre, pour apprendre à mieux se connaître. On leur apporte de la nourriture et de l'eau pour leur toilette, et c'est tout : ils n'ont rien d'autre à faire que de se découvrir... Ne me dis pas que tu ne veux pas respecter les traditions des miens ? Je croyais que vous, les Centrés, étiez très à cheval sur les règles...

Devant l'air faussement candide du Touk, Vima ne put que pouffer de rire – la tension qu'elle ressentait en raison de la proximité de l'homme se relâcha un peu. Heureusement, d'ailleurs, car Nozu avait fini par se déprendre des prétextes que Yal inventait sans doute pour le retenir et venait de se joindre à eux.

— Je vous dérange, peut-être ? demanda-t-il avec une mauvaise humeur visible. Ta compagne ne savait plus quoi imaginer pour m'empêcher de vous rejoindre – comme si elle venait de se découvrir une passion pour les singes coureurs... poursuivit-il en dardant sur Dam un regard méfiant.

— Ma sœur est en effet friande d'une grande variété de bipèdes, répondit celui-ci avec une affabilité exagérée.

— Ah, c'est ta sœur ? rétorqua l'animalier. Ça explique tout, alors. Voilà pourquoi sa compagnie m'est insupportable...

— Nozu, viens ! intervint Vima, qui sentait que le Touk, malgré ses tentatives pour se montrer sympathique, n'appréciait pas qu'on s'en prenne à sa sœur.

Alors qu'elle entraînait son ami loin de la place, la botaniste se retourna pour jeter un dernier coup d'œil à Dam. Celui-ci semblait s'amuser à l'écoute d'une histoire que Yal lui narrait avec animation. Tout ce dont elle avait envie, c'était de se joindre à eux pour partager leur hilarité – et non d'asséner encore un coup à Nozu, qu'elle blesserait inévitablement en lui révélant la vérité. « Vraiment, je dois lui parler, songea-t-elle. Le voyage ne peut pas continuer comme ça... »

Chapitre 42

Nozu et Vima marchèrent en silence jusqu'aux singes que l'animalier avait pu attirer ; ceux-ci étaient gros, forts et de tempérament apparemment placide – ils semblaient parfaits, comme d'habitude. Comment le Centré avait-il réussi à les trouver aussi rapidement ? Nozu était de loin le meilleur animalier de La Porte du sentier Sud ; la jeune femme le lui dit pour le dérider un peu et lui demanda s'il s'était déjà muni d'une provision de fruits pour récompenser les deux bêtes.

— Non, pas encore, répondit sombrement le jeune homme. En fait, je les ai trouvés hier soir, ces singes. Je les ai tracés tout de suite après t'avoir vue. Ce matin, je suis simplement retourné les chercher un peu plus loin dans le sentier, là où je les avais laissés...

— Quoi, hier soir ? s'inquiéta Vima. Mais tu sais pourtant qu'il est imprudent de s'aventurer hors du sentier la nuit – seul, qui plus est ! Cette fois, tu ne pouvais pas suivre ma piste pour te guider. Qu'aurais-tu fait si tu étais tombé sur un arbre liane ou une plaque de mousse acide, ou si tu t'étais enlisé, ou...

— Je sais, l'interrompit l'animalier, mais j'avais besoin de faire quelque chose de stupide... Quand je suis monté là-haut, hier soir, et que je vous ai vus, tous les deux... Lui, qui te regardait comme s'il n'avait rien mangé depuis une semaine, et toi... toi, avec ta tunique déchirée que tu essayais fébrilement de cacher, avec tes yeux écarquillés... Ne te détourne pas, Vima ! Tu n'avais même pas repris ton souffle. Je sais que je t'aurais trouvée dans ses bras si j'étais arrivé quelques secondes plus tôt.

La jeune femme soupira ; bien sûr, elle ne pouvait rien nier. Et le moment en valait bien un autre ; autant tout dire à Nozu. Elle verrait bien ce qui se passerait... Elle espérait que son ami n'aurait pas l'impression qu'elle lui avait menti durant tout ce temps.

— Tu as raison, admit-elle. Tout ce que tu viens de dire est vrai, et je voulais justement t'en parler. Si tu acceptes qu'on en discute, bien sûr... J'ignore si tu en as envie, en ce moment.

Nozu s'assit lourdement près de l'un de ses singes et se mit à lui caresser distraitemment le dos.

— Depuis combien de temps ? finit-il par demander en relevant les yeux vers son amie.

— Depuis hier soir, en fait, avoua celle-ci sans le regarder, mais en s'asseyant à ses côtés. C'est à ce moment que j'ai finalement accepté mes sentiments pour lui – juste

avant que tu arrives. Mais je luttai contre mon cœur depuis longtemps. Je ne voulais pas l'aimer, tu sais ; je ne l'ai pas fait exprès...

— Mais comment a-t-il réussi son coup ? Je ne comprends pas, Vima. Qu'a-t-il donc pour te plaire, ce barbare ? Il se moque toujours de tout avec son petit sourire supérieur ! Il n'a même pas l'air d'un homme : il a des joues d'enfant, lisses et sans marques. Et c'est un Touk ! Tu détestes les Touks. Comment peux-tu me dire sérieusement que tu l'aimes, celui-là ?

— Je ne sais pas, répondit sincèrement la jeune femme. On a vécu beaucoup de choses ensemble... On a été coincés sous un arbre-de-feu pendant des jours – tu le sais, mais tu ne peux pas t'imaginer ce qu'on ressent, à attendre une mort atroce au fond d'un trou... On s'en est sortis ensemble. Il m'a sauvé la vie deux fois ; c'est même en venant à mon secours qu'il s'est blessé à la cuisse. Après, je l'ai soigné pendant des jours... J' imagine que je me suis attachée à lui peu à peu, durant cette épreuve. Je passais tout mon temps à m'occuper de lui. Quand j'ai cessé de lui donner de la plante-nuage et qu'il s'est vraiment réveillé, pourtant, il était tout aussi insupportable qu'avant ! J'ai failli le planter là, tellement je n'en pouvais plus de ses petites remarques malséantes... Dès que j'ai fait sa connaissance, je l'ai repoussé. Mais juste avant que vous veniez nous trouver, Muna et toi, il m'a dit qu'il me voulait comme compagne, et... je... je me suis sentie troublée... mais je ne voulais pas l'être ! J'ai passé des semaines à essayer de le faire sortir de ma tête ; je ne voulais plus le revoir, je tentais de l'oublier pour toujours. J'aurais probablement fini par réussir ! C'était la honte, pour moi ! Imagine... j'éprouvais des sentiments pour un barbare de Touk... Quand il est revenu comme ambassadeur, j'aurais voulu disparaître. J'ai fait mon devoir, en préparant ce voyage. Mais j'aurais donné n'importe quoi pour effacer cet homme de la surface de la Terre...

— Pourtant, quand je t'ai vue, après mon séjour chez les Liseurs, tu ne semblais pas tellement éprise, reprit Nozu, blessé. Est-ce que tu jouais la comédie ? Parce que, si oui, tu es devenue très bonne...

— Non, je ne jouais pas ; j'étais furieuse contre lui, confessa la jeune femme. J'étais... j'étais jalouse... je pensais que Yal était sa compagne... qu'il m'avait remplacée... Cela me soulageait, dans un sens, parce que je croyais pouvoir enfin tourner la page... mais, en même temps, cela me mettait très en colère...

— Jusqu'à hier soir.

— Jusqu'à ce que Yal entre à la maison du Sang et qu'elle m'apprenne mon erreur... Je me suis sentie très mal de mon attitude envers lui. Je suis allée le voir dès ma sortie, d'autant plus que sa jambe le faisait souffrir. Mais quand je me suis trouvée seule avec lui... Disons que j'ai fini par comprendre qu'il était ridicule de continuer à me voiler la face. Je suis amoureuse de lui, il est amoureux de moi. Je lui ai demandé d'attendre qu'on arrive au Centre. Nous verrons ce qui se passera une fois qu'il aura fait

son offre à mes parents – évidemment, il ignore encore que ce sont mes parents... Et je lui ai dit d'être plus gentil avec toi, parce que tu es mon ami...

— Je m'en fiche bien, de lui ! répliqua sombrement l'animalier.

— Oui, je m'en doute, fit piteusement Vima. Je m'excuse, Nozu. Je n'ai jamais voulu te mentir... Si je ne t'ai pas tout dit dès le début, c'est que j'avais honte de moi et que je pensais sincèrement pouvoir oublier toute cette histoire. C'était mon souhait le plus cher ! Je ne voulais surtout pas jouer avec tes sentiments...

— Oublie mes sentiments, repartit dignement le jeune homme en se levant. Je les ai bien examinés, chez les Liseurs, et j'ai fait la paix avec mon amour à sens unique pour toi. Tu peux bien t'enticher de qui tu veux ! Je comprends que tu ne commandes pas ton cœur – le Vert sait que le mien a malheureusement sa propre volonté, lui aussi ! Il est incompréhensible pour moi que ce barbare sarcastique puisse t'intéresser, mais ce n'est pas ce qui me choque. Je suis déçu que tu te sois servi de moi quand ça t'arrangeait, alors que tu connaissais très bien mon attachement pour toi. Tu as joué avec moi. Puisque tu n'as plus besoin de moi pour te cacher de lui, maintenant, tu permettras donc que je m'occupe autrement qu'à jouer les chaperons ou les bouche-trous.

— Nozu... tenta vainement la jeune femme tandis que son ami s'éloignait d'un pas raide.

« C'est bien fait pour moi, pensa-t-elle tristement. Je ne peux m'attendre qu'à une réaction semblable de la part de mes parents et de mon frère... Tous me rejeteront donc dans les bras de Dam, finalement. Le Dehors n'est peut-être pas si désagréable, après tout: Gamlei et Luxay y ont passé tant d'années... » À la fois infiniment triste et soulagée d'un poids, Vima se leva et chercha Touma pour lui indiquer qu'elle allait cueillir des fruits pour les singes. Elle savait que le seul remède à sa mélancolie était de se trouver seule quelques instants dans les bois.

Elle n'eut pas à marcher longtemps avant de repérer les arbres fruitiers qui portaient le régal des singes coureurs ; ils croissaient en abondance tout le long du sentier Sud. Ces bêtes, gâtées par les animaliers, ne pouvaient assouvir seules leur appétit pour la chair délicate de ces fruits. En effet, ceux-ci poussaient trop en hauteur pour les lourds primates terrestres. Et, quand ils tombaient enfin au sol, ils étaient très mûrs et fermentés, ce qui leur plaisait beaucoup moins. Vima grimpa donc au frêle tronc pendant de longues minutes, s'agrippant à une branche après l'autre. L'ascension permit à son esprit de se vider de ses tracas. Rien ne lui était plus bénéfique que de s'occuper ainsi, au cœur de sa forêt bien-aimée. Forêt qu'elle allait peut-être devoir quitter pour toujours... La botaniste repoussa cette pensée dès qu'elle lui traversa l'esprit – même si elle avait tendance à anticiper ses peines, elle refusait par principe de s'attrister d'avance en raison d'un événement dont elle ignorait s'il se produirait vraiment. Elle acheva donc de remplir son

sac de fruits massifs et juteux, puis descendit précautionneusement de l'arbre, le corps alourdi, mais le cœur plus léger.

Quand elle rejoignit le groupe, elle vit que son ami Nozu avait lui aussi cueilli des fruits – tant mieux, ils n'auraient pas à en chercher deux fois durant la journée –, que Dam était déjà installé dans sa litière et que tous s'apprêtaient à se mettre en marche. D'un signe de la main, elle avertit Touma qu'elle était prête à partir ; aussi toute la petite troupe s'éloigna du village où elle venait de passer une semaine afin d'atteindre la prochaine étape avant la tombée de la nuit. Maintenant que Vima avait donné le Sang, la délégation avancerait sans plus s'arrêter et gagnerait le Centre dans vingt-huit jours.

Chapitre 43

Meïamali avait l'impression de passer sa vie sur un bateau. Elle ne connaissait pourtant pas beaucoup les arts maritimes ; si deux vastes fleuves sillonnaient le pays des épices, son peuple n'aimait pas naviguer sur leurs eaux le plus souvent parfaitement calmes. Les gens des épices en tiraient leurs boissons et s'y baignaient, mais ne jouaient pas les marins. Pourquoi le faire quand le Vert mettait à leur portée, juste au bord du rivage, des poissons de toutes les couleurs ? Il ne fallait qu'un peu de patience pour que cette manne se jette d'elle-même dans la nasse. Non, la jeune étrangère ne connaissait rien aux bateaux... Elle n'était montée qu'une seule fois dans un tel engin de fous ; c'était pour traverser la mer sans fond qui séparait sa patrie de l'orée Ouest du Berceau.

Elle conservait un souvenir impérissable de cette grande traversée – mais pour des raisons qu'elle aurait préféré oublier. Les mouvements du bateau semblaient d'abord imperceptibles, mais ils étaient omniprésents et s'incrustaient sournoisement dans tout le corps, faussant la perception de l'espace. Meïamali se rappelait parfaitement cette vague nausée, ce vertige constant qui ne l'avait pas quittée pendant les deux jours qu'avait duré le voyage en mer. Elle avait supporté cette épreuve sur le pont, scrutant en permanence l'horizon dans l'espoir d'y apercevoir le rivage – fixer la ligne séparant le ciel de la mer lui donnait l'illusion de la stabilité et la retenait de se vomir dessus. Mais aujourd'hui, son propre corps était devenu ce bateau, ballotté par les flots inclements de la Sève, alors qu'elle-même en était prisonnière et flottait entre deux eaux dans un malaise constant.

Le pire était que la plus grande compassion pour son état lui venait du petit être qu'elle aimait et portait – parce qu'il se sentait exactement comme elle. La jeune femme savait, pour se l'être fait maintes fois ressasser par la vieille Ansil, qui ne se décollait plus d'elle, que le bébé Ami ressentait tout ce qui affligeait sa porteuse. Si celle-ci était malade parce que la présence du petit corps d'une espèce étrangère déréglaient son métabolisme, celui-là souffrait également de devoir rester dans un lieu si inhospitalier pour lui. Mais Meïamali n'avait pas besoin qu'on lui répète tout cela comme à une enfant. Elle comprenait parfaitement ce que son bébé lui communiquait silencieusement, simplement en pulsant de telle ou telle façon. Elle savait qu'il ressentait son malaise croissant comme elle éprouvait le sien. Pourtant, ni l'un ni l'autre n'avaient hâte d'en avoir terminé avec cette épreuve – ils étaient si proches ; le seraient-ils encore jamais ? Son enfant serait-il toujours lui-même quand on aurait déversé dans sa pauvre âme innocente le poids de siècles et de siècles de mémoire ?

Meïamali frissonna dans la chaleur du lit de ses enfants. Elle en avait fait sa tanière, son oasis de repos et de paix. Le Cœur de l'Arbre semblait si vide depuis que Grand Ami s'y était endormi – la proximité du dénouement inéluctable n'en était que plus apparente. La-Pousse n'y était plus aussi souvent, maintenant... ou il n'y était plus assez pour répondre au besoin qu'elle avait de lui – mais elle aurait voulu l'avoir avec

elle en tout temps, désormais. Pourtant, le voir si heureux – et si enfant ! – avec Gyso apaisait le cœur de la jeune étrangère ; tant pis si sa présence lénifiante sur son ventre lui manquait. Qu'il explore le monde incognito ! Qu'il joue au bébé humain porté sur le cœur de sa mère ! Elle n'y voyait que du bien – pour elle-même, pour son enfant Ami, pour l'humanité entière. Il était temps que les choses changent un peu, au Centre...

Car le rituel d'Accueil que lui imposaient Ansil et ses consœurs était d'une lourdeur pénible. Puisqu'elle était maintenant une Liseuse, Meïamali savait que les sages-femmes étaient pétries de bonnes intentions à son égard. Ansil, surtout, tenait mordicus à ce que l'arrivée du nouveau Grand Ami se déroule dans les règles. Mais c'étaient ces traditions, justement, que la jeune femme avait du mal à digérer. Elle ne voulait pas être séparée de son enfant – qu'importe qu'il soit un Ami ! Elle en avait assez de se faire raconter sans cesse l'histoire des Amis, censément pour l'édification du petit en elle. Il était hors de question qu'elle quitte à jamais le Cœur de l'Arbre, laissant son avorton poursuivre seul sa croissance dans une mare de Sève avec la seule compagnie d'un Grand Ami enraciné et de plus en plus arbresque. Rien de tout cela n'avait de raison d'être. Seule la vie était vraie, seul le mouvement de la Terre était réel. Son petit aurait besoin d'amour ! La-Pousse l'avait prouvé hors de tout doute – et Grand Ami l'avait accepté. La jeune femme était endormie et elle le savait. En caressant de la main la peau de son ventre, sous laquelle pulsait le petit être qui y croissait, elle le rassura sans paroles : le jour viendrait où elle s'éveillerait et où les traditions du passé changeraient, car ainsi était la vie – et ainsi était Meïamali.

Sans rien entendre de ses oreilles humaines, elle sut qu'Adax était rentré. Elle sentait l'arbre maison si intimement, désormais, qu'un peu de concentration lui suffisait pour suivre à la trace toute présence qu'il accueillait. Et, comme une fleur se tourne vers le soleil, elle eut envie de voir son homme, de s'approcher de l'amour qu'il avait pour elle. Cet amour était désormais imprégné d'une inquiétude sourde et grandissante, mêlée de culpabilité plutôt que de désir... mais il s'agissait tout de même d'amour, d'une affection dont elle avait grand-faim et que ses deux enfants ne suffisaient pas à combler. Adax était monté à la salle commune et y avait retrouvé sa mère, qui y travaillait depuis quelques heures. Meïamali savait que son homme ne monterait pas la voir, de peur de la réveiller de sa sieste du midi ; elle but donc une grande rasade de la cruche de Sève qui ne la quittait plus et se leva pour faire monter la plate-forme.

Elle arriva presque à sentir le vent au cours de sa descente – personne ne le pouvait vraiment, au Centre, tant la forêt était dense, mais ses sens exacerbés lui permettaient d'en éprouver l'impression. Le vent était si délicieux, si apaisant... Quand elle arriva enfin à la salle commune, elle ne put qu'y faire une entrée remarquée ; la puissance de la compassion qui émanait de son homme et de sa belle-mère la fouetta presque. « Mon amour, mon pauvre amour », se désolait Adax. « Petite étincelle éteinte, tu es si pâle et si verte, ma chérie », se mortifiait Hoywe. Meïamali leur servit son plus

beau sourire – les muscles de ses joues lui firent mal, tant ils n’avaient plus l’habitude de telles démonstrations de gaieté – et s’en fut se blottir dans les bras de son compagnon, où elle but une autre longue rasade de Sève afin de se remettre de son voyage. Son bien-aimé accueillit avec tendresse la petite naufragée et s’installa avec elle sur un coussin bien moelleux. Si l’un de ses bras enserrait les épaules de sa chérie, son autre main reposait sur son petit ventre rebondi. « Il l’aime déjà, lui aussi », pensa la jeune femme.

— Ce sont de bonnes nouvelles, reprit Hoywe d’un ton apaisant. Excellentes, même. Luxay dit que tout se déroule à merveille... Depuis maintenant deux semaines, c’est enfin la bonne entente. L’ambassadeur est content ; il est souriant et se montre gentil avec tous les villageois. Son petit spectacle est bien rodé, et sa troupe est accueillie avec courtoisie et même un certain enthousiasme. Il semble que les relais précédents aient fait circuler que ces visiteurs touks ne venaient pas en ennemis. Selon Luxay, Vima gère parfaitement la situation.

— Et qu’est-ce que c’est censé signifier ? s’enquit Adax, incapable de cacher le déplaisir qu’il éprouvait à entendre les demi-mots de l’amie de sa mère. Elle « gère » la situation. Aux dernières nouvelles, l’ambassadeur voulait la mettre dans son lit. S’il semble maintenant satisfait, on doit en conclure que...

— Adax ! le coupa Hoywe. Ta sœur est une adulte et elle connaît parfaitement sa position – et la nôtre. Ne va pas t’imaginer des choses. Tu sais très bien qu’elle serait parfaitement incapable de commettre les actions que tu lui attribues. Vima a le sens de l’honneur et du devoir, et jamais elle ne se rabaisserait à...

— Je m’excuse, maman, se repentit le jeune homme. Mais Luxay explique-t-elle ce revirement ?

— Pas vraiment... Elle dit qu’elle n’a pas cherché à s’immiscer dans les affaires de ces quatre-là – Vima, l’ambassadeur, la sœur de ce dernier et Nozu. Ils seraient devenus inséparables. L’animalier accompagne toujours la litière de notre visiteur touk durant la marche, parce qu’il prend soin des singes coureurs. Selon Luxay, les deux hommes auraient finalement appris à se respecter l’un et l’autre, après en être presque venus aux mains, les premiers jours. Vima leur tient compagnie ; elle se montrerait parfaitement – et également ! – amicale avec Nozu et le Touk. La sœur, c’est en quelque sorte la garde du corps de l’ambassadeur. Il s’agit de la seule guerrière du groupe d’étrangers, et elle ne quitte pas son frère d’une semelle. Il semble que ta sœur s’entende bien avec elle, comme avec les deux autres... Ils ressemblent à une bande de jeunes gens ordinaires qui font un voyage d’agrément. On ne dirait pas que le sort du Berceau se décidera à leur arrivée au Centre...

— Alors ce menaçant ambassadeur est un tel pacha qu’il ne marche pas seul comme un homme ? ricana Adax. Je savais que les Touks n’avaient même pas le courage nécessaire pour donner eux-mêmes le Sang, mais...

— Tu es de mauvaise foi, mon fils, regretta la reine. J’espère que tes prédispositions négatives envers nos visiteurs ne saborderont pas les négociations.

— Excuse-moi, maman. Tu sais que je ne suis pas moi-même ces temps-ci – et tu connais bien la raison de mon trouble... Pourtant, je crois que tu partages sûrement mon aversion, car nous avons les mêmes souvenirs, toi et moi, en ce qui concerne ces barbares et la conception qu’ils se font de la paix. Tu n’as pas à t’en inquiéter, cependant. Mon devoir et le bien de notre peuple surpassent mon animosité.

— J’en suis consciente et je t’en remercie. Sache toutefois que c’est ta sœur qui a confiné l’ambassadeur dans une litière. Elle lui a interdit de marcher jusqu’au Centre, car sa blessure, qui est toujours en voie de guérison, lui causait du souci.

— Vima... murmura Adax. Il y a si longtemps que je l’ai vue, ma petite sœur... J’aurais tellement préféré la retrouver en des circonstances plus heureuses...

— La Terre tourne, intervint Meïamali en levant la tête vers son compagnon, un sourire hésitant sur les lèvres. Dites à Vima qu’elle se dépêche... Je voudrais tellement la serrer dans mes bras avant de... avant de me retirer quelque temps... Je la sens d’ici, ma presque sœur. Elle tient le cap dans une tempête, mais elle a peur de ce qu’elle trouvera après son passage. Elle pense à moi – demandez-lui de se hâter, mon amour, belle-maman...

Adax opina alors que ses yeux s’emplissaient de larmes. Son bel amour le quittait davantage chaque jour : les veines de la jeune femme commençaient à saillir sous sa peau, qui n’avait plus la couleur du miel foncé ; ses cheveux de jais s’amincissaient et retenaient à peine la torsade d’ambre dorée qu’elle y avait toujours enroulée ; sa respiration se faisait toujours plus légère, aérienne et innocente... Elle, la femme de feu, celle qui avait tout voulu et tout fait ! « Je reviens bientôt, mon amour », lui communiqua Meïamali au travers de sa peau. Et Adax ne put que pleurer de soulagement et de la tristesse infinie qui montait en lui par ses mains, posées sur le corps du petit arbre étranger qui portait l’avenir de la forêt.

Chapitre 44

Luxay avait des yeux pour voir et des oreilles pour entendre... et elle n'aimait pas du tout l'information éparse qu'elle recueillait. Hoywe lui avait témoigné une reconnaissance chaleureuse pour ses nouvelles encourageantes relatives à l'avancée du groupe ; le soulagement était palpable dans le choix des codes qu'avait employés la reine. Celle-ci avait cependant pressé sa vieille amie d'arriver rapidement – le plus vite possible. Elle n'avait nullement expliqué cette urgence – certaines choses ne s'écrivaient pas, il en était ainsi. Luxay ne pouvait que serrer les dents et pester contre ces traditions centrées qui lui avaient toujours répugné. Si elle avait fui ces coutumes pendant la plus grande partie de sa vie, elle y baignait désormais par la force des choses. Et elle échafaudait des hypothèses pour assembler les pièces du puzzle...

La voyageuse ouvrait l'œil et tendait l'oreille dans tous les villages traversés par la délégation, et les nouvelles se précisaient au fur et à mesure que celle-ci s'approchait du Centre. Non, Grand Ami ne sortait plus. Luxay le savait pour avoir reçu un message clair à ce sujet, avant même l'arrivée des Touks dans la prairie. Dans ce cas, il ne s'agissait pas d'une rumeur ; personne n'avait vu le géant quitter l'Arbre depuis des semaines. Mais un bruit en particulier dérangeait l'émissaire : il touchait la petite étrangère aux cheveux noirs qui avait choisi comme compagnon le fils du couple royal. Elle s'appelait Meïamali – au contraire de la plupart des Centrés, qui avaient souvent du mal à se souvenir des noms de plus de deux syllabes, Luxay se rappelait bien cette sonorité exotique.

Selon certains, la compagne d'Adax était devenue une Liseuse : on la voyait souvent monter au Cœur de l'Arbre, probablement pour y boire la Sève ; elle siégeait parfois à la maison commune, aux côtés de Fado ou Hoywe, afin de les aider de ses conseils dans certains cas difficiles ; elle était subitement devenue éthérée et flottante, comme si elle vivait un rêve éveillé, alors qu'on la connaissait surtout pour son rire éclatant et son caractère bouillant, que redoutaient presque les troqueurs fréquentant l'étal d'épices de son vieux père... Luxay était très surprise que cette jeune femme, mère de deux enfants en bas âge et, disons-le, réputée pour ses appétits charnels, ait décidé de se consacrer à la contemplation et à la quête de sagesse... Cela ne collait pas.

D'autant plus que d'autres rumeurs, plus récentes, voulaient que les sages-femmes se rendent souvent à l'arbre maison de la famille royale. Il s'agissait même d'une volée de sages-femmes, dont faisait partie la vieille Ansil elle-même ; on attendait donc une naissance importante dans cette demeure. Hoywe était trop vieille pour enfanter – seule Meïamali en avait l'âge. Mais si celle-ci prenait la Sève... Tout se mettait en place, et l'énigme ainsi déchiffrée ne plaisait pas du tout à Luxay. Quoi ? L'ambassadeur touk avait accepté de faire tout le voyage jusqu'au Centre pour voir Grand Ami, alors que celui-ci se préparait à un transfert ? La conception devait forcément avoir eu lieu avant

que l'armée étrangère ne se présente à la frontière du Berceau ; depuis combien de semaines la jeune femme portait-elle ? Quand serait son terme ? Celui-ci ne tarderait probablement pas, puisqu'on attendait un Grand Ami... S'agissait-il de la raison pour laquelle Hoywe lui avait demandé de se presser ? Désormais, Luxay connaissait suffisamment Dam pour savoir qu'il était têtue et qu'il obtenait ce qu'il voulait ; comment réagirait-il si, une fois arrivé au Centre, on lui refusait l'objet de son voyage ? Elle se rongea les ongles avec l'énergie du désespoir en souhaitant ardemment que la maisonnée royale compte une femme de plus que ce qu'elle en savait – une cousine ? Une parente en visite ?

Pour le moment, Luxay ne pouvait rien faire d'autre que ronger son frein, sans alerter inutilement les autres. De toute façon, qu'auraient-ils pu faire de plus ? Ils étaient coincés ici, à Vieux-Bois, depuis bientôt quatre jours. À sept jours de marche du Centre ! Encore une fois, les traditions centrées pourrissaient la vie de l'émissaire... Ils auraient dû être déjà arrivés. Mais à l'approche du Centre, les singes coureurs étaient devenus plus difficiles à trouver ; évidemment, la population dense des villages centraux effrayait les animaux sauvages – mais personne ne l'avait prévu, comme on n'utilisait ordinairement pas ces bêtes de façon aussi soutenue... Alors le groupe avait pris du retard, passant parfois la nuit au bord du sentier, dans des abris temporaires. Le rythme avait tellement ralenti que le Sang de Vima s'était finalement déclenché ici, à une semaine de marche du Centre. Si près du but ! Et il fallait encore attendre la jeune femme pendant quelques jours... L'inaction allait venir à bout des nerfs de la voyageuse, qui n'était pas de nature patiente.

— Salut, Luxay.

Celle-ci sursauta, soudain extirpée de ses pensées. Debout devant elle se tenait l'ambassadeur, qui la fixait de son regard narquois ; depuis combien de temps était-il là ?

— Je peux me joindre à toi ? poursuivit-il. À moins que j'interrompe ton festin ?

— Pas du tout, assieds-toi, répondit Luxay en riant pour effacer sa mine soucieuse. Je crois qu'il m'en reste un, si tu le veux, ajouta-t-elle en lui tendant un doigt dont l'extrémité était un peu moins grugée que les autres.

— Plus je te connais, plus je trouve que tu te comportes parfois comme une Touk. Tu as vécu longtemps parmi nous ?

— Heu... quelques mois, pas plus, répondit l'émissaire après être revenue d'une fraction de seconde de surprise. Gamlei t'a raconté nos voyages ?

— Non, pas du tout, fit Dam sans s'apercevoir de son malaise – ou sans montrer qu'il l'avait remarqué. Je me suis juste demandé comment ton compagnon arrivait à trouver toujours la bonne façon de me parler, pour m'amener chaque fois à son opinion... Il s'adressait à moi comme un Touk l'aurait fait. Et puis, le soir de notre arrivée devant le Berceau, Vima a su répondre à la salutation d'amitié que lui a présentée ma sœur... Il a

bien fallu que quelqu'un la lui apprenne. Les circonstances vous désignaient, Gamlei et toi : ses amis de maison, les émissaires mystérieux et grands voyageurs... et tu viens de me confirmer que vous connaissez bien mieux notre culture que vous n'aimez l'avouer.

— Pas tant que ça, se justifia Luxay, incommodée par le regard attentif et les grands yeux noirs pétillants d'intelligence de son interlocuteur. J'ai bien aimé la culture touk – la simplicité, la franchise, le goût pour l'action et l'absence de toute cette étiquette qui règle la vie dans le Berceau... Mais nous avons dû partir. Tu répètes souvent que les Centrés n'aiment pas les Touks, mais je t'assure que vous éprouviez pour nous ce même sentiment, à l'époque de notre visite, quelques années avant la tentative d'invasion.

— Je peux le comprendre. Et j'espère que nous aurons tous appris de nos erreurs passées. C'est ce que je me tue à expliquer à Nozu ; il fait toujours la même ouverture quand nous jouons aux échecs ; on le voit venir de loin. Mon pauvre ami ne comprend pas comment créer un effet de surprise... Je commence à en avoir assez de le laisser gagner de temps en temps pour qu'il continue de jouer avec moi.

— Je dois te dire que je suis très heureuse que vous vous entendiez si bien, à présent, dit la voyageuse en adoptant le ton léger de l'ambassadeur. Ce n'était pas gagné d'avance ; j'apprécie les efforts que tu fais pour que tout se passe bien – c'est le signe d'un bon diplomate...

— Il faut bien que je m'occupe un peu ; le temps est si long quand j'attends ma presque femme ! fit le Touk en prenant un air tragi-comique.

— Tu ne devrais pas dire ça. On pourrait t'entendre, ça ne serait pas bon pour toi... Et Vima ne voudrait pas que tu parles d'elle ainsi, j'en suis sûre.

— Non, elle n'aimerait pas cela, confirma le jeune homme avec un sourire en coin. Mais je le dirais quand même pour le plaisir de la voir rougir d'embarras. Et maintenant, Luxay, si tu m'avouais franchement ce qui te rend si inquiète en ce moment ? Tu n'as pourtant pas reçu de nouveau message de ta copine la reine...

L'émissaire ne resta pas bouche bée longtemps ; elle s'empressa de se composer un masque placide alors que ses pensées défilaient à toute vitesse. « Il s'amuse avec moi ; depuis le début, il me fait parler pour en arriver à me poser cette question au bon moment, quand je ne me méfie pas... Il sait que j'écris à la reine... Forcément, il a dû le deviner – je suis la possibilité la plus évidente, même si je me suis toujours cachée pour envoyer ou aller chercher les messages... Depuis combien de temps m'observe-t-il ? Qu'a-t-il entendu de son côté ? »

Quant à Dam, il faisait mine d'appliquer toute son attention au nettoyage de ses sandales. Quand il levait les yeux de la brindille qui lui servait d'outil, c'était pour adresser à son interlocutrice un petit sourire complice. « Qu'ai-je à perdre si je lui fais part de mes soupçons ? Rien s'ils s'avèrent fondés... De toute façon, nous en aurons le cœur net au Centre. Peu importe qu'il se fâche ici ou là-bas ; il devra réagir à la mauvaise

nouvelle un jour ou l'autre. Et si j'invente une histoire, il saura dès notre arrivée que je lui ai menti – et ce sera mauvais pour nous. C'est un Touk, alors choisissons la franchise», raisonna Luxay.

— La reine m'a écrit que nous devons nous dépêcher, commença-t-elle. Elle ne m'a pas expliqué pourquoi, mais elle ne l'a certainement pas demandé sans raison...

— Et nous n'avons jamais avancé si lentement... J'imagine que c'est frustrant pour toi. Moi, je profite bien de tout le temps que je passe avec ma presque femme, mais toi, à qui le Centre a demandé d'accélérer les choses, tu dois trouver que la situation est plus désagréable...

— En effet, opina l'émissaire en hésitant au moment de poursuivre ses révélations.

« Il me teste », pensa-t-elle avant de se lancer pour de bon.

— J'ai entendu des rumeurs... fit-elle en pesant ses mots, prête à s'interrompre à tout moment. On dit que la belle-fille du couple royal serait devenue une Liseuse.

Dam ne répondit rien, se contentant de l'écouter en nettoyant ses sandales d'un air impassible.

— Et d'autres bruits, selon lesquels les sages-femmes visiteraient souvent la maison royale depuis quelques semaines, poursuivit-elle.

— Alors tu crois toi aussi qu'un transfert est imminent ? compléta le Touk sans sourciller.

« Il savait donc ! s'insurgea presque la voyageuse. Il entretenait les mêmes doutes que moi et il a voulu vérifier si je lui en ferais part... Mais comment a-t-il pu... » Devant l'air ébahi de son interlocutrice, l'ambassadeur s'expliqua avec un sourire bénin :

— Je sais combien de membres compte la famille royale, Luxay. Et, bien sûr, je sais aussi comment se passe le transfert... Je vois que tu crains que ce soit sur le point d'arriver, mais que tu n'en es pas certaine – nous sommes deux, dans ce cas. Ne va pas t'imaginer que je sois venu ici sans me préparer ni réfléchir...

— Je n'oserais jamais penser une telle chose, Dam, fit la Centrée en tentant de deviner l'étendue des connaissances de l'étranger ; mais celui-ci arborait son éternel air ironique et semblait tel qu'il était tous les jours.

— Et maintenant que nous sommes en confiance... enchaîna-t-il, j'aimerais que tu me parles des parents de Vima.

Cette fois, Luxay dut accomplir un immense effort pour se ressaisir et ne pas laisser paraître son désarroi. « Mais que sait-il, au juste ? Par le Vert, peut-être a-t-il reconnu Vima dès sa rencontre avec elle... Aurait-il pu tout manigancer ? Pourquoi le sous-entendre maintenant ? Qu'a-t-il donc prévu ?... Il joue avec moi depuis le début ! Il

ne s'attend tout de même pas à ce que je lui dise tout ? » L'émissaire soupira et sourit amicalement à l'ambassadeur, lui retournant son air à la fois détaché et profond.

— Que pourrais-je t'en dire ? trouva-t-elle à répondre. Ce sont des Centrés traditionnels, avec tout ce que cela implique. Ils adorent leur fille et veulent son bonheur – et sa respectabilité.

Le Touk se préparait à répondre quelque chose – il n'allait sûrement pas la laisser s'en tirer avec une réponse aussi évasive. Mais Yal arrivait en courant, le pressant de venir voir le mille-pattes géant que Nozu venait de capturer pour le leur montrer. En un instant, le jeune homme fut debout. Il s'éloigna enfin après avoir lancé un clin d'œil à l'émissaire, laquelle, troublée, se jura bien de ne jamais se faire reprendre à discuter ainsi avec lui. De toute évidence, l'ambassadeur touk aimait bien jouer les innocents, mais n'avait rien d'un idiot.

Chapitre 45

Pour la première fois de sa vie, Vima n'avait pas hâte d'arriver au Centre. Elle s'était toujours fait une fête de revoir sa famille et sa meilleure amie ; pourtant, elle comptait désormais les pas qui la séparaient du dénouement de sa petite histoire – et de sa fin, peut-être. Même la marche hors sentier n'arrivait pas à la débarrasser de l'angoisse croissante qui l'oppressait à l'idée de dévoiler ses sentiments à ses parents et à son frère ; la honte de son amour interdit et la crainte de devoir renoncer à Dam se disputaient son cœur. Elle aurait tellement voulu partager l'assurance qu'avait montrée son amoureux jusqu'à tout récemment. Car l'insouciant camaraderie qui s'était établie entre eux quatre – Dam, Yal, Nozu et elle-même – après les cahots du début s'effritait tranquillement depuis quelques jours. L'ambassadeur était devenu plus sombre et renfermé, on le sentait inquiet et même tendu ; son esprit semblait se préparer à l'importance de la rencontre à venir. « Je ne peux pas occuper entièrement ses pensées en ce moment, se disait la botaniste. Il doit jouer un rôle majeur dans l'histoire de nos deux peuples, et il devra le tenir bientôt... » Aussi ne lui avait-elle rien objecté quand, à la reprise de la marche trois jours plus tôt, il n'avait pas voulu attendre que Nozu lui trouve des singes frais pour remplacer ceux qui étaient fatigués. Apparemment désireux de rattraper le retard causé par le séjour de Vima à la maison du Sang, il avait tenu à marcher jusqu'au prochain village. Comme sa jambe semblait aller beaucoup mieux, la garde-frontière n'avait pas jugé bon de l'empêcher de se dépenser un peu – l'inaction semblait le ronger.

Voyant son frère si soucieux malgré ses efforts pour ne rien laisser paraître – les Touks étaient de piètres comédiens... –, Yal était elle aussi devenue plus sérieuse. Elle avait même cessé les pitreries qu'elle destinait continuellement à Nozu pour le faire rire. Aux aguets, elle surveillait les alentours, pendant que le paysage changeait progressivement : les arbres bordaient des sections toujours plus longues du sentier alors que la population se concentrait. Nozu, qui avait fini par se prêter de bonne grâce aux taquineries incessantes du frère et de la sœur en faisant mine de n'y accorder aucune importance, semblait s'ennuyer un peu des attentions constantes de la guerrière. Il poursuivait ses parties d'échecs quotidiennes avec Dam, mais les deux hommes parlaient moins qu'avant et s'attachaient à leur jeu plutôt qu'à rivaliser dans l'envoi de piques.

Vima ne se sentait pas délaissée pour autant ; l'ambassadeur posait toujours sur elle son regard noir et brillant de désir, et il n'avait jamais cessé de lui souffler à l'oreille des propos malséants qui la faisaient rougir ou de la frôler aussi souvent – et discrètement – qu'il le pouvait. Malgré tout, une gravité nouvelle émanait de son amour pour elle ; se pouvait-il qu'il doute de l'issue de leur aventure, lui qui avait toujours semblé tellement sûr de lui et convaincu de leur avenir ensemble ? Serait-ce simplement la pesanteur de la forêt qui l'avait contaminé ? La jeune femme aurait voulu lui rendre son imperturbable outrecuidance, l'espace d'un instant, pour qu'il redevienne aussi insupportable qu'avant

et qu'il l'assure ainsi qu'il allait bien... À défaut de pouvoir le faire, elle le laissait s'approcher un peu trop d'elle, le soir, lors de la représentation de la petite pièce de marionnettes, et lui glissait le bout de ses doigts sous un pan d'étoffe pour sentir la chaleur de sa main. La tendre pression qu'il lui retournait alors était pleine de promesses, et sa respiration devenait plus profonde malgré l'immobilité de son corps. Oh, comme elle le garderait près d'elle toute la nuit, désormais – comme elle regrettait de ne pas l'avoir fait quand elle en avait eu la chance... Mais même Luxay ne regardait plus ailleurs, maintenant : la délégation était trop près du Centre. L'émissaire n'avait probablement rien dit à Hoywe – elle respectait trop la vie privée de sa « petite » –, mais elle n'appréciait pas les démonstrations publiques. Avec toute la troupe qui connaissait depuis le début les sentiments de Dam à son égard et qui avait suivi d'un air bienveillant leur rapprochement des dernières semaines, Vima ne pouvait espérer se retrouver discrètement seule avec lui. Si elle décidait de concrétiser leur relation, elle devrait en assumer les conséquences ; elle s'afficherait comme la compagne du Touk. Et elle n'était pas encore prête à résoudre ce dilemme : il lui était impossible de choisir son amour ou sa famille. Tout se jouerait au Centre, dans quatre jours. Et là... la botaniste ignorait totalement ce qui allait se passer.

C'était pour cette raison qu'elle avait quitté le village relais avec sa canne à pêche. Elle devait sortir de toute façon pour cueillir des plantes. En effet, si l'ambassadeur se portait mieux, elle avait maintenant un nouveau patient : Bir s'était cassé la jambe en faisant le singe avec des petits Centrés du village précédent – les Touks n'étaient pas non plus très doués pour grimper aux arbres, semblait-il. Au moins l'enfant pouvait-il être porté à dos d'homme ; on n'aurait pas besoin d'un plus grand nombre de singes coureurs ! Quelques instants suffiraient à Vima pour attraper un ou deux poissons ; elle reviendrait à Vieille-Souche avant la tombée de la nuit et pourrait préparer à Dam le plat qu'il avait tant apprécié quand elle le soignait dans la forêt. Cette époque lui semblait si lointaine, désormais ; la jeune femme espérait que cette petite attention lui rendrait le sourire, au moins pour quelques instants. À cette pensée, elle rougit toute seule ; elle savait bien ce que son sale Touk lui proposerait si elle lui demandait comment lui rendre sa bonne humeur...

À Nozu, qui avait voulu l'accompagner, elle avait plutôt conseillé de consacrer ce précieux temps à trouver les singes du lendemain. Il fallait tout de même que l'ambassadeur ménage un peu sa jambe... Elle avait marqué sur la carte de l'animalier l'endroit où elle comptait se rendre et lui avait indiqué la durée prévue de son absence ; ses mésaventures passées lui avaient tout de même appris la prudence. Elle ne prenait que peu de risques, car aucune bête dangereuse ne vivait si près du Centre ; cette région appartenait aux villageois. Du reste, l'effet de la présence humaine était visible ; les zones habitées à traverser avant de pénétrer dans la forêt sauvage étaient toujours plus larges.

Vima y marchait depuis de longues minutes déjà ; sa carte lui avait permis de localiser un petit lac, qui ne devait plus être loin. Comme la plante qu'elle cherchait était lacustre, elle avait donc de bonnes chances de trouver à la fois le remède et le poisson. Justement, elle reconnut les petits roseaux qu'elle cherchait : enfin, elle allait pouvoir immobiliser convenablement la jambe de Bir. L'attelle de fortune qu'elle lui avait confectionnée la veille était efficace, mais l'enveloppe rigide qu'elle pourrait façonner à l'aide de la plante aquatique serait encore meilleure – elle serait plus commode et solide, tout en laissant mieux circuler l'air. Il s'agirait simplement de froisser vigoureusement les roseaux fraîchement coupés jusqu'à ce qu'ils libèrent leurs sucs, puis de les appliquer sur la jambe blessée de l'enfant, en enveloppant celle-ci le plus étroitement possible. En séchant, la matière laiteuse durcirait sans s'alourdir, ce qui permettrait à l'os de se ressouder sans bouger. Satisfaite de sa découverte, la botaniste coupa une pleine brassée des fins roseaux et en remplit son sac à dos, dont elle tira aussi sa canne à pêche escamotable.

Elle demanda mentalement au Vert de la laisser faire ses prises le plus rapidement possible ; elle ne voulait pas s'absenter trop longtemps. Si les poissons ne mordaient pas très vite, ce serait tant pis. Alors que de petits coups sur sa canne lui annonçaient que son souhait était en voie d'être exaucé, elle se rappela de chaudement remercier Nozu pour ses judicieux conseils ; il lui avait gentiment indiqué quelle mouche employer ce soir-là, en fonction des éclosions en cours... Elle lança sa ligne quatre autres fois et se vit satisfaite du résultat de sa pêche ; si Dam n'avait pas d'objection à manger plus tard que les autres, ils pourraient se partager ce festin. Elle s'accroupit afin d'attraper les petits éclairs argentés qui frétillaient vigoureusement dans l'herbe et s'arma de courage pour abrégier leurs souffrances en leur frappant le crâne d'un coup sec et vif ; les Centrés n'aimaient pas tuer. Après avoir sommairement nettoyé dans l'eau du lac les poissons maintenant immobiles, elle les mit dans une pochette qu'elle avait pris soin d'apporter et se prépara à rebrousser chemin pour rentrer au village.

Vima s'aperçut alors qu'elle n'était pas seule sur la rive du lac ; à quelques sauts d'elle gisait un vieillard, étendu dans une épaisse couche de fougères odorantes. Elle se reprocha son inattention ; l'homme était parfaitement immobile, mais elle aurait dû le voir. Décidément, elle avait la tête ailleurs... L'inconnu semblait endormi plutôt que mal en point ; du moins, il était paisible et respirait profondément. Elle hésita un instant ; même si la présence de cet homme dans les bois l'intriguait profondément, elle préférerait éviter de le déranger. Les Centrés ne s'aventuraient pas ainsi dans les profondeurs de la forêt – sauf, bien sûr, ceux qui, comme la jeune femme, en avaient fait un métier. Cet individu fuyait-il quelque chose ? Mais peut-être ne cherchait-il qu'un peu de calme et de tranquillité... Alors que la botaniste se retirait discrètement, le vieil homme lui adressa la parole sans ouvrir les yeux.

— Pluie et soleil, jeune fille, fit-il d'une voix douce et profonde.

— Pluie et soleil, vénérable. Je ne voulais pas te déranger dans ton sommeil, je ne t'avais pas vu...

— Je le sais bien, répondit l'autre amicalement en ouvrant les yeux et en s'asseyant dans les fougères. Ça fait un moment que je t'observe ; je vois bien que tu débordes d'émotions et que tu es très troublée en ce moment... Tu veux sans doute t'en retourner au plus vite pour retrouver la source de tous ces tourments, ajouta-t-il avec un sourire compréhensif.

Vima se sentit subitement dénudée devant son interlocuteur, et l'embarras se peignit sur sa physionomie ; cet homme était vraisemblablement un Liseur et il venait de voir en elle tous ses sentiments pour Dam. Mais que faisait-il dans la forêt, loin d'un village ?

— Tu n'as pas à avoir honte, mon enfant, reprit-il en posant sur elle un regard bienveillant. Tu ne commandes pas ton cœur et tu ne souhaites faire de mal à personne... Si cela peut t'aider à te sentir mieux, prends ma bénédiction ; ton âme est pure ! Ce n'est pas le cas de tous tes semblables. J'ai parfois besoin de m'en éloigner un peu pour me reposer... Tu n'as pas à t'inquiéter de ma présence ici, je suis parfaitement capable de retrouver le chemin de ma maison de Liseurs.

— Merci de me rassurer, vénérable, fit la jeune femme, soulagée.

Pendant un instant, elle avait craint qu'il s'agisse là de l'un de ces Liseurs renégats dont on ne savait pas trop ce qu'ils faisaient dans la forêt profonde... mais celui-ci semblait bienfaisant et avait même pris la peine d'apaiser l'inquiétude qu'il avait lue en elle.

— Tu es pressée de partir, reprit-il, mais laisse-moi tout de même te faire un petit cadeau avant ton départ ; j'ai été jeune et amoureux, moi aussi, même si c'était il y a très longtemps et que j'ai depuis abandonné tous ces tracas ! Une petite friandise à partager avec l' élu de ton cœur, de la part d'un vieux contemplatif...

Vima s'approcha du Liseur et tendit la main pour attraper ce qu'il lui tendait : un petit sachet de feuilles contenant quelques boulettes rose pâle – des racines de boloch confites dans le miel. Elle adorait les racines de boloch ! La délicate friandise compléterait parfaitement son petit souper pour Dam ; elle se félicita de cette chance inespérée. Alors qu'elle se confondait en remerciements et qu'elle tournait les talons pour regagner le village le plus vite possible, la jeune femme ne vit pas la frêle silhouette armée d'un arc qui quittait l'épaisseur d'un bosquet pour retrouver le vieil homme.

Chapitre 46

Luxay avait annoncé de bonnes nouvelles à Hoywe : le groupe avait enfin repris de la vitesse. Sa petite discussion avec l'ambassadeur, pour éprouvante qu'elle fut, avait tout de même porté ses fruits : Dam faisait ce qu'il fallait pour que rien ne retarde leur arrivée au Centre. Il semblait même un peu nerveux, ce qui tranchait avec la confiance à toute épreuve à laquelle il l'avait habituée – il devait se sentir très éloigné de la protection des siens, ce qui était effectivement le cas. N'empêche que Vima s'en occupait très bien, et de plus en plus ouvertement. Quiconque les voyait ensemble ne pouvait qu'être témoin de leur complicité et de leur affection mutuelle ; ils n'avaient pas besoin de se toucher pour montrer le lien croissant qui les unissait. L'émissaire ne pouvait s'empêcher de se faire du souci pour sa « petite » ; Vima ne devrait pas se laisser aller à s'attacher ainsi à l'ambassadeur, car la politique n'était pas la vraie vie... Comment expliquerait-elle la situation à son amie Hoywe, une fois le voyage terminé ?

La voyageuse ne fut donc pas enchantée de remarquer que le jeune couple ne se joignait pas au reste de la délégation pour partager la cuisine commune servie à Vieille-Souche. Plutôt que de goûter les œufs cuits dans la source chaude qui coulait près du village – une rareté très recherchée dans le Berceau –, ils attendirent le moment de souper seuls, à la lumière d'une lampe à lucioles, pendant que les Touks dressaient leur petit théâtre. Puis ils s'installèrent pour assister au spectacle avec les autres. S'imaginaient-ils que personne ne remarquait leur petit jeu ? S'ils continuaient de se rapprocher peu à peu chaque soir, ils seraient carrément dans les bras l'un de l'autre une fois arrivés au Centre... « Pourquoi cela me dérange-t-il autant ? » se demandait Luxay, qui avait pourtant encouragé Vima à fréquenter l'ambassadeur. « Parce que ce que je considérais comme une amourette sans conséquence semble en voie de devenir une vraie relation, sans doute, ruminait-elle. Et ma petite va s'y brûler les ailes... »

L'émissaire soupira. La pièce était finie ; cette fois, l'Idiot avait tenté de séduire la femme de la forêt en lui offrant un bijou de métal – elle les aurait toutes entendues, les stratégies des hommes pour attirer les femmes ! Quant aux amoureux, ils étaient toujours assis sur les peaux, dans une obscurité complice. On les entendait chuchoter et rire ensemble ; il faudrait parler à Vima, lui rappeler de se montrer plus discrète avec son ami, une fois au Centre...

Soudain, Yal cria. En un instant, tout le monde fut sur le qui-vive ; tandis que les villageois remontaient en trombe dans leurs maisons et que les artistes touks se regroupaient derrière la scène, les guerriers centrés de l'escorte attrapèrent leurs frondes et leurs arcs, puis se dressèrent pour faire face à la forêt. Mais Yal se précipitait plutôt vers la place du village, Nozu à ses trousses. Sur les peaux, l'ambassadeur et son amie étaient pris de convulsions frénétiques. Le temps semblait s'être arrêté. Luxay cria, elle aussi, et bondit vers la place ; les deux jeunes gens étaient inconscients, les yeux révulsés

et l'écume à la bouche. Alors que la guerrière touk secouait son frère en tentant de le ramener à lui et que Nozu parlait fiévreusement à Vima en soutenant sa tête agitée de soubresauts, l'émissaire sentit un froid glacial envahir son corps. Si elle perdait Dam, ce serait la guerre. Les Touks ne leur feraient pas deux fois confiance.

Rassemblant ses esprits, elle se redressa et, d'une voix forte qui résonna dans la panique ambiante, elle appela le soigneur du village. Ce dernier arriva quelques secondes plus tard – ou plutôt cette dernière, car il s'agissait d'une toute jeune fille à peine nubile. Peu rassurée, Luxay eut la douleur de lui commander de concentrer ses efforts sur l'ambassadeur, ses propres sentiments pour la fille de sa meilleure amie importaient peu ; Dam était la personne la plus importante de toute la délégation... Malgré sa jeunesse, la soigneuse ne mit pas longtemps à émettre son diagnostic ; les deux jeunes gens avaient été empoisonnés. La simultanéité de l'apparition des symptômes chez les deux victimes et leur soudaineté révélaient que le poison agissait avec une rapidité fulgurante. Sans doute avait-il été mêlé aux friandises répandues sur les peaux autour des deux corps encore secoués par des spasmes... D'un ton autoritaire, la jeune soigneuse réclama toutes ses provisions de plantes-nuage. En regardant Luxay droit dans les yeux, elle lui expliqua qu'elle ignorait à quelle substance était dû l'empoisonnement ; seul un Ami pourrait l'établir en examinant l'aliment contaminé ou les victimes. Cependant, elle pouvait tenter de retarder les dommages causés par la progression du poison. Pour ce faire, elle devrait plonger les deux victimes dans un état proche de la mort, afin de ralentir leur métabolisme et la diffusion du poison – puis espérer qu'elles arrivent au Centre à temps pour qu'un antidote approprié leur soit administré. Elle se proposa de les accompagner pour surveiller le dosage de la plante-nuage, laquelle, en si grande quantité, pouvait évidemment être fatale elle aussi.

Luxay ne fut pas longue à tout organiser ; alors que les guerriers centrés et les hommes les plus forts du village se munissaient de harnais en vue de la course qui les mènerait au Centre, elle rencontra le chef du village pour préparer rapidement une battue nocturne qui convergerait vers le point que Vima avait marqué sur la carte de Nozu ; peut-être le Liseur que la jeune femme avait rencontré se trouvait-il encore dans les parages. L'émissaire confia le commandement de la petite équipe d'urgence à Nozu et à Yal – elle n'avait plus l'âge de faire en courant ce voyage ; Vieille-Souche était à quatre jours de marche du Centre. De toute façon, il lui aurait été impossible de séparer l'animalier et la guerrière des deux autres. Dès l'instant de leur départ, et quand le chef du village aurait rassemblé ses troupes pour la battue, elle enverrait des messages aux derniers villages relais pour que Yal, Nozu et les autres y trouvent toujours des singes frais en quantité suffisante – s'il en manquait, le groupe courrait.

Quant à Dam et à Vima, ils semblaient enfin apaisés ; la plante-nuage avait fait cesser leurs convulsions. Elle leur avait toutefois donné la pâleur et l'immobilité de la mort. En moins de trente minutes, l'équipe d'urgence était prête à partir, laissant derrière

elle les artistes touks. Juste avant de se mettre en route, Yal se retourna vers l'émissaire et la transperça du regard.

— Tu me le trouves et tu me le gardes, celui qui a fait ça, articula-t-elle d'une voix profonde et coupante comme de l'acier.

— Je ferai tout pour le retrouver, l'assura Luxay en frissonnant. Je t'en conjure, Yal, rends-toi vite au Centre pour que nous sauvions ton frère.

— Et ma petite sœur, souffla la guerrière, dont les yeux luisaient de colère. N'oublie pas ma petite sœur ; vous la sauverez aussi.

Puis elle lança un signal de départ qui résonna dans l'air opaque et noir de la forêt comme un cri de guerre ; l'émissaire trembla en espérant que la furie de la femme brune ne se tourne jamais contre le Centre. Les Touks avaient un grand sens de la famille – et Vima semblait maintenant faire partie de celle de l'ambassadeur.

Chapitre 47

Vima était arrivée au Centre depuis maintenant plus de cinq jours – et elle était toujours inconsciente. Elle avait au moins repris des couleurs ; alors que son corps éliminait peu à peu le poison qu'elle avait absorbé, son teint devenait moins cireux et la chaleur regagnait ses mains et ses pieds. Dans le lit voisin, l'ambassadeur dormait aussi. Il était plus grand et plus fort que la jeune femme, qui était pourtant d'une taille supérieure à la moyenne – surtout pour une Centrée ; selon La-Pousse, il s'éveillerait probablement avant elle. Hoywe, incapable de dormir, venait passer ses nuits blanches auprès d'eux, dans la plus grande chambre de son arbre maison. Elle surveillait la respiration de sa fille et, quand elle osait se lever, allait lui caresser le front et les cheveux. Puis elle se permettait d'examiner ce fou de Touk qui avait osé les menacer de son armée, avant de se rendre au Centre avec une escorte théâtrale – ce fameux barbare porteur de l'offre qui scellerait la paix ou causerait la perte du Berceau, celui dont la survie était si importante... et qui, disait-on, aimait Vima.

La compagnie complète s'était établie dans la chambre. Même si elle était plutôt vaste, pour une cavité d'arbre maison, cette pièce se trouvait donc surpeuplée. Elle accueillait l'ambassadeur et Vima, bien sûr – Yal et La-Pousse avaient insisté pour les laisser reposer l'un près de l'autre, au désespoir du couple royal –, mais aussi la femme touk (qui dormait dans un hamac, près de son frère), Nozu (qui, comme cette dernière, s'était monté un hamac) et même Meïamali. Celle-ci s'était lovée contre son amie, dans son lit, en s'enfouissant le visage dans son cou. Et tout ce monde s'était enfin assoupi après les longues journées d'inquiétude qui venaient de s'écouler.

Puisque tous étaient maintenant endormis, la reine pouvait détailler le visage de l'ambassadeur : plutôt long, avec un nez assez proéminent, une bouche large aux lèvres bien dessinées, un teint basané... Ses cheveux bruns coupés court ainsi que ses joues glabres et sans marques lui donnaient l'air d'un Touk parfaitement ordinaire. Il n'était pas particulièrement beau ; toutefois, la façon dont les traits de sa sœur s'animaient quand elle parlait laissait présager que l'homme devait, lui aussi, exercer un certain charme. Alors que Hoywe soupirait, un bruit soudain la fit sursauter : mais ce n'était que Yal, justement, qui venait de lancer un coup de pied dans son sommeil. La reine, qui les observait, n'osait plus bouger de peur de les déranger. Elle ne pouvait que ressasser en frémissant les événements survenus quelques jours plus tôt.

L'oiseau envoyé par Luxay était arrivé en plein milieu de la nuit ; l'oiselier était aussitôt venu les réveiller, Fado, Adax et elle. Sans tarder, ils avaient envoyé des renforts vers l'équipe d'urgence afin de relayer les hommes certainement fourbus qui étaient partis de Vieille-Souche, en plus de commander à tous les animaliers de la région de trouver le plus de singes coureurs possible. Après tous les préparatifs imaginables,

Hoywe s'était rendue au Cœur de l'Arbre, alors que Fado et Adax avaient pris le sentier Sud pour rencontrer le groupe.

Comme promis, Grand Ami s'était réveillé en prévision de l'arrivée de l'ambassadeur. La reine l'avait trouvé plongé jusqu'à la taille dans une grande flaque plus profonde que les autres, mais aussi curieusement meublée ; celle-ci comportait un long banc couvert de mousse et immergé ainsi que diverses protubérances de hauteurs variées. Les genoux repliés du géant émergeaient à la surface de la Sève ; plus que jamais, sa peau noueuse avait la couleur et la texture de l'écorce. Hoywe avait bien compris qu'il ne sortirait plus jamais du Cœur : la matière translucide dans laquelle il baignait laissait voir ses pieds, désormais enracinés dans le fond de la flaque, et même son dos, uni à la paroi qui lui servait de dossier... C'était une vision grotesque, mais pas horrible ; la sérénité qui se dégageait du grand corps brun et voûté dans la pâle lueur de l'aube avait eu l'effet d'un baume sur le cœur inquiet de l'humaine. Grand Ami avait écouté cette dernière en fermant souvent les yeux, mais en hochant doucement la tête. À la fin de son récit, il l'avait rassurée : il identifierait sans peine le poison et indiquerait son antidote, pourvu que quelqu'un vienne lui montrer les friandises suspectes. Par la suite, La-Pousse pourrait donner les instructions requises pour soigner les victimes.

L'arrivée du petit groupe d'urgence, quelques heures plus tard, s'était bel et bien déroulée de cette façon ; une fois le poison reconnu par Grand Ami, La-Pousse avait veillé au traitement des deux jeunes gens en plus de les faire installer dans l'arbre maison du couple royal. Il avait insisté pour ne pas les séparer ; selon lui, quand l'ambassadeur se réveillerait, il exigerait de voir Vima. Revenir à lui dans un lieu inconnu risquait de le troubler, et trouver son amie près de lui, paisiblement endormie et en voie de guérison, devrait le rassurer et le mettre dans de bonnes dispositions. « Comment contredire un Ami ? » s'était demandé Hoywe. Elle avait toutefois décidé d'établir ses propres quartiers dans la grande chambre, car il n'était pas du tout séant que sa fille reste seule avec l'ambassadeur ennemi – du moins pas sous son toit, ça non. Elle savait que le destin de son enfant ne lui appartenait plus, désormais... Elle ne pouvait qu'attendre et espérer. Laissant flotter cette pensée, la reine se mit à réfléchir à l'autre partie du message de Luxay.

Les temps changeaient vraiment, c'était une évidence ; les exemples ne manquaient pas... L'Arbre avait si bien accepté la présence de Gyso, la *mère* d'un Ami !, en son Cœur qu'il avait fini par lui faire pousser un lit de mousse pour adoucir les nuits qu'elle passait auprès de son petit. Mais les changements de ce monde nouveau qui s'ouvrait à eux n'étaient pas tous des progrès... Ainsi, l'empoisonneur de Vima et de l'ambassadeur serait un Liseur ! Un *Liseur* ! Hoywe savait qu'un certain nombre d'entre eux en avaient assez de devoir contribuer à la vie du Berceau sous tous ces aspects, se plaignant de ne pas pouvoir se consacrer à l'existence contemplative à laquelle ils aspiraient. Quelques-uns étaient simplement partis des maisons dans lesquelles ils

vivaient tous ensemble ; on ne savait pas trop où ils étaient allés – ni comment ils continuaient à se procurer la Sève –, mais, comme il s’agissait de Liseurs, personne ne s’en était vraiment inquiété... Jusqu’à maintenant. Au moins le Liseur qui avait attenté à la vie de l’ambassadeur n’était peut-être pas un Centré ; les responsables des alentours de Vieille-Souche avaient assuré à Luxay que ce vieillard n’était pas l’un des leurs. Il venait probablement du Dehors ! Mais c’était tout de même un Liseur... La reine serrait les mâchoires en voyant là l’annonce de la fin de sa société ; jamais les Touks ne laisseraient aux Centrés la mainmise sur la Sève. Selon divers rapports, ces barbares cherchaient déjà depuis longtemps à se rendre maîtres de la distribution de la précieuse substance. Ils avaient maintenant un argument irréfutable à l’appui de leurs exigences... Par le Vert, Hoywe souhaitait que Luxay réussisse à capturer ce Liseur renégat !

Un petit grattement à la porte de la chambre indiqua à la reine que quelqu’un la réclamait ; elle étira son corps endolori par les longues heures de veille et sortit sur la plate-forme en prenant garde de ne pas réveiller les dormeurs. Fado s’y tenait ; il souriait, ce qui ne lui était pas arrivé souvent en ces jours difficiles. Si ce sourire était triste et résigné plutôt que joyeux, Hoywe le prit tout de même du bon côté. Elle rendit la pareille à son compagnon et le serra dans ses bras.

— Luxay est arrivée, annonça le roi alors que la plate-forme descendait. Elle a fait le voyage de nuit ; elle nous attend à la maison commune.

— Alors elle l’a attrapé ? le pressa immédiatement sa compagne.

— Oui, elle l’a eu. Elle les a eus, plutôt. Le Liseur avait une compagne... Luxay pourra nous en dire plus. Elle a pris la liberté de leur parler avant de les emmener ici, de peur de ne pas pouvoir le faire quand la nouvelle sera connue – j’ignore si on pourra empêcher Yal de mettre ses menaces à exécution... Elle est bien capable de trouver du métal au Centre pour accomplir sa promesse de brûler les coupables au fer rouge jusqu’à ce que mort s’ensuive...

— Elle est folle d’inquiétude à propos de son frère, tempéra Hoywe. Je suis certaine qu’elle comprendra que nous attendrons le réveil de l’ambassadeur pour décider de leur sort... Le fait qu’on les ait pris devrait la calmer un peu. Et, si ce Dam est aussi raisonnable que le prétend Luxay, nous pouvons espérer qu’il n’exigera pas non plus qu’ils soient soumis à un supplice barbare, peu importe leur crime...

— Je ne sais pas, admit Fado, que la femme brune mettait mal à l’aise. Si tous les Touks ressemblent à cette Yal, je crains que l’invasion pure et brutale ne soit à nos portes, ma chérie. J’ai peur pour nous et pour notre Berceau...

— Si seulement il pouvait se réveiller, soupira la reine, alors que son cœur priait plutôt pour le rétablissement de sa propre fille. Si seulement il pouvait revenir à lui et annoncer aux siens qu’il va bien...

Car la nouvelle de l'attentat contre l'ambassadeur avait atteint l'extrémité du sentier Sud à la vitesse du vent – ou plutôt à celle des oiseaux que Yal avait lâchés dès qu'elle avait pu s'arrêter de courir. Ses messages, rédigés à dos de singe, n'étaient pas restés lettre morte. Et les Centrés avaient rapidement compris que l'ambassadeur envoyé par les Touks n'était pas parti sans protéger ses arrières ; de nombreuses Portes de la forêt arrivaient sans cesse des dépêches transmises par les émissaires paniqués qui y étaient postés, rapportant l'avancée rapide d'importants détachements de la puissante armée touk. Ceux-ci prenaient peu à peu place près du Berceau, lance-flammes et haches bien en évidence. Même la paisible garnison stationnée à l'entrée Sud avait revêtu ses habits guerriers et rallumé ses feux ; les Centrés paieraient cher leur audace si l'envoyé qui leur avait fait confiance ne rentrait pas vivant de son voyage.

Fado et Hoywe marchaient rapidement, sans plus parler ; ils attendaient avec impatience les détails que pourrait leur transmettre Luxay. Ils la trouvèrent dans la maison commune, attablée devant une tasse de lait de noix. L'émissaire semblait épuisée ; vieillesse de dix ans, de lourds cernes noirs défiguraient son visage ordinairement jovial. Après avoir serré dans ses bras ses vieux amis, elle entreprit de leur faire le récit des derniers jours.

La battue qu'elle avait organisée avec le chef du village avait porté ses fruits. Deux Liseurs avaient été capturés à quelque distance du point marqué par Vima, avant sa virée dans la forêt. Ils s'étaient déplacés assez rapidement, considérant qu'ils avaient surtout marché de nuit et que l'un d'eux était un vieillard imbibé de Sève. L'autre était une jeune femme, belle et menue ; si son teint et la texture de sa peau ainsi que de ses cheveux révélaient sa condition de Liseuse, elle n'était pourtant pas sous l'effet de la Sève lors de sa capture. En les interrogeant, Luxay avait rapidement compris qu'ils avaient un système : ils prenaient la Sève à tour de rôle. Alors que l'un assurait leur survie en trouvant de la nourriture et en s'occupant de l'abri, l'autre s'adonnait à la contemplation... Peut-être s'approvisionnaient-ils en Sève auprès de visiteurs revenant du Centre, chacun utilisant ses perceptions aiguës et son arme de prédilection – la beauté ou la dignité que confère l'âge – en vue de convaincre les voyageurs de leur céder un peu de la précieuse substance. Il n'était certainement pas bien difficile d'accompagner des groupes à distance, attendant que le guide s'éloigne pour parler aux pèlerins. Peut-être aussi se servaient-ils directement dans les réserves des maisons de Liseurs...

Surtout, elle avait appris que ces Liseurs étaient originaires du Dehors. Selon les prisonniers, il était de plus en plus difficile de s'y approvisionner en Sève, car les Touks faisaient main basse sur toute celle qu'ils pouvaient trouver. La présence au Berceau de ces deux étrangers s'expliquait donc par la pression d'un autre peuple, celui-là même qui venait négocier avec le Centre... Cependant, ces circonstances n'éclaircissaient pas tout. Les Touks n'aimaient pas voir la Sève circuler, mais, à la connaissance de Luxay, ils n'avaient jamais dérobé les réserves d'une maison de Liseurs – Hoywe put le lui

confirmer. Pourquoi ces deux-là ne s'étaient-ils pas joints à leurs nombreux confrères, répartis dans de nombreux points du Dehors ? Encore plus étonnant, une fois au Berceau, pourquoi n'avaient-ils pas pris contact avec des Liseurs locaux ? Pourquoi n'étaient-ils pas eux-mêmes allés à l'Arbre pour s'y fournir en personne ? Cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose... Ils n'auraient pas pu répondre à la condition requise pour en obtenir : avoir de bonnes intentions. L'émissaire avait fait vérifier son hypothèse par les Liseurs voisins de Vieille-Souche ; malgré leur habitude de l'euphorie causée par la Sève, ses prisonniers débordaient de rage. S'il avait été impossible de tirer quoi que ce soit d'autre du vieillard et de la jeune femme que ces informations générales, au moins savait-on qu'ils avaient des choses à se reprocher.

Luxay croyait que ces Liseurs avaient tenté d'assassiner l'ambassadeur, et qu'ils l'avaient probablement fait par soif de vengeance et pour empêcher les Touks de se rendre maîtres de l'Arbre. Sans doute suivaient-ils le groupe depuis un bon moment déjà, dans l'attente du moment propice. Il y avait tant de semaines que la délégation parcourait le sentier ; ses membres étaient connus et attendus. Et tout le monde savait que l'ambassadeur était proche d'une jeune Centrée qui l'accompagnait. Ce que le vieillard avait lu en Vima lui avait probablement permis de conclure qu'elle offrirait les friandises à son ami. « Dis-moi qu'elle ne s'est pas vraiment amourachée de lui, par le Vert... », suppliait mentalement Hoywe sans oser le demander directement à son amie – laquelle évitait d'ailleurs poliment ce sujet dérangeant. Les Liseurs savaient-ils qu'ils risquaient de déclencher une guerre par leur action ? Peut-être avaient-ils d'autres motivations plus profondes... Luxay l'ignorait pour le moment.

— Cette attaque m'a surprise, avoua-t-elle. Nous nous étions préparés à recevoir un mauvais accueil près de l'entrée Sud, là où des villageois auraient pu garder de la rancune contre les Touks en raison de leur menace passée, mais pas si près du Centre... Un attentat perpétré par des Liseurs ! C'est à n'y rien comprendre.

— Peut-être Grand Ami pourra-t-il nous éclairer ? proposa Fado.

— Tu ne penses pas faire monter ces deux criminels dans le Cœur de l'Arbre ? s'indigna Hoywe. Tu sais bien que les Amis travaillent pour la vie ; ils ont horreur d'être exposés à la méchanceté. Je ne crois pas qu'il soit sage de troubler Grand Ami en ce moment... Et je m'en voudrais d'exposer un bébé comme La-Pousse à une « lecture » si dérangeante. Nous les avons attrapés, concentrons-nous plutôt sur nos problèmes les plus urgents !

— Je suis d'accord, opina le roi. Contentons-nous donc de les garder en sécurité jusqu'à ce que l'ambassadeur se réveille.

— Comment va-t-il ? l'interrompt Luxay, d'une voix inquiète. J'ai entendu dire que les troupes touks se massaient à nos Portes, qu'elles préparaient une offensive – ou, du moins, qu'elles nous menaçaient... Va-t-il s'en sortir ? Sinon, tout est perdu...

— La-Pousse nous l'assure, répondit Fado en souriant de façon rassurante, mais sans réussir à cacher la peur qui filtrait à travers ses yeux (même un Centré pouvait avoir du mal à se fier entièrement à la parole d'un bébé de six mois, tout Ami qu'il était...). Il dit qu'ils vont bien tous les deux, qu'ils expulsent le poison à un bon rythme. Ce n'est qu'une question de temps – d'heures ou d'encore quelques jours, tout au plus...

— Il est important... murmura l'émissaire, presque pour elle-même.

— La-Pousse ? demanda la reine.

— Dam, reprit sa vieille amie. L'ambassadeur. Je crois qu'il est plus important que nous le pensions... Il doit accomplir des fonctions autrement plus hautes que celles d'ambassadeur. Plus j'y pense, plus je me convaincs que sa valeur est plus grande que celle que nous lui avons attribuée. Cette protection qu'il s'est assurée, ces troupes qui ont surgi à nos frontières dès la nouvelle de son malheur... Les Touks sont peut-être fiers, mais ils ne se mobiliseraient pas à ce point pour n'importe quel dignitaire.

Devant les regards interrogatifs de ses amis, l'émissaire poursuivit :

— Je crois qu'il pourrait être le frère de lait...

— Le frère de lait ? s'étonna Fado, qui ne suivait pas le raisonnement de son interlocutrice.

— Il s'agit d'une tradition très ancienne, adoptée par les premiers Centrés qui se sont expatriés pour coloniser le Dehors... l'informa Hoywe en puisant dans ses connaissances historiques. À l'époque, le taux de mortalité était très élevé dans les familles, comme on pouvait s'y attendre. La société du Dehors n'était pas développée, et les soins de santé y étaient encore inexistants... Les familles aisées ou bien établies avaient donc l'habitude d'adopter un orphelin pour chaque nouveau-né – ainsi, s'il en mourait un, il en restait un autre. On réglait par la même occasion le problème des enfants sans parents... Mais tous les peuples du Dehors ont abandonné cette pratique depuis des siècles, parce que les conditions de vie se sont améliorées !

— Non, intervint Luxay, les Touks le font toujours – la famille du chef en particulier. Du moins, c'était le cas quand j'étais en pays touk. Le chef de l'époque, celui qui allait mener l'invasion avortée, je me rappelle avoir d'abord pensé qu'il avait eu des jumeaux. Mais non... il avait un fils et un fils de lait.

— Et tu crois que notre ambassadeur serait le fils adoptif de l'ancien chef ? émit le roi, incrédule. Le frère de lait du nouveau chef ?

— Tout se tient, réfléchit Hoywe. Qui serait le mieux placé pour mener à bien de délicates négociations au nom des Touks, tout en prenant des risques que ne pourrait courir le chef ?

— Le frère de lait, il s'appelle donc Dam, comme l'ancien chef ? avança Fado, peu à peu convaincu.

— Comme l'ancien chef, opina la voyageuse. Et comme son frère, leur chef actuel.

— Vraiment, soupira la reine, ces barbares ne sont pas très imaginatifs...

— Sans doute, mais ils sont pratiques. On a donné un nom de chef à ces garçons qu'on destinait au règne...

— S'il est vraiment celui que tu penses, alors implorons le Vert pour qu'il le sauve, murmura Hoywe.

— Et pour qu'il nous en sauve, enchaîna Fado en cherchant du regard son arbre maison, là où se trouvait tout ce qu'il avait de plus précieux au monde – ainsi que la plus sérieuse menace à leur sécurité.

Chapitre 48

Meïamali s'éveilla d'un seul coup ; la torpeur dans laquelle la plongeait la Sève semblait moins forte qu'à l'habitude. Elle ne bougea pas, toutefois, enfouissant son nez dans le cou de son amie profondément endormie. Hoywe était enfin sortie, emportant avec elle la tempête d'inquiétudes qu'elle traînait partout ces temps-ci – la jeune femme se dit qu'elle dormirait encore mieux, désormais. Ses quatre compagnons de chambre avaient des soucis, eux aussi, mais ils étaient plus simples et moins bruyants que ceux de sa belle-mère. La petite femme, que les litres de Sève avaient rendue extrêmement sensible à tout ce qui émanait de son entourage, arrivait à en faire abstraction en se concentrant sur une émotion ou un rythme de son choix. Elle s'enveloppa donc dans le rayonnement de Vima ; désir de vivre, amour, peur, honte... Elle choisit l'amour et s'y enroula, heureuse d'avoir trouvé un nid propice.

Mais elle n'avait pas encore sombré dans le sommeil qu'elle reprit de nouveau tous ses sens. Cette fois, il n'y avait pas de doute : son ventre s'était contracté. Elle ne ressentait pas encore de douleur, mais elle savait ce qui se produirait bientôt ; son corps s'était mis en marche. Il ne pouvait plus supporter l'énorme quantité de Sève qu'il absorbait chaque jour et la présence du minuscule corps étranger qu'il abritait. Meïamali caressa la petite protubérance de son abdomen et sut que l'enfant avait lui aussi senti ce qui venait de se passer ; son petit monde sombre et feutré commençait à bouger autour de lui. Il allait bientôt passer d'une matrice à une autre.

La jeune mère resta couchée – il ne servait à rien de se précipiter vers l'Arbre tant que la douleur n'était pas féroce. Elle souhaitait attendre ici, dans le calme et l'obscurité, avant d'être prise en main par Ansil et sa meute. Elle se tourna sur le côté, adoptant sans y penser la même position que l'enfant en elle, et se mit à chanter pour le bébé qui venait – et dont elle ne laisserait personne la séparer. Rapidement, toutefois, elle sentit la douleur s'accroître ; bientôt, elle se trouva incapable de simplement souffler pour faire passer les spasmes ; elle dut aussi gémir d'une voix grave, comme elle savait le faire quand le temps était venu. Elle se redressa, mais la tâche de se rendre au Cœur de l'Arbre lui parut soudain inhumaine – elle pouvait faire quelques pas, mais la contraction qui la saisissait alors la clouait sur place, le temps d'exhaler bruyamment sa douleur en grondant. Plus elle avançait vers la sortie, plus la souffrance revenait rapidement et profondément... « Tu vas trop vite, dit-elle à l'enfant. Attends d'être au Cœur, tu dois naître au Cœur... Pourquoi vas-tu si vite ? »

Une grande tristesse s'abattit soudain sur elle ; jamais elle n'atteindrait l'Arbre à temps – et l'enfant mourrait. La douleur la prenait si rapidement, si profondément – jamais cela ne s'était passé aussi vite à la naissance de ses deux autres enfants. Meïamali se mit à pleurer, mais continua d'avancer – la distance qui lui semblait infranchissable n'était en réalité que de quelques pas. Elle se sentit soudain saisie par des bras forts, et

son espoir d'arriver au Cœur à temps se ralluma : Nozu la tenait fermement dans ses bras et regardait Yal avec des yeux suppliants.

— Dépêche-toi de l'emmener au Cœur, dit la guerrière ; c'est là qu'elle doit aller. Je vais prévenir sa famille. Allez, grouille-toi, mon gros !

— Merci, murmura la jeune femme avec un faible sourire, quand elle émergea momentanément de sa douleur.

Yal lui répondit par un doux baiser sur le front. Aussitôt, Nozu fut sur la plateforme et porta son précieux fardeau vers le Cœur de toute la vitesse de ses jambes habituées à la marche et à la course. Meïamali eut le temps de se dire que la guerrière touk avait bon cœur ; elle qui n'avait jamais accepté de quitter la chambre où reposait son frère, ne serait-ce qu'une seconde, s'en éloignait maintenant pour prévenir la famille d'une pure étrangère qu'un enfant arrivait. « Mais non, je ne suis pas vraiment une étrangère, pensa-t-elle ; je suis la grande sœur de sa petite sœur... » Mais elle ne put réfléchir davantage, car la douleur revenait la terrasser, plus forte encore qu'auparavant, et que les voix des sages-femmes se mettaient à résonner confusément autour d'elle dans l'écho du Cœur de l'Arbre, et qu'elle se sentait délivrée de ses vêtements, et – enfin ! – glissée dans la Sève pour y traverser son épreuve.

La vieille Ansil savait, pour avoir vu de nombreuses naissances, qu'elle devait laisser la jeune femme en paix. Elle se garda donc de trop intervenir, se contentant d'émettre un chantonement guttural, profond et apaisant, que Meïamali interrompait de plus en plus fréquemment par un puissant grondement issu des profondeurs de son être. Pendant que la jeune Autrée s'affairait à lui rafraîchir le front avec un linge humide, Mifa lui palpait le ventre à l'occasion – mais la jeune mère n'en avait qu'à peine connaissance, pas plus qu'elle ne voyait que le Cœur de l'Arbre s'était illuminé de l'intérieur d'une douce lumière vert pâle quand sa mousse s'était mise à diffuser une phosphorescence apaisante. Elle ne prêta même pas attention aux cris qui retentirent quand son homme réclama le droit de venir l'assister, mais qu'on l'empêcha d'entrer dans le Cœur. Elle était entièrement en elle-même, prostrée sur sa couche. Dans son monde n'existait plus que la douleur, la douleur qui était tout et qui montait, montait, alors qu'elle-même luttait de toute son âme pour se laisser traverser sans se braquer, qu'elle tentait de s'ouvrir au passage de la souffrance qui la saisissait, car la douleur la briserait si elle lui résistait. Et quand enfin ce mal inhumain reculait comme la marée se retire, la jeune femme se relâchait et restait immobile, goûtant chaque seconde de ce bonheur délicieux et inimaginable qu'était l'absence de douleur... Mais déjà la douleur revenait, plus impérieuse que jamais, et Meïamali exhalait un puissant gémissement alors qu'elle interdisait à ses sourcils de se froncer, qu'elle commandait à sa bouche, à ses épaules, à son corps entier de se laisser prendre mollement, de se laisser aller, de s'ouvrir sans résister, encore et encore... Et elle n'en pouvait plus de cette danse infernale avec la

douleur, et elle était si fatiguée, et elle n'était plus qu'une souffrance insensée suivie d'une paix absolue, mais trop courte, toujours plus courte, puis qu'une douleur pénétrante dont elle ne pourrait jamais toucher le fond... « Je vais mourir, pensa-t-elle. Je vais mourir ; il faut que ça cesse, que ça cesse... » Mais déjà le temps de penser était fini, car la douleur était revenue, encore.

Puis la douleur se transforma, et Meïamali ne put ordonner à ses muscles de se détendre ; cette fois, son mal lui fit arquer le corps en entier en même temps qu'une plainte sauvage jaillissait de ses lèvres.

— Il arrive, haleta-t-elle quand elle parvint à reprendre son souffle.

Mais elle ne put rien dire de plus, car la douleur revenait pour lui arracher un autre cri d'animal. En un instant, la vieille Ansil avait rejoint Mifa dans la Sève. Toutes deux couchèrent la jeune femme, qui ne leur opposa aucune résistance quand elles lui ouvrirent les jambes pour palper la progression de son travail.

— Il arrive, confirma la sage-femme expérimentée. Comment veux-tu pousser, ma chérie ?

Les deux femmes aidèrent Meïamali à s'accroupir comme elle le désirait. Alors qu'une nouvelle onde de douleur incommensurable la parcourait, la jeune femme put déployer toute l'énergie qu'elle avait retenue afin de pousser avec son mal, de toutes ses forces – elle poussait pour ne pas mourir, pour que ce supplice cesse enfin. Trois fois, elle mobilisa toute la flamme qui l'habitait en un effort inhumain pour forcer la souffrance à la quitter ; puis, ce fut la brûlure du passage, alors que le petit corps se frayait un chemin au travers d'une issue beaucoup trop étroite pour lui ; et, finalement, la libération. En un grand soupir, la tempête de douleur s'éloigna, et la nouvelle mère retrouva le sens des réalités – c'était son enfant que la vieille Ansil tenait maintenant dans ses bras, immergé dans la Sève. Son bébé à elle – comme il était minuscule, avec sa tête trop grande pour son corps et ses petits membres de poupée... Son enfant : sa place était près d'elle.

— Je le veux, fit-elle.

— Ma chérie, tu sais bien qu'il n'est pas à toi, rétorqua la sage-femme, toujours impassible. Il ne te reste plus qu'à expulser le placenta, et ton sacrifice sera terminé ; tu pourras rentrer chez toi.

— Je le veux ! répéta la jeune femme d'un ton autoritaire, se redressant sur sa couche immergée malgré le tremblement irrésistible dont elle était prise. Ne me force pas à venir le chercher moi-même, vieille sorcière !

— Laisse, Ansil, murmura faiblement Grand Ami, dont la jeune mère avait totalement oublié la présence, tant il s'était tenu silencieux dans un coin obscur de la flaque. Je t'ai dit que le rituel d'Accueil n'était pas immuable... Le feu de Meïamali s'est

rallumé, et sa colère ne doit pas troubler la naissance... Elle ne fera pas autre chose que l'aimer – il n'y a aucun mal à cela...

La sage-femme obéit donc et, maintenant le petit être dans la Sève, le déposa dans les bras de sa mère – laquelle se garda bien de le mettre au sein, se calant plutôt confortablement sur sa couche immergée dans le liquide chaud comme son propre corps pour accueillir le sommeil de son nourrisson, qui s'abandonnait déjà sur sa poitrine. Elle éprouva soudain le ressac de la douleur et fit un dernier effort pour expulser le placenta ; aussitôt, Mifa s'en saisit et le remit à Ansil, avant de se mettre à pétrir sans merci le ventre de sa patiente, faisant jaillir le Sang à gros bouillons et lui infligeant de nouvelles souffrances. La vieille femme porta le délivre, auquel le bébé était toujours attaché, à Grand Ami. Celui-ci fit ses adieux au monde humain, qu'il avait tant aimé et parcouru, et déposa sur son propre corps l'organe expulsé, qui se fusionna instantanément avec lui. L'étincelle de Grand Ami s'était éteinte ; tant que la gestation se poursuivrait, son enveloppe resterait là physiquement pour déverser son essence et sa mémoire dans le fœtus ; il se fondrait peu à peu dans l'Arbre, jusqu'à y disparaître complètement.

— Au revoir, vieille branche, sanglota Meïamali tout en caressant le minuscule bébé qui reposait sur elle. Et bonjour, petite branche...

— Tu dois sortir, maintenant, insista Ansil. Ta tâche est accomplie... Tu dois quitter le Cœur pour le transfert !

Mais, devant le regard luisant de colère et de détermination que posa sur elle la jeune mère, la sage-femme hésita.

— Très bien, fais ce que tu veux, concéda-t-elle en se pinçant les lèvres. Je vais en parler à La-Pousse ; il te ramènera bien à la raison, lui.

— Je ferai ce que je veux, oui, c'est exactement ça ! siffla Meïamali, qui ressentait encore toute la peine éprouvée par Gyso en raison de l'intransigeance de la vieille femme. Je suis redevenue moi-même et je n'aime pas qu'on décide à ma place. Dis à mon homme et à mes enfants que je vais bien, mais que je ne sortirai pas d'ici avant d'être prête à le faire...

Mifa et Ansil quittèrent la flaque souillée de Sang et s'éloignèrent sans se retourner, mais Autrée adressa un regard admiratif à l'accouchée avant de les rejoindre. Meïamali se prit alors à sourire avec excitation en observant son petit bébé assoupi, qui passait déjà du gris à un joli ton marron et brillant de santé ; il n'avait même pas crié et il souriait déjà, les yeux clos, une main posée sur sa mère et l'autre, sur son cordon. Il était né heureux, à sa place, dans la Sève. Quand elle se serait remise de ses émotions, la jeune mère dormirait avec lui ; mais, pour le moment, elle ne pouvait que se retrouver enfin et savourer la beauté de cet instant et de ce nouvel Ami qui était son enfant.

Chapitre 49

Meïamali dormit d'un sommeil profond et paisible, enfin dépourvu des rêves causés par le trop-plein de la perception de son entourage ; pour une fois, elle était tranquille. En ouvrant les yeux afin d'examiner le petit être qui reposait encore sur sa poitrine immergée, elle ne put que s'émerveiller de sa perfection et de son incroyable petitesse. Un enfant humain n'aurait pas survécu à une naissance si hâtive... « Et jamais je n'aurais pu si bien me reposer après la délivrance », pensa la jeune mère, attendrie par le souvenir de l'épreuve qu'avaient constituée ses premières semaines avec Cazi, puis avec Mana – mais ses enfants, son homme et son père lui manquèrent soudain de façon poignante. La peau plissée en raison de son séjour dans la flaque, laquelle était déjà purifiée de tout le Sang qui s'y était déversé durant la nuit (et qui s'y écoulait encore), le cœur tendu vers ses amours, qu'elle pouvait enfin retrouver réellement, plutôt que dans un rêve, Meïamali n'arrivait pourtant pas à se résoudre à sortir du Cœur. Elle voyait que l'Arbre avait déjà poussé autour de la flaque, érigeant un dôme végétal parsemé de feuilles et de fleurs minuscules ; elle savait que cette voûte végétale n'attendait que son départ afin de se refermer pour de bon. « Si je m'en vais maintenant, je ne pourrai pas revenir, se dit-elle en caressant son minuscule enfant marron et sans sexe. Mais si je reste, vais-je mourir ? »

Ce fut en entendant le rire en volée de clochettes de La-Pousse qu'elle prit vraiment conscience de toute l'étendue des perceptions qui lui échappaient désormais. Quand elle buvait la Sève, elle sentait si bien le petit Ami qu'elle pouvait le repérer sans le voir ; la pulsation de sa joie et de son émerveillement suffisait à lui révéler sa présence. Et maintenant, voilà qu'il se tenait au bord de la flaque, sans même qu'elle l'ait entendu s'approcher alors qu'il s'activait à quatre pattes ? Mais son éveil de la léthargie de la Sève n'avait pas changé les sentiments qu'elle éprouvait pour l'enfant ; l'arrivée de ce dernier lui rafraîchit l'esprit comme une ondée un soir de canicule.

— Pluie et soleil, Meïamali, fit le bambin d'une voix chantante. Je suis heureux d'être le premier à te féliciter. Mais les tiens seront jaloux, sans doute ; tu ne sais pas combien ils ont hâte de te retrouver enfin !

— Pluie et soleil, ma petite pousse, sourit la jeune femme. Je n'ai pas besoin de te dire que je suis contente de te voir...

— Je le sais, en effet ! Et aussi que tu n'arrives pas à te résoudre à sortir d'ici pour finalement retrouver ta vie...

— Je ne veux pas le laisser ici tout seul ! s'écria Meïamali. Toi qui as une mère, dis-moi que tu comprends.

— Bien sûr ! Mais le reste de ta famille t'aime et t'attend, dehors. Ici, tu ne peux plus rien faire – du moins, pour le moment. Il n'est pas encore vraiment né... Tu l'as porté, et maintenant c'est l'Arbre-qui-a-été-Grand-Ami qui doit terminer la gestation.

Mon petit frère-sœur doit attendre de quitter sa matrice avant de se joindre au monde – de devenir l'enfant dont tu seras la mère.

— Je sais que tu as raison, La-Pousse, je le *sens* quand tu me parles, mais je ne peux pas me résoudre à l'abandonner... Tu comprends, avant, je percevais sa pulsation en moi, je lisais ses émotions comme si c'étaient les miennes – il n'était jamais seul, nous étions toujours ensemble. Mais maintenant que la Sève m'a quittée, je ne le décède plus, je ne peux plus l'apaiser par la seule force de ma pensée... J'ai l'impression qu'il a besoin de ma présence physique à ses côtés pour se rassurer, pour se sentir bien... Comment pourrais-je partir et le laisser aussi dépourvu ? Il est tellement petit !

— Tu ne le sens plus, car la Sève n'est plus en toi, c'est vrai – mais lui, il baigne encore dans la Sève ; il est l'Arbre, il est la Sève, tout comme je le suis. Il porte à jamais l'amour que tu éprouves pour lui. Je le sais, car j'ai perçu l'affection de ma mère pendant des semaines avant qu'elle me prenne enfin dans ses bras. Tu peux rejoindre les tiens en paix, Meïamali, car tu ne partiras que pour mieux revenir. Quand l'enfant aura accompli sa naissance, tu seras sa mère – et sa sœur, et sa fille...

La jeune mère soupira en laissant jaillir des sanglots. Puis elle leva les yeux vers l'enfant Ami, qui la contemplait avec amour et attention. Cédant à une impulsion subite, elle tira de son étui la petite lame d'os que portait La-Pousse en guise de collier – mais pourquoi s'était-il mis autour du cou une parure si inappropriée à un enfant de son âge ? Avait-il prévu ce qu'elle voudrait en faire ? Ainsi armée, elle trancha sa longue chevelure noire comme la nuit et l'enserra encore plus étroitement dans la torsade d'ambre dorée qui lui venait de son arrière-grand-mère paternelle. Elle plongea enfin la natte souple et brillante ainsi créée dans la Sève, et l'approcha du fœtus. Celui-ci l'empoigna vigoureusement avant de la presser contre son cœur.

— Mon petit frère-sœur te remercie, sourit La-Pousse. Il te dit à bientôt – il a hâte d'avoir assez grandi pour rencontrer son frère, sa sœur et son père.

— Je ne veux pas qu'il soit Grand Ami, gémit Meïamali d'une voix étranglée. Sa personnalité est unique ! Je ne peux pas permettre qu'on le force à devenir quelqu'un d'autre – je voudrais couper ce cordon...

— Il héritera du bagage de Grand Ami, mais il ne se transformera pas en celui que tu as connu... La mémoire n'est qu'un réservoir dans lequel on peut puiser. Il sera tel qu'il est maintenant – tel qu'il était quand tu le portais –, mais il sera né...

— Alors qu'attendons-nous ? s'anima la jeune femme après quelques minutes de silence, en souriant à travers ses larmes. J'ai une faim de loup, mais je ne veux plus voir les nouilles que je mangeais toujours. Et il est hors de question que ma belle-mère me serve encore ces répugnantes saucisses de sang marinées pour me remonter après la délivrance... Je veux des épices et de la vraie viande !

— Alors tu pourras peut-être manger avec notre visiteur ! lança La-Pousse en riant. Les autres ne le savent pas encore, mais l’ambassadeur touk se réveillera probablement aujourd’hui.

— Et Vima ?

Meïamali se souvenait parfaitement de tout ce qu’elle avait lu dans son amie pendant leur sommeil – pendant le coma de l’une et le rêve éveillé de l’autre. Elle voulait la retrouver afin qu’elles soient enfin réveillées toutes les deux.

— Elle reprendra bientôt connaissance, elle aussi... répondit énigmatiquement l’Ami. Je sens les choses, mais je ne suis pas devin, tu sais !

Oui, et Meïamali était bien placée pour comprendre le genre de perception qu’aiguïsait la Sève. Elle déposa son bébé, qui serrait toujours la natte, tout contre la poitrine de l’Arbre-qui-avait-été-Grand-Ami. Après s’être plongé le visage dans la Sève pour l’embrasser avec tout l’amour qu’elle portait en son âme, elle sortit enfin de la flaque en laissant derrière elle une longue traînée du Sang qui s’écoulait toujours entre ses jambes. Elle entreprit de s’habiller lentement, avec moult précautions, pour éviter de raviver la douleur qui habitait son corps enflé et meurtri par la naissance. Heureusement, les sages-femmes avaient eu la décence de lui laisser des pansements pour étancher son Sang, qui ne s’était pas encore tari... La jeune mère sourit en repensant à la colère dans laquelle elle s’était mise contre la vieille Ansil – elle était bel et bien réveillée, maintenant.

La-Pousse s’était quant à lui installé dans sa flaque préférée pour faire l’une des nombreuses siestes dont sa vie de bébé était ponctuée. Toutefois, avant de s’y immerger complètement, il lança à Meïamali :

— Jusqu’à ce que le transfert soit achevé et que mon petit frère-sœur naisse à nouveau, je serai le seul à pouvoir entrer dans le Cœur... Mais je te jure que je t’avertirai de la chute des feuilles du dôme dès qu’elle aura lieu. Tu seras la première humaine qu’il verra, quand le temps de sa seconde naissance sera venu.

— Je te remercie, La-Pousse, fit la jeune femme avec reconnaissance.

Et elle sortit finalement du Cœur et de sa torpeur. Le soleil, qui chauffait la canopée, ranima encore davantage le feu qui était en elle.

Chapitre 50

Hoywe n'en revenait tout simplement pas. Adax avait toujours été si sage et raisonnable ; de ses deux enfants, c'était bien le plus posé et le plus réfléchi. Pourtant, pendant toute la durée de la grossesse imbibée de Sève de sa compagne, il s'était montré colérique et irritable. La reine croyait que la menace touk ajoutait à sa peine, bien compréhensible, d'avoir dû engendrer un Ami. Alors que les sages-femmes redescendaient seules de l'Arbre, elle s'était donc attendue à ce que son fils se remette à tempêter contre elles en exigeant le droit d'entrer dans le Cœur, comme il l'avait fait pendant la naissance... Mais non, pas du tout. Quand Ansil lui avait annoncé du bout des lèvres, comme si elle avait un mauvais goût dans la bouche, que Meïamali l'avait traitée de vieille sorcière et qu'elle avait nettement refusé de sortir tout de suite, Adax ne s'était pas fâché, au contraire : il s'était mis à rire de bon cœur. Sa mère avait d'abord pensé qu'il riait nerveusement ; mais plus la sage-femme se renfrognait et tentait d'expliquer que la petite étrangère avait chamboulé le rituel tout en la menaçant de sa colère, plus le jeune homme se laissait aller à une hilarité libératrice et contagieuse. Hoywe avait eu l'impression de voir toute la souffrance et l'inquiétude des derniers mois le quitter – sans doute, tout irait bien, maintenant. Si Meïamali avait fait reculer l'acariâtre sage-femme, elle était en forme... et bien réveillée.

Alors Adax avait décidé de se rendre à leur arbre maison pour aller s'y recoucher, en incitant sa mère à faire de même, pour une fois. Elle l'avait vu faire l'ascension de l'arbre dans la plate-forme, puis s'arrêter à l'étage de la chambre de Cazi et Mana ; il avait probablement besoin de la présence de ses deux enfants, à défaut de celle de sa compagne... Aussi avait-elle suivi son conseil. D'un signe, elle avait demandé à Fado de la suivre. Tous deux avaient pris la direction de leur arbre maison ; ils s'y étaient enfin couchés dans leur lit, oubliant pour un instant les deux dormeurs qui ne s'étaient toujours pas réveillés. Et la reine s'était offert sa première vraie nuit de sommeil depuis de trop nombreux jours.

Mais ce matin, au lieu de se sentir revigorée, elle sentait l'épuisement lui tomber dessus plus que jamais. Il lui était impossible de lire un autre rapport exposant la situation désespérante des frontières, devant la menaçante armée des Touks. Elle n'avait pas la capacité de se concentrer suffisamment pour siéger avec Fado à la maison commune et rendre justice toute la journée. Elle n'était bonne à rien, aujourd'hui... Alors son compagnon l'avait retournée à la maison en lui conseillant de se changer les idées – et elle n'y arrivait pas, évidemment. Elle s'était donc une fois de plus rendue dans la chambre où Vima dormait, pour attendre, encore et toujours – c'était l'histoire de sa vie ! – que son invité – ou sa fille... – se réveille.

Elle y trouva Yal, comme d'habitude ; par contre, Nozu avait été appelé dans l'un des villages voisins pour remplacer un animalier malade. La femme brune, soucieuse,

était aussi cernée que la reine elle-même. Dans un élan de sympathie pour la guerrière si éloignée de sa patrie, Hoywe lui adressa un sourire sincère.

— Prends un peu de repos, je les veillerai tous les deux.

— Je ne suis pas fatiguée, mentit la Touk.

Alors les deux femmes entendirent la plate-forme et virent se découper sur la porte la frêle silhouette de Meïamali, sans sa longue torsade ; elle montait retrouver sa famille.

— C'est vraiment la mode, ici ? demanda la guerrière en tâtant sa longue chevelure, qu'elle portait comme toujours collée à son crâne, son cou et son dos. Je devrais les couper, moi aussi ?

Hoywe ne put que s'esclaffer, l'esprit soulagé ; Meïamali rentrait enfin à la maison. Elle s'étonna même de ce que la guerrière lui soit si sympathique. Celle-ci ne tarda d'ailleurs pas à écouter enfin le conseil de son hôtesse ; elle s'installa dans son hamac. Après quelques instants, sa respiration régulière vint se mêler à celle des deux autres. Pour une fois, la Centrée avait envie d'avoir confiance en l'avenir. Elle se prit à s'imaginer le nouveau Grand Ami, si jeune, et qu'elle avait tellement hâte de rencontrer... Peut-être des temps de paix et de renouveau les attendaient-ils ? Elle tenta de juxtaposer les traits de Meïamali, d'Adax, de Cazi et de Mana sur ceux de Grand Ami, alors que son corps se détendait de plus en plus...

Quand elle rouvrit les yeux, la luminosité de la chambre avait changé. Elle s'était assoupie, encore ! Après avoir retrouvé ses esprits, elle regarda Vima ; celle-ci dormait toujours. Son visage était serein et coloré par la vie, et Nozu s'était assis près d'elle pour lui tenir la main... Sauf que ce n'était pas Nozu. Une fois le choc passé, Hoywe comprit que l'inconnu qui lui rendait son regard en souriant curieusement était l'ambassadeur touk. Elle jeta un coup d'œil sur sa couche vide pour s'en assurer : en effet, plus personne ne reposait dans le lit défait près duquel Yal dormait toujours. Puis elle reporta sa vue sur son visiteur, qui s'était détourné d'elle pour caresser délicatement les courts cheveux de Vima, répandus sur son oreiller.

— Tu es sa mère, affirma l'homme en revenant à la reine ; il avait certainement pris le temps de l'examiner pendant qu'elle dormait...

— Pluie et soleil, ambassadeur, répondit celle-ci d'un ton poli, dont elle ne parvint toutefois pas à effacer la froideur – voir ce barbare se permettre de toucher sa fille si familièrement ne lui plaisait pas du tout. Au nom des miens, je te souhaite la bienvenue au Centre. Puisses-tu être venu en paix. Et oui, je suis sa mère ; on dirait qu'on ne peut rien te cacher...

— Tu me laisseras en juger, rétorqua le Touk en l'évaluant du regard. Comment va-t-elle ? Pourquoi n'est-elle pas réveillée, si je le suis ? Nous avons été empoisonnés, n'est-ce pas ?

— Oui, vous avez été empoisonnés. Nous avons d'ailleurs attrapé les coupables... Grand Ami a identifié le poison et nous a indiqué son antidote, et La-Pousse vous soigne depuis six jours. La-Pousse, c'est le nouvel Ami dont le Vert vient de nous faire cadeau ; le premier depuis des siècles. Il nous avait dit que tu reprendrais tes sens le premier ; vous avez ingéré à peu près la même quantité de poison, mais tu t'en es débarrassé le premier, comme tu es plus costaud que Vima... Laquelle devrait se réveiller bientôt, elle aussi. C'est une question d'heures, de quelques jours tout au plus...

— Bien, c'est bien, fit l'ambassadeur en se retournant vers la jeune femme endormie afin de lui embrasser le front. Je voudrais parler à Grand Ami, maintenant, ajouta-t-il en relevant les yeux vers son interlocutrice.

— Je suis désolée... commença la reine en déglutissant avec difficulté. Je regrette beaucoup de devoir te l'annoncer, mais ce n'est plus possible. Un nouveau Grand Ami est né cette nuit même – le transfert est en cours. Tu sais que personne ne pourra voir Grand Ami – le nouveau Grand Ami – avant plusieurs mois... Je ne peux pas te dire combien de temps il te faudra attendre...

— Je m'en doutais, soupira l'homme, les sourcils froncés de contrariété. Je dois réfléchir un peu. Tu m'excuseras, belle-maman, mais j'ai besoin que tu me laisses seul ; les négociations ne se dérouleront pas comme je l'avais prévu.

L'étranger faisait mine de s'asseoir plus confortablement auprès de Vima, dans son lit ; outrée, Hoywe se releva brusquement de son siège et lui lança d'une voix un peu trop forte :

— Je t'ai fait préparer une chambre, ambassadeur. Tu y seras bien, je te le promets. Donne-toi la peine de me suivre et tu pourras poursuivre tranquillement tes réflexions.

— Merci, belle-maman, mais je me sens déjà à l'aise dans cette chambre, refusa l'autre d'un ton léger. Je préfère attendre ici le réveil de Vima, je dois discuter avec elle...

— Je suis la reine, et, maintenant que tu es réveillé, il est inconvenant que tu partages cette chambre avec ma fille ! asséna Hoywe en se drapant dans une dignité teintée de colère.

— Dam ! s'exclama Yal, que ces éclats de voix achevaient de réveiller, en bondissant aussitôt de son hamac pour attraper son frère. Espèce d'idiot ! Tu m'as fait tellement peur... Toi et tes plans stupides... Je devrais te donner une raclée pour te punir de m'avoir rendue folle d'inquiétude !

— Ça va, tout ira bien, désormais, répondit le Touk en rendant à sa sœur sa féroce étreinte.

— Pas si tu ne te dépêches pas, petit frère, reprit sérieusement la guerrière en relâchant sa prise. Tu dois lui écrire immédiatement. Il est furieux de s'être laissé convaincre de te laisser partir. Tu le connais... Il attaquera le Berceau dans quelques jours si tu ne le calmes pas ! Nos troupes sont massées devant les frontières. Tu sais ce qui est prévu...

— Oui, tu as raison, admit gravement l'ambassadeur. Tu peux me trouver de quoi écrire ? Je vais m'occuper tout de suite de notre affaire. Je serai dans la chambre que la reine m'a aimablement fait préparer, précisa-t-il en lançant un regard à Hoywe.

Celle-ci ne put que se rasseoir lentement, consciente d'avoir jeté un froid, mais soulagée de constater que l'étranger ne se permettrait plus de toucher sa fille – pas devant elle, du moins.

— Je vais donc me retirer, reprit Dam en posant ses yeux noirs et désormais circonspects sur son hôtesse. Je te remercie de ton hospitalité et de tes soins. J'attendrai le réveil de Vima pour te présenter l'offre de mon peuple – je veux qu'elle participe aux négociations. Et je serais évidemment reconnaissant d'être informé de son état...

— Tu le seras, opina Hoywe. Tu es ici chez toi, nous t'accueillons en ami – par le Vert, je souhaite que nos relations soient toujours cordiales.

— Je le souhaite aussi, acquiesça le jeune homme.

Au moment de se lever, ce dernier se permit tout de même de déposer un dernier baiser sur la main inerte de Vima – si la reine se hérissa sous le coup de cette provocation, elle prit cependant garde de ne pas le montrer.

Alors que la haute silhouette du Touk s'encadrait dans la porte, Hoywe se dit qu'elle posterait certainement un garde à l'entrée de la chambre de sa fille. Puis elle alla reconduire son invité à sa chambre – la plus éloignée de celle de Vima.

Chapitre 51

Vima ouvrit les yeux pour découvrir la plus grande pièce de la maison de son enfance, celle où elle aimait venir jouer avec Adax à mener les destinées du Berceau. Sauf qu'elle lui semblait différente ; tout était plus petit que dans son souvenir... Pourquoi ne se trouvait-elle pas dans sa minuscule chambre de La Porte ? Puis tout lui revint en un éclair terrifiant : le Liseur ; les racines de boloch ; Dam, qui avait gobé le bonbon sans se méfier... et l'horreur qui avait saisi son corps ; et la peur immense – la peur de mourir, mais surtout celle d'avoir tué son amour... Elle se leva d'un coup, mais retomba, prise de vertige ; son long alitement l'avait rendue très faible.

Lorsqu'une main amicale lui prit la sienne, la jeune femme retrouva le regard aimant de sa mère.

— Maman, murmura-t-elle, maman, où est-il ? Dis-moi qu'il est vivant !

— Chut, ma chérie... l'apaisa Hoywe tout en s'inquiétant de la panique qui transparaissait dans le ton de sa fille. De qui parles-tu ?

— Dam, l'ambassadeur touk, où est-il ? Dis-moi que je ne l'ai pas tué... Maman, réponds, je t'en prie !

— Il va bien, il est en pleine forme, la rassura celle-ci, déçue par le soulagement évident que ses paroles apportaient à sa fille – « Par le Vert, il ne faut pas qu'elle l'aime... » Il est réveillé depuis hier midi. C'est le matin, maintenant – tu as dormi pendant une semaine...

— Et où est-il ? Il a fait son offre ? s'enquit la jeune femme, apparemment insatiable dans son désir d'obtenir des nouvelles de l'ambassadeur.

— Calme-toi, ma chérie... Il est en bas, dans la maison commune, avec sa sœur et ton père – et quelques gardes, évidemment. Il ne nous a rien proposé ; il voulait absolument attendre ton réveil. Il a passé l'après-midi d'hier à envoyer des messages aux troupes qui sont stationnées devant nos frontières – parce que ton ami l'ambassadeur avait prévu un grand déploiement de forces militaires au cas où il lui arriverait malheur... Tu le savais ? ajouta la reine pour tenter de deviner à quel point le Touk avait gagné sa fille.

— Et pourquoi me l'aurait-il dit ? rétorqua celle-ci, un peu froissée, mais aussi de plus en plus honteuse d'avoir affiché son affection. Nous n'en avons jamais parlé – j'ai contribué à lui faire passer un voyage agréable et paisible ; c'était ma mission, Luxay ne te l'a pas expliqué ? Enfin... il a été tranquille jusqu'à Vieille-Souche... Je l'ai empoisonné, maman ! Je suis tellement stupide...

— Cette histoire est derrière nous, ma chérie, reprit plus doucement la reine. Ce sont des Liseurs renégats qui ont voulu attenter à sa vie par ton intermédiaire. Tu aurais pu être moins naïve, bien sûr... Mais nous avons l'habitude de faire confiance aux Liseurs ; je pense que de nombreuses personnes auraient pu se laisser manipuler comme

tu l'as été. L'ambassadeur ne semble pas te tenir rigueur de cet accident – nos négociations n'en souffriront pas, je te rassure...

— Je veux lui parler, exigea la jeune femme. Tu dis qu'il est dans la maison commune ?

— Vima, je te rappelle que tu as quitté le sentier et les villages, la raisonna fermement Hoywe. Tu es arrivée au Centre ; ici, tu es la fille du couple royal. Tout le monde te connaît et regarde ce que tu fais. Tu dois respecter les convenances... Et l'une d'entre elles veut que tu ne sois pas l'amie d'un ambassadeur dont le peuple a voulu nous envahir – dont l'armée menace nos frontières en ce moment même ! Je n'arrive pas à croire que je doive te l'expliquer !

« Bien sûr, se désola Vima. Bien sûr, ma mère a raison. Je me suis fait croire que je pourrais échapper à ces contraintes pendant les quelques semaines qu'a duré le voyage... Dam... Qu'il fasse son offre et qu'il reparte au plus vite! Je ne pourrai pas supporter longtemps qu'il soit si proche sans le voir... » De son côté, la reine observait sa fille en tentant de cacher son propre désarroi ; la jeune femme était amoureuse, sans aucun doute. Vima l'inaccessible, qui repoussait tous ses prétendants... Comment cet étranger avait-il réussi son coup ? « Par le Vert, qu'au moins elle ne soit pas enceinte... »

— Tu as raison, maman, convint enfin cette dernière d'une voix qu'elle voulait égale, mais qui tremblait légèrement. La vie à l'orée du Berceau m'a fait oublier mes manières... Mais je t'assure que je n'ai jamais manqué à mon devoir. Je n'ai à rougir de rien, conclut-elle d'un ton plus résolu, alors que sa mère essuyait une larme qui coulait doucement sur sa joue.

— Je n'en doute pas, ma chérie, la réconforta Hoywe. Tout ceci sera bientôt fini, et tu pourras te reposer aussi longtemps que tu le voudras... Pour le moment, contente-toi d'assister aux négociations avec le reste de la famille. Je vais informer l'ambassadeur de ton réveil.

— Comment a-t-il réagi ? s'enquit tout de même la jeune femme en tentant de cacher l'espoir dont sa question était teintée. Je veux dire... quand il a fini par comprendre qui j'étais ?

— À son réveil, il s'est montré un peu... familial avec toi, pendant que tu dormais, se contraignit à expliquer la reine. Mais rassure-toi, je l'ai chassé de ta chambre pour de bon... Il m'a semblé devenir plus sérieux, quand il a su ton identité. Il a abandonné son petit air suffisant – par le Vert, ces Touks sont insupportables ! S'il s'était fait des idées, j'ose imaginer qu'il a commencé à retrouver son bon sens !

— J'ose l'imaginer, oui, répondit Vima telle une somnambule. Maman, je voudrais lui transmettre un message... Tu as de quoi écrire ?

— Ne te fatigue pas, ma chérie ; je m'acquitterai moi-même de ton message pendant que tu mangeras un peu.

— Eh bien... hésita la jeune femme. Dis-lui que je m'excuse de tout cœur de lui avoir offert ces bonbons. Je me faisais une fête de lui faire plaisir – je ne lui ai jamais voulu de mal. Demande-lui de convaincre Yal d'accepter de me laisser l'aider à punir ces Liseurs ! Et de me pardonner de l'avoir si mal protégé...

— Je le lui dirai, ma chérie... répondit Hoywe, désolée qu'il semble y avoir une telle complicité entre sa fille et les deux Touks. Maintenant, descends donc dans ton ancienne chambre ; je t'y ferai porter un bon repas. Tu pourras y faire ta toilette et mettre quelque chose de plus séant qu'une vieille tunique poussiéreuse et à moitié décousue... L'attente a assez duré ; je vais exiger de l'ambassadeur qu'il nous fasse son offre dès que tu seras prête.

— Alors je me dépêcherai... conclut Vima, contrite. À bientôt, maman.

En voyant sa fille se diriger d'un pas mal assuré vers la plate-forme, l'air abattu, Hoywe se sentit cruelle ; elle avait tant appelé de ses vœux l'arrivée d'un soupirant qui enflammerait Vima, et voilà qu'elle s'amusait à remuer le couteau de l'impossibilité dans la plaie qu'était devenu le cœur de sa propre fille.

Mais elle se ressaisit aussitôt ; la situation était difficile, mais la vie était ainsi. On ne faisait pas toujours ce que l'on voulait. La reine pourrait redevenir une mère aimante et apporter son soutien à sa fille dès que le poison touk aurait repris le chemin de la sortie.

Chapitre 52

Vima avait le cœur serré et le corps comprimé dans une longue robe de tissu de fil bleu, presque diaphane. Contrairement à son habitude, elle avait coiffé ses cheveux courts. Après les avoir soigneusement lavés, elle les avait enduits d'un gel végétal pour leur donner du lustre et faire ressortir leurs reflets blond blanc, et y avait piqué une fleur de la couleur de ses yeux. Pour ces négociations au cours desquelles se jouerait le sort du Berceau, les représentants de la sauvegarde de la civilisation devaient éblouir les barbares venus à leurs portes. L'air de majesté que devaient prendre tous les Centrés présents contrastait avec la modestie et la simplicité de leur mode de vie de tous les jours, mais il leur fallait inspirer le respect et garder leur dignité.

Pour cette raison, la rencontre aurait lieu à la cime de l'arbre maison du couple royal ; après l'Arbre, c'était le plus haut du Centre. En ce début d'après-midi, le soleil y tapait dur. Heureusement, il était bien fourni et en bonne santé ; on trouvait à son sommet de grandes pousses feuillues qui dispensaient une ombre aussi rafraîchissante que celle d'une fougère parasol. Les négociations ne devraient donc pas tourner au désavantage des Centrés, habitués à l'ombre, en raison du rayonnement ; celui-ci n'aurait toutefois pas nui aux Touks, rompus à la vie sous la tente dans la plaine, en plein soleil. Fado avait choisi une zone particulièrement ombreuse pour y recevoir l'ambassadeur des Touks ; cette cavité s'était formée à un embranchement et épousait naturellement la forme d'une petite agora. Plusieurs siècles auparavant, des couples royaux y avaient envoyé des artistes pour en façonner l'écorce, alors encore tendre, afin de l'orner de motifs à la gloire des Amis et du Berceau. Un étranger pénétrant dans ce lieu ne pourrait que sentir le poids des siècles d'histoire du Centre et son importance essentielle pour tous les peuples issus des Amis, pour tous les survivants de l'Après.

C'était du moins ce qu'espéraient les membres de la famille royale, rassemblée d'un côté de l'agora, attendant l'arrivée de l'ambassadeur. Vima avait choisi de se placer devant sa mère, sur un nœud au-dessous d'elle : la proximité de cette dernière l'aiderait à se contenir, si les discussions la rendaient trop émotive... Car elle tentait désespérément d'abandonner ses espoirs au sujet de Dam. Adax s'était assis à ses côtés, devant Fado. Meïamali lui avait sans doute parlé de ses tourments, car il lui souriait d'un air compatissant – il l'avait d'abord serrée très fort dans ses bras, avant de lui affirmer son amour et de lui promettre qu'ils prendraient bien soin d'elle, Meïa et lui... Celle-ci était d'ailleurs la personne qui manquait le plus à la botaniste. Pourtant, elle ne l'avait même pas vue depuis son réveil : la petite femme aux cheveux noirs avait dû faire face à des obligations familiales – par le Vert, elle avait mis au monde cette nuit le nouveau Grand Ami, comment était-ce possible ? –, alors que Vima avait subi ses propres contraintes... De toute façon, il était hors de question que la compagne d'Adax assiste aux négociations ; dans cette atmosphère tendue, tous auraient trop à perdre si elle s'emportait.

Fado, quant à lui, semblait se recueillir. Il tenait la main de sa femme, dont les émotions contradictoires se lisaient sur son visage.

Tous se raidirent en entendant la plate-forme arriver au sommet. L'ambassadeur touk en descendit le premier, grave et concentré, Yal sur les talons. Pour une fois, la guerrière avait abandonné sa lance à pointe de métal... et elle ne semblait pas savoir quoi faire de ses mains, en son absence. Si Vima prit garde de ne pas regarder Dam, elle put tout de même voir du coin de l'œil qu'il avait mis des vêtements neufs et propres, parfaitement ajustés – et même à la mode du Centre.

— Je m'excuse de vous déranger chez vous, articula-t-il solennellement dans le silence ambiant. Je viens à vous en tant qu'ambassadeur de mon peuple pour présenter une offre de paix durable au couple royal.

— Tu ne nous déranges pas, mon ami, répondit Fado tout aussi cérémonieusement. Approche-toi, je t'en prie, et assieds-toi près de nous, le temps que nous te servions à boire.

Adax se leva pour verser un grand gobelet d'eau tiède à Dam et à sa sœur ; il leur donnait l'hospitalité minimale, une bienvenue de convenance. Ceux-ci s'assirent dans l'agora, à seulement quelques pas devant le couple royal, et à la même hauteur, cela va sans dire. « Je veux te parler seul à seule », souffla le Touk à Vima en passant près d'elle, alors que celle-ci détournait les yeux pour lui cacher son émoi. Puis le frère et la sœur prirent le temps d'ingurgiter leur boisson, avant d'aller rendre les récipients à Adax et de reprendre place. Les barbares avaient bien étudié le protocole de visite, apparemment ; maintenant, les discussions sérieuses pouvaient commencer.

— Tu dis que tu viens nous présenter une offre de paix, commença Fado, car il était le roi. Pourtant, nous, les Centrés, ne sommes en guerre contre personne. Nous vivons déjà en paix avec tout le monde – scellons-la donc simplement, et soyons toujours amis.

— Mon peuple a permis que rien ne trouble votre tranquillité, répondit Dam avec aplomb. Vous ne vous faites pas de souci à propos du Dehors, car nous y vivons et nous en assurons la sécurité. Je ne crois pas que vous, les Centrés, soyez bien au fait de ce qu'on peut trouver aux limites du monde connu. Nous, les Touks, sommes allés aussi loin que possible – et, après y avoir vu ce que nous y avons vu, nous en sommes revenus pour consolider nos positions. Sachez que le Berceau est le cœur de l'étendue que nous défendons. Nous sommes vos protecteurs depuis de longues années, malgré tout le mal que vous pensez de nous. Mais nous ignorons ce qui se passe dans la forêt, ce qui constitue pour nous une faiblesse inacceptable... D'autant plus que le Centre déstabilise constamment le territoire sur lequel nous veillons depuis des générations : il y a trop longtemps que la Sève coule librement de chez vous jusque partout dans le Dehors – elle y cause de nombreux problèmes, car personne n'en est responsable. Il est temps que nous

nous entendions sur les conditions de la paix – maintenir le statu quo ne vous permettra bientôt plus de vivre en paix, car les troubles ne pourront que s’aggraver au fur et à mesure que la population du Dehors grandira. Il est temps de redresser la situation ; nous avons été suffisamment patients.

— Tu parles du Dehors et de la Sève ; c’est donc celle-ci qui intéresse ton peuple, et non le Berceau lui-même ? Les Touks sont les bienvenus : vous pouvez revenir chercher la Sève, comme tous les autres peuples issus des Amis. Ainsi, nous conserverons la paix.

— Nous vivons sans Sève depuis seize ans ; non, nous n’utilisons jamais celle que nous confisquons aux autres peuples, insista l’ambassadeur devant l’air incrédule des Centrés assis devant lui. La Sève en elle-même ne nous intéresse pas ; seul son contrôle nous importe. Je viens en ami ; l’heure est venue de se donner la main et de cohabiter, plutôt que de vivre séparément en s’ignorant mutuellement. Ainsi nous, les Touks, pourrons veiller à la sécurité de tous et vous, les Centrés, pourrez continuer de vivre comme vous l’entendez – presque comme avant.

— Cohabiter ? reprit le roi en fronçant les sourcils. Tu parles de paix et d’amitié, mais tu affirmes dans la foulée que tu veux contrôler la Sève ; mais la Sève est le Centre, et le Centre est la Sève. Elle a toujours coulé librement pour ceux dont les intentions sont pures – car c’est ainsi que nous sommes. Vous laisser la mainmise sur la Sève serait trahir ce que nous sommes, ce qui nous a sauvés lors de la nuit de l’Après. En quoi cette prise de possession se distinguerait-elle d’une invasion des tiens ? Qui sont d’ailleurs déjà en position de nous envahir, si tu me forces à le souligner.

— Je pourrais te répondre que l’attaque dont ta propre fille a été victime, parce qu’elle m’accompagnait, prouve bien que vous devriez surveiller la circulation de la Sève, repartit Dam sans que son habituel sourire ironique se pose sur ses lèvres ; mais je ne le ferai pas. Je ne te dirai pas non plus que vos Liseurs prennent trop de place, ici, et que le Centre est en train de se scléroser et de s’isoler du reste du monde... Vous pouvez bien vivre comme vous le souhaitez. Mais je peux t’informer que la Sève cause des dommages, dans le Dehors. Qu’elle est une source de danger parce qu’elle est trop convoitée et qu’elle peut potentiellement donner trop de pouvoir à des gens mal intentionnés. Quelle est employée comme une arme ! Et que l’attentat dont j’ai été la cible ne m’a pas surpris, car ceux qui la désirent par intérêt sont prêts à tout pour y avoir accès. L’ancien chef le savait, lui aussi ; il s’y est simplement mal pris pour régler le problème. Les troupes touks à vos frontières ne vous menacent que parce qu’on a craint pour ma vie ; elles n’attaqueront pas si mon offre est acceptée – et si je ressors d’ici vivant, naturellement. Je le répète, je viens en ami ; il n’a jamais été prévu que notre armée vous inquiète ainsi.

— Tu parles des dangers de la Sève, intervint Hoywe, mais elle est la vie ! Elle est le Sang des Amis, ceux-là mêmes qui ont fondé ton peuple, Touk. Quel danger peut-elle

présenter ? Ne cherches-tu pas plutôt un prétexte pour t'emparer du pouvoir dans le Centre ainsi que de la Sève ?

— Les Centrés ne sont pas de si grands voyageurs pour te faire rapport de tout ce qui se passe réellement dans le Dehors, reine, répondit l'ambassadeur en regardant son interlocutrice, qui rougit sans pouvoir dissimuler son embarras. Il y a des choses que tu ignores. La Sève se raréfie alors qu'on s'éloigne du Centre ; elle est l'objet de toutes les convoitises, et son coût se calcule en vies humaines et en sacrifices que nous, les Touks, ne pouvons tolérer. Et tout cela pourquoi ? Cette supposée sagesse nous semble bien chèrement payée... Savais-tu, ma reine, que la Sève est une arme redoutable pour exercer un chantage ? Et que des lignées se sont éteintes, faute de descendance, parce que des profiteurs malintentionnés se sont arrangés pour faire boire de la Sève aux femmes grosses de la famille ? Une seule gorgée suffit pour arrêter le développement humain d'un enfant dans le sein de sa mère et le faire naître Ami. Plus ou moins asexué selon le stade de la grossesse, mais Ami tout de même dans son besoin de Sève. Tu affirmais hier que La-Pousse est le premier Ami à naître depuis des siècles. Je te dirai plutôt que c'est le premier à avoir survécu, car ils ont été nombreux à périr, dans le Dehors ! J'ai moi-même été témoin d'une telle tragédie, et ma famille n'est pas la seule à avoir connu ce drame. Le cri d'un Ami qui meurt à la naissance ne s'oublie pas, je t'en donne ma parole. Nous contrôlerons la circulation de la Sève – ou il n'y en aura plus.

— C'est impossible ! objecta la reine, qui ne voulait pas croire les horreurs qu'elle venait d'entendre. Nos Liseurs nous assurent des bonnes intentions de chaque personne à qui on accorde la permission de remplir son réservoir de Sève ! Comment...

Mais elle se tut, car même en refusant d'envisager les dangers de la Sève, elle devait admettre que les visiteurs venus en chercher n'étaient qu'un maillon de la longue chaîne de sa distribution – ceux qui voulaient l'utiliser à mauvais escient n'avaient pas à se la procurer directement à l'Arbre, évidemment...

— Tu dis que les Touks veulent la mainmise sur la Sève, mais tu viens d'évoquer la possibilité qu'il n'y en ait plus, reprit Fado. Est-ce là ce que vous désirez vraiment ? La détruire ? Quelles sont les réelles intentions des tiens ?

— Je répète que nous voulons vivre en paix avec vous, répondit l'ambassadeur. L'offre dont je suis porteur ne changera pas votre mode de vie ou votre existence de façon radicale ; du moins, je l'espère. Nous souhaitons unir notre destinée à la vôtre, en quelque sorte. Nous acceptons que la Sève continue de couler, si nous arrivons à nous entendre – c'est ce que je souhaite, personnellement ; j'ai pris le risque de venir ici pour vous en convaincre. Mais si c'est la guerre, la Sève sera détruite à jamais. Cela, nous l'avons appris de Grand Ami. Ma présence constitue notre réponse aux paroles qu'il a adressées à notre ancien chef, il y a seize ans.

— Qu'a dit Grand Ami ? osa demander Vima d'une petite voix, espérant obtenir enfin la réponse qu'elle attendait.

— Il a dit que nous avions amplement la force nécessaire pour brûler ou raser le Berceau, pour le rayer de la carte du monde, répondit doucement Dam en fixant ses yeux noirs et brillants sur ceux de son interlocutrice, qui en frissonna jusqu'à la moelle des os. Mais il a ajouté qu'il nous était impossible de le conquérir par la force, que seul l'amour nous permettrait de gagner la forêt. Quand notre chef lui a demandé ce qu'il voulait dire par là, Grand Ami a répondu qu'il n'était pas encore temps. Notre chef a su que le géant disait vrai, même s'il ne comprenait pas toute la signification de ses paroles. Et comme il ne voulait pas détruire le Berceau de l'humanité, il a fait demi-tour avec son armée. Tu vois que nous n'avons jamais voulu vous faire de mal ; je suis ici pour nouer une amitié avec ton peuple...

— Tu nous menaces donc de destruction en exigeant la mainmise sur le trésor dont le Vert nous a donné la sauvegarde et qui fait notre identité, tout en parlant d'amour et d'amitié ? s'impatienta Hoywe, qui sentait qu'elle n'avait plus prise sur la situation.

— J'aimerais bien comprendre... la coupa Adax. (Vima en ressentit un immense soulagement, car elle voyait avec crainte que Dam reprenait peu à peu son air ironique; rien pour calmer le jeu.) Si tu permets, ambassadeur... Tu m'arrêtes si je me trompe, d'accord ?

— Avec plaisir, répondit ce dernier, apparemment heureux de changer d'interlocuteur.

— Alors, c'est la Sève ou la guerre. J'ai bien saisi le principe ?

— Oui.

— Je me rends compte que ton peuple subit certains inconvénients dont le mien n'avait pas la moindre idée. Mais ce que je voudrais comprendre, c'est la façon dont les tiens pensent pouvoir contrôler la circulation de la Sève... avec amour et amitié, par-dessus le marché ! Je suis un homme raisonnable. Si tu l'es aussi, nous pourrions probablement nous entendre.

Hoywe fit un mouvement brusque, mais Fado lui posa doucement la main sur le bras pour lui signifier de ne pas intervenir. « La-Pousse dit que l'ambassadeur croit sincèrement en la valeur de son offre... Les temps changent, ma chérie, laisse notre fils parler... », lui murmura-t-il à l'oreille.

— Nous avons établi une base tout près de l'entrée Sud, de l'autre côté des montagnes, commença l'ambassadeur ; vous l'aviez certainement deviné. Nous commencerons par déplacer les gens qui y sont installés pour fonder un village touk rattaché à La Porte du sentier Sud. Au fil des ans, nous bâtirons de telles agglomérations à toutes les entrées du Berceau afin de contrôler de plus en plus étroitement le transit de la Sève. Nous placerons aussi un poste au pied de l'Arbre, évidemment. Au début, nous

ne ferons que prendre en note le nom des visiteurs et la quantité de Sève obtenue, afin d'assurer un suivi ; nous ne souhaitons pas brusquer les gens... Mais, peu à peu, nous resserrerons notre surveillance. Nous n'empêcherons personne de boire la Sève dans une maison de Liseurs. Quiconque s'y rendra sera libre d'y passer tout le temps qu'il voudra... Mais la Sève ne circulera plus librement à l'extérieur du Berceau. D'ici quelques années, les visiteurs devront présenter un permis obtenu dans une maison de Liseurs de leur patrie pour repartir avec de la Sève. Tous devront déclarer la quantité qu'ils emportent, puis en rendre compte en quittant la forêt et en rentrant chez eux. On les forcera à la remettre à une maison de Liseurs reconnue. La vente de Sève sera proscrite et son échange, surveillé de près. Les Liseurs pourront continuer d'en boire jusqu'à plus soif, s'ils le désirent, pourvu qu'ils le fassent dans l'une de leurs maisons. Nos mesures ne changeront presque rien à la vie du commun des Centrés, puisque les gens ordinaires ne consomment pas de Sève de toute façon... Quant au reste de votre administration, elle ne nous regarde pas – vous pourrez continuer de régner et de vivre comme il vous semble bon de le faire. Pas de tribut, pas de soumission.

— Ce que tu proposes ne modifierait pas le mode de vie de la plupart des gens, c'est vrai, acquiesça Adax alors que Hoywe commençait à trépigner ; mais crois-tu vraiment que la population accepterait de voir pousser des villages touks près de chacune des Portes ? Qu'elle tolérerait que des étrangers gardent l'Arbre ? Tu t'es rendu au Centre avec ta troupe de comédiens sans soulever la colère populaire, et je t'en félicite ; mais ce que tu expliques là, c'est tout autre chose...

— J'en suis conscient, répondit l'ambassadeur, qui semblait apprécier le sens pratique du fils du couple royal. C'est pourquoi notre offre comporte deux volets. D'abord, vous acceptez de nous céder le contrôle de la Sève. Ensuite, et c'est selon moi le plus important, vous travaillez de concert avec nous afin d'apaiser les tensions de nos relations et de favoriser l'union de nos peuples... Nous sommes tous issus des lumières des Amis ; nous, les Touks, ne l'avons jamais oublié. Il est temps d'abandonner nos querelles et de cohabiter réellement. Nous sommes prêts à promettre de ne jamais répéter les menaces du passé, si vous affirmez publiquement comprendre les raisons pour lesquelles nous désirons la mainmise sur la Sève et approuver notre contrôle. Votre peuple et le mien ne demandent qu'à tourner la page... L'amitié est possible entre nous : je le sais par expérience et je l'ai observé pendant notre voyage. Pour encourager des relations cordiales, nous vous enverrons, au fil des mois, de jeunes Touks sans compagnon, hommes et femmes. Ils remonteront un sentier vers le Centre et ressortiront peut-être par un autre chemin ; mais je crois que la grande majorité d'entre eux auront pris compagne ou compagnon en cours de route. Saviez-vous que la plupart des comédiens de mon escorte souhaitent rester ici, car ils ont trouvé l'amour dans l'un ou l'autre des villages que nous avons traversés ? Vos visiteurs seraient plus nombreux à s'établir chez vous s'ils n'étaient pas pour la plupart des gens trop âgés pour fonder une

famille... Les jeunes femmes ne vous visitent pas, elles ne veulent pas rester coincées pendant de longues semaines dans vos maisons du Sang ! Ne voyez-vous pas que vos vieilles traditions empêchent le renouvellement de votre peuple ? Mais c'est une autre affaire ; vous pourrez conserver toutes vos règles, si cela vous amuse... Nous inviterons aussi tous les Centrés qui le désirent à voyager en pays Touk, en espérant qu'ils s'y fixent aussi. Les nôtres ne porteront pas atteinte à vos coutumes, mais ne les adopteront pas nécessairement – nous, les Touks, ne troquons pas, car nous préférons les devises ; et nous ne donnons pas non plus le Sang... Bien sûr, le peuple du Berceau changera et se métiçera au contact du nôtre – mais cette évolution sera probablement graduelle et ne devrait pas susciter trop de protestations. Peu à peu, vos Liseurs pourront retourner contempler les murs de leurs maisons, car ils n'auront plus à passer leurs journées à arbitrer des trocs ou à apparier des jeunes et leurs aînés... En ce qui me concerne, je les laisserais boire tranquillement de la Sève à satiété, tant qu'ils ne tentent d'assassiner personne...

« Est-ce donc ce qu'il avait en tête depuis le début ? » pensa Vima en sentant la chaleur se répandre dans son corps. « Il pense que nous pourrions être ensemble pour contribuer à la paix ? Mais je reste la fille du couple royal ; pourrais-je vraiment prendre un Touk comme compagnon ? Peut-être dans quelques années... »

— J'éprouve de la difficulté à accepter ce que tu nous proposes, dit Fado après avoir échangé avec Hoywe un regard entendu ; mais je suis vieux et réticent au changement. Cela me fait mal au cœur d'envisager la perte des traditions qui ont mené à notre survie... Mais si vraiment les temps changent, comme même Grand Ami le disait, j'imagine que nous sommes prêts à accueillir de nouveaux habitants qui bousculeront toutes nos habitudes, même les plus sacrées. De toute façon, c'est ton offre ou la guerre ; tu ne nous laisses pas tellement le choix ! Ton scénario ne me paraît toutefois pas très réaliste, permets-moi de te le dire. Ton idée de mainmise sur la circulation de la Sève me semble utopique... Et ce que tu qualifies d'union ne se réalisera probablement pas comme tu le penses. Malgré notre désir de paix, intégrer quelques Touks par-ci par-là dans notre population ne fera pas avaler plus facilement aux gens votre présence aux Portes et à l'Arbre...

— Peu importe ce que toi et moi lui dirons, le peuple ne nous accueillera pas à bras ouverts si nous nous établissons en nombre au bout de tous les sentiers... et surtout si nous gardons l'Arbre, convint l'ambassadeur, plus grave que jamais. D'où la dernière partie de notre offre. Les Centrés auront besoin d'une preuve de notre volonté commune de réconciliation et de coopération. Il faudra leur donner un exemple concret qui leur permettra de changer l'opinion qu'ils ont de nous. Nous devons leur démontrer la possibilité d'un avenir différent pour qu'ils oublient le passé et se permettent de nous

accueillir comme faisant partie des leurs, sans craindre de nous céder l'Arbre... Il leur faudra un modèle pour ces temps nouveaux.

Alors que l'ambassadeur hésitait à poursuivre, tous étaient suspendus à ses lèvres. Après avoir pris une grande inspiration, il finit par reprendre la parole :

— C'est pourquoi... C'est pourquoi le chef touk désire sceller lui-même l'union de nos peuples en prenant pour compagne la fille du couple royal.

Un abîme venait de s'ouvrir sous les pieds de Vima, et elle y avait été projetée ; le souffle lui manqua. Elle se sentit s'évanouir, mais revint de son vertige grâce à son frère, qui lui avait saisi la main ; elle baissa la tête vers ce contact salvateur et ne quitta plus des yeux les doigts d'Adax, se concentrant sur chaque petit pli de peau et chaque poil blond pour ne pas être emportée par le tourbillon qui venait de se déchaîner autour d'elle – et en elle. Hoywe s'était levée d'un coup, ainsi que Fado ; celui-ci fit un geste apaisant à la reine, qui se rassit avant de raisonner avec l'ambassadeur :

— Ton chef est mal informé, Touk. Il ne lui servirait à rien de prendre notre fille pour compagne ; le pouvoir n'est pas héréditaire, chez nous. Sa demande dépasse les limites de la bienséance, en plus de ne rien lui apporter. Va lui transmettre cette réponse, puis reviens avec une nouvelle offre.

— Nous savons que Grand Ami choisit les couples royaux et que leurs enfants n'ont pas plus de chances que quiconque de se voir accorder cet honneur, si ce n'est qu'ils ont déjà l'habitude du pouvoir, répondit Dam sans se démonter – mais sans oser regarder Vima. Quant à la fille du couple royal, il est de notoriété publique qu'elle ne ressent aucun intérêt pour le pouvoir et qu'elle a même choisi de quitter le Centre afin de mener une vie ordinaire et anonyme. Voilà qui fait encore la preuve de notre absence de convoitise pour le trône du Centre ; nous ne voulons que la mainmise sur la Sève. Et, pour l'obtenir, nous devons nous rapprocher rapidement de vous, nous faire accepter. L'union du chef touk et de votre fille frappera l'imagination et enverra un message aux Centrés et aux gens du Dehors – le pouvoir politique réel de cette alliance importe peu.

— Chez nous, on ne marchande pas les femmes comme des objets, Touk, intervint alors Adax d'un ton calme, mais amer. Ma sœur prendra le compagnon de son choix ; ni toi ni moi ne déciderons pour elle.

— J'en suis conscient, reprit l'ambassadeur. Mais je connais assez Vima pour savoir qu'elle fait toujours passer le bien des siens avant son propre bonheur. Je suis certain qu'elle fera le bon choix – mais je veux d'abord lui parler en privé.

— Lui parler en privé, cela fait aussi partie de ton offre qu'on ne peut refuser ? tonna Hoywe, dont les yeux luisaient d'une colère mal contenue.

— Bien sûr que non, reconnut Dam en laissant transparaître son malaise. Je voudrais lui parler seul à seule, mais je le demande comme une faveur ; je sais que...

— Combien de temps ? le coupa Vima en se levant, la gorge nouée. De combien de temps est-ce que je dispose pour décider si je vais déclencher une guerre ou me vendre à un homme que je déteste déjà ?

— Vima... chuchota presque le Touk d'une voix étranglée. Je t'en prie, laisse-moi t'expliquer...

— Alors je tâcherai de réfléchir rapidement pour que tu partes d'ici au plus vite.

La jeune femme fila vers la plate-forme en esquivant les deux Touks. Quand l'ambassadeur tenta de l'arrêter, il se trouva plutôt face à son frère ; et Adax était autrement plus grand et plus costaud que lui. Alors que Yal bondissait pour s'interposer entre les deux hommes, Dam recula et calma la guerrière d'un geste apaisant.

— Laisse ma sœur tranquille, siffla Adax. Tu lui as fait assez de mal comme ça... Je crois que tu devrais retourner dans tes quartiers, maintenant. Tu auras bientôt ta réponse et tu pourras rentrer chez toi pour de bon.

— Je l'aime, avoua l'ambassadeur d'une voix si basse que seul Adax l'entendit. Si tu l'aimes aussi, convaincs-la donc de venir me parler.

Mais le pâle géant se contenta de jeter un regard furieux à l'étranger et de rejoindre ses parents, qui avaient bien besoin de son calme. Voyant cela, l'ambassadeur et la guerrière redescendirent attendre la suite dans leur chambre.

Chapitre 53

Tout le monde semblait vouloir respecter son désir d'avoir la paix. Vima passa donc le reste de la journée à regarder les murs de sa chambre, grignotant du bout des lèvres les provisions que lui avait apportées Hoywe – sa mère était opiniâtrement restée sur la plate-forme, devant sa porte, jusqu'à ce que celle-ci s'entrouvre enfin et permette le passage du petit panier de victuailles. Mais la jeune femme ne laissait entrer personne. Et surtout pas Yal, qui, quelques heures plus tôt, avait osé descendre de la cime, où elle était hébergée avec son frère, pour tenter de lui parler :

— Petite sœur, avait-elle chuchoté, c'est Yal ! Ouvre-moi !

— Je veux être seule, avait répondu Vima. Et cesse de m'appeler comme ça, tu sais bien que c'est ridicule !

— Petite sœur, avait répété obstinément Yal, il faut que tu acceptes de lui parler. Monte avec moi, je t'en prie !

Mais la Centrée n'avait plus donné de réponse et s'était assise dans un coin jusqu'à ce que la femme touk s'en aille enfin, après d'interminables minutes de vains appels. Comment Yal avait-elle réussi à se faire tolérer si longtemps par le garde qu'avait laissé Hoywe ? Heureusement, elle avait tout de même fini par partir, et Vima s'était remise à baigner dans son malheur. La botaniste passa la nuit à ruminer son chagrin lors de ses innombrables réveils.

Au matin, Fado vint la voir. Malheureusement, il n'avait pour elle aucune solution miracle, aucun tour de magie qui ferait disparaître sa peine ; elle n'était plus une enfant, et il n'était plus son héros... Le visage soucieux de son père lui rappela les quelques semaines qu'avait duré la première menace d'invasion. À ce souvenir encore si vivace, Vima frissonna de peur, comme elle le faisait toujours – les lance-flammes, les guerriers dont les armes de métal brillaient sous le soleil ardent de la plaine ; ils étaient tellement nombreux et menaçants... Qui était-elle pour soumettre encore une fois ses compatriotes à un tel danger ? L'ambassadeur – Dam – l'avait dit ; les Touks pourraient détruire le Berceau, si l'envie leur en prenait. Ils voulaient la Sève – ils voulaient qu'elle, Vima, devienne la femme de leur chef. Ce dernier sacrifice était plutôt mince, à l'échelle du Berceau ; une seule personne devrait aller à l'encontre de sa volonté pour que tout un peuple soit laissé en paix... La jeune femme annonça donc à son père qu'elle avait l'intention d'accepter l'offre de l'ambassadeur ; elle prendrait le chef touk pour compagnon.

Fado enlaça sa fille en maudissant les Touks et leur ambassadeur ; il s'excusa de ce que son propre rôle de roi la force ainsi à servir de monnaie d'échange pour sceller la paix avec ces barbares rétrogrades... Mais Vima l'assura que tout irait bien, qu'elle

survivrait à cette épreuve – d’ailleurs, cet idiot de chef touk n’avait aucune idée des misères qu’elle prendrait un malin plaisir à lui faire.

Une fois sa décision prise, elle éprouva un certain soulagement – au moins, elle savait ce qui l’attendait. Le temps des amourettes était bel et bien terminé pour elle. Tant pis si elle n’avait pas su profiter de la vie auparavant. La jeune femme ressentit alors un besoin impératif de voir son amie Meïamali. Depuis le temps qu’elle en rêvait – et avec tout ce que sa belle-sœur venait de vivre ! –, il fallait qu’elle retrouve la meilleure amie de son enfance. Alors que son père venait de sortir, elle quitta sa réclusion volontaire pour prendre un peu l’air de la forêt.

Elle trouva Meïamali assise tout près de l’immense pied de l’Arbre, au point le plus éloigné de la longue file des visiteurs venus remplir leur réservoir de Sève. La jeune mère, dont les cheveux d’un noir d’ébène étaient désormais aussi courts que ceux de la botaniste, était en compagnie de ses deux enfants. Ceux-ci abandonnèrent immédiatement le petit mobile qu’ils bricolaient à l’arrivée de leur tante pour lui sauter au cou en poussant des cris de joie. Leur mère les envoya chercher les cadeaux qu’ils avaient préparés pour leur visiteuse ; ainsi, les deux femmes bénéficieraient de quelques instants de paix pour parler tranquillement.

— Ma Mali, ma Lili ! s’exclama Vima en retenant ses larmes alors qu’elle prenait sa vieille amie dans ses bras et qu’elle la soulevait de terre, dans la passion de son étreinte.

— Ouille ! gémit la petite femme, endolorie en raison de sa toute récente épreuve, mais rendant tout de même avec force l’embrassade. Oh, ma petite Vima chérie ! Comme tu m’as manqué, j’avais tellement hâte de te voir !

— Ma mère m’a raconté ce qui t’est arrivé, reprit cette dernière en déposant enfin son amie. C’est inouï... Comment vas-tu ? Comment cela s’est-il passé ?

— Je vais bien, si tu peux le croire, sourit sérieusement la jeune mère. J’en suis encore un peu secouée, c’est vrai – je m’habitue peu à peu à notre situation... Tu ne peux pas t’imaginer combien il m’a été difficile d’abandonner mon bébé à la naissance ! Mais je viens ici tous les jours – en fait, je pense m’installer un petit patio à cet endroit même... Comme tu peux le voir, l’Arbre a déjà commencé à me faire pousser un banc. Je m’assois et je m’adosse contre l’écorce ; cela me donne l’impression de sentir un peu mon enfant, comme quand il pulsait dans mon ventre... Je sais qu’il perçoit aussi ma présence, mon amour pour lui. Mon père et mon homme m’accompagnent souvent, et mes deux grands parlent tous les jours à notre nouvelle petite branche, au travers de l’Arbre... D’ailleurs, Cazi et Mana ont bien hâte de rencontrer leur petit frère-sœur tout neuf ! En plus, ma petite Pousse nous donne très souvent des nouvelles. Même s’il ne peut pas lui parler directement, notre Ami en ressent assez pour nous assurer que tout se passe bien... J’ai l’impression d’être encore enceinte, d’attendre la naissance – sauf que ce n’est plus moi qui porte mon bébé. Au moins, je suis enfin redevenue moi-même.

— Tu étais vraiment une Liseuse, alors ?

— Oui, ma chérie. Et je peux te dire que je t'ai sentie arriver, tel un tourbillon d'émotions contradictoires ! J'aurais tellement aimé te soutenir – mais toi, tu dormais, et moi, je rêvais... Tu sais, j'ai toujours pensé que j'avais de grands appétits, mais tu n'étais pas en reste de désir pour ton beau brun...

Aussitôt ces dernières paroles prononcées, Meïamali regretta momentanément de ne plus boire la Sève ; comment avait-elle pu être si insensible aux sentiments de son amie ? Celle-ci n'avait pas besoin qu'on lui remue ainsi le couteau dans la plaie... Si ce qu'Adax lui avait raconté la veille était vrai, la jeune femme devait avoir le cœur brisé...

— Je suis vraiment désolée, s'excusa la petite étrangère, contrite ; je manque de délicatesse... Ton frère m'a tout raconté – c'est horrible, ce qui t'arrive.

— Ne t'excuse pas, ma Lili, la rassura Vima en essuyant une larme vite refoulée ; tu n'as pas à prendre de gants avec moi, tu le sais ! Tu es spontanée, et c'est ainsi que je te connais – et que je t'aime ! Je suis la seule à blâmer de ne pas avoir profité de la vie quand je le pouvais...

— Mais qu'est-ce qui t'en empêche ? la relança Meïamali, dont les yeux luisaient d'un nouvel éclat. Pour quelle raison ne pourrais-tu pas prendre du bon temps avec ton amoureux avant de jouer ton rôle de princesse sacrifiée ? As-tu connu beaucoup d'hommes, depuis notre dernière rencontre ? Ça fait bien deux ans qu'on ne s'est pas vues, non ?

La botaniste ne put que rougir en guise de réponse ; évidemment, son amie connaissait son inexpérience dans le domaine des plaisirs éphémères...

— Mais non, bien sûr que non, reprit cette dernière. Tu es partie du Centre trop jeune, et je ne connais personne d'autre que Nozu et toi, à La Porte ; c'est dommage, j'aurais aimé te présenter des gens intéressants... Pas question que ce chef barbare soit ton premier amour. Tu mérites de te faire cajoler par un homme qui saura te faire vibrer, et qui t'aime ! Tu sais, j'ai aussi lu l'ambassadeur, quand je buvais la Sève. Je m'intéressais surtout à toi, bien sûr, mais ses émotions irradiaient si fort que je les ai senties sans même le vouloir : il est fou de toi. Je n'ai pas besoin de te faire un dessin, Vima...

— Tu penses que je lui ferais ce plaisir, alors qu'il vient de me marchander pour son chef ? rétorqua la garde-frontière, surprise que son amie l'incite à sauter dans le lit de l'homme qui l'avait séduite avant de causer son malheur. Alors qu'il m'a trahie ? Jamais ! Je ne veux plus le voir de toute ma vie !

— Tout dépend du point de vue dont tu envisages la situation... Tu sais que tes parents et Luxay croient que Dam est le frère adoptif de son chef ? C'est mon homme qui me l'a dit, poursuivit-elle devant l'air ébahi de son amie. Il paraît que, chez les Touks, les

familles puissantes ont l'habitude d'adopter un orphelin pour chaque naissance... Tu prendrais bien ta revanche, il me semble, si tu plaçais ton homme dans une telle position...

— Ils ont tort, Dam ne peut pas être le frère du chef : que fais-tu de Yal ? Elle lui ressemble trait pour trait, et ils ont la même mère ! Tu crois que la famille du chef aurait adopté d'un coup le frère et la sœur ?

— Je pense que tu tentes de détourner la conversation, ma belle, sourit Meïamali, maligne. Frère ou pas, son importance est assez grande pour que le chef touk n'hésite pas à déployer son armée à la nouvelle de son malheur. Tu peux bien le mettre dans une situation délicate, avant de devoir subir son chef ! Je ne te dis pas que ta peine s'envolera, mais, au moins, tu seras satisfaite... et un peu vengée...

— Peut-être... répondit Vima, chez qui l'idée faisait son chemin. Mais s'il s'agit vraiment de son frère ou d'un proche, il ne voudra jamais me toucher. Il m'a fait la cour sans connaître mon identité ; c'est différent, maintenant, parce qu'il sait que rien n'est possible entre nous...

— Crois-moi, un homme est un homme, affirma d'un air énigmatique la petite femme aux cheveux noirs. Et celui-là ferait n'importe quoi pour te garder une nuit près de lui. Si j'étais à ta place, je sais que je me ferais plaisir.

Vima n'avait jamais vu les choses de cette façon ; elle qui regrettait tous les moments qu'elle aurait pu passer auprès de Dam, allait-elle laisser passer cette dernière chance ? Surtout que, une fois unie au chef touk, elle devrait oublier pour toujours la chaleur des mains de l'ambassadeur, la douceur de ses lèvres... L'idée même de faire l'amour avec un barbare inconnu lui inspirait un profond dégoût. Non, elle devait d'abord connaître un autre homme... Il ne pouvait s'agir de Nozu, non, surtout pas ! Elle voulait Dam, et personne d'autre... Et si elle pouvait en même temps se venger un peu de lui, qui l'avait séduite avant de la remettre à un autre, elle se sentirait peut-être mieux...

Voyant revenir les deux têtes foncées des rejetons de Meïamali, les deux amies durent interrompre leur machination. Et Vima fut reconnaissante de s'oublier en se plongeant dans l'examen de nombreux objets artisanaux tous plus colorés – et difficilement reconnaissables – les uns que les autres.

Chapitre 54

Il était tard. Vima n'en revenait toujours pas de ce qu'elle s'apprêtait à faire ; elle se dit qu'il était encore temps de renoncer à son projet, de rester sagement ici, dans sa propre chambre... Rien ne l'obligeait à sortir ainsi, avec sa petite larme de métal, pour se jeter dans la gueule du loup – car, cette fois, elle ne s'en sortirait pas intacte... Mais, après avoir vérifié que la légèreté de sa robe drapée ne mettait pas en péril la décence de son apparence, elle continua de marcher vers la sortie. Comme une somnambule, elle s'entendit déclarer au garde en faction devant sa porte qu'elle souhaitait passer la nuit chez son frère et sa belle-sœur, plus haut, et lui permettre de quitter son poste. Elle le laissa même descendre le premier, avant de monter à son tour sur la plate-forme et de commencer la longue ascension qui la mènerait à la plus haute chambre de l'arbre maison du couple royal, laquelle se trouvait juste sous la cime.

Arrivée en haut, elle tomba face à face avec Yal, qui regardait les étoiles sur le quai de la plate-forme.

— Tu sais te faire attendre, petite sœur, lança la guerrière avec un clin d'œil malicieux. Va, il est en train de mourir de tristesse. Je vais m'assurer que personne ne vienne vous déranger...

Vima ne put que rougir d'embarras – était-ce donc une coutume touk, pour deux frères ou des proches, que se partager une même femme ? Elle voulut redescendre et oublier son audace – Meïamali agissait sur de tels coups de tête, pas elle ; que faisait-elle ici ? –, mais Yal avait déjà ouvert la porte pour la pousser à l'intérieur. Il n'y avait plus moyen de reculer.

Mais la Centrée perdit toute envie de s'enfuir quand elle aperçut Dam, prostré dans un coin de la chambre, et que les yeux noirs du jeune homme s'écaraillèrent, à sa vue, de surprise et de joie. En un instant, il fut devant elle.

— Vima... commença-t-il à voix basse.

— Tais-toi, le coupa-t-elle d'un chuchotement. Je ne veux rien entendre. Si tu prononces un seul mot, je pars d'ici pour ne jamais revenir.

Alors elle fit glisser la robe de ses épaules et se retrouva nue et frissonnante devant lui. Celui-ci n'hésita pas une seconde et s'empara d'elle pour l'embrasser passionnément. Elle abandonna toute idée de vengeance dès l'instant où elle se donna corps et âme à ce profond baiser dont elle n'aurait jamais assez, alors que les mains de son compagnon parcouraient son corps dénudé en faisant fuser de chaque parcelle de sa peau de délicieux frissons de plaisir. Elle aurait voulu se fusionner avec cet homme qui la tenait enlacée, tant la force de son désir était irrésistible, tant le vertige qui se creusait dans son bas-ventre et se répandait dans tout son être réclamait qu'on le rassasie enfin.

Elle sentait Dam tout contre elle, dur et dressé ; seule une mince couche de tissu tendu les séparait – elle ne pouvait que se débarrasser au plus vite de cet obstacle dérisoire.

Elle finit par se dégager un peu du baiser de son amant, alors que celui-ci la tenait étroitement collée à lui, une main lui emprisonnant les fesses et un bras lui entourant le dos. Son désir s'attisa encore – si une telle chose était possible – lorsqu'elle se plongeait dans les yeux noirs du Touk, qui la dévorait du regard. Elle se mit aussitôt à défaire fébrilement les boutons de la tunique de l'homme, impatiente de caresser et d'embrasser enfin ce torse, qu'elle avait chastement lavé et flatté si longtemps auparavant, ainsi que cette ancienne et mystérieuse cicatrice, dont la vue seule lui faisait mal et qu'elle rêvait de guérir par un baiser... Ayant finalement libéré Dam de ce vêtement inutile, Vima se colla contre lui, sentant avec bonheur le contact de sa peau nue et chaude sur la sienne, s'enivrant de son odeur boisée, lui baisant la poitrine et les épaules, frémissant de bonheur à la sensation de ses lèvres chaudes et douces sur sa nuque, de son souffle rauque dans son cou...

Elle ne se braqua pas contre lui quand il la souleva de terre pour l'enserrer encore plus intimement, puis la déposer dans son lit : elle le voulait maintenant, pour elle et pour toujours ; elle ne pensait qu'à se donner à lui et à oublier le reste du monde. Lorsqu'elle sentit que l'homme glissait sa main entre ses cuisses pour toucher enfin l'épicentre humide et affamé de son désir hurlant, lorsqu'elle perçut sa langue et ses lèvres, qui s'étaient posées sur l'un de ses seins et qui en effleuraient légèrement le mamelon, décuplant le besoin qu'elle avait de lui, elle dut s'agripper à lui alors qu'un plaisir vertigineux montait de son bas-ventre. Dam la caressa doucement jusqu'à lui faire perdre le souffle en un éclair final de volupté qui la laissa pantelante, plus que jamais impatiente d'assouvir l'impérieux appétit qu'elle avait de son homme.

Vima fut reconnaissante de voir que son compagnon se débarrassait enfin de sa culotte, ce qu'il fit d'une seule main ; de l'autre, il lui enlaçait les doigts. Craignait-il que la jeune femme s'évapore s'il rompait le contact ? Pourtant, rien n'aurait pu lui faire quitter la chambre : elle n'était qu'attente de son amant. À la vue du sexe gonflé et lisse du Touk, elle se remit à lui embrasser les lèvres en l'attirant à elle ; il vint alors la recouvrir de son corps pour lui rendre son baiser avec feu et lui mouler les seins de ses mains.

Quelque chose céda en Vima lorsque Dam la pénétra ; une douleur sourde rayonna de son sexe alors que son amant s'y enfonçait lentement. Son corps et son âme étaient entièrement occupés par la présence grandissante du Touk en elle ; elle le sentait énorme dans son passage encore clos... mais elle ne voulait pas qu'il s'arrête, car, même s'il lui faisait un peu mal, elle se rassasiait enfin de lui, le percevant dans les profondeurs de son intimité. Elle ne put cependant s'empêcher de pousser de petits gémissements de douleur quand son homme accéléra la cadence en s'insérant toujours plus avant en elle ;

le jeune homme s'interrompt immédiatement pour plonger des yeux soucieux et attentifs, toujours aussi noirs et brillants de désir, dans ceux de sa compagne.

— Ça va, murmura celle-ci, viens, viens, je te veux... Doucement...

Alors Dam continua de la prendre délicatement, son visage tout près de celui de sa partenaire, ses yeux rivés sur les siens, à l'affût des moindres signes de malaise chez son amante – qui ne l'en aimait qu'encore davantage. Quand il fut entièrement en elle, il poursuivit son doux va-et-vient. Désormais familière de cette douleur, qui se transformait en un agréable engourdissement, Vima savourait la sensation de complétude qu'éveillait son homme chez elle, quand il la possédait. Il vint en elle en l'étreignant encore plus étroitement. Elle le sentit s'abandonner ; elle fut tellement émue en le voyant si vulnérable qu'elle en eut presque envie de pleurer – elle l'aimait, elle ne voulait jamais le quitter... Elle fit le vœu de ne jamais faire l'amour avec un autre homme que lui.

Les amants restèrent longuement enlacés avant de se dégager un peu pour se coucher l'un près de l'autre ; Vima ne put d'ailleurs se résoudre à se vider de son amoureux et l'emprisonna dans ses jambes entrouvertes. Il resta donc en elle, puisqu'elle avait besoin de sa présence. Mais la jeune femme fut de nouveau prise d'une envie de pleurer ; elle était venue à lui pour assouvir son désir, bien sûr, mais aussi pour se venger de lui, parce qu'il l'avait séduite, en le mettant dans une fâcheuse posture par rapport à son chef... Pourtant, en ce moment, Dam n'affichait pas le visage d'un homme abattu ou rongé par le remords ; au contraire, il souriait avec bonheur en la contemplant. Alors elle comprit.

— C'est toi... murmura-t-elle, encore incrédule. C'est toi ; depuis le début, c'était toi !

En guise de réponse, le Touk se contenta de sourire encore plus largement – non pas du coin des lèvres, mais franchement, avec un air de vraie satisfaction.

— Mais comment as-tu pu... Tu es complètement fou ! s'exclama la jeune femme. Allez, réponds-moi... tu sais que je ne m'en irai plus nulle part, sale Touk ! poursuivit-elle pour lui faire rompre son silence.

— Je t'avais dit de me faire confiance, ma petite Centrée chérie, chuchota Dam avant de lui planter un baiser sur la bouche. Je savais que rien ne pouvait se mettre entre nous...

— Mais alors, tu as décidé d'aller tout seul explorer la forêt ? reprit Vima, qui n'en revenait tout simplement pas. Toi, le chef touk ? C'est insensé !

— Je devais résoudre le problème du Berceau. Je voulais constater de mes propres yeux les dangers qu'il comporte pour trouver la meilleure solution... Et, excuse-moi, mais votre réputation, à vous, les Centrés, n'est pas très redoutable... alors je n'ai pas hésité. Pourtant, j'ai oublié la politique dès que je t'ai rencontrée ; je ne pensais plus qu'à

te faire l'amour – et à nous sauver la peau, bien sûr... C'est quand j'ai compris que je voulais passer toutes mes nuits avec toi, plutôt qu'une seule, que la solution m'est apparue. Je t'aimais et je souhaitais vivre auprès de toi ; mais, pour t'avoir, je devais prendre le Berceau. Et pour prendre le Berceau, je n'avais qu'à te faire mienne... C'était facile, tu vois ?

— Mais tu ne savais même pas qui j'étais !

— Je n'en avais pas besoin ; il me suffisait d'être certain de t'aimer – ton identité importait peu. Grand Ami avait bien dit que seul l'amour nous permettrait de gagner la forêt ! Évidemment, il s'est avéré que mon plan fonctionnerait encore mieux si la femme qui m'avait charmé était en outre la fille du couple royal...

— Quand l'as-tu su ?

— Je m'en suis douté dès que j'ai appris ton nom, ma chérie, confessa le Touk avec un sourire malicieux. Vous, les Centrés, vous avez la manie de choisir des appellations originales ; vous êtes faciles à reconnaître... D'ailleurs, je me demande depuis longtemps pourquoi un peuple si attaché à ses vieilles traditions cherche toujours à faire que chacun de ses enfants se distingue des autres. Vous n'accordez pas d'importance à la pérennité des bons vieux noms classiques... Les chances pour que plus de dix Vima vivent au Berceau étaient donc minces – tu avais le bon âge et tu persistais à te refuser à moi en raison de mystérieuses contraintes... Je ne crois pas que la plupart des femmes se seraient arrêtées à ma qualité de Touk !

— Et tu as risqué ta vie pour venir jusqu'au Centre afin de m'avoir ? Tu savais que tu prêterais le flanc à une attaque, si on apprenait que le chef touk en personne s'était aventuré, presque seul, dans ce projet hasardeux... Ma famille ne t'aurait jamais menacé, bien sûr, mais tu aurais fait un otage tentant pour plusieurs – n'importe quel ennemi passerait outre aux possibilités de représailles et oserait s'en prendre à un chef désarmé, pour déstabiliser le pouvoir en place. D'ailleurs, tu es encore en danger ; tu le seras tant que tu ne retrouveras pas les tiens ! Tu ne pouvais pas faire autrement que de te montrer si téméraire ?

— J'ai fait confiance à ton peuple parce que je croyais en toi... Et je n'avais pas tellement le choix ! Je devais parler à Grand Ami pour m'assurer que j'avais bien compris ses paroles et que je ne risquais pas de déclencher une guerre – parce que je n'ai jamais voulu attaquer le Berceau. Que devais-je faire, puisqu'il n'était plus disponible pour me rejoindre à La Porte ? J'ai foncé : je savais que nous finirions par être ensemble. L'honneur de prendre ce risque pour toi me revenait ; je n'aurais laissé ma place à personne.

— Et s'il s'était avéré que je n'étais pas la fille du couple royal ?

— Alors, j'aurais dit que le chef touk allait prendre comme compagne Vima la garde-frontière. Il m'aurait suffi d'expliquer que nous voulions démontrer à ton peuple notre désir de vivre en paix à ses côtés, comme notre leader souhaitait lui-même le faire

en s'unissant à une Centrée ordinaire. Mais tu ne devais pas apprendre mon plan en même temps que les autres, tu sais ! J'avais l'intention de te prévenir avant. Et, quand j'ai compris qu'un transfert était probablement en cours et que je ne verrais peut-être pas Grand Ami, j'ai même décidé de tout te dire avant d'arriver ici. Je sais que je t'ai fait très mal, hier ; je suis tellement désolé...

— J'en suis la seule coupable ; c'est ma faute si le voyage s'est terminé abruptement... Tu voulais m'expliquer ce que tu viens de me dire, le soir où je t'ai fait manger les bonbons ? demanda Vima en baissant les yeux.

— Oui, j'allais justement le faire... puis je t'aurais emmenée dans mon lit et je t'y aurais gardée toute la nuit... murmura Dam en frôlant du bout des doigts la peau sur laquelle reposait la petite goutte de métal, entre les seins de la jeune femme ; celle-ci frémit à ce contact.

— Je suis là, maintenant, souffla-t-elle avant de répondre au baiser de son homme, qui l'avait de nouveau enlacée et qui s'était remis à durcir en elle.

Épilogue

— Viens, maman ! Viens ! criait Roctiv en sautant d'excitation. Ils arrivent, ils arrivent !

Muna déposa le linge en fil avec lequel elle polissait les cailloux de sa fronde pour rejoindre son fils sur la plate-forme de son arbre maison ; en effet, la délégation diplomatique était de retour à La Porte du sentier Sud. Ses membres avaient toutefois un peu changé ; la guerrière centrée reconnut Touma, l'ambassadeur, la femme brune, Vima, Nozu, Luxay ainsi qu'un couple touk et leurs deux jeunes enfants, mais les autres avaient fait place à de nouveaux visages, pour la plupart jeunes et de belle apparence. Elle identifia les nouveaux hommes à des Centrés, en raison de leurs joues marquées et de leur teint pâle – probablement ces gens étaient-ils venus du Centre pour prendre part aux festivités à l'occasion de l'union du chef touk et de la fille du couple royal, question de célébrer la cessation des hostilités. Peut-être étaient-ils même les premiers habitants du Berceau à répondre à l'invitation de leurs nouveaux alliés et à partir pour le pays touk afin d'encourager la cohabitation pacifique des deux peuples.

La situation s'était modifiée si rapidement ! Quelques semaines auparavant, tout le monde avait entendu avec surprise le message du couple royal... mais la joie avait rapidement supplanté l'étonnement. Ainsi, l'époque où les Centrés craignaient les Touks était bel et bien révolue ! Ceux-ci avaient envoyé un ambassadeur demander l'aide du Berceau ; Muna et ses compatriotes avaient été ébahis d'apprendre que, dans le Dehors, certaines personnes mal intentionnées se servaient de la Sève à mauvais escient. Pire, des Amis y avaient vu le jour et péri, faute d'avoir été plongés dans l'une des mares de l'Arbre ! Ces vils personnages avaient même attenté à la vie de l'ambassadeur touk au cours de son voyage, mettant en péril les pourparlers de paix... Désormais, le Centre collaborerait avec les Touks pour s'assurer que la précieuse substance soit toujours bien utilisée : le système qu'implanteraient ses nouveaux alliés garantirait que la Sève circule sans tomber entre de mauvaises mains. Les ennemis d'hier souhaitaient aussi se rapprocher du Berceau de leur société et vivre en paix avec la parenté de leurs propres fondateurs ; ils ne demandaient qu'à être accueillis comme les autres. Une fois cette ancienne inimitié apaisée, les peuples issus des Amis seraient enfin réunis. Le Centre croyait fermement en la sincérité de ses récents amis ; la fille du couple royal avait même choisi comme compagnon le chef de leur peuple. Tous les habitants de la forêt étaient invités à faire bon accueil au nouveau membre de la famille royale ainsi qu'à ses compatriotes. Muna se demandait bien comment la jeune femme avait pu choisir l'étranger sans l'avoir jamais rencontré... mais les coutumes royales n'étant pas sa spécialité, elle avait accepté la nouvelle sans plus sourciller ; l'enthousiasme ambiant avait même fini par la contaminer. On aurait donc la paix ! Vraiment, c'était le monde à

l'envers. On s'apprêtait à fêter des Touks, alors que des Liseurs s'étaient révélés des traîtres... À ce sujet, la plupart des Centrés attendaient avec impatience des nouvelles du jugement qui avait lieu en ce moment même, au Centre – la justice touk n'y participait pas, ce qui prouvait qu'elle respectait la juridiction de ses alliés.

Pendant les semaines que mit la fille du couple royal à se rendre à La Porte pour rencontrer son futur compagnon, tout le village s'était consacré aux préparatifs de la fête. Les Touks qui stationnaient dans la plaine s'étaient rapprochés pour commencer à bâtir des habitations durables tout près des arbres maisons des Centrés, liant des amitiés à grands coups de présents, de représentations musicales et de réjouissances. Vus de si près, les étrangers terrifiants d'hier ne semblaient plus si impressionnants ; bien sûr, la mode des joues lisses enlaidissait leurs hommes, mais leurs femmes étaient bien faites et athlétiques... Lina le lui avait d'ailleurs fait remarquer avec un petit sourire coquin. Muna sourit à la pensée de sa compagne, qui ne manquait jamais l'occasion de la faire réagir. Sortirait-elle de la maison du Sang à temps pour assister au grand banquet qu'on donnerait ce soir ? Elles auraient la chance d'y danser toutes les deux, comme lorsqu'elles étaient de vives et libres adolescentes...

— Où est la princesse, maman ? demandait maintenant Roctiv, interrompant les rêvasseries de la guerrière.

— Ce n'est pas vraiment une princesse, mon chéri, le raisonna-t-elle en se disant que les vieux contes de fées avaient la vie dure. Il s'agit simplement de la fille du couple royal ; c'est une jeune femme comme les autres...

— Si c'est la fille de la reine et du roi, c'est une princesse, maman, objecta doctement le gamin. Mais je ne la vois pas ! Est-ce que c'est cette dame-là, qui a de longs cheveux rouges ?

— Non, sûrement pas. Regarde comme sa robe est simple... Cherche encore !

« À vrai dire, se dit Muna, c'est Vima qui ressemble le plus à une princesse, en ce moment... Avec sa robe d'un bleu profond et les fleurs qu'elle a piquées dans ses cheveux savamment dépeignés, elle est ravissante... » D'ailleurs, la botaniste s'avancait maintenant vers un groupe sorti de la plus grande tente des Touks, tenant l'ambassadeur par la main. Derrière elle marchaient la femme brune, Nozu et Luxay, dont l'air grave contrastait avec la gaieté ambiante. « Mais que se passe-t-il donc ? Mon amie Vima ne peut pas être la fille du couple royal... N'est-ce pas ? »

À ce moment, un homme de forte carrure émergea de la grande tente ; celle-ci était verte, soit la couleur du chef des Touks. Le lourd pectoral qu'il portait sur la poitrine permettait facilement de l'identifier : cet ours rougeaud, aux cheveux bruns coupés court et aux bras musclés était le chef touk. Il s'avança vers le petit groupe centré que menait son ambassadeur, prit celui-ci dans ses bras pour l'étreindre fortement et lui embrassa la joue ; l'autre lui rendit son accolade avec vigueur. Le chef touk prit ensuite son pectoral

et... l'enleva, avant de le passer autour du cou de l'ambassadeur et de faire devant ce dernier une petite révérence. « Quoi ! s'étonna Muna. Mais c'est impossible ! »

Dans le silence stupéfait qui se fit, la garde-frontière vit son amie Vima se retourner vers l'ambassadeur – non, c'était le chef des Touks ! – pour l'embrasser passionnément sur la bouche, alors que l'homme l'enlaçait intimement. Chez les pudiques Centrés, une telle démonstration publique ne pouvait signifier qu'une chose : la botaniste venait de prendre le chef des Touks comme compagnon. Après un hoquet de surprise – laquelle sembla être épargnée à Nozu, Luxay et la femme touk, comme le révélait leur air soulagé –, la guerrière centrée ne put s'empêcher d'applaudir et de crier comme ses voisins d'arbres ; après tout, elle avait bien vu le sourire de Vima juste avant que celle-ci ne se saisisse de son homme.

Alors que le chef des Touks prenait sa nouvelle compagne dans ses bras et la portait jusqu'à la grande tente afin d'y passer avec elle les sept prochains jours, la fête commençait déjà au pied des arbres et dans la plaine.

Tous se sentaient le cœur léger – même Nozu, qui s'était lancé dans une discussion animée avec une grande Touk aux cheveux frisés, dont la coiffure étonnante abritait le nid d'un petit oiseau orange.

Remerciements de l'auteure

Je voudrais d'abord remercier Christine Côté et Martine Groulx, grandes amies et premières lectrices, de m'avoir donné assez confiance en cette étrange histoire pour que je m'obstine dans l'idée de la faire publier.

Merci aussi à Marie-Louise Legault, mon editrice, qui fut la première à y croire suffisamment pour se donner la peine de lancer mon roman et qui m'aida à peaufiner mon texte. Cordonnier mal chaussé, je n'avais pas conscience de la plupart de mes tics d'écriture...

Et merci à ma mère, qui est passée par-dessus ses préjugés contre la *fantasy* pour oser plonger dans ce récit – et qui, je crois, a fini par vivre d'agréables moments. Sans vous, je me serais sans doute dégonflée en cours de route !